
A 933,017



10f

t

c

mt

ÉTUDES
DE CRITIQUE
LITTÉRAIRE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ÉTUDES
DE CRITIQUE
LITTÉRAIRE



PAR

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MANIFESTE CONTRE LA LITTÉRATURE FACILE
BIOGRAPHIE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE
SOUVENIRS DE L'ANGLETERRE — PHILOSOPHIE MORALE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

PRÉFACE

Le titre d'*Études de critique littéraire* donné à ce volume ne paraîtra guère justifié. On y trouvera, en effet, mêlés à des morceaux purement littéraires, des souvenirs de voyages, des biographies, des articles de philosophie morale, une comparaison étendue des mœurs politiques de la bourgeoisie en France et en Angleterre. Un seul titre convenait à des sujets si divers, c'est celui de *Mélanges*. Mon éditeur l'a craint sans doute comme trop peu attrayant. Celui qu'il a préféré le sera-t-il plus? je ne le sais. En tous cas, c'est de ma faute si mon nom ne suffit pas pour recommander ce que j'écris.

Le plus ancien en date de ces morceaux, et le premier ouvrage qui ait appelé quelque attention sur moi, c'est le *Manifeste contre la littérature facile*. Contre mes habitudes, je le donne, à peu de choses près, tel qu'il a été publié pour la première fois et réimprimé. Non qu'il n'y ait fort à reprendre et à corriger dans ces pages, qui valent mieux comme acte que comme écrit, et qui sont pleines des défauts qu'elles attaquaient avec trop peu d'autorité. Mais j'ai voulu que ces fautes mêmes servissent à prouver, fût-ce à mes dépens, combien le mal que je signalais était à la fois grave et séduisant, puisqu'il avait gagné jusqu'à la main qui prétendait le guérir.

Si j'avais cru ce morceau d'une lecture plus utile corrigé que dans sa première forme, j'en aurais effacé bien des choses, à commencer par le titre, qui est ambitieux, et qui, si j'ai bon souvenir, fut un panache que lui attacha, malgré moi, la *Revue* où je le publiai. J'aurais pris plaisir à m'y montrer plus juste pour le talent des personnes. Quant au fond des jugements, je n'en aurais rien changé. Trop d'écrits depuis lors ont fait

consacrer, dans la langue de la critique, le mot de *littérature facile*, pour que ces pages, où ce mot a été prononcé pour la première fois, n'aient pas gardé quelque mérite d'à-propos.

20 Décembre 1857.

MANIFESTE

CONTRE

LA LITTÉRATURE FACILE

Il n'est personne qui ne remarque en ce moment l'espèce de discrédit sourd où commence à tomber la littérature facile. Je sais des écrivains à la mode qui en sont fort effrayés, et qui pensent prudemment à se retourner vers la littérature difficile, avant que la critique sérieuse n'ait entrepris la révision de certaines gloires qui déjà n'ont plus même ce son argentin où tant de jeunes gens de talent se sont laissé prendre. Il ne manque pas de signes qui témoignent de cette révolution dans le goût du public, et les écrivains qui en sont le plus menacés ne sont pas les derniers à s'en apercevoir. Déjà certains livres ne se vendent plus. Les libraires, ces flatteurs ardents de toute réputation qui promet, qui l'exploitent, la pressent, la poussent de besogne tant qu'elle rapporte, mais, sitôt qu'elle baisse, l'abandonnent et la renient, les libraires ne donnent plus le même prix de certaines denrées qui sont payées fort cher, et, dit-on, ils ne sont pas chez eux quand on leur apporte certains manuscrits. Le rôle de faire antichambre aurait

passé des libraires aux auteurs; et n'était la presse *pittoresque*, vaste refuge des auteurs en décadence, qui offre les invalides, avec petite paie, à toutes les gloires éconduites par les libraires, quelques-unes en seraient réduites, pour subvenir au nécessaire, à entreprendre en grand le *prospectus*, qui n'avait fourni jusque-là qu'à leurs menus plaisirs. Triste résultat, prédit par les gens graves, mais qui, Dieu le veuille, n'est pas irrémédiable.

Il y a un symptôme très-significatif de ce commencement de réaction : c'est que les plus beaux noms de la littérature facile commencent à être admirés en province. Or à un mouvement de hausse en province répond simultanément un mouvement de baisse à Paris. Il en est des réputations faciles comme des modes. Le jour où une mode a pénétré en province, vous pouvez dire qu'elle est tombée à Paris. Le jour où les salons provinciaux inaugurent un écrivain, les salons parisiens s'en moquent ou n'en parlent plus; le jour où la lithographie d'un grand homme est expédiée pour les cabinets de lecture des petites villes, ce jour elle disparaît de la fenêtre des marchands de gravures de la capitale. Que de fois il m'est arrivé, voyageant à un des bouts de la France, de voir les jeunes gens s'y échauffer pour telle ou telle réputation déjà fort écloppée à Paris! « Ils ne savent pas, me disais-je, qu'ils l'achèvent en l'admirant. » La province, qui lit peu et lentement, qui n'est point échauffée par les coteries de Paris, qui a des besoins littéraires médiocres, la province ne se fournit des livres à la mode que tard, quand le prix en est baissé, quand les libraires qui font la commission en ont retiré et ramassé partout les exemplaires lacérés et salis; la province ne connaît les belles couvertures jaunes que par les journaux. Ces livres donc, tout gras de pommade, d'huile ou de chandelle, selon qu'ils ont été lus sur une table à toilette, ou

sur une table de cuisine, ou bien coupés à la main, aux premières et dernières feuilles, par les lecteurs qui ne sont curieux que du commencement et de la fin, arrivent sur le tapis vert des cercles de province pour y exciter des admirations posthumes; mais, pendant que dure le maquignonnage des libraires-commissionnaires, pendant le trajet par le roulage, le bruit que ces livres faisaient à Paris a été couvert par le bruit d'autres livres, lesquels vont avoir à leur tour leur semaine ou leur mois de vogue. Ce qui est vrai de chaque nouveau livre est vrai de ceux qui les font : quand la province s'en occupe, ils sont morts à Paris, ou ils vont mourir. Être très-connu en province, c'est le coup de grâce d'un auteur; de même que c'est le coup de grâce d'un morceau de musique de descendre du premier étage dans la rue, et du piano de Pape dans l'orgue de Barbarie. Malheur donc à tous ceux dont la province commence à dire : Ils sont amusants! Heur à ceux dont elle dit : Ils sont trop sérieux! Heur surtout à ceux dont elle ne dit rien!

Il est bien entendu que je ne parle ici que de la littérature facile. Mais qu'est-ce que la littérature facile?

Je ne veux nommer personne, non par peur de me faire des ennemis, je craindrais bien plutôt de paraître en chercher, mais parce que j'ai des amis dans la littérature facile, et des amis dont j'aime la personne, parce qu'elle vaut mieux que leur position, et le talent, parce qu'il vaut mieux que leur gloire. Mais je n'ai aucune répugnance à définir la littérature facile toute besogne littéraire qui ne demande ni études, ni application, ni choix, ni veilles, ni critique, ni art, ni rien enfin de ce qui est difficile; qui court au hasard, qui s'en tient aux premières choses venues, qui tire à la page et au volume, qui se contente de tout, qui note jusqu'aux moindres bruits du cerveau, jus-

qu'à ces demi-pensées, sans suite, sans lien, qui s'entre-croisent, se poussent, se chassent dans la boîte osseuse; résultats tout physiques d'une surexcitation cérébrale, que les uns se donnent avec du vin, les autres avec la fumée du tabac, quelques-uns avec le bruit de leur plume courant sur le papier; éclairs, zigzags, comètes sans queue, fusées qui ratent, auxquelles des complaisants, dont j'ai été quelquefois, ont donné le nom conciliant de *fantaisies*. Au premier rang, le roman, ce cadre banal de tous les bavardages, où se ruent tous ceux dont la pensée n'est pas encore ferme, qui n'ont de vocation pour rien, qui flottent entre des rêveries qu'ils prennent pour des goûts, et des malaises qu'ils prennent pour des antipathies; bons jeunes gens pour la plupart, qui écrivent en attendant qu'ils aient la force de penser, qui écoutent toutes les petites ébullitions de leur cerveau encore mou, et se croient des poëtes individuels depuis qu'on leur a dit qu'il y avait des littératures individuelles, pouvant s'imposer au public par ce raisonnement-ci : Je sens! donc j'ai raison; — le roman, qui prend toutes les formes et se recommande de tous les titres pour avoir des lecteurs de surprise; le roman, qui couvre de son ridicule moyen âge, de ses jeunes filles minces et longues, de ses diables, de ses anges, de ses tombeaux, de ses coups de poignard, les vitres des cabinets de lecture; le roman épuisé, haletant, aux abois, ne sachant plus sur quelles vignettes ni sur quelles pancartes spéculer, ni par quel costume attraper les passants; le roman, qui vous crie en suppliant : « Je suis au bout de mes inventions, ami lecteur; il faut me passer les scènes d'alcôve les plus cachées; il faut que vous me laissiez vous faire les honneurs, non plus du visage, non plus de la gorge, non plus des blanches épaules de ma maîtresse, non plus de ses mains potelées, non plus de ses jambes fines

et fortes, tout, tout cela est usé, mais de quelque chose que je n'ose pas vous dire, ami lecteur, parce que vous me mépriseriez. Vous m'avez passé l'adultère, l'amour lascif et effréné; vous m'en avez laissé prêcher les charmes et développer la morale; vous avez souffert que je misse le pied dans la sainte institution du mariage, que je ne connais pas; vous avez toléré mes jeunes femmes souillant le lit où elles ont été mères, et renversant, dans leurs ébats impurs, le berceau de leur enfant; vous m'avez permis d'en faire des victimes de la société, des cœurs trafiqués et vendus par la famille, des natures détournées violemment de leur fin qui est d'aimer, des veuves du mari qu'elles n'ont pas entre les bras du mari qu'elles ont; vous avez supporté mes orgies, mes gaspillages historiques, mes innombrables portraits dans le style des passe-ports, mes descriptions de boudoirs à faire envie aux tapissiers, mes détails de toilette à en apprendre aux marchandes de modes : c'est beaucoup, ami lecteur, et recevez-en toute ma reconnaissance! mais, hélas! ce n'est pas encore assez. Toutes mes toilettes sont fripées, tous les secrets de mon érudition sont éventés, tous mes héros et mes héroïnes sont du domaine public, toute ma garde-robe est râpée, et je me meurs, faute d'avoir de quoi dire. Encore une licence, ami lecteur, pour que je vive un an, six mois, jusqu'à ce que la nécessité me force à redevenir honnête pour être nouveau. Vous me mépriserez, mais vous m'achèterez. » Voilà où en est le roman. Qui est-ce qui ne voit qu'il est à bout de ressources, qu'il se meurt de banalité, qu'il tire la langue, comme dit énergiquement le peuple; qu'il n'a plus assez des mystères de la chambre, et qu'on ne peut prolonger sa vie qu'en lui livrant ceux du lit? Dans tous ces portraits de femmes à l'œil humide, au sein agité, qui aiment quiconque n'est pas leur mari, ne sentez-vous pas une certaine

gêne, un regret de n'en pouvoir dire plus, une impatience contre ces derniers scrupules qui défendent, non plus la morale, il y a déjà longtemps qu'elle est de côté, mais ses dernières apparences? Oh! si le roman pouvait déchirer cette gaze qui le sépare du nu! Il la fait du moins aussi claire qu'il peut, sinon qu'il veut. Qui donc le retient? Ce n'est pas le lecteur, espèce molle, curieuse de détails libertins, qui laisse aller à vau-l'eau la morale et le goût, pourvu qu'on l'amuse; c'est quelque chose de plus sérieux, qui veille sur l'honneur des nations aux époques les plus relâchées et empêche qu'on ne prononce les derniers mots, je veux dire la convenance, plus forte que la morale, dont elle n'est pourtant que le voile; police des civilisations avancées, que tout le monde fait sans le savoir, quoique chacun, pris isolément, soit prêt à la sacrifier pour le triste plaisir de lire une scène lascive.

Ce n'est pas que le roman soit immoral de propos délibéré, ni qu'il veuille séduire la société par les moyens qu'on prend pour séduire une femme. Non, vraiment. Le roman n'a pas plus la méchanceté que la portée de Lovelace. Le roman n'est pas un Méphistophélès qui veut damner toute notre génération et l'emmener avec lui en enfer. Encore une fois, non. Il y a dans ses intentions autant d'honnêteté qu'il y en a peu dans ses produits. Personne n'est plus persuadé que moi des vues inoffensives du roman. On cite de jeunes romanciers, frais et blonds, à la physionomie indécise, d'où l'on ferait sortir, en les pressant, le lait de Berquin et de la Morale en action, qui font du vice raffiné et expérimenté, comme les maîtres de l'art. Le roman est donc simplement une industrie épuisée, qui a commencé par la fin, c'est-à-dire par les grands coups, par les passions furieuses, par les situations folles, et qui, ayant fait hurler ses héros dans tous les sens, tourné et

retourné de cent façons le thème banal des préliminaires de la séduction, épuisé toutes les postures sur le *Canapé-séduction*, comme dit si spirituellement Jules Janin, demande qu'on lui permette de dire les choses qui ne doivent pas être dites, *infanda*, sous peine de mourir d'inanition. C'est comme pour les morts de ses héros et héroïnes, il en est arrivé à ne plus savoir comment les faire mourir, tant toutes ces morts par le suicide, par les noyades, par le charbon ou par les maladies nobles, l'anévrisme, la phthisie pulmonaire, ont été employées de fois et ressassées! Je sais des romanciers qui, ayant amené leurs personnages à ce point qu'il leur faut mourir sous peine d'être les plus couards des personnages de roman, et qui, ne sachant de quelle façon neuve les faire finir, ont été consulter de belles dames, remettant entre leurs blanches mains le droit de choisir le genre de mort qui leur sourirait le plus; et, comme ces belles dames ne voulaient pas prendre la responsabilité de retirer du monde des êtres si beaux, *au regard si profond*, *au front si pur*, et qu'au contraire elles demandaient grâce pour eux, ces romanciers les ont tout simplement déportés dans les forêts vierges de l'Amérique, et les ont laissé vivre, faute de pouvoir leur donner une mort qui ne fût pas un plagiat, soit de quelque mort employée par d'autres, soit d'une mort de leur propre invention.

La seconde branche de la littérature facile, c'est le *conte:* le conte, c'est quelque chose qui n'a pas la force d'être un roman. Ah! s'il était possible de l'allonger, de l'amincir, de l'étendre à l'infini, comme une feuille d'or sous le marteau du batteur, il n'y aurait pas de contes; on les laisserait à Voltaire : il n'y aurait que des romans; mais le conte contemporain n'est pas une feuille d'or. Il y a des contes d'hommes et des contes de femmes. Les contes

d'hommes sont les bâtards du roman; on y trouve en petit toutes les belles nouveautés du roman, des amours dont l'intrigue se noue plus rapidement et se dénoue plus vite, grande économie pour le lecteur; des héros qui causent moins longuement; moins de descriptions, moins de changements de scènes; mais n'en sachez pas gré au conte; encore une fois, ce n'est pas sobriété de sa part : c'est impuissance. Du reste, on y fait aussi la guerre au mariage; mais dans le roman c'est la grande guerre; dans le conte, c'est la petite guerre. Les contes de femmes sont de pâles imitations des contes d'hommes. Chaque femme prend le genre d'un homme, copie ses tournures, répète ses phrases. Les contes de femmes seraient une excellente critique des contes d'hommes, s'ils n'étaient pas faits sérieusement et avec une âpreté féminine de publicité et de vogue : ils prouveraient qu'il n'est pas besoin d'être homme pour faire des contes d'homme; mais ils prouvent seulement qu'il y a des femmes qui admirent et qui envient le talent de nos conteurs : c'est une gloire pour ceux-ci, à défaut d'autre.

Qui est-ce qui n'a pas des nausées de ces contes de femmes? Je n'ai point l'honneur de connaître nos conteuses; je les crois toutes belles, toutes attachées à leurs devoirs, toutes bonnes mères, bonnes femmes ou bonnes filles. Mais pourquoi donc voit-on tant d'amour charnel dans leurs contes? Pourquoi, quand elles parlent du bonheur de l'amant, ont-elles toujours l'air de regretter de n'être pas de ses maîtresses? Pourquoi, quand l'amant donne un baiser de flamme, un baiser long (style de conte), pourquoi semblent-elles si désappointées de ne pas l'avoir reçu sur leurs joues? J'aurais compris une entreprise littéraire de jeunes dames, de jeunes mères, puisqu'il y a des dames et des mères qui ont du temps de reste, après les soins donnés au mari et à l'enfant; de jeunes filles,

puisqu'il y a des parents qui permettent à leurs filles de cultiver la littérature amoureuse; j'aurais compris, dis-je bien, une entreprise morale de réaction contre les contes et les romans des hommes, une espèce de contre-épreuve de cette société que les hommes font toute haletante de passions absurdes, tout étendue sur les canapés et les causeuses, toute divaguante de propos d'amour, toute prosternée aux pieds des femmes; — j'aurais compris des femmes défendant leurs maris, des mères parlant du bonheur d'être mères, des jeunes filles protestant contre le prétendu don de séduction inhérent aux moustaches et aux gants glacés; j'aurais compris de la psychologie de foyer domestique, puisqu'on veut à toute force de la psychologie, qui nous initiât à ces chastes mystères de tendresse, à ces sollicitudes infinies, à cet esprit du cœur, à tous ces charmes de la liberté dans le devoir, que sans doute ces dames connaissent et apprécient. Mais faire du conte un peu moins hardi seulement que les contes d'hommes, dire les mêmes choses avec gêne, avec le regret de ne pouvoir les dire aussi crûment, quel triste rôle! Au lieu d'invectiver ces misérables maris qui ont le tort de mettre à l'abri des désordres du cœur de frêles et faciles caractères, au lieu de déclamer virilement contre leur tyrannie, se contenter, parce qu'on n'ose pas plus, de les piquer à coups d'aiguille de tapisserie; substituer à leur tyrannie le despotisme de l'homme à moustaches et à gants glacés, type du séducteur disponible, qui colporte son amour brûlant partout où il y a une âme solitaire qui cherche l'âme sa sœur (style de conte), c'est-à-dire partout où il y a une honnête femme à déshonorer, — ce n'est pas là une tâche de femme, quoique je ne doute pas non plus qu'on ne puisse la faire très-innocemment.

On s'est beaucoup moqué du bon M. Bouilly, pour ses

les annonces. Jules Janin s'est laissé tout enlever; il a permis qu'on le déshabillât, qu'on emportât toutes ses hardes, tant il est bonne personne, et tant il était difficile, même avec plus de raison qu'il n'en a, de ne pas prendre l'empressement famélique de cette exploitation pour les exigences de la gloire! Pauvre grand écrivain de petites choses, ils l'auraient mis dans le pilon, ils l'auraient broyé, s'ils avaient pu, pour tirer de sa poussière toutes les paillettes d'or qui y seraient restées. Son délicieux talent n'y a pas encore péri : mais à quoi cela tient-il? Jules Janin est jeune; il n'a pas encore trente ans. Si, au lieu d'être né en l'an deux ou trois de l'empire, il fût né seulement sous la république, nous chanterions déjà les psaumes des morts sur le talent de Jules Janin.

C'est que le talent d'un écrivain ne se mesure pas au bruit qu'il a fait, mais aux services qu'il a rendus, à l'idée qu'il a créée ou servie. Jusqu'ici les services de Jules Janin ont été négatifs; il a révisé quelques réputations oubliées, il a troublé quelques quiétudes académiques, c'est peu de chose; il rappelle toutes les semaines au vaudeville, dans de charmants feuilletons, qu'il est mortel, et que la gloire du vaudevilliste marche en progression inverse de ses profits : c'est peu de chose encore. Son talent est fait pour une plus belle tâche que la prospérité des éditeurs de littérature facile et l'achalandage des cabinets de lecture. Je ne conçois pas, pour mon compte, un style sans un emploi à sa hauteur; je ne conçois pas une langue originale qui ne fasse que tracasser des académiciens et empêcher des vaudevillistes de se croire des immortels. Janin aura donc son emploi; quelque jour il trouvera son joint; son style ira à l'idée qui lui est échue, et c'est parce que je l'espère de tout mon cœur que je dis que son talent serait déjà mort si, au lieu d'être à l'âge

et de la poésie, expliquaient leurs emprunts; le drame jaloux, hautain, dépité, qui se plaint des intelligences qui résistent, dans le style dont il se plaindrait des bourses qui se ferment, qui fait des appels à la gloire en style d'appels de fonds, qui aime mieux que ses amis le louent en surfaisant ses recettes qu'en exagérant ses qualités littéraires; le drame dont nous voyons les maîtres se prendre de querelle, et se reprocher par des voix tierces, ceux-ci leur insuccès, ceux-là d'avoir volé des pièces à de jeunes vocations provinciales, à la descente de la diligence, tout de même, en vérité, que des marchands de drogues, trop nombreux pour la localité qu'ils exploitent, qui se prendraient aux cheveux sur la place et se disputeraient les chalands à coups de poing; le drame auquel je ne puis pardonner, pour mon compte, d'avoir gâté de belles facultés poétiques, jeté hors de leur voie des imaginations de solitude et de silence, couvert les harmonies d'une belle lyre des notes lamentables de M. Piccini, et fait exhaler je ne sais quelle odeur de coulisse au plus vigoureux génie de notre temps.

Au reste, le drame en est arrivé aux mêmes extrémités que le roman. D'abord, comme système d'application en grand des machines de théâtre et des décors, le machiniste ni le décorateur ne peuvent plus rien pour lui. Il demandait des vaisseaux à trois ponts, des mers où des vaisseaux à trois ponts eussent assez de tirant d'eau; on lui a donné ces vaisseaux et ces mers. Il demandait des prisons, des cachots, des églises souterraines tendues de deuil, tout un Paris du moyen âge, des places publiques de Londres, la Tour de Londres, la Tamise, la Seine, des illuminations à l'italienne, des bourreaux rouges dans le lointain, des cloches sonnant matines ou minuit, selon le cas; on lui a tout donné. Il demandait à entrer dans les

villes par la brèche; on lui a fait des murs de bois peints en pierre, qu'on pouvait jeter bas avec des pioches véritables. Le drame n'a certes pas à se plaindre de toutes ces industries secondaires qui ont fait si peu pour Corneille, Racine et Shakspeare. Mais toutes ces industries sont à fin de moyens.

En second lieu, comme art d'intéresser, d'attirer le spectateur, ce qui n'est que son second caractère, le drame attend comme le roman qu'on lui permette de montrer ce qui n'a jamais été montré. Il lui a déjà été beaucoup permis et beaucoup pardonné en ce genre. On l'a laissé enlever les filles et les femmes, les emmener en chaise de poste, les déposer toutes tremblantes dans une auberge, et là, pour mieux préparer les voies, rassurer ces pauvres créatures, leur demander pardon, puis leur prendre les mains, les serrer, les baiser : après les mains de ces pauvres femmes, femmes de maris que nous connaissons, nos propres femmes, disait-on, on lui a abandonné leurs visages pâles et couverts de larmes qu'il a eu la licence de sécher avec ses lèvres; puis, les choses s'échauffant, on a dit au drame : « Je vois tout ce qu'il vous faut : voici un fauteuil à dos, voici un éteignoir pour éteindre les bougies, voici un flacon d'eau de Cologne en cas de besoin... » Et le drame a tout disposé, tout préparé, dans la personne d'un garçon intelligent ou d'un domestique sûr; mais cela fait, la toile s'est baissée, parce que le drame a craint les sifflets de tous les maris de la salle, et de tous ceux qui sont les fils de ces maris, et de tous ceux qui sont nés d'une mère, et de tous ceux qui ont une jeune femme, et de tous ceux qui ont une jeune fille. Si le drame n'a pas tout fait, il a tout dit. Il a eu des tête-à-tête entre des bourgeois et des bourgeoises, entre des favoris et des reines, tels qu'on aurait pu croire que ces gens-là sortaient du

boudoir, et venaient à peine de se rajuster. Il a étalé, comme le roman et le conte, des amours effrontés, où c'est bien le corps qui parle au corps, et non pas l'âme à l'âme ; où l'homme a des appétits d'animal, et non l'animal des délicatesses d'homme. Mais tout cela n'est pas encore assez : il faut que le drame puisse tout faire, comme il peut tout dire. Qu'on lui permette au moins de faire entendre certains cris qui ne soient pas les cris des femmes en couche de Plaute ou de Térence, et il y aura là tout un avenir de recettes et de salles combles.

C'est contre ces trois branches de la littérature facile que la réaction commence, et félicitons-en tout le monde. On est saturé de ces mœurs prétendues contemporaines, de ces brutales amours du Midi qui violent et qui poignardent, transplantées dans notre monde tempéré, où les passions sont plus décentes que violentes, pour quiconque sait regarder et voir. On ne veut plus de ce style qui est à tout le monde et qui n'est à personne, de cette langue sacramentelle, où les mots s'appellent les uns les autres, où *œil* appelle *bleu*, *front* appelle *pur*, *doigt* appelle *effilé et long*, *âme* appelle *profonde*, et ainsi de suite, langue faite avant toute pensée, terre vague où paît en liberté tout le troupeau des imitateurs, gamelle où le dernier venu a aussi bonne part que le premier. Quels talents ne nous a pas gâtés la littérature facile? Je dirai bien volontiers les plus ingénieux, les plus féconds, les plus riches de ce temps-ci.

Tel excellait dans l'ode, et emportait les âmes au pays de ses rêveries sur les ailes de sa strophe puissante, ou bien pleurait et faisait pleurer à toutes les mères des larmes exquises sur le sort de la jeune fille frappée au sortir du bal par le froid mortel du matin, ou bien encore faisait mouvoir au souffle de sa magnifique prose toutes les pierres de nos vieilles églises, qui s'est attelé à je ne sais

quel drame sans vergogne, et l'a traîné sur les planches battues du mélodrame, devant un public dont les mieux disposés lèvent les épaules à cette lutte impie d'un homme supérieur contre sa vocation, d'un poëte contre sa muse. Tels autres ont gaspillé dans de méchants contes, dans des romans qui ne sont que des contes délayés, un instinct dramatique que le travail consciencieux auraient pu mûrir et développer pour la scène. Tel qui a le don si rare de l'ironie poignante et acérée, et qui aurait pu, dans des compositions profondes, fustiger l'égoïsme de notre temps, s'est dévoué à une effrayante fabrication où son talent énervé et allongé n'a plus été que le savoir-faire d'un arrangeur de scènes. Celui-ci avait le don, rare aussi, d'aimer à savoir, de compiler avec intelligence, de retrouver l'allure et la physionomie des générations passées; il a noyé sa précieuse érudition dans je ne sais quel lavage de petits détails et d'arrangements prétendus dramatiques qui lui ont ôté son relief d'érudit, en augmentant peut-être sa vogue de débitant.

Il y en a un que je vais nommer, contre mon dessein, parce que j'aime de cœur sa personne et son talent, et à qui je déplairai peut-être, mais pour le temps seulement qu'il lira ceci, j'en suis sûr, parce qu'il n'y a pas d'écrivain plus gâté qui soit plus vrai avec lui-même : c'est Jules Janin. Jules Janin avait, lui, le plus rare de tous les dons, celui d'un style qui lui appartient, style vif, pétulant, limpide, plein de couleurs naturelles, pénétré de jour et de lumière; il avait de l'esprit de bon aloi, un sentiment fin et gai du ridicule, un rire facile et long comme celui d'un enfant, un instinct d'observateur peu profond, je le crois, et sans conscience de lui-même, mais auquel le hasard donnait quelquefois une singulière justesse; il avait une verve joviale; il avait l'im-

mense, l'inappréciable mérite de faire admirablement justice des sottes réputations, des poëtes sans poésie et des prosateurs sans prose, de tout écrivain enrichi à mal écrire; mérite pour lequel j'aurais voté qu'on le nourrît aux Prytanée, au frais de l'État, quoiqu'il l'eût sans savoir comment, et, je parie, sans avoir lu une page des auteurs qu'il a tués.

Il avait bien d'autres choses encore : mais pourquoi parlé-je au passé? Hélas! hélas! la littérature facile a fait tant de mal à Jules Janin, que déjà, pour bon nombre de gens, faut-il le dire, la justice que je lui rends passera peut-être pour une flatterie que je lui fais. Que n'a-t-elle pas tiré de lui, cette grande et insatiable fabrique d'écriture que j'appelle la littérature facile? Elle l'a sucé jusqu'à la moelle des os. Elle était là à sa porte, dès le matin, en cabriolet de remise ou de place, ne le laissant pas dormir, et venant lui arracher sa pensée avant qu'elle fût éclose, le prendre au sortir du lit et l'emporter je ne sais où, avant qu'il eût mis ses chausses. S'il était malade, s'il disait : « Laissez-moi, revenez demain, » elle se ruait sur son pupitre, elle fouillait son portefeuille, elle ne voulait à aucun prix s'en retourner à vide; elle lui prenait ses notes commencées, ses titres d'articles, ses projets de contes, et son nom, avec un blanc-seing, quand il n'y avait que cela à prendre. Ou bien encore, elle s'asseyait à sa table, sur son fauteuil, elle prenait sa plume, elle la trempait dans son encre, et elle lui disait : « Dictez, j'écrirai. » — Et Jules Janin impatienté lui jetait son bonnet de nuit, et la littérature facile ramassait ce bonnet, et le secouait, pour voir s'il n'y avait pas quelque conte au fond.

Et voilà comment son nom, si populaire, a été lu sur toutes les couvertures, sur tous les prospectus, dans toutes

où l'on se réveille, où, comme le serpent, on peut encore changer sa vieille peau contre une nouvelle, il était à l'âge où l'on se continue sans s'accroître, et où, comme l'ours, on diminue sa graisse en la léchant; — et cet âge n'est pas loin du premier, surtout dans ce temps si vite et si dévorant; que Jules Janin y songe!

Mais déjà nous avons des preuves qu'il y songe. Jules Janin a été professeur, Jules Janin sait ce que vaut un bon livre; tout le premier il a été troublé dans cette gloire de similor que lui a faite la littérature facile. Il cherche donc quelque tâche sérieuse où se prendre de nouveau et raviver son talent qui se répète et se pille, faute d'un fonds d'idées qui le renouvelle. Il a déjà essayé de la biographie, de l'histoire, et la *Revue de Paris* a publié de lui, dans ses dernières livraisons, un article important où l'on remarque une pensée incertaine, dépaysée, qui ne se sent pas suivie du public de la littérature facile, et une plume forcée d'attendre la pensée, tandis que jusque-là c'était la pensée qui attendait la plume. Mais on y voit aussi ce style que Jules Janin a reçu du ciel, l'ingrat! cet instrument de communication si souple, si populaire, avec lequel il joue si souvent, comme un enfant avec une arme à feu, sans en connaître la puissance. Jules Janin va se convertir! Quelle meilleure preuve voulez-vous de la réaction que je signale, que j'ai vue venir avec joie, à laquelle j'applaudis de toutes mes forces, quoiqu'elle doive moins profiter à moi, inconnu, moi, que certains grands hommes de la littérature facile vont traiter d'obscur Zoïle, — de la même bouche pourtant dont ils me salueraient *grand écrivain* si je changeais ma thèse, — qu'à ces grands hommes eux-mêmes qui ont pu pécher impunément, parce qu'il leur a été donné de pouvoir se repentir glorieusement?

qui ne peut guère être une injure dans ce glorieux temps-ci; — d'envieux : — oui, comme peut l'être un malade des belles santés fleuries de certains grands hommes et du parfait état de leurs voies aériennes ; — d'ingrat : — ce serait bien mérité ; n'ai-je pas été appelé *mon excellent ami*, ce qui est bien plus fort que *mon cher ami?* ou bien on fera semblant de ne m'avoir pas lu, ou si l'on daigne faire mention de moi, on affectera d'estropier mon nom, d'autant plus qu'on en saura mieux toutes les lettres. Quoi qu'il arrive et quoi que puisse souffrir mon amour-propre, j'en serai complétement dédommagé par le plaisir d'avoir soulagé bon nombre d'hommes de goût, d'écrivains qui font de la littérature difficile et ne peuvent se faire imprimer que sur du papier de gazette allemande, — et quelques honnêtes gens.

Décembre 1833.

BIOGRAPHIE

ET

CRITIQUE LITTÉRAIRE

ARMAND CARREL. — MIRABEAU. — LA CRITIQUE DANS M. SAINT-MARC GIRARDIN. — ÉTUDES SUR LA VIE DE BOSSUET.

ARMAND CARREL

Voilà un an que Carrel est mort. Combien déjà l'ont oublié! — C'est peut-être un peu tard pour parler de lui, — me disait un homme grave, à propos de mon dessein d'écrire ces pages sur une mémoire aimée et qu'il honore. — Je devais y regarder, ajoutait-il, avant de livrer un si beau nom à l'indifférence qui attend les souvenirs tardifs. — Pourquoi donc un oubli si rapide? C'est que nous vivons à une époque où l'idée de la patrie s'est rapetissée jusqu'à l'idée de la famille, ou plutôt s'y est confondue; ceux que perd la patrie ne sont perdus en réalité que par une famille, et les morts d'une famille ne sont pas les morts

d'une autre. Comme il n'y a pas de cause générale et commune, si ce n'est celle du repos, qui n'est que l'association de tous les intérêts particuliers, chacun paraît agir pour son propre compte; et, quand un homme est mort, on dit : Il n'a fait tort qu'à lui : surtout si, comme Armand Carrel, il était libre de mourir ou de vivre, et si sa mort ne lui est pas venue de la main suprême d'où nous vient la vie.

L'oubli est d'autant plus rapide, qu'on n'y croit pas mettre d'ingratitude. On ne considère pas qu'à l'égard des hommes supérieurs l'oubli est toujours ingrat; car, quoi qu'ils aient pu prétendre pour eux-mêmes de leurs travaux et de leurs pensées, ils nous donnent toujours plus qu'ils ne reçoivent de nous. Ils ne sont même supérieurs que parce que leurs œuvres sont le bien d'un très-grand nombre, sinon, comme à certaines époques privilégiées, le bien de tous. Quelque part qu'ils y aient faite ou cru faire à leur intérêt propre, bien plus grande est la part de ces pensées désintéressées et bienfaisantes que Dieu répand quelquefois sur le monde, même par des mains qui semblent indignes d'être les ministres de ses grâces. Ainsi, même pour ceux dont les intentions ont été moins nobles que l'intelligence, l'oubli est de l'ingratitude : mais combien cette ingratitude est-elle plus regrettable quand celui qu'on oublie est un de ces hommes dont le cœur a été encore plus grand et d'un meilleur exemple que l'esprit?

C'est pour tous ceux qui, dans notre temps, ne veulent pas être associés à cette ingratitude que j'ai entrepris de rendre à Carrel ce triste et fraternel hommage. Je l'aurais fait de mon propre mouvement, et pour l'honneur commun, si d'ailleurs je n'y avais été invité par ses plus proches amis, et par celui qui fut le plus dévoué de tous et le plus aimé. J'avais d'abord pensé, à l'époque où nous le perdîmes, à m'acquitter de ce pieux devoir. Mais, outre

qu'il m'eût trop coûté de mettre des mots où je ne devais avoir que des larmes, on m'approuva d'en ajourner l'accomplissement au premier anniversaire de sa mort, afin que mes sentiments eussent plus d'autorité, n'ayant pas été exprimés sous l'impression d'une douleur vive et passagère, mais sous l'influence durable d'un souvenir.

Je n'ai plus à faire la biographie politique de Carrel. Ç'a été la tâche d'un ami commun, M. Littré, homme grave et esprit profond, que plus de décision sur le point vif des opinions de Carrel y rendait plus propre qu'aucun autre, outre un talent d'écrivain proportionné au sujet. La chose fût-elle encore à faire, je m'y refuserais; car, pour les commencements de sa vie politique, je n'aurais pu que rédiger les souvenirs d'autrui; et, quant à son rôle actif dans les dernières années, j'en ai ignoré trop de choses pour en écrire avec cette exactitude qui est le premier mérite comme le premier devoir d'une biographie. Quoique je puisse m'honorer d'avoir eu sa confiance, laquelle est mon seul droit à écrire ceci, je dois dire que sur certains points où j'avais plus de foi en sa personne qu'en ses idées, et où il avait plutôt besoin d'être approuvé et exalté que refroidi, je n'ai pas été dans tous les secrets. Ce que j'en pourrais raconter de la meilleure foi du monde serait sans autorité et soulèverait peut-être de justes réclamations, dont j'aurais fait naître innocemment le scandale. Il n'y aura rien dans ces pages qui n'ait été à ma parfaite connaissance, ni où je pusse être contredit pour défaut d'exactitude. Si ce n'est pas là tout Carrel, on ne l'admirera que plus pour ce que j'aurai omis d'en dire; et là où j'aurai pu le mal comprendre, l'important pour moi est qu'on voie que je ne l'ai pas médiocrement aimé.

Je prolonge à regret ces préliminaires pour déclarer à qui j'adresse principalement cet écrit. Ce n'est ni à ceux

de ses amis qui ne l'ont été que de l'homme politique, ni à ceux de ses ennemis, s'il lui en reste, qui ont le courage de l'être encore de sa noble mémoire. Pour les uns comme pour les autres, Carrel a été l'homme dont ils ont eu besoin, ceux-ci pour s'en servir et en faire honneur à leur cause, ceux-là pour justifier des habitudes de prévention opiniâtre contre les adversaires ou les ennemis de la leur. Les amis politiques sont durs et exigeants; ils n'admirent dans leurs chefs que les qualités d'un instrument. Il ne faut donc pas leur demander de comprendre ce qu'ils ne pardonnent pas, c'est-à-dire les qualités par où leurs chefs valent mieux qu'eux, et par où ils leur échappent. Quant aux ennemis, ils seraient plus volontiers généreux que justes, et ils consentiraient plutôt à pardonner qu'à comprendre. Sachant d'avance combien il me serait impossible de leur faire accepter le Carrel que j'ai connu, je me console d'avance de la critique qui pourra m'être faite des deux côtés, d'avoir mieux su l'admirer que le juger.

J'écris ces pages pour un grand nombre d'esprits éclairés et impartiaux, qui, dans les positions les plus diverses, les uns sans être engagés dans les idées de Carrel, les autres professant même une croyance différente, l'ont aimé et admiré pour l'honneur qu'un tel homme faisait à son pays. Beaucoup voyaient en lui un espoir, une sorte de ressource pour des événements possibles; tous y voyaient une lumière qui éclairait toutes les questions comme toutes les situations. Quoi que je dise de Carrel, à quelque vivacité de sentiment que je me laisse entraîner, je ne crains pas d'être pour ces esprits-là exagéré ni dans l'illusion.

I

CARREL HOMME POLITIQUE.

Les partis n'admirent dans un homme politique que l'unité et l'immobilité, « à laquelle, dit Carrel dans son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, ils prétendent tous si follement. » A leurs yeux, la souveraine grandeur est d'avoir jeté l'ancre sur le sable mouvant des opinions humaines, et d'avoir forcé l'esprit, si grand par ses vicissitudes mêmes, à rester immobile pendant que tout marche et que tout change dans un monde qui ne s'arrête jamais. Non, l'immobilité ne sera jamais de la grandeur. L'esprit qui prétend ne pas changer est tout simplement un esprit orgueilleux, qui veut faire d'une incapacité une supériorité. Il ne faut être immobile que dans la conduite morale, parce que les lois qui la règlent ne sont point sujettes aux disputes des hommes. Mais, là où la certitude absolue n'existe pas dans les choses, comment l'immutabilité serait-elle un don supérieur de l'esprit?

Peut-être m'accusera-t-on, d'un certain côté, de diminuer mon illustre ami, en disant qu'il n'était pas de ces esprits qui se rendent esclaves de leur intelligence pour en être plus maîtres : mais je ne puis mentir à mes souvenirs. Les confidences de Carrel n'ont pas laissé en moi une trace médiocre, et je ne fais ici que lire dans ma mémoire ce que sa parole y a imprimé. Carrel avait l'unité du caractère, je dirai l'immobilité, si l'on veut; car, s'il est beau d'être immobile, c'est surtout dans le caractère, la seule chose par où les autres puissent être assurés de nous. Il l'était dans sa conduite morale; il l'a été, quoique moins naturellement et moins librement, dans sa conduite politique. Mais je lui ai connu l'esprit le

plus souple et le plus étendu, et non un esprit immobile.

Il n'y a pas à s'étendre sur sa loyauté privée; c'était un fait de notoriété universelle. La probité, d'ailleurs, est une qualité de devoir, et qui n'est peut-être pas assez difficile, même dans ce temps-ci, pour qu'on loue un homme d'avoir été probe et qu'on ne méprise pas profondément un homme de ne l'être pas. Mais l'unité de conduite, dans l'homme politique, est autrement difficile et admirable. Envisager seulement en quoi elle consiste, dans les circonstances particulières où s'est trouvé Carrel, est effrayant. Résister à ses propres lumières, ne pas fléchir, ne pas laisser voir ses doutes, ne pas délaisser les principes arborés dans certaines crises, même si ces principes n'ont été au commencement que des impressions ou des espérances téméraires que l'impatience a converties en doctrines de gouvernement; ne pas manquer aux âmes simples qu'on y a engagées et qui y persévèrent et s'y exaltent; étouffer son bon sens de ses propres mains, et, au besoin, appeler froidement sur sa vie ou sur sa liberté des périls inutiles et prématurés, pour ne pas faire douter de soi; voilà à quel prix un homme est le chef agréé d'une opinion en guerre ouverte avec un gouvernement établi; voilà ce qu'il faut savoir faire à toute heure, et avec grâce, pour que ceux qui le reconnaissent pour leur chef le lui pardonnent.

Pendant plus de quatre années, sauf quelque relâchement vers la fin, soit lassitude, soit dégoût de ces discordes intérieures par lesquelles les partis font scandale de leur défaite, Carrel ne manqua pas un moment à ce rôle. Il n'entraîna jamais que ceux qu'il était résolu à suivre, et, en certaines occasions où l'impulsion n'avait pas été donnée par lui, mais malgré lui, il se mit à la tête de ceux qu'il n'avait pas commandés. Le même homme qui,

dans les circonstances ordinaires, souffrait modestement qu'on lui disputât le titre de chef de l'opinion républicaine, s'en emparait dans le danger, comme d'un signe où les coups pussent le reconnaître de loin. Il faisait comme un général porté rapidement, par son courage et ses talents, au premier grade de l'armée : il se laissait contester dans les chuchotements jaloux de la caserne, sauf à prendre, dans une affaire désespérée, le commandement en chef, du droit du plus courageux et du plus habile. Personne ne porta plus loin que Carrel le dévouement du chef à l'armée. Loin de donner des doutes à ceux qu'il avait associés à ses espérances, il les y entretenait encore après les avoir perdues. A défaut d'une ardeur qu'il ne pouvait plus avoir, il les échauffait par le danger qu'il était toujours maître de courir. C'est ainsi qu'après avoir attiré successivement, sur quatre gérants du *National*, des condamnations à la prison, il provoqua lui-même, par des articles froidement calculés pour tomber sous la loi, son emprisonnement à Sainte-Pélagie. Il ne voulut pas être en reste de sacrifices avec ses amis.

Quand il avait rempli son devoir de chef de parti avec cette force de volonté et ce stoïcisme d'autant plus beau, que le stoïcien n'était souvent qu'un sceptique, Carrel aimait à se délasser en se livrant librement à toutes les opinions, à tous les doutes. Il se plaisait à faire de ce même esprit, si puissant pour remuer les passions, un instrument de recherches désintéressées, vastes, libres, philosophiques.

Dans ces moments-là Carrel aimait à s'ouvrir à moi, non comme au seul de ses amis auquel il réservât ces pensées particulières, mais comme au plus disposé à les goûter sans mélange. Mes rapports avec lui, de simple collaborateur littéraire dès le commencement, et, plus tard,

d'ami, n'appartenant plus à la rédaction du *National*, mes liaisons plus anciennes dans l'autre camp avec des hommes qu'il y honorait, une amitié qui s'était accommodée de mon indépendance, toutes ces convenances me rendaient naturellement le confident de tout ce qu'il ne laissait pas voir à son parti. J'ajoute que Carrel prenait plaisir à se montrer supérieur à sa réputation.

C'est dans ces conversations qu'il parlait avec tant d'abondance et de grâce des passions et des illusions des partis, des devoirs et des embarras de ceux qu'ils avouent pour leurs chefs, et qu'ils portent souvent au commandement malgré eux; des jalousies qui s'y cachent sous la rigidité des professions de foi, de cette guerre d'amours-propres déguisée sous l'émulation patriotique. Selon les événements du jour, dont il recevait la première impression avec une sensibilité naïve, la disposition de Carrel était ou à espérer ou à se décourager. Il fallait voir alors combien cet esprit avait de ressources, soit pour justifier, par des prétextes d'une profondeur et d'une subtilité inouïes, les ardeurs d'un caractère impatient d'agir, soit pour absoudre sa noble intelligence des emportements un peu factices où l'avaient entraîné les besoins de la polémique.

Quelquefois il s'amusait de ses ressources mêmes; il s'en faisait un jeu; il m'en donnait le spectacle éblouissant. Il prenait un journal, soit du gouvernement, soit d'une opposition moins prononcée que la sienne, et, lisant l'article du jour, il en adoptait un moment la pensée, la complétant ou la développant dans le sens des opinions qui l'avaient inspirée. Quelquefois c'était un discours de tribune qu'il refaisait. « Ils n'ont pas donné les meilleures raisons de leur opinion, disait-il; ceci eût été plus spécieux et nous eût plus embarrassés. » J'admi-

rais d'autant plus cette flexibilité d'esprit, que ces raisons de gymnastique étaient les meilleures et les plus sincères. C'était tout ce qu'il y a de vrai et d'honorable dans chaque opinion. Carrel voulait me montrer par là deux qualités fort supérieures à une certaine facilité capricieuse et paradoxale : d'une part, sa connaissance des intérêts des partis, et, d'autre part, l'estime réelle qu'il faisait, à beaucoup d'égards, des plus opposés à ses idées. Je ne dis pas qu'il ne s'y mêlât quelque plaisir d'amour-propre; comment n'en aurait-il pas eu à se montrer si pénétrant, si désintéressé, si universel? Carrel aimait à produire de l'effet, mais non à tout prix, ni devant toute sorte de gens, ni pour être loué tout haut. Avait-il lu dans vos yeux qu'il était écouté et compris, c'était assez : un charmant sourire vous témoignait que vous aviez trouvé la bonne manière de le louer. Des compliments même sincères, dans la formule banale, le gênaient; il y a eu peu d'hommes inspirant plus d'admiration autour de lui et une admiration plus réservée.

Ce fut la lutte de cette intelligence si mobile avec un besoin irrésistible d'action qui fit la gloire et le supplice de cette vie si tôt terminée. On a cité de Carrel, au lit de mort, un mot déchirant : « Ils m'ont enfermé dans une impasse. » Plusieurs de ses amis nient qu'il l'ait dit. Pour moi, que des devoirs, odieux alors, retenaient à Paris, mais qui les aurais foulés aux pieds pour avoir la triste douceur de presser sa main mourante, si je n'eusse cru fermement que la dernière heure d'une si noble créature ne devait pas sonner si tôt, il m'a été refusé d'entendre ses paroles dans ce jour suprême. Mais, si le mot n'est pas vrai, il a paru vraisemblable. Il était sur les lèvres de tous ceux qui suivaient la vie de Carrel, et auxquels il avait permis de voir de près ce combat où sa passion se débat-

tait contre son intelligence, et où il essayait de résister à des faits qui le serraient à la gorge, qui l'étouffaient, qu'il reconnaissait plus forts, plus dans le goût du pays, plus sensés que ce qu'il voulait y substituer. Mais qui l'avait poussé là? Quels hommes aurait-il désignés dans cette parole désespérée? Les plus ardents de son parti l'ont renvoyée à certains hommes du gouvernement; ceux-ci la leur renvoient. Ce ne sont tout à fait ni les uns ni les autres. Seulement, les premiers, par leur fougue et leurs préjugés révolutionnaires, et les seconds, par l'exagération dans la résistance, ont été tour à tour complices de sa passion, plus forte que toutes les impulsions du dehors.

Qui l'avait enfermé dans l'*impasse?* Cette passion. Qui lui faisait voir que c'était une impasse? son intelligence, quelquefois forcée d'obéir à sa passion, mais plus souvent maîtresse, et toujours à la fin. Le courage de Carrel n'était pas de ceux qui ne voient pas le danger. Nul ne le voyait mieux ni de plus près ni d'un œil moins troublé. Nous admirions son sang-froid, surtout dans les circonstances graves, soit qu'il se recueillît dans le tumulte, ou qu'il dominât les discussions orageuses en baissant la voix. Or qu'est-ce que le sang-froid, sinon le courage qui juge? Une vie d'action et de dangers utiles aurait fait de Carrel un de ces hommes de qui rien n'étonne. Son intelligence et sa passion seraient demeurées dans un parfait équilibre. Ce que la passion aurait voulu, l'intelligence l'eût conseillé. Mais les événements ne laissèrent à Carrel que des dangers inutiles, avec une passion qui les appelait et une intelligence qui les savait d'avance inutiles.

Ces deux forces contraires qui se disputaient son repos avaient alternativement leur tour. Tantôt c'était l'intelligence qui régnait, calme et paisible, se répandant sur

toutes choses avec une étendue et une équité de vues admirables. Alors Carrel s'occupait de projets littéraires, et il se laissait volontiers vanter la gloire des lettres, moins périlleuse et plus durable que celle de chef de parti. Il faisait des lectures qui lui suggéraient des idées dont la nouveauté et la richesse auraient rempli toute une vie littéraire. Il se préparait du travail, et il y réservait des heures que ses amis s'engageaient à respecter. Carrel sentait le besoin de se renouveler par l'étude. Il se révoltait contre cette nécessité d'écrire au jour le jour, sans entraînement, sans autre besoin que celui-ci : il faut un journal demain ; et il goûtait comme un jour de vacances celui où le *National* pouvait se passer de lui. Dans les derniers temps, il rêvait la retraite à la campagne, dans le travail et les affections intérieures. A y regarder de bien près, on pouvait surprendre dans ces projets, d'ailleurs sincères, quelque peu de dépit de voir condamnée à l'inaction celle de ses facultés qu'il estimait le plus. C'était, à quelques égards, la retraite d'un vaincu devant une situation plus forte que lui. Mais, à force d'y songer et d'en parler, il finissait par y croire ; et ces moments-là étaient de bons moments, comme tous ceux où l'homme endort sa passion au bruit de ses projets de repos.

Quelquefois c'est la passion qui l'emportait. Alors sa vie, tout à l'heure si calme, recommençait à s'agiter. Il était de nouveau en proie aux ardeurs et aux espérances. Il avait des illusions incroyables. Il voyait des menaces d'orages imminents dans les derniers murmures des orages passés. Il croyait entendre le pas de l'Europe se mettant en marche contre la France. Il avait compté une ride de plus sur le front du roi, une crevasse de plus dans l'établissement de Juillet. Le désir d'un changement qui déliât enfin ses bras enchaînés et lui permît de déployer

toutes ses facultés actives, lui montrait mille symptômes invisibles, et offusquait ce bon sens si ferme et si sûr, qui devait sourire, le lendemain, de ses illusions de la veille. Mais, tant que durait la fièvre, on l'affligeait en contredisant sa passion, en niant les symptômes qu'il avait cru voir, en voulant lui montrer l'état vrai des choses. Les raisons les plus fortes ne pouvaient le ramener. Son esprit lui fournissait des vues et des comparaisons sans nombre pour justifier sa passion réveillée. Sans jamais quitter le ton simple, sans enthousiasme apparent, il défendait ses illusions avec une éloquence grave et concentrée, soit pour mieux se tromper lui-même en donnant à son ivresse intérieure l'aspect de la raison à peine émue, soit pour ne pas agir par l'effet de la parole sur l'opinion de ceux qui l'écoutaient. Ses raisonnements étaient si serrés, et, la plupart, si rigoureusement déduits des lois ordinaires qui règlent les événements, qu'il fallait, pour résister à ses espérances, être atteint de cette incrédulité sourde et muette qui, à certaines époques, n'est que l'effet contagieux d'une torpeur ou d'une pacification universelle. Mais, pour ceux qui ne différaient d'avec lui que par des raisons ou des impressions légères, il était difficile qu'il ne réussît pas à les faire passer de la tiédeur à l'ardeur, sauf à les faire retomber avec lui, bientôt après, de l'ardeur dans le découragement.

Au reste, ces moments de passion étaient rares : c'était moins un état de son esprit qu'une impression forte, soutenue, et dont la cause n'était jamais tout à fait indifférente. Ils ne rabaissaient point Carrel ; ils le faisaient voir sous un autre aspect. Après l'homme ne reculant devant aucune réalité, pas même devant celle qui l'ajournait indéfiniment comme homme de parti ; aimant mieux ne rien ignorer que se tromper, et prenant je ne sais quel

plaisir supérieur à juger mieux la situation qui lui liait les mains que ceux mêmes qui la défendaient ou l'exploitaient contre lui; après le causeur profond, fin, légèrement ironique, on voyait l'homme exalté, impatient, voulant précipiter les dénoûments et agir avec la pensée sur la matière inerte, écrivant d'une main froide des paroles enflammées, trouvant dans son inépuisable logique les plus fortes raisons d'espérer, après y avoir trouvé les plus fortes raisons de découragement, et combattant celles-ci avec celles-là; seul capable de ses erreurs comme de ses bons jugements; crédule en quelques points et dupe, mais dupe de lui seul, en homme qui semblait assez fort pour provoquer les événements qu'il voulait obtenir, et dont on attendait involontairement quelque explosion qui réveillât les masses populaires, ou qui fît faire à ses adversaires les fautes dont il avait besoin. A ceux qui l'ont vu de près, je n'ai pas peur de rien dire d'exagéré. Ce que le public n'a pas connu de Carrel est bien plus extraordinaire que ce que les événements lui en ont laissé voir.

Le coup le plus sensible que reçut Carrel des événements, et ceci soit dit à son éternel honneur! ce ne fut pas dans son ambition, mais dans sa plus chère pensée, dans son plus glorieux titre d'écrivain politique, dans sa théorie du droit commun. J'affirme ne lui avoir vu de tristesses vraiment amères que pour les échecs qu'elle eut à souffrir; et, sur ce point seulement, ses désenchantements furent douloureux. Son bon sens, encore des années de jeunesse et d'âge viril devant lui, l'inattendu, l'inconnu, pouvaient lui faire prendre patience sur ses espérances; mais rien ne le consola de voir cette noble politique de garanties réciproques compromise et rejetée au rang des choses chimériques par tout le monde, et, comme à l'envi, par le gouvernement, par le pays, par

son propre parti. C'était en effet la vue la plus haute et la plus droite de sa raison, l'instinct le plus vrai de sa nature généreuse; Carrel était là tout entier. Jamais il ne se fût retourné contre ce noble enfant de son intelligence et de son cœur. Si quelquefois il le fit craindre par des menaces vagues qui lui échappèrent dans le feu de la polémique, ce ne fut qu'à ceux qui étaient intéressés à avoir cette crainte, et à ruiner par là son plus noble titre à l'estime publique. Toutefois les doutes qui purent lui venir en certaines occasions, sur l'excellence de cette idée, furent, je le répète, la plus douloureuse de ses épreuves.

La révolution de Juillet, si extraordinaire entre toutes les révolutions, par le spectacle d'un peuple laissant au vaincu la liberté de se plaindre et de se railler de la victoire, avait permis d'espérer un retour éclatant et définitif au droit commun. Carrel se fit l'organe de ces espérances et le théoricien de cette doctrine. Il traita la question avec sa rigueur et sa netteté accoutumées. Il opposa aux exemples, si nombreux depuis cinquante ans, de gouvernements périssant tous par l'arbitraire, le modèle d'un gouvernement offrant à tous les partis des garanties contre son légitime et nécessaire besoin de conservation. Il n'invoquait que des raisons exclusivement pratiques, se refusant le secours innocent de toute forme passionnée, pour ne pas exposer sa belle théorie à l'ironique qualification d'utopie.

C'est cette politique qui fit tant d'amis à Carrel sur tous les points de la France, et dans tout pays où pénétrait le *National*. Il eut, en dehors de tous les partis, un parti composé de tous les hommes, soit placés hors des voies de l'activité politique, soit trop éclairés pour s'y jeter à la suite de quelque chef ne se recommandant que par des succès de plume ou de tribune. Que de gens, lassés des querelles sur

la forme du gouvernement, incrédules même aux admirables apologies que faisait Carrel de la forme américaine, quittant l'ombre pour la chose, se rangèrent sous cette bannière du droit commun, qu'il avait élevée sur toutes les fautes et sur toutes les ruines, même sur celles de ses théories républicaines! Il lui en venait de toutes parts des témoignages d'adhésion qui parurent un moment lui suffire, et je le vis se résignant à être, pour un temps indéterminé, le premier écrivain spéculatif de son pays. Mais des fautes où tout le monde eut sa part l'eurent bientôt refroidi. Ce fut un rude coup. Carrel avait foi dans la politique du droit commun : il y avait cru plus fortement peut-être qu'à ses théories républicaines précipitamment arborées, dans un accès d'inquiétude plutôt qu'après un sûr et paisible regard jeté sur les choses. Après celles-ci, où l'honneur le soutenait contre les doutes croissants, il fallait donc encore douter de celle-là! Carrel eut les deux douleurs à la fois.

Les amnisties honorent les gouvernements; mais elles ne réparent pas toutes les brèches qui ont été faites au grand principe de la réciprocité des garanties. C'est de la modération après le danger, moins belle et de moins bon exemple peut-être que la modération dans le danger. Il serait d'ailleurs stupide de contester à un gouvernement le droit de se défendre. S'il est attaqué dans la rue, il doit repousser la force par la force; mais, s'il n'est que menacé sourdement dans des conciliabules, qu'il se contente de dire tout haut qu'il sait tout et qu'il est prêt. Il aura pour lui le pays tout entier, s'il le prend à témoin qu'il a respecté la liberté des citoyens jusqu'au moment de l'abus, et que les pensées ont pu lui être suspectes, sans que les personnes eussent à souffrir d'autre contrainte qu'une surveillance annoncée tout haut, qui devient une sorte d'invitation à

tous les honnêtes gens à s'y associer. Là s'arrête son droit dans un pays véritablement libre. Au delà, tout est plein de périls et de hasards. La colère donne aux actes préventifs l'air de vengeances civiles. On ouvre carrière aux subalternes zélés, cette espèce violente et déclamatoire, pour qui les prisons ne sont jamais assez larges, ni les lois assez impitoyables. Nous l'avons vu à une époque déjà éloignée, et, dans beaucoup de choses, oubliée. Qu'elle le soit de plus en plus, c'est à merveille : mais rappelons-en, dans l'occasion, tout ce qui peut contribuer à remettre en honneur la noble idée du droit commun.

Malheureusement, le respect du droit commun n'était pas plus du côté de l'attaque que du côté de la défense, et, à quelques égards même, la répression est restée en deçà de ce qu'auraient été, dans certaines pensées, les représailles. On se connaît bien entre ennemis déclarés. Le gouvernement n'avait que trop de raisons de croire que, sous certaines plumes, les idées de liberté et de légalité n'étaient que des raisons de polémique employées pour intéresser les classes paisibles aux passions d'une minorité irréconciliable; il savait qu'on n'y regardait la liberté que comme l'arme défensive des vaincus; il savait qu'on y tenait en réserve, pour l'appliquer avant l'ère définitive de la liberté pour tous, la doctrine d'un despotisme préalable confisquant momentanément les libertés présentes, et s'emparant du droit d'agir et de penser de chacun, apparemment pour n'avoir pas à s'emparer de plus. Ceux qui avaient ces pensées ont été pris par leur propre logique; ils n'ont pas le droit de se plaindre. Il n'appartient qu'aux hommes modérés, qui n'ont été complices ni de l'attaque ni de tous les moyens de la défense, de dire qu'on eût mieux fait de ne pas étendre la répression jusqu'aux pensées, outre qu'on avait l'avantage de la

force, et qu'en fait de modération c'est au plus fort à commencer.

L'affliction de Carrel fut irréparable le jour qu'il se vit resté seul défenseur du droit commun entre la nation, qui, par peur, en faisait le sacrifice au gouvernement, et un parti, son propre parti, qui le menaçait de ses arrière-pensées. Nous eûmes à ce sujet, lui et moi, une longue conversation, quelques mois avant sa mort, dans une promenade au bois de Boulogne. Je vis qu'il y avait presque renoncé comme principe de politique applicable : tout au plus y tenait-il encore comme théorie, par pure générosité, et peut-être aussi par le sentiment de sa force. Carrel pensait que, les choses venant à son parti, il serait de force à résister à la tentation de l'arbitraire, et à ne le prendre pas même des mains d'une majorité qui le lui offrirait au nom du pays. Mais une politique ajournée était pour lui une politique vaincue. Ses doutes sur le droit commun furent une dernière défaite. Quoique ce principe eût été la vue la plus désintéressée de son esprit et le meilleur mouvement de son cœur, les théories des hommes d'action impliquent toujours l'espoir d'une application prochaine. Du moment donc que le droit commun avait échoué comme politique d'application, Carrel devait en abandonner la doctrine. Dans les derniers jours de sa vie, il n'en parlait plus que comme d'un progrès qu'il ne lui serait pas donné de voir de son vivant, et auquel ne doivent peut-être jamais arriver les sociétés humaines.

Carrel n'était pas fait pour le doute, quoique l'étendue et la souplesse de son intelligence lui permissent moins qu'à personne d'y échapper. Agir en liberté dans un petit coin du monde, au profit d'une noble cause, lui semblait plus glorieux que spéculer, dans un langage admirable, sur les plus hautes notions de l'intelligence humaine. De

quel œil d'envie ne suivait-il pas, sur la carte de la Biscaye, les campagnes furtives et les victoires à reculons de Zumalacarreguy! Quelle gloire d'écrivain polémique et de chef de parti, réduit à la presse pour tout champ de bataille, n'eût-il pas échangée contre la destinée de ce hardi partisan? Organiser dans les montagnes une petite armée dévouée sous un drapeau populaire, et mourir à cette tâche après quelques beaux coups de main, en laissant la réputation d'un homme qui n'eût pas manqué à de plus grandes choses, lui paraissait le premier rôle dans notre Europe fatiguée de changements.

On lui sut beaucoup de gré des éloges que le *National* donna au chef carliste en annonçant sa mort. L'admirable portrait que Carrel en fit n'était si vrai, que parce qu'il avait rêvé, sous un drapeau meilleur, le rôle du chef biscayen.

Ce besoin d'agir, empêché et contrarié par de grandes lumières, et que ne tenta jamais la triste activité des échauffourées, était devenu peu à peu une inquiétude physique. Carrel la soulageait, dans l'intérieur du *National*, à en changer la direction matérielle et à administrer un peu au hasard et inutilement. Il la trompait sans cesse par des projets de toute sorte, embrassés avec ardeur et bientôt abandonnés. La plupart de ses projets étaient marqués de son grand sens; mais, comme les meilleurs, dans ce cercle si étroit, étaient trop peu importants pour le fixer, ce grand sens, en se refroidissant pour ce qu'il avait voulu si vivement, devenait du caprice. Dans sa maison, c'était le même goût du changement. Il n'y avait pas, m'a-t-on dit, un seul meuble à hauteur d'appui où il n'eût pris ses repas, repas modestes, courts et incommodes, comme dans un campement où l'on attend l'ennemi. Carrel ne pouvait pas prendre d'habitudes. Il se faisait suivre par ses meu-

bles, ne pouvant se clouer où l'usage voulait qu'ils fussent placés.

Si ces caprices sont intéressants, c'est qu'ils peignent vivement l'anxiété d'un homme d'action enchaîné dans la spéculation, et que Carrel, d'ailleurs, ne se croyait pas extraordinaire, pour n'être pas homme d'habitude dans les petites choses.

Rien ne m'a plus frappé dans Carrel, en qui rien ne m'a paru dans les proportions ordinaires, que ce supplice d'un homme d'action réduit à la spéculation. Carrel y déployait d'ailleurs toutes les qualités de l'action, promptitude de coup d'œil, prévision rapide, décision, audace, intelligence des passions peut-être plus que des intérêts. C'est cette dernière qualité, avec la restriction que j'y mets, qui caractérise, à mon sens, toute sa polémique dans la question extérieure. Mieux que personne, il apprécia les passions soulevées dans les cours de l'Europe par la révolution de Juillet; mais il les crut plus fortes que les intérêts, et c'est en cela qu'il se trompa. Sa polémique sur ce point n'en est pas moins l'appréciation la plus juste et la plus profonde qui ait été faite des sentiments de l'Europe aristocratique à l'égard de la France. Carrel ne s'était trompé que sur le degré d'audace des passions absolutistes, mais non sur leur nature, ni sur leurs rancunes incorrigibles, ni sur certains intérêts d'agrandissement qui ne se lassent pas d'attendre l'occasion, et qui, par cela même, la font naître. Sur ce point, il faut être de son avis; et, quelque sécurité que puisse donner pour le présent l'attitude pacifique des puissances absolues, un gouvernement né d'une révolution manquerait de prévoyance s'il ne faisait pas des idées de Carrel le fond de la politique extérieure.

A l'intérieur, il ne s'est pas trompé une seule fois tant

qu'il n'a eu devant lui que des adversaires passionnés. Il avait prévu une à une toutes les lois qui furent successivement demandées aux chambres, et, en dernier lieu, les lois de septembre. Quand ces lois parurent, je compris toute la profondeur d'un mot qu'il m'avait dit : « On n'est jamais vaincu quand on a le pouvoir de faire faire des fautes à ses adversaires ; et ce pouvoir, nous l'avons toujours. »

Il eût suffi d'une seule chose pour rendre suspectes à mon amitié celles des lois de septembre qui limitent le droit de discussion : c'est qu'elles allaient interdire à Carrel ses travaux théoriques sur la constitution américaine. J'ai de la peine à comprendre, dans un pays où la liberté de la presse est une faculté, des articles de loi qui, en voulant frapper la violence vulgaire, peuvent atteindre la pensée dans un esprit supérieur. N'y eût-il qu'une exception comme Carrel, la loi qui fait taire un tel homme n'est pas une bonne loi. Peut-être serait-il digne d'un pays libre et civilisé, et je veux dire par là un pays où la liberté ne fît point rougir la civilisation, de permettre sur toutes choses la discussion, qui est la voix même de la liberté. De la sorte, aucune de ces vérités que découvrent les esprits élevés et hasardeux ne serait perdue pour le pays ; les opinions ennemies seraient moins injustes, étant plus libres, ou seraient plus tôt déconsidérées, n'ayant pas su se montrer dignes de la liberté. La presse ne serait accessible qu'aux hommes sérieux et instruits, qui peuvent éclairer le peuple sans l'enivrer. Quant à ceux qui n'ont que la verve facile des injures, il faudrait leur en fermer l'entrée par des lois vigoureuses, parce que l'injure ne peut pas être un droit dans un pays à une époque où elle a cessé d'être dans les mœurs.

II.

CARREL HOMME PRIVÉ.

Le caractère de l'homme est à la fois la cause et l'effet de sa situation; cela est vrai, surtout du caractère de Carrel. Son ardeur presque militaire avait fait sa situation, et, par une réciprocité fatale, sa situation nourrissait son inquiétude. Je ne puis pas trop m'étonner qu'avec une si grande agitation il ait su conserver devant le public une si grande suite, et qu'ayant l'humeur si mobile il ait trouvé le moyen de paraître au dehors un homme immuable et tout d'une pièce. C'est que, dans Carrel, la faculté dominante, c'était la volonté. L'esprit même, et le sien était des plus rares, ne venait qu'à la suite; et, s'il avait ses droits et son tour, c'était seulement avec la permission ou dans le repos de la volonté. De là cette générosité de Carrel, cette fidélité aux engagements, ce respect de la parole donnée, cette loyauté dans des proportions héroïques. C'étaient des fruits d'une bonne et noble nature; mais la volonté y avait autant de part que l'instinct. Carrel y mettait plus de sang-froid que d'abandon. C'était son enjeu particulier dans ce grand jeu qu'on appelle la vie. D'autres y engagent de l'intrigue, de la ruse, du mensonge flatteur, et de la vérité, seulement quand elle rapporte. Mais, de même qu'il y a du calcul dans ces défauts-là, il y en avait un peu dans les vertus de Carrel. Il était trop supérieur pour que ses actions lui échappassent; il les gouvernait encore, et il en modifiait l'effet, même quand elles ne semblaient plus lui appartenir, et qu'elles étaient déjà livrées au jugement des hommes.

Les vertus des hommes obscurs sont des mouvements involontaires, quelquefois des incapacités ; et cette comparaison banale entre la violette et la vertu peut signifier que la vertu d'un homme obscur ne sait pas le parfum qu'elle exhale. Les vertus des hommes supérieurs ne sont point naïves, parce qu'étant trahies, en quelque sorte, et dénoncées par leurs talents, elles attirent les regards et provoquent des jugements qui avertissent ces hommes qu'ils en sont doués, et leur donnent naturellement l'idée de s'en servir pour leur avancement et leur crédit. Mais, si elles perdent un peu de ce charme de s'ignorer, qui est la grâce particulière des vertus obscures, elles font peut-être plus d'honneur à l'homme et sont d'un plus grand exemple. Aussi les admire-t-on plus que ces dernières, et les estime-t-on si difficiles, qu'on les dispense d'être accompagnées de ces petites qualités de détail qui font l'agrément du commerce privé.

Carrel, qui avait au plus haut degré ces grandes vertus, n'avait peut-être pas toutes les petites qualités de détail, ou plutôt ne les avait pas avec suite. Dans ses rapports de rédacteur en chef avec ses collaborateurs, dans ces petites difficultés qui touchent médiocrement l'homme supérieur, mais d'où dépend quelquefois le repos de l'homme modeste qu'il s'est associé, son instinct, d'ailleurs excellent, ses impressions du moment, diverses comme les phases de sa fortune, le déterminaient plus que sa volonté. Cette force suprême ne descendait pas jusque-là, et demeurait sur les hauteurs de la vie publique et retentissante. Le caprice, qui semble être le repos des hommes occupés de grandes choses, et qui n'est encore qu'une espèce d'inquiétude ; le goût, dont l'équité est si fragile ; l'ennui d'un visage, soit nouveau, soit de tous les jours ; une prévention reçue légèrement et transformée en jugement par

le penchant des hommes énergiques à croire que rien ne peut venir du dehors dans leur volonté; la lassitude, le chagrin d'un échec dans la vie publique et d'un nouvel ajournement des espérances, que sais-je! peut-être un peu de cette malice humaine dont nous avons tous notre part, tout cela rendait par moments trop promptes, sa parole à critiquer, sa plume à biffer. Quelques-uns eurent à se plaindre de légers torts : je les ai vus parmi ceux qui ont pleuré le plus amèrement à ses funérailles.

Toutefois, comme le manque de suite dans les petites qualités est une faute, et que toute faute emporte sa peine, ceux qui n'avaient pu l'intéresser à ce qui les touchait s'éloignaient sans cesser d'être amis, et se refroidissaient dans tout ce qui n'était ni l'admiration, ni l'estime profonde et sans restriction, ni l'aveu au dehors de son illustre amitié. On le traitait en homme public, et on restait fidèle à ses vertus publiques. Mais le concours efficace avait à peu près cessé. Ainsi s'explique en partie cette dissolution du faisceau du *National*, en 1833. La calomnie seule, j'ose le dire, pourrait l'attribuer, soit aux dangers que Carrel eut à courir, soit au scrupule de servir, même indirectement, une opinion dont il était trop évidemment la personnification et l'unique organe.

Pourquoi me serais-je tu sur ce point? Est-ce donc une apologie de Carrel que j'ai voulu faire? Une apologie serait un aveu qu'il y a quelque chose à défendre dans sa vie. Je ne le loue pas, je l'apprécie. C'est en sa présence que j'écris ces lignes; car telle est la force de mes souvenirs, que mon œil intérieur le voit devant moi, devinant mes pensées avant qu'elles arrivent sous ma plume, et approuvant que je dise de lui mort ce que je lui ai dit vivant. Rien ne lui plaisait plus que de se voir pénétré, soit qu'il fût certain qu'on ne découvrirait en lui que de bons et no-

bles sentiments, soit qu'il fût flatté d'être pris pour sujet d'étude. Bien loin de s'en blesser, peut-être même était-il trop chatouillé qu'on lui trouvât ce trait commun à tous les hommes supérieurs, qui est de regarder si loin devant eux, qu'ils oublient où ils marchent, et que, pour atteindre à ceux qui sont éloignés, ils froissent ceux qui sont près.

Le trait distinctif du caractère de Carrel était la générosité. De quelque manière qu'on entende ce mot, dont le vague même fait la beauté, qu'il signifie soit l'entraînement d'un homme qui se dévoue, soit simplement la libéralité, l'éloge n'en convient à personne mieux qu'à lui. Toutes les actions de sa vie publique sont marquées de la première sorte de générosité. La plupart de ses fautes ne sont que de la générosité où il manquait du calcul. C'est par là qu'il était populaire en France, où son courage, mieux compris que son talent, lui avait fait plus de partisans que ses écrits. C'est par trop de générosité qu'il joua sa vie une première fois, dans le duel légitimiste; c'est par trop de générosité qu'il est mort.

Quant à la libéralité, personne n'en eut plus que lui ni d'une meilleure sorte. Je n'en diminuerai pas le mérite en disant qu'il y entrait une certaine imprévoyance qui n'était que de la foi dans sa fortune. On eût dit qu'il chargeait l'avenir de liquider sa générosité. Il ne savait ni refuser ni donner peu. Exposé par sa position à d'incessantes demandes, il puisait souvent dans la bourse de ses amis pour soulager des malheurs qu'il ne suspectait ni ne recherchait jamais.

On m'a raconté ce trait touchant de sa manière d'obliger. Une personne, dont les nécessités n'étaient pas extrêmes, a recours à lui. Carrel lui offre la somme dont elle a besoin; il rentre chez lui, et trouve sa bourse vide : il

avait promis plus qu'il ne possédait. Sa montre représente à peu près la somme demandée : il la fait mettre au Mont-de-Piété.

Pour l'aumône courante, voici comment il la pratiquait. Un soir, il revenait des bureaux du *National*, fort tard, dans ce cabriolet qui lui a été tant reproché, soit par des hommes qui auraient vendu la tombe de leur père pour en avoir un, soit par des amis de l'égalité, qui la veulent dans les fortunes, pour se consoler de l'inégalité des talents. Il passe devant un pauvre homme, préposé à la garde des travaux de vôierie, et qui grelottait de froid. Carrel arrête sa voiture, en tire la housse d'hiver de son cheval, la jette sur les épaules du gardien, lui met quelque argent dans la main, et disparaît avant les remercîments.

Une autre fois, il revenait de la promenade. Un pauvre honteux, à demi caché derrière un arbre, lui tend la main en baissant les yeux. Carrel n'était pas seul. Pendant qu'il retient son cheval, une main chère, par qui ses dons prenaient, en passant, une grâce particulière, et qui savait ses nobles habitudes, avait déjà pris dans sa bourse ce qui eût été une aumône raisonnable, et s'apprêtait à la jeter au mendiant. Carrel arrête cette main : « Je ne puis donner si peu, » dit-il; et, puisant lui-même dans sa bourse, il en tire de quoi faire vivre le mendiant pendant quelques jours.

J'ai pris ces traits parmi bien d'autres, moins pour le don en lui-même que pour la manière. Faire le bien avec cette noble imprévoyance n'appartient qu'à un homme supérieur. Cela est fort différent, soit de cette générosité qui suppute, avant de s'engager, l'état de son coffre-fort, soit de cette charité banale, dont les mouvements sont imités de l'usage, ou réglés par tant de sagesse, que le pauvre semble ne jamais l'être assez pour celui qui l'assiste.

Carrel a été du petit nombre de ceux que le succès rend meilleurs. Il n'en est pas ainsi de tous les hommes, même de sa sphère. Le succès les dessèche; la gloire en fait des idoles sourdes et insensibles. C'est qu'ils n'ont eu de commun avec lui que les talents qui perfectionnent l'intelligence aux dépens du cœur. Leurs défauts, au lieu de diminuer, augmentent en proportion de ce que leur talent leur acquiert d'excuses. Il en est d'eux comme des enfants gâtés, chez qui tout est considérable par l'attention qu'on y donne, et qui, à la fin, ne distinguent pas leurs qualités de leurs défauts. C'est par le cœur qu'on s'améliore. S'il échappe aux premières épreuves de la vie, il devient un instrument admirable de renouvellement et de moralité. La raison, qui est la principale faculté des hommes supérieurs, n'a pas toujours ce résultat; elle absout les fautes par l'exemple, par l'imperfection humaine, qui sont en tout de grandes autorités pour atténuer les fautes, et pour justifier l'homme de s'y abandonner. Mais le cœur, cette force divine qui nous secoue à notre insu et dont les mouvements sont aussi soudains qu'irrésistibles, nous entraîne aux bonnes actions avant la réflexion qui les pèse et les ajourne, et rompt les habitudes de dureté et de scepticisme où nous porte la supériorité de la raison. Carrel avait en lui cette vertu d'en haut. En même temps qu'elle le poussait aux bonnes actions, elle le tirait brusquement du sommeil insolent où l'admiration et la flatterie jettent peu à peu les hommes supérieurs; elle le renouvelait par le dévouement et le sacrifice. Il a été évident pour tous ses amis que ses défauts diminuaient en proportion de ce que gagnaient ses qualités, et avec elles sa belle renommée.

Le plus grave de ces défauts était une susceptibilité excessive sur le point d'honneur. Je ne dis rien là à quoi

l'on ne s'attende. Carrel en avait en lui le principe, principe admirable, qu'on ne s'est pas avisé jusqu'ici de critiquer : il en avait pris l'excès à l'école militaire et dans la vie de garnison. Né pour le commandement, peut-être pensa-t-il qu'une extrême susceptibilité lui donnerait, parmi ses camarades d'école, la place qu'ils auraient refusée à sa supériorité d'esprit, encore trop enveloppée pour être comprise. Carrel avait une volonté assez forte pour se donner toutes les qualités comme tous les défauts nécessaires pour prévaloir. Il ne lui fut pas difficile de se donner l'excès d'une vertu dont il avait le germe dans le sang et dans le cœur. Il n'eut qu'à faire d'un penchant naturel, que sa belle intelligence devait régler plus tard, une manière d'être systématique qui, en certaines circonstances, lui permit de faire accepter, sous la recommandation de son épée, des façons de penser ou d'agir que leur valeur propre n'eût pas suffisamment autorisées. On put prendre pour un brave un peu difficile celui qui, dès ce temps-là, ne l'était que pour ôter à des inférieurs l'envie de le contredire sans profit pour lui-même. Carrel n'avait déjà que du courage réfléchi où l'on croyait voir encore un entraînement de la chair et du sang.

Mais les habitudes ont plus d'empire qu'on ne le croit, et la volonté qui les a contractées en devient esclave elle-même. Carrel l'éprouva en rentrant dans la vie civile. Quoique au milieu d'un monde où la supériorité d'esprit est acceptée et comprise, et où beaucoup de gens pressentaient la sienne, il ne put si bien la faire reconnaître, qu'il ne fût souvent froissé parmi des talents éminents, en ce moment supérieurs aux siens, et des amours-propres bien excusables de ne pas songer à ménager en lui son avenir. Ces gênes entretinrent sa susceptibilité; il la crut utile pour se faire respecter, en attendant que sa supério-

rité d'esprit, s'appliquant aux études et au but des ambitions d'alors, l'eût mis à son rang. Peu à peu le travail, l'étude, les habitudes de la vie civile, la pratique d'hommes éminents, quelques pages admirables qui promettaient une nouvelle sorte de célébrité au jeune officier, déjà populaire par le courage, enfin le gouvernement d'un journal, une responsabilité entière et de tous les jours, eurent bientôt adouci Carrel. Il sentit qu'il n'avait plus besoin de ce mérite, et qu'au contraire il était de bon goût de permettre d'autant plus la contradiction, qu'on le croyait moins disposé à s'en accommoder. J'affirme que personne ne discutait avec plus de mesure, de ménagement pour les amours-propres, et ne se laissait de meilleure grâce contredire, souvent dans un langage propre à donner de la susceptibilité à qui n'en aurait pas eu. Carrel avait d'autant plus d'occasions de montrer sa patience, que sa réputation de courage tentait les contradicteurs, par l'appât d'un péril recherché en France. Mais beaucoup qui pensèrent le trouver près de lui n'y rencontrèrent que des leçons de tolérance et de bon goût.

Je n'avais pas vu Carrel avant 1830, quand il gardait encore quelque reste de susceptibilité militaire. En comparant avec ce que m'en ont dit ses amis ce que j'en ai connu plus tard, je ne puis trop admirer que le même homme, qui avait été si difficile, fût devenu si mesuré, si conciliant. Je sais qu'il n'y parut pas assez dans sa polémique; mais on se tromperait fort si on ne voyait dans ses provocations, sans doute trop fréquentes, que des habitudes de garnison ou qu'un gaspillage soldatesque d'un grand courage. Carrel avait une haute pensée; il voulait que la presse eût une force indépendante de l'opinion publique et une considération en quelque sorte personnelle. Il souffrait de voir que l'écrivain ne fût que le traducteur

plus ou moins avisé des passions et des intérêts populaires, et que l'opinion employât la main sans s'inquiéter si une conscience pure la menait. Il ressentait plus vivement que tout autre le mépris superbe qu'affecte le public pour les journaux, lorsqu'il est las du choc des opinions, et qu'il veut dormir dans la paix des intérêts matériels. Carrel voulait que l'autorité de l'homme survécût au crédit des idées de l'écrivain; il crut que le meilleur moyen de réhabiliter la presse, c'était que l'écrivain fût prêt à porter témoignage de ses opinions par le sacrifice de sa vie.

Dans cette vue, dont la rigueur est plus humaine qu'on ne pense, l'écrivain devenait plus circonspect, plus tolérant, et, par suite, plus instruit; rien n'encourageant plus à la déclamation que de ne point répondre de ce qu'on écrit, et d'attaquer sous un nom collectif. Mais les habitudes étaient plus fortes que la volonté et les exemples de Carrel : il ne réforma rien; tout au plus parvint-il à obtenir, pour le journal qu'il dirigeait, des égards peu courageux.

La pensée de Carrel était une erreur, mais de ces erreurs qui viennent de trop d'honneur. C'est un fort mauvais moyen de réforme que de faire de la plume une épée. En France, il est périlleux de donner l'autorité morale au courage; car le courage, vertu sérieuse et réfléchie dans les uns, est, dans un plus grand nombre, une vertu de sang, et, dans certains, un moyen de fortune. S'il est très-vrai que le risque personnel d'un écrivain puisse le rendre plus prudent, combien d'autres qui, prenant le courage pour des lumières, hasarderont d'autant plus les paroles, qu'ils y auront le double attrait de contenter leurs passions et de montrer qu'ils n'ont pas peur! Demander à un journaliste sa vie pour gage de ses convictions, c'est non-seulement exposer à de grossières méprises les gens

de cœur, qui estiment leurs idées d'après le danger qu'ils sont prêts à courir pour les défendre ; c'est donner à certains hommes l'idée qu'un duel heureux peut être une bonne affaire.

Carrel avait retenu de sa première éducation, et contre toutes ses lumières naturelles et acquises, cette fatale opinion, qu'un duel appareille les adversaires, et que tout offenseur qui rend raison s'élève au rang de l'offensé. Soit estime de profession pour le courage en général, soit qu'il s'exagérât celui dont on faisait preuve en se mesurant avec lui, Carrel ne se crut jamais le droit de choisir ni de refuser un adversaire. Quiconque le provoquait était digne de lui. Croyait-il donc à son étoile, et regardait-il comme des victimes condamnées par la fatalité ceux qui voulaient jouer leur vie contre son avenir? On eût pu le penser, à voir ses nobles habitudes, dans ces tristes circonstances, ses égards extraordinaires pour son adversaire, son âme sans haine, son courage sans colère, et je ne sais quel désir intérieur de satisfaire à l'honneur au moindre prix possible. Il semblait avoir la générosité d'un homme qui, pariant à coup sûr, a résolu d'avance de restituer le prix du pari.

Il m'est arrivé plusieurs fois de causer avec lui de ce sujet, lequel vaut bien qu'on y pense, dans un pays où le point d'honneur a été, à certaines époques, une mode, et à toutes les époques, une habitude honorée. J'ai moins de timidité à en dire ici mon sentiment, Carrel m'ayant approuvé, à diverses reprises, de le défendre, hélas! contre lui-même inutilement. A mon sens, disais-je, on ne doit de réparation qu'à l'homme qu'on a volontairement blessé dans son honneur, et il est très-vrai qu'on élève jusqu'à soi celui qu'on s'est cru intéressé à offenser. Ici le duel est inévitable. Mais dans le cas, non plus d'injures

faites, mais d'injures reçues, un homme public n'est pas le seul juge de son honneur : il y a, entre lui et l'offenseur, un arbitre qui décide moralement si l'injure a pu monter jusqu'à lui et si les coups de plume ont porté. Cet arbitre, c'est le public, c'est le pays. Comme la vie d'un homme public ne vaut que par l'honneur, le talent, le bien qu'en retire la patrie, il n'a pas le droit de jouer une vie de cette valeur contre une vie ou obscure, ou équivoque, ou inutile encore au pays. Tout homme public, ajoutais-je, a sa notoriété; c'est par sa notoriété, et non par le mouvement de son sang, qu'il doit régler sa susceptibilité, en sorte que le duel doit avoir lieu entre notoriétés plutôt qu'entre personnes. Et, de même que, dans les assemblées publiques, l'auditoire a coutume d'appareiller les adversaires, et ne tolère point qu'un homme sans études, un nouveau venu, se mesure avec une vieille renommée, de même, dans le public, on ne permet pas qu'un homme considérable s'émeuve des injures d'un éventé. Quel est l'effet d'un duel entre personnes trop inégales? c'est d'attirer à la plus considérable le reproche d'avoir encore plus de vanité que d'honneur, et à la moindre des deux l'accusation épouvantable d'y avoir cherché autre chose que la satisfaction du sien. Si le préjugé public favorise et perpétue dans le duel une sorte de justice des mœurs, plus délicate que la justice des lois, il ne peut pas approuver un duel où, des deux adversaires, l'un fait soupçonner sa susceptibilité de faiblesse, et l'autre fait accuser la sienne de calcul. Il serait beau à vous, lui disais-je, après tant de preuves publiques de courage, de faire prévaloir ces idées par quelque exemple d'indifférence et de mépris, bien plus difficile à donner, et qu'on vous compterait plus qu'un nouveau duel inutile et peut-être malheureux.

Après tout, s'il est vrai que le public français prenne un affreux plaisir au duel et vende la considération au prix du sang, il est toujours assez tôt, pour un homme public, de lui donner ce spectacle de gladiateurs.

Carrel appréciait ces raisons. Il eût fort approuvé qu'un autre en fît l'épreuve en sa personne; mais, pour lui, l'entraînement était trop fort. Soit qu'il se crût obligé, comme homme de parti, à ne jamais reculer, quand il ne s'agissait que de sa vie; soit cette force de l'habitude, qui se trahissait en lui par le dépit d'être plus brave qu'adroit dans ses duels; soit, sur la fin de sa vie, un vague et superstitieux désir d'éprouver si la fortune le réservait manifestement pour de grandes choses, il offrait sa poitrine à la première épée, et ses amis apprenaient le duel avant d'avoir connu l'offense. Puisse du moins sa mort nous valoir ce misérable amendement dans la jurisprudence du duel! Puisse-t-elle protéger désormais contre des provocations ou inégales ou intéressées d'autres vies utiles au pays!

Ce que j'ai dit de ce malaise d'esprit et de cette promptitude à s'offenser, que le succès avait adoucis peu à peu, jusque dans ce noble défaut de jouer son sang contre tout joueur, n'est pas moins vrai de ses manières, où le changement avait été aussi sensible. Avec un nouveau caractère, Carrel avait pris comme un extérieur nouveau : il n'y eut pas jusqu'à son visage qui ne s'épanouît et ne s'illuminât sous ce doux rayon de gloire, qui attira un moment sur lui tous les regards. J'ai là-dessus des souvenirs bien présents.

La première fois que je vis Carrel, c'était en 1830 : son nom commençait à peine à se répandre. Quoique, parmi ses amis, les plus sagaces ou les plus désintéressés n'eussent plus de doute sur son mérite, il luttait encore pour

trouver sa place, et s'agitait, notamment depuis la fondation du *National de* 1830, au milieu d'attributions incertaines et d'amitiés orageuses. Je ne le connaissais que par ses écrits, alors très-rares et peu populaires; et, n'ayant point été sur son chemin ni dans ses relations habituelles, je n'avais aucun titre pour attirer son attention. Je ne l'en observai que plus librement. Mon impression ne fut pas médiocre : je fus d'abord frappé de la force qui éclatait sur son visage original et heurté, et de la résolution un peu farouche empreinte dans toute sa personne. Plus d'attention me fit bientôt découvrir sous cette force une extrême finesse, marquée par la forme même de ses lèvres et par un regard où la douceur insinuante se montrait sous la fierté et l'inquiétude. Peut-être n'aurais-je pas été au delà du premier aspect, si déjà une admiration vive pour quelques pages sorties de sa plume ne m'eût donné plus que de la curiosité pour sa personne. L'impression qui pouvait rester de Carrel à cette époque, c'était une impression de force et de dureté; on lui trouvait le visage distingué, mais inquiet et provoquant; un beau talent, mais de l'espèce des talents qui ont plus de vigueur que d'étendue. Sa personne était gênante : c'est l'effet inévitable de la susceptibilité, cette timidité des gens d'honneur et de courage. On n'est guère indulgent pour l'homme devant qui on se sent gêné; à grand'peine est-on juste. Pour juger Carrel avec plus de faveur, il eût fallu un certain effort de pénétration et de générosité que les hommes ne font jamais gratuitement. Or ceux qui le connaissaient n'avaient aucun intérêt à être plus qu'étroitement équitables envers lui. N'était-il pas déjà leur obligé pour leur circonspection à son égard? Encore moins pensaient-ils à prévoir qu'avant peu d'années il les égalerait ou les surpasserait.

De son côté, Carrel, comme il arrive, ne se hâta pas de changer : il vivait plus solitaire, et semblait ne vouloir pas se désarmer encore de cette sauvagerie par laquelle, en attendant des droits plus éclatants, il mettait une sorte d'égalité entre ses amis et lui. Malgré un talent d'écrivain assez notable pour qu'il n'eût plus besoin du relief d'homme d'épée, il était resté en toutes choses officier, et il en avait gardé l'âpreté jusque dans sa tenue, demeurée celle d'un militaire en habit bourgeois.

Je revis Carrel pour la seconde fois en 1831 : ce n'était plus le même homme. Lui que d'inévitables difficultés de début, un commerce gênant avec des amis plus considérables que lui, des tracasseries d'attributions, une collaboration politique contrariée, avaient rendu si inquiet; une révolution immense, un avenir qui autorisait toutes les ambitions, un parti à conduire, une nouvelle forme de gouvernement, arborée au sein du gouvernement existant; rien de médiocre en expectative, ni en fait de dangers, ni en fait d'espérances, tout cela l'avait calmé. Cette agitation stérile qui auparavant retombait sur son cœur et s'y tournait en amertume était devenue une activité réglée et féconde. Jamais Carrel n'avait respiré plus librement : on eût dit qu'il sortait encore une fois de prison. Il était facile, plein d'abandon et de confiance, gai, bienveillant. Son visage, que j'avais trouvé blafard la première fois, s'était éclairci; ses traits, sans rien perdre de leur force, avaient pris plus de douceur. L'angoisse inutile, qui appesantit et corrompt le sang, avait été remplacée par le mouvement régulier qui le fait courir dans toutes les veines et qui l'épure. Et, puisque j'ai remarqué jusqu'ici sa tenue, ce qui ne me fâche guère qu'on trouve minutieux, — rien n'étant plus à l'honneur de Carrel que d'avoir occupé ses amis même de sa manière de s'habiller,

— un soin de bon goût, une politesse simple et originale, où ce qui était de l'usage ne semblait pourtant pas imité, où ce qui était de l'homme charmait; des formes de parler singulièrement civiles, agréables, sans mélange d'inutilités, avaient donné à la personne de Carrel assez de séduction pour qu'on songeât à remarquer l'homme charmant dans l'homme supérieur, et j'ajoute, pour que les austères de son parti l'accusassent de prétentions aristocratiques.

Carrel était devenu, en effet, un personnage aristocratique, mais dans le sens propre du mot, c'est-à-dire un des meilleurs par le talent, par la probité, par la dignité de sa vie. Ce temps de plénitude admirable, de facilité d'esprit, d'humeur aimable et attirante, d'égalité sans nuage, dura peu, deux ans peut-être. Plus tard, il s'y mêla quelque caprice, effet des mécontentements intérieurs, et il est remarquable qu'avec l'inquiétude et le désappointement, au milieu de difficultés inutiles et d'espérances reculées, revint, par intervalles, l'âpreté militaire d'avant 1830. Mais, jusqu'à sa mort, Carrel garda cette délicatesse aristocratique qui lui fut tant reprochée, et qui est, à mon sens, un de ses titres les plus intéressants au souvenir de son pays. Si quelqu'un a marqué le vrai caractère que doit avoir l'aristocratie dans les pays démocratiques, pour n'y pas effaroucher, mais en même temps pour y régler les légitimes instincts d'égalité, c'est assurément Carrel. La seule aristocratie bonne et utile, dans la France du dix-neuvième siècle, c'est apparemment celle qui n'a ni traditions d'ancêtres, ni blason, ni parchemins, et qui n'est que l'excellence naturelle et originale où peut s'élever un homme sans naissance, par le talent et la hauteur de cœur, les deux dons qui nous viennent le plus directement de Dieu. C'est de cette façon-là que Carrel a été aristocrate.

Sa conversation était profonde et nerveuse, et d'une clarté qu'aucune objection ni aucune matière ne pouvaient troubler. Il parlait avec une facilité sévère et contenue, les mains rapprochées du corps, s'accompagnant d'un geste court, peu varié, mais tout à fait accommodé à son genre de verve, plus intérieure qu'extérieure. Il avait peu de traits, si l'on entend par là ces jeux d'esprit, dont le premier averti est celui d'où ils partent; mais, si le trait n'est qu'une pensée juste et forte, exprimée avec vigueur, une vue inattendue, un jugement qui décide les incertains, un mot qui s'imprime dans la mémoire comme un fait, ce serait trop peu de dire que son discours en était semé, car c'était tout son discours. J'ai eu le bonheur d'entendre causer la plupart des hommes éminents de ce temps, et j'ai un terme de comparaison, un idéal de la supériorité en ce genre. Carrel n'était pas au-dessous de cet idéal. Qu'on se rappelle ses meilleurs articles dans le *National*, et qu'on en ôte l'âpreté de langage qu'il avait tort de juger nécessaire pour l'effet grossier de la presse quotidienne : c'était là la causerie politique de Carrel. Aussi, quand il prenait la plume, ne faisait-il le plus souvent que continuer un entretien commencé. Du même ton dont il parlait, avec la même abondance et la même facilité, il dictait assez vite pour fatiguer la plume la plus rapide, ou écrivait lui-même d'une écriture à peine indiquée, comme pour ne pas s'attarder à former ses lettres, dans cette improvisation extraordinaire.

Dans les autres matières, la littérature, les arts, où Carrel avait moins appris et moins médité, mais où il montrait un grand goût, et, dans les généralités, un instinct toujours sûr, sa conversation était moins égale. Il hasardait alors beaucoup de choses. Au lieu d'un corps de raisons solides et suivies, il se jetait volontiers dans des ca-

prices d'esprit où la force d'ailleurs ne manquait jamais, ni ce qu'il peut y avoir de bon sens dans l'audace. Son langage perdait un peu de la noble simplicité de ses causeries politiques; il était plus brillant, plus pittoresque; il n'évitait pas l'effet. Mais, dans les matières de la politique, Carrel ne laissait jamais échapper un mot par lassitude ou par caprice, pas même à ces moments de dégoût et de langueur où l'on est disposé à se venger sur ses propres convictions de leur peu de succès, en les traitant comme des paradoxes. Jamais parole sortie de lui n'a permis à ceux qui l'entendaient de douter que l'ambition politique ne soit d'abord le plus noble et le plus sérieux des emplois de l'esprit. Et, si j'ai remarqué cette autre sorte de conversation de Carrel, c'est moins parce que rien en lui ne m'a intéressé médiocrement, que parce que c'était comme la forme naturelle d'un des côtés de son caractère dont il me reste à parler.

Notre époque a trouvé un mot pour qualifier ceux qui sont marqués de ce trait particulier; c'est le mot *artiste* : preuve certaine qu'on en a fait une mode, et que, pour quelques-uns qui l'ont naturellement, beaucoup l'affectent et courent après. Chez les premiers, c'est un certain superflu d'activité intellectuelle sans emploi, un délassement après les grands efforts; chez les seconds, ce n'est que de la légèreté qui veut se rendre importante, ou faire considérer comme un certain art de caprice ce qui est tout le fond du personnage. Et ici je ne parle que de ce qu'il y a d'innocent dans le caractère ou dans le rôle d'artiste. Combien pour qui c'est une excuse honteuse de promesses faites et non tenues, d'engagements violés, ou le palliatif de désordres qu'ils veulent nous donner comme les distractions pardonnables d'un esprit supérieur! Combien chez qui la mobilité d'esprit

n'est que la forme trompeuse de la corruption du cœur!

Dans Carrel, l'artiste était un homme plein d'abandon et de grâce, et qui n'avait jamais de distractions en ce qui regarde l'honneur. Ceux de ses amis qui ne partageaient point ses opinions et ne s'attachaient pas à ses espérances le remarquaient d'autant plus dans ces heures de relâchement, qu'ils pouvaient croire qu'alors il portait plus légèrement la vie. Comme tous les hommes d'une nature excellente, il avait un peu de tous les goûts vifs, et ses impressions, par leur extrême force et par la manière dont il s'y abandonnait, avaient l'air d'être des goûts. Il s'interrompait dans une conversation grave pour jouer avec des chiens, et jamais à demi. Il aimait les exercices du corps et il y avait de la grâce et de la force; il y était téméraire, surtout quand on l'excitait. Nous parlions quelquefois de l'éducation des Grecs; il admirait beaucoup qu'on y eût attaché de la gloire aux exercices du corps comme à ceux de l'esprit, et que la vie des anciens fût doublement active. Carrel était un Grec par ce trait-là, et un de ces Grecs d'Athènes qui n'avaient aucune incapacité et qui ambitionnaient d'être les premiers en toutes choses.

Il n'en laissait pas tout voir à ses amis. Certaines choses étaient gardées pour l'intérieur de sa maison. C'est de là que j'ai su qu'il aimait à chanter, et qu'il y réussissait, ayant une voix timbrée et sonore, et une mémoire musicale remarquable. Il chantait des airs mâles et patriotiques et se reposait ainsi du travail ou s'y préparait. Il dansait aussi. J'ai su de la même source que, rentrant un jour de l'Opéra, où il venait d'admirer la charmante Taglioni, il se mit à danser, disant que la danse n'est que le mouvement cadencé d'un corps souple; il le faisait, comme le reste, avec abandon et grâce. L'amour du mouvement,

un sentiment vif du naturel et du vrai en toutes choses, le poussaient bien plus que la prétention à tout faire; car on ne met de prétention que dans les choses où l'on veut être vu. Après tout, si mon amitié me trompe, et si ce que je prends pour de la grâce dans cet homme supérieur n'est qu'une de ces inévitables puérilités attachées à la nature humaine, j'aime encore mieux Carrel dansant à huis clos que cet autre homme supérieur de notre temps qu'on surprit un jour monté sur sa table pour voir dans la glace l'effet d'un nouveau pantalon[1].

Ces petits détails, que je résiste à multiplier, ne sont rien pour la postérité; mais ils sont beaucoup pour ses amis, et presque tout pour quelques-uns. Devais-je donc, par un respect de rhétorique pour l'homme, refuser à ces amis, à ces cœurs où il ne mourra jamais, des souvenirs par lesquels il leur appartient plus intimement?

Le souvenir des êtres qu'on a aimés n'est profond et vrai que quand il s'attache en quelque manière aux traces matérielles que ces êtres ont laissées. La mémoire de l'esprit est peu avide; elle se contente du souvenir des œuvres. La mémoire du cœur ne se satisfait qu'en ressuscitant la personne sous ses traits les plus naturels et les plus secrets. Pour moi, je suis ainsi pour ceux que j'ai aimés. Il est des gestes familiers de mon père dont le souvenir me fait tressaillir; il est de certaines larmes de ma mère, le jour où ses six enfants lui souhaitaient sa fête et se suspendaient tous à son cou, qui sont comme le premier trait par où, peu à peu, mon cœur la fait revivre et me la représente tout entière. C'est souvent le sourire de Carrel qui le remet sous mes yeux, et ce premier souvenir

[1] M. de Chateaubriand.

réveillant tous les autres, après son sourire, c'est sa voix que j'entends, c'est sa personne que je vois.

III.

CARREL ÉCRIVAIN.

Carrel n'a été écrivain que faute d'un rôle où il pût agir plus directement. C'est peut-être pour cela qu'il a été écrivain excellent et d'un caractère tout particulier. Il est rare que ceux qui font profession d'écrire, quelle que soit d'ailleurs leur aptitude, échappent à certaines complaisances pour le goût du jour, qui gâtent l'esprit le plus juste et le plus heureux. Rien de si vrai, de notre temps surtout, où les talents les plus naturels sont tentés par certaines formes de caprice qu'on leur vante comme des traits d'originalité, et qui ont d'ailleurs l'avantage de mener sûrement au succès. Le nombre étant très-petit des auteurs qui n'écrivent que pour se satisfaire, et qui se satisfont difficilement, la plupart, même les plus habiles, n'écrivent que pour plaire à des lecteurs façonnés à un certain tour particulier de pensées; ou plutôt, imitateurs à leur insu, ils sentent ingénument et croient tirer de leur fond des idées qui leur viennent d'autrui. Un écrivain de profession, et j'ajoute de vocation, si naturel que soit son tour d'esprit, regarde d'abord comment on écrit de son temps, ce qui réussit, ce qu'il aime lui-même dans ce qu'il lit. Il se règle là-dessus, et, à chaque changement de goût, il prend la manière à la mode, réussissant toujours, mais n'écrivant jamais bien. Quelques-uns, après avoir passé l'âge où les influences du dehors sont moins fortes et où le besoin

de se satisfaire commence à se distinguer du désir de plaire, redeviennent naturels par le travail et retrouvent par la science l'instinct.

Mais ceux-là ne sont pas communs, et leur retour au naturel n'est jamais si complet, qu'il ne se rencontre dans leurs écrits les plus vrais des traces des anciennes habitudes. Personne ne s'en peut garder, parmi ceux qui n'écrivent que pour écrire, plumes brillantes auxquelles il manque un sujet; tous y persévèrent jusqu'à ce qu'ils cessent d'écrire, ce qui arrive le jour où ils cessent d'imiter. Celui qui n'écrit que pour agir, et qui écrit comme il agit, de toute sa personne, pourra exceller dès l'abord sans passer par toutes ces transformations où il reste toujours des vestiges de l'imitation dans le naturel. S'il a de l'instinct, c'est-à-dire un tour d'esprit conforme au génie de son pays, il pourra devenir un écrivain supérieur sans même se douter qu'il soit écrivain.

C'est ce qui se peut dire d'Armand Carrel. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, et dès l'école militaire, il n'a jamais pensé à se faire un nom dans les lettres. Écrire a été pour lui, dans le commencement, un moyen de fixer dans sa mémoire des connaissances dont il pouvait avoir besoin pour un but encore vague, mais nullement littéraire. Plus tard, ç'a été un moyen d'imposer, sous la forme de doctrines, sa passion d'agir aux consciences et aux événements, ou au moins de la soulager. Pour lui, le modèle de l'écrivain était l'homme d'action racontant ce qu'il a fait. C'était César dans ses commentaires, Napoléon dans ses mémoires. Carrel voulait qu'on écrivît soit après avoir agi, soit pour agir, quand c'était le seul mode d'action opportun ou possible. Plus tard ses idées se modifièrent là-dessus, ou plutôt se complétèrent. Il garda ses préférences, mais il reconnut qu'on n'agit pas seulement en faisant la guerre

comme César et Napoléon, et qu'un homme fort sédentaire peut agir tout aussi bien qu'un général qui court d'un bout à l'autre du monde. Bossuet agit à sa manière, Pascal à la sienne ; Voltaire, Rousseau, Buffon, à la leur. Ainsi complétée, l'idée de Carrel est excellente en soi. Cela équivaut à dire que, l'action étant la manifestation la plus franche et la plus naturelle de l'homme, il faut, pour bien écrire, être mu par une force aussi impérieuse que celle qui nous fait agir. Or on n'est dans cette condition-là qu'autant qu'on a une forte et noble passion à satisfaire, quelque grande vérité à défendre, un idéal à atteindre. Hors de là, l'écrivain n'est que le moins plaisant de l'espèce des charlatans.

Les études littéraires de Carrel avaient été fort négligées. Il nous racontait que, tout en étant dans les meilleurs élèves du collége de Rouen par les *dispositions*, il était dans les médiocres par les résultats. Ses penchants militaires se montraient dès le collége par le choix même de ses lectures. Il lisait les historiens, surtout à l'endroit des opérations militaires, et il aimait, avant de les comprendre, ces détails si étrangers à la vie de collége. Jamais vocation ne fut plus précoce et plus décidée. Pour le reste des études, il y assistait avec impatience, plutôt qu'il n'y prenait part. Toutefois, me disait-il, Virgile l'avait frappé. Il m'en récitait quelquefois des vers appris dans sa tendre jeunesse, et qu'il n'avait ni relus ni oubliés. Regardez comme la destinée d'un homme supérieur se prépare de loin. Cet enfant qui, après avoir dévoré une mauvaise traduction de Xénophon ou de César, est sensible à l'art divin de Virgile, un jour le goût et la volonté en feront un homme d'action ; l'instinct en fera un admirable écrivain.

Au sortir du collége, et pendant la préparation pour

entrer à l'école militaire de Saint-Cyr, Carrel se livra exclusivement aux études historiques et de stratégie. A l'école, il y employa tout le temps que lui laissaient les occupations intérieures. Après la guerre d'Espagne, et pendant sa prison, sous la menace d'une peine capitale, il écrivit différents résumés d'histoire ancienne et moderne. Nous les avons retrouvés parmi ses papiers. Ils sont écrits avec beaucoup de netteté, d'un style simple et coulant; du reste sans jugements ni réflexions. Ce sont des travaux de mnémotechnie, pour imprimer la suite des faits dans sa mémoire. Mais la sécheresse même de ces matériaux indique la force d'esprit de Carrel et la manière dont il entendra l'art de l'écrivain, si les événements le réduisent là. Carrel avait besoin d'une vue générale sur l'histoire universelle. Ces matériaux en sont les éléments les plus sommaires. Son imagination sommeillait pendant que son esprit parcourait la suite de l'histoire dans les événements généraux et incontestables. Ce n'est pas le seul mérite de ces ébauches. On ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de la fermeté de cet esprit qui poursuit son dessein sans se laisser distraire par la partie anecdotique et pittoresque des faits, ou de cette facilité qui couvre déjà de nombreux cahiers d'une écriture serrée, rapide et sans ratures.

En écrivant ces abrégés d'histoire, Carrel ne croyait pas céder à un instinct supérieur et ne voulait pas s'exercer à l'art de l'écrivain. La preuve, c'est qu'après son acquittement et à son retour à Paris, en septembre 1824, il ne pensa pas d'abord à écrire. La tentation était grande pourtant. La presse offrait alors une voie naturelle à tous ceux qu'un goût sérieux portait vers les lettres, et un grand attrait à tous ceux qui manquaient seulement d'une vocation déterminée d'un autre côté. Carrel hésita longtemps. Sa

famille lui conseillait le commerce, et il y dut penser sérieusement. On le pressait; on craignait la perspective d'un oisif onéreux aux siens. Ce fut au milieu de ces incertitudes, qui allaient devenir des souffrances, qu'un homme de talent et de cœur, digne d'être un moment le patron de celui dont il devait être plus tard le collaborateur modeste et dévoué, M. Arnold Scheffer, le proposa pour secrétaire à M. Augustin Thierry, lequel achevait alors l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Sa vue, déjà affaiblie par le travail, avait besoin de la main et des yeux d'un collaborateur habile. Il accepta les services du jeune officier, et lui offrit l'équivalent de son traitement. Carrel dut en sentir une vive joie. Il échappait à ces luttes de famille dont la fin est au prix d'une séparation; il échappait à l'humiliante nécessité d'être un mauvais négociant.

Le travail de Carrel, installé auprès de M. Thierry, consistait à faire des recherches, à débrouiller et à mettre en ordre des notes, à corriger les épreuves de l'*Histoire de la conquête*. Ces travaux, et d'autres du même genre, ne sont stériles et subalternes qu'entre des mains malhabiles; Carrel y trouva de quoi déployer sa sagacité et exercer son goût.

Six mois se passèrent ainsi. Jusque-là, il n'avait pas encore pris la plume pour son compte. Un libraire étant venu demander à M. Thierry un résumé de l'histoire d'Écosse, celui-ci, qui suffisait à peine à ses immenses travaux, engagea Carrel à s'en charger. Carrel se mit au travail, et écrivit un court et substantiel résumé, où M. Thierry dut mettre, pour les convenances du libraire, une introduction de sa main. L'ouvrage eut assez de succès pour que Carrel refusât désormais tout traitement. M. Thierry n'y consentit pas d'abord : mais, Carrel insis-

tant, il fut convenu qu'il recevrait le traitement durant trois mois encore, après quoi il serait libre.

Dans l'intervalle, la mère de Carrel avait fait un voyage à Paris. Les lettres de M. Thierry ne l'avaient pas rassurée. Cette modeste existence d'homme de lettres ne la tranquillisait point, et paraissait la flatter médiocrement. Elle avait besoin que M. Thierry lui renouvelât ses premières assurances, et se portât en quelque façon garant de l'aptitude littéraire et de l'avenir de son fils. A deux reprises, elle l'interpella vivement sur ce sujet. Pendant que M. Thierry parlait, madame Carrel fixait sur lui un regard pénétrant, comme pour distinguer ce qui était vrai, dans ses paroles, de ce qui pouvait n'être que politesse ou encouragement. Quant au jeune homme, il écoutait sans rien dire, respectueux, soumis, presque craintif devant sa mère, dont la fermeté d'esprit et la décision avaient sur lui beaucoup d'empire. Carrel ne fléchissait que devant ses propres qualités, car ce qu'il respectait dans sa mère n'était autre chose que ce qui devait, plus tard, le faire respecter lui-même comme homme public.

Après la seconde entrevue, où, pressé entre deux volontés inflexibles, dont l'une lui demandait de s'engager, et l'autre, discrète et silencieuse, lui promettait de ne pas lui faire défaut, M. Thierry s'était sans doute montré plus affirmatif, madame Carrel partit pour Rouen, plus convaincue et plus tranquille.

Pour parler des rapports d'homme à homme entre Carrel et M. Thierry, sans être jamais familiers, rien n'y manquait de ce que l'estime réciproque pouvait y mettre de solidité; mais Carrel montra toujours beaucoup de réserve. Cette disposition, nullement gênante dans le tête-à-tête, à l'arrivée d'un étranger, devenait de la contrainte. Un jour, un parent de M. Thierry entre au moment où

Carrel lui faisait la lecture d'un journal. Après quelque conversation, cette personne prie bien innocemment Carrel de continuer. Il avait trop de tact pour s'y refuser, mais trop de susceptibilité pour s'y résigner sans dépit. La personne partie, on se remet au travail. M. Thierry ne tarde pas à voir que Carrel n'a pas toute sa bonne humeur; il lui demande ce qui a pu le mécontenter. Carrel le lui avoue. « Il n'est service pour vous, dit-il, qui me répugne ou me coûte; mais je ne veux pas que d'autres me demandent ce que vous avez seul le droit d'obtenir. » M. Thierry lui fit d'obligeantes excuses. Carrel ne voulut pas être en reste avec lui. « Il faut me pardonner, disait-il; je suis militaire, et les militaires ont la mauvaise habitude de se tenir offensés de riens. »

Les trois mois obtenus par M. Thierry s'étaient écoulés, et l'*Histoire de la conquête d'Angleterre* avait paru. Carrel ne venait plus chez M. Thierry à titre de secrétaire, mais seulement comme ami, offrant gratuitement des services devenus plus rares, que son talent croissant rendait sans doute plus précieux. Il passait une partie du temps à faire des recherches et à copier des extraits qui devaient servir aux travaux ultérieurs de l'historien. Dans le même temps, il préparait un nouveau résumé, à l'instar du premier, de l'histoire de la Grèce moderne. C'était plus l'œuvre de Carrel que le *Résumé de l'Histoire d'Écosse*. M. Thierry n'y avait contribué que pour le projet, où il l'avait poussé, et pour quelques conseils particuliers, qui mirent le jeune écrivain sur la voie des notions sûres et intéressantes. Au reste, l'ouvrage put se passer de la protection d'un morceau préliminaire, et le plan comme la rédaction en appartiennent entièrement à Carrel. Ce *Résumé*, publié à la fin de l'année 1827, a été réimprimé en 1829.

Les deux premiers écrits de Carrel furent lus fort légèrement, comme le sont presque toujours, même par les juges les plus compétents, tous les livres signés d'un nom inconnu. Ils donnaient tout au plus à l'auteur, et encore dans un cercle fort étroit, la réputation d'un homme de lettres assez habile, mais dont il fallait borner la collaboration aux sujets qui peuvent se contenter d'une plume très-secondaire. Or les produits d'une plume ainsi classée sont médiocres, surtout quand elle n'est point stimulée par cette âpreté pour le gain qui rend infatigables les talents vulgaires. Le prix de ses deux petits volumes avait permis à Carrel de passer à sa guise les premiers jours de son indépendance. Il dut bientôt y ajouter celui d'articles publiés çà et là dans les journaux et les revues, non sans de vives souffrances d'amour-propre, à cause des difficultés et des retards qu'il y trouvait, et de cette censure intérieure, souvent inintelligente à force d'indifférence, qui lacère le cœur de l'écrivain, croyant ne couper que son papier. Mais ces faibles ressources défendaient à peine Carrel de la pauvreté, ou du moins de cette gêne qui, pour tous ceux que les travaux de l'esprit livrent à tous les besoins honorables, est une sorte de misère.

Il fallut plus d'une fois que la bourse de ses amis pourvût aux plus pressantes nécessités. Carrel était tombé dans toutes les incertitudes de sa première arrivée à Paris. Cette pudeur des grands talents, qui ne leur permet pas d'accepter un emploi en sous-ordre, beaucoup de paresse rêveuse, ou beaucoup de temps donné à des travaux sans produit, que sais-je? peut-être l'orgueil secret de sa renommée future, aigrissaient ces incertitudes. Il ne manqua rien aux épreuves du pauvre jeune homme, pas même de penser de nouveau à rentrer dans le commerce. Il y pensa, en effet, et fort sérieusement. Il choisit celui des livres,

apparemment comme s'éloignant le moins de ses habitudes littéraires. Une demande de fonds fut faite à sa famille, qui lui envoya de quoi monter, en société avec un ami, une modeste librairie qui n'eut le temps de ruiner personne. La mise de fonds seulement y périt, au moins ce qui n'en fut pas employé à faire vivre Carrel pendant quelques mois. C'est dans l'arrière-boutique de cette librairie, sur un comptoir auquel était attaché un gros chien de Terre-Neuve, que Carrel, tantôt plongé dans les recueils politiques anglais, tantôt caressant son chien favori, médita et écrivit l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Ce livre parut en février 1827.

C'est le premier ouvrage où Carrel ait eu l'occasion d'exposer, ou du moins de laisser voir, dans l'appréciation d'une époque analogue, son sentiment sur la politique de la restauration.

Le titre seul du livre dit assez quel était ce sentiment. C'est la restauration française que Carrel voulait avertir, en écrivant l'histoire de la contre-révolution d'Angleterre. On commençait alors à comparer les Bourbons aux Stuarts, et cette comparaison était déjà pour quelques-uns une inquiétude, pour un plus grand nombre une espérance. Carrel était de ces derniers, ainsi que beaucoup d'esprits, non plus prévoyants, mais plus impatients. Ce livre est donc moins une histoire qu'un pamphlet historique. Carrel expliquait la politique de Jacques II d'après le sentiment que lui inspirait celle de Charles X. Toutefois l'analogie est si parfaite entre certains hommes et certaines choses, aux deux époques, que la vérité n'a point souffert des préoccupations de l'historien, et que la comparaison du présent et du passé, au lieu d'obscurcir sa vue, l'a étendue et fortifiée. Rien n'annonce, d'ailleurs, que ce livre ait été écrit d'une main passionnée. Les adversaires

les plus décidés d'un gouvernement ne sont pas toujours les plus fâchés dans l'expression. Une ambition ajournée fait plus de bruit qu'une aversion froide et implacable. Carrel parlait avec moins de colère à la restauration, qu'il regardait déjà comme morte, que beaucoup qui l'attaquaient tout en voulant prolonger sa fin à leur profit. Il ne la menaçait pas pour lui faire peur ou s'imposer à elle, mais parce qu'il la croyait condamnée par l'histoire. Rien dans ce livre n'est vague, rien n'est donné à la déclaration, cette arme des adversaires qui ne demandent qu'à être amis.

Outre l'intention évidente de prédire à la restauration le sort qui l'attendait, Carrel avait-il songé à prévoir, à aider pour sa part un dénoûment du même genre que celui de 1688? Le duc d'Orléans était-il aussi nettement annoncé et désiré dans la personne du prince d'Orange que Charles X était condamné dans celle de Jacques II? Une telle question ne peut pas être injurieuse pour la mémoire de Carrel. On est bien sûr qu'il ne s'agit pas de savoir si cette seconde prédiction était intéressée, et si Carrel pensait à s'inscrire sur la liste des serviteurs aspirants de la royauté qui hériterait de Charles X. Il n'y a rien d'embarrassant dans l'histoire d'un homme dont le caractère noble a toujours gouverné l'esprit : rien donc n'en doit être négligé, parce que rien n'en peut être d'un médiocre exemple. Je n'ai dès lors aucun scrupule à dire ce que m'a suggéré à cet égard la lecture de son livre.

Carrel, en 1827, ne portait pas ses vues ni ses espérances pour la France au delà d'une révolution de 1688, c'est-à-dire d'une royauté consentie. Si ce fut une faute politique de se déclarer contre cette royauté après l'avoir appelée et jugée inévitable, il importe que cette faute ne se prolonge pas sur les années de sa vie antérieures à 1830. On

se souvient de son mot sur l'immobilité à laquelle prétendent *follement* les partis. Or ce serait le louer singulièrement que lui attribuer une prétention qu'il jugeait si sévèrement dans les autres. En songeant, en 1827, à une révolution de 1688, qui substituât la royauté consentie à la royauté de droit divin. Carrel avait le double mérite de penser comme tous les bons esprits d'alors, et d'être, plus qu'aucun d'eux, pur du soupçon de travailler à sa propre fortune, en dirigeant l'opinion dans le sens de ce changement.

Si Carrel eût été, dès 1827, engagé dans les idées républicaines, aurait-il écrit l'*Histoire de la restauration des Stuarts*, c'est-à-dire de tout ce qui légitima et rendit populaire dans la Grande-Bretagne la royauté consentie du prince d'Orange? Je veux bien que, contre le penchant de tout esprit dévoué à une opinion, il ait écrit, avec des arrière-pensées républicaines, une histoire monarchique; mais comment n'a-t-il jamais montré ses espérances dans ses prédictions? Quelle belle occasion pourtant d'opposer à tous ces partis qui s'écrasent tour à tour au nom d'idées contradictoires, à ces royalistes conspirant contre le roi, à ces catholiques ménageant les plus extrêmes opinions protestantes, à ces dissidents coalisés avec les papistes contre les anglicans, à tant d'alliances monstrueuses, à tant de mobilité passionnée, la silencieuse immobilité du parti républicain! Quels tableaux à faire, même avec la manière sobre et contenue de Carrel, des morts glorieuses des Russell et des Sydney, ces nobles victimes des illusions républicaines! Quoi de plus aisé que de rabaisser la victoire du prince d'Orange, en montrant toutes les souffrances qu'elle laissait crier, tous les droits qu'elle ne reconnaissait pas, toutes les imperfections qu'elle adoptait, toutes les représailles et toutes les réparations dont elle chargeait l'avenir?

Dans le livre de Carrel, les vieux républicains du règne de Charles Ier sont traités avec respect, mais sans sympathie particulière. Carrel les juge, preuve que leur cause n'est pas la sienne. Leurs consciences sont admirées; qui ne les admirerait pas? mais leurs idées sont jugées avec sévérité. Selon Carrel, ils ont pris pour un caprice de cour ce qui est l'œuvre de la nation. Ce sont eux qui ont fait naître les alarmes auxquelles la liberté a été sacrifiée. Russell, Sydney, grandes âmes, ont été des esprits irrésolus, voulant la fin sans vouloir les moyens, proclamant le droit d'insurrection et niant toute pensée de violence contre la personne du roi. Si ce sont là des jugements d'ami, celui-là est un ami bien froid, qui peut être assez juste pour fournir des raisons à ceux qui seraient tentés d'être plus que sévères.

Quant à la victoire du prince d'Orange, loin de la rabaisser, Carrel la relève, d'abord en traitant avec une faveur particulière cet homme illustre, ensuite en lui faisant un cortége, dans sa marche triomphante d'Exeter à Londres, de tous les intérêts sérieux, de toutes les libertés politiques et religieuses de l'Angleterre. Il n'y a qu'un mécontent, outre le parti vaincu, ou plutôt tout ce qui s'était compromis d'une manière irréparable; ce mécontent, c'est le peuple. Mais de quoi l'est-il? Carrel ne prend pas de détours pour le dire. Tantôt de ce qu'on l'a frustré de quelques jours de désordre et de pillage, et de ce qu'il ne trouve pas dans les manifestes « ce qui eût enflammé ses passions; » tantôt de ce que l'approche du prince d'Orange enhardit les magistrats de la Cité dans la répression des désordres intérieurs, inévitable résultat des révolutions; tantôt de ce que l'entrée furtive et sans appareil du prince dans Londres prive la curiosité populaire du spectacle d'une procession solennelle.

Telle était l'opinion de Carrel en 1827. Pourquoi donc, après une expérience de quelques mois seulement, s'est-il tourné contre la royauté consentie? Par dépit, n'a-t-on pas manqué de dire. Si on eût fait à Carrel une situation convenable dans le nouvel état de choses, on l'eût acquis irrévocablement. M. Littré a cité un mot de lui : « Peut-être m'eût-on désarmé en me donnant le commandement d'un régiment. » Ce mot est vrai, je l'ai entendu; mais il n'était ni sérieux ni même plaisant à la manière de certains mots qui cachent une arrière-pensée sérieuse. J'en sais un qui le réfute et où Carrel paraît tout entier : « Croit-on, disait-il, que moi, simple officier, et qui sais combien il importe à la discipline de l'armée que les grades n'y soient donnés qu'aux services, j'eusse consenti jamais à usurper les épaulettes de colonel? » Ce n'est donc point avec le don d'un régiment qu'on eût gagné Carrel. J'ignore quelle offre eût été mieux reçue. Si Carrel a eu à cet égard quelque désappointement, je ne sache pas qu'il s'en soit ouvert à personne. Peut-être un emploi élevé, qui eût maintenu l'égalité entre lui et ses premiers amis politiques, l'eût-il attaché au gouvernement nouveau tout le temps qu'à son sens la royauté et le pays n'auraient fait qu'un. Sitôt qu'il aurait cru que l'intérêt dynastique se distinguait assez de l'intérêt du pays pour que les services d'un fonctionnaire parussent des services à la personne du prince, Carrel aurait quitté les fonctions publiques. Il ne pouvait servir avec suite qu'une cause générale ou un être collectif; le pays : un emploi même élevé eût laissé trop de personnes au-dessus de lui.

Voilà, s'il fallait expliquer par une ambition trompée sa levée de boucliers républicaine, ce qu'on en pourrait dire de plus fondé. Mais, je le répète, quoique rien ne fût plus permis que l'ambition de Carrel, ni rien de plus juste

que son chagrin de la voir trompée, ce n'est point par désappointement qu'il arbora le drapeau républicain. Car pourquoi le moindre retard? pourquoi ne pas se déclarer, dès le premier jour, sous l'impression de l'inconcevable abandon, ou plutôt du désaveu indirect qui suivit son envoi dans les départements de l'Ouest? pourquoi pas le lendemain de cette ridicule nomination à une préfecture de troisième ordre, à laquelle on l'avait appelé sans le consulter? L'occasion était assez belle, et Carrel n'était pas de ces hommes qui se fâchent longtemps après l'affront, et qui mettent, entre leur ressentiment et l'éclat qu'ils ont résolu d'en faire, un intervalle calculé. Les griefs étaient justes; et qui peut dire que, dans une certaine mesure, les mécontentements d'un homme supérieur par le cœur et par l'esprit ne soient pas des mécontentements publics?

Cependant Carrel ne s'émut pas. Devenu maître de la direction du *National*, il accepta, comme tout le monde, la royauté consentie, et en surveilla l'expérience encore nouvelle avec plus de doute que d'hostilité ouverte. Mais il se fatigua bientôt de cette attitude. Quand tout le monde croyait à une guerre européenne, Carrel crut que la royauté nouvelle n'en soutiendrait pas le fardeau, et que la nation seule, se gouvernant par elle-même, pouvait encore tenir tête à la coalition des vieilles royautés légitimes. Derrière lui, cette opinion était déjà personnifiée dans un parti malheureusement enchaîné aux souvenirs et à l'imitation de l'épouvantable dictature de 93. Entre l'immense majorité, qui croyait la guerre imminente, et ce parti qui, pour la faire et la terminer glorieusement, parlait d'exhumer des archives de la commune et du comité de salut public le fantôme de la Terreur, Carrel proposa la théorie d'un pouvoir exécutif responsa-

ble, n'ayant aucun intérêt qui ne lui fût commun avec le pays, et s'interdisant de sacrifier ses libertés même à sa défense. Il crut qu'il fallait rassurer la France en lui montrant que, si la guerre ou l'entraînement démocratique produit par la révolution de Juillet devait emporter la royauté consentie, il y aurait entre elle et la désorganisation extrême une forme de gouvernement raisonnable et déjà éprouvée. C'était, dans son opinion, une voie de salut offerte à l'immense majorité de ceux qui ne veulent pas de l'indépendance sans la liberté, ni de la liberté sans l'indépendance.

Telle a été la véritable pensée de Carrel. Je ne l'imagine pas ; je la lui ai entendu exposer avec une force et une lumière que toute mon amitié ne saurait donner à ce récit. Des diverses explications qu'on pourrait donner du passage de Carrel aux idées républicaines, celle-ci est la seule qui ait pour elle l'autorité d'aveux directs, de déclarations explicites de lui. Ce fut le fonds inépuisable de cette polémique de 1831 à 1832, qui donna autant de retentissement à une erreur de Carrel que tous les talents ralliés au gouvernement de 1830 en donnèrent aux réalités, quelquefois un peu vulgaires, contre lesquelles elle se brisa.

L'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre* n'augmenta pas de beaucoup la réputation d'écrivain de Carrel. En lui tenant compte de la force d'esprit qu'avait demandée cet ouvrage, on n'y trouvait pas encore ce talent particulier d'expression auquel on reconnaît un écrivain. Ce ne fut qu'après la publication, dans la *Revue française*, de deux articles étendus sur la guerre d'Espagne de 1823 que Carrel fut jugé digne de ce titre. C'est une opinion générale, parmi ceux qui ont suivi avec attention cette vie si courte et si glorieuse, que son talent subit, à cette

époque, une transformation inattendue, et que Carrel brisa l'obstacle qui l'empêchait de s'épanouir. Ces articles parurent en 1828, moins d'un an après l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Quelques personnes considérables s'honorent d'avoir, à dater de ces pages, deviné l'avenir réservé à Carrel. En deçà, dit-on, il n'y a qu'un littérateur estimable, des qualités négatives, une main ferme, mais point de ce qu'on peut appeler du talent, dans le sens rigoureux du mot, non dans le sens relâché où l'emploie et le prostitue une certaine école critique.

Cette appréciation est-elle exacte? Ne s'y mêle-t-il pas, à l'insu de ceux qui la font ou qui n'y contredisent pas, soit quelque préjugé littéraire du même temps que les débuts de Carrel, soit un certain penchant à ne pas admirer de trop bonne heure un homme qu'il faudra bientôt admirer sans réserve? Les débuts littéraires de Carrel ont été modestes : qui pourrait le nier? C'est même une preuve de supériorité qu'il ait eu un commencement, et qu'ensuite il se soit accru avec ces intervalles et ces progrès qui marquent la vie physique et morale de tous les êtres bien organisés. Je veux bien que, jusqu'en 1828, les plus belles pages de Carrel soient ces fameux articles sur la guerre d'Espagne; mais qu'il ait été homme de lettres jusque-là, et seulement à dater de là écrivain, c'est à quoi je ne puis consentir. Je crois même que, sans le préjugé particulier auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, outre la difficulté de reconnaître et d'avouer un talent nouveau, on eût pu prédire un grand nom littéraire à Carrel, dès ses modestes résumés. On dit que de tous ses amis un seul eut cet honneur : ce fut Sautelet, dont le suicide devait inspirer à Carrel des pages si vigoureuses et si mélancoliques. Sautelet, mort en 1830, n'a pas pu voir toutes ses pr

accomplies ; mais du moins il ne les a pas vues arrêtées à jamais par une fin funeste.

Ce préjugé, qui avait commencé par n'être qu'un sentiment juste, consistait à ne reconnaître un écrivain qu'à une certaine qualité qu'on appelait le pittoresque de l'expression. C'était un sentiment juste, eu égard à la plupart des écrivains du commencement de ce siècle, lesquels avaient éteint la vraie langue française sous une certaine rhétorique de mots abstraits, écho affaibli de la langue, déjà fléchissante, du dix-huitième siècle. Mais ce sentiment devint un préjugé, le jour où l'expression pittoresque fut estimée comme un privilége si considérable et un don si particulier, qu'on se prit à la louer, indépendamment de la pensée, et que du regret d'une qualité disparue de la littérature on fit une théorie de style, où la forme était séparée du fond. Or, si je ne me trompe pas sur une époque dont j'ai manqué de cinq ou six années seulement d'être le contemporain, c'est au plus fort de ce préjugé que parurent les premiers écrits de Carrel. Au lieu d'y remarquer cette netteté précoce de l'expression, ce sens ferme, cette force intérieure déjà contenue, cette convenance déjà parfaite du style et des idées, on ne fut préoccupé que de ce qu'on n'y trouvait pas. On ne vit guère ce qui était d'instinct dans les écrits du sous-lieutenant de vingt-trois ans, et on regretta de n'y pas voir ce qu'il aurait pu si facilement imiter d'autrui.

Les *Résumés* des histoires d'Écosse et de la Grèce moderne, les articles sur les questions générales de population, dans la *Revue américaine*, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, ne sont d'aucune école, et par là même sont de la bonne langue française. Il y a tel chapitre de l'*Histoire de la Grèce moderne*, écrit en 1825, qui

n'est pas d'une main moins habile ni d'un écrivain moins consommé que la préface écrite en 1829, en tête de la seconde édition, postérieurement aux fameux articles sur l'Espagne. Je reconnais déjà dans tout ce qui est sorti de la plume de Carrel une qualité fort supérieure à l'expression pittoresque, et qui ne risque pas de passer de mode, parce qu'elle n'est pas imitable : c'est la propriété du langage dans tous les ordres d'idées.

Les matières de la guerre, de l'administration, de la politique, de l'économie sociale, des mœurs, outre les mots et les tours qu'elles empruntent à la langue générale, ont un corps d'expressions particulières, dont le sens vif et primitif est réservé pour les idées spéciales qui s'y rattachent. C'est à la connaissance naturelle et à l'emploi sûr et facile de toutes ces langues spéciales, bien plutôt qu'au pittoresque de l'expression, que je devinerai un écrivain supérieur. Bossuet n'est notre plus grand écrivain en prose que parce qu'il a su et manié parfaitement la langue de chaque ordre d'idées et toutes les langues de toutes les idées. Carrel en eut aussi tout d'abord le talent, mais non le talent tout entier.

On naît écrivain; mais on devient penseur, vivre étant la matière même de la pensée. Les grands esprits pensent plus tôt, abrégent les intervalles et rapprochent les degrés; mais ils ne pensent qu'au fur et à mesure qu'ils vivent, et jamais dès l'abord avec toute la force, toute la maturité, toute l'étendue que l'âge leur apportera. De même, tous les esprits, y compris les plus grands, commencent par suivre les traces d'autrui, et par rouler dans le torrent des idées courantes, croyant faire le bruit qu'ils entendent et imaginer ce qu'ils imitent. On n'est complétement écrivain que le jour où, soit qu'on invente quelque chose, soit qu'on adhère librement et p

le progrès naturel de son esprit à ce que les autres ont inventé, on s'appartient et on s'inspire de soi.

Jusqu'aux articles sur la guerre de 1823, Carrel n'avait possédé ni toute la force de sa pensée ni toute la liberté de son esprit. Il avait pris la plume sans un goût bien vif, pour échapper à une profession vulgaire et pour vivre. Le premier livre qu'il écrit, M. Thierry lui en cède en quelque sorte la commande, et lui en donne l'idée générale. Le second naît d'un conseil du même homme et de conversations avec un Grec instruit. C'est d'ailleurs un résumé, et les résumés étaient alors à la mode; quiconque en écrivait un imitait. Dans les articles insérés çà et là, le choix était pour un quart, la nécessité pour les trois autres. S'il y eut un peu plus de Carrel dans l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, la considération de l'à-propos, la popularité des travaux analogues, en inspirèrent la plus grande part. Quoique les tendances y soient nettes et décidées, le langage n'en est pas fort expressif, soit que la passion manque à l'écrivain pour des idées qu'il doit plus tard abandonner, soit que, ces idées lui étant communes alors avec beaucoup de gens, il n'ait pas voulu paraître se les approprier par un certain appareil d'expressions vives, affectant l'invention.

La passion seule colore les écrits, non cette passion des esprits médiocres, qui hurlent quand on crie autour d'eux, mais celle des hommes supérieurs, qui est leur raison servie par toutes les facultés de la vie sensible. Avant le moment de la passion, Carrel ne s'était pas fait, à l'imitation de quelques contemporains, un certain système de style coloré et pittoresque. Préservé, par la force de son instinct, de se donner laborieusement des défauts imités, il conformait son langage au train calme et à l'in-

spiration un peu étrangère de ses pensées. Comme tous les écrivains appelés aux succès durables, il ne s'était point embarrassé à l'avance de ces habitudes de style factice, qui se prolongent jusque dans les belles années du talent. Il était parfaitement libre pour l'heure des pensées mûres et passionnées, et possédait un excellent fond d'écrivain, si je puis dire ainsi, sur lequel la passion devait un jour jeter quelques couleurs sans toutefois en changer la nature, laquelle était forte et saine, dès les premières pages du sous-lieutenant de 1823.

Cette couleur, qui peint les paroles à l'esprit, marque un bon nombre de pages des deux articles sur l'Espagne. C'est que le sujet est du choix de Carrel. Il prend le prétexte d'ouvrages sur cette matière pour exposer ses idées personnelles sur la guerre de 1823, sur la situation de l'Espagne, sur l'armée prétendue libératrice que la politique des Bourbons de la branche aînée y envoya faire cortége au supplice de Riego; sur les généraux de la petite armée révolutionnaire, Mina, Milans, sur ces proscrits de divers pays « qui vinrent, dit Carrel, dans son nouveau style, agiter inutilement aux yeux de nos soldats des couleurs oubliées, et qui, avant d'enterrer ce drapeau, qui trompait leurs espérances, crurent lui devoir cet honneur d'être encore une fois mitraillés sous lui! » Carrel s'était joint à ces proscrits; il était officier dans cette petite troupe de soldats de toutes les nations, que commandait le brillant colonel Pachiarotti, « souffrant et se battant sans espoir d'être loués, ni de rien changer, quoi qu'ils fissent, à l'état désespéré de leur cause; n'ayant d'autre perspective qu'une fin misérable, au milieu d'un pays soulevé contre eux, ou la mort des esplanades, s'ils échappaient à celle du champ de bataille. »

Ces événements, qu'il résumait avec tant de force, il y

avait été jeté lui-même, cinq ans auparavant, par un irrésistible besoin d'agir, mais d'agir au profit d'une cause préférée. Il avait observé d'un œil pénétrant cette armée de la Restauration, dont il relevait le caractère en montrant par combien de vertus elle avait honoré cette campagne impopulaire, et comment, par son abnégation sur ses secrètes préférences, par sa discipline, par son courage sagement proportionné aux résistances, elle avait su se faire respecter et craindre de l'Europe absolutiste, même dans une œuvre de grande police absolutiste. Il l'avait étudiée dans ses manifestations comme dans son silence, avant de s'en séparer lui-même pour aller combattre un peu au hasard ceux qu'elle avait été chargée de rétablir. De toutes les choses qu'il raconte, il avait donc senti les unes, vu les autres, souffert de la plupart. Ce ne sont plus, comme dans ses premiers écrits, des vues qu'il tire froidement de sa raison, avertie ou dirigée par l'opinion d'autrui ; cette fois, ses vues ne sont qu'à lui ; personne ne les a suscitées, et, autour de Carrel, rien ne lui dit qu'elles auront de l'à-propos. C'est toujours sa raison qui les conçoit et les expose, mais sa raison émue par ses souvenirs personnels.

N'oublions pas que, malgré les gages les plus brillants d'un grand esprit politique, Carrel n'avait pas cessé d'être militaire, et, à ce titre, de ne penser à rien avec plus de prédilection qu'à l'armée et aux choses de la guerre. Ainsi s'explique, non la transformation de son talent, mais l'apparition soudaine d'une de ses qualités demeurée jusque-là inactive. C'était le même talent ; mais Carrel en avait gardé les traits les plus vifs pour le premier travail où il aurait occasion de s'engager de toute sa personne.

Au reste, ne remarquer dans les deux articles sur l'Es-

pagne que quelques pages colorées, serait en faire trop peu de cas. Je ne sais pas d'exemples, dans la littérature politique, d'une situation plus sûrement et plus largement décrite que ne l'est celle de l'Espagne de 1823, dans le premier de ces articles. Quant à la question des devoirs et des droits de l'armée, dans un pays constitutionnel, il serait téméraire de prétendre la mieux traiter au point de vue spéculatif que ne l'a fait Carrel dans le second article; il serait imprudent, dans la pratique, de la comprendre autrement. C'est que, dans cet écrit, le sens et le coup d'œil décident Carrel et déterminent son jugement, souvent contre ses vœux et ses espérances. Ainsi, en ce qui regarde l'Espagne de 1823, bien qu'il ait combattu dans le parti révolutionnaire, rien ne lui en dérobe les fautes, rien ne lui en exagère la popularité sur le sol espagnol, rien ne lui en grossit les chances. Il voit les faits et il les raconte, non du ton d'un intéressé qui en a subi le joug, mais en homme impartial qui ne s'inquiète que de ne pas se tromper, sauf à mettre, dans sa conscience, le droit où il doit être.

Et pour la question des opinions de l'armée, question délicate, où l'écrivain libéral pouvait être si fortement tenté d'opposer au dogme de l'obéissance passive, octroyé, pour toute charte, à l'armée, par le gouvernement d'alors, des théories d'intervention active et délibérante dans les affaires du pays, avec quelle justesse et quelle fermeté de vues Carrel la résout! Il refuse à l'armée le droit de délibérer; mais il lui reconnaît celui d'avoir une opinion, quand les fautes d'un gouvernement l'y provoquent, et celui de ne répondre que par le devoir et le respect de la discipline, qui est la loi d'honneur de l'armée, quand on lui demande un enthousiasme servile pour une mauvaise cause. Il sauve ainsi la discipline, sans absoudre les g

vernements impopulaires. L'armée peut commander par une certaine manière d'obéir. J'admirerais moins cette vue dans un écrivain chez qui aucune partialité de compagnon d'armes ni aucun acte personnel à justifier n'auraient troublé la spéculation pure; mais je ne puis trop l'admirer dans un homme de vingt-huit ans, écrivain faute d'être soldat, et qui n'avait cessé d'être soldat que pour avoir méconnu, dans un noble entraînement, ces vertus modestes dont il louait l'armée *libératrice* de 1823, et qu'il proposait pour exemples à toute armée engagée désormais comme elle dans une guerre qui blesserait ses opinions.

Cette impartialité de Carrel dans les idées principales de ce beau travail, il la conserve jusque dans ces faits de détails dont on sacrifie trop souvent la vérité, soit à l'entraînement du jour, soit à la verve de l'expression. Ainsi, en même temps qu'il juge, sans les insulter, ces zélés de l'armée *libératrice*, qui se croyaient de vrais croisés pour l'extermination des idées révolutionnaires, il loue, je n'ai pas besoin de dire sans flatterie, la modération et quelques actes de bon sens du duc d'Angoulême. Il défend la capacité du munitionnaire Ouvrard, en homme qui apprécie les actes nonobstant la renommée, et peut-être en militaire qui savait gré à M. Ouvrard d'avoir assuré la subsistance à ses compagnons d'armes.

Entre les deux articles sur la guerre de 1823 et la polémique à jamais mémorable du *National*, Carrel publia quelques écrits politiques et littéraires : on les compte; car de ce jour-là rien de médiocre ne sortit de sa plume. Un article sur la mort d'Alphonse Rabbe, un autre sur le suicide du pauvre et intéressant Sautelet, sont comme deux jets nouveaux de ce talent si profond. Le morceau sur Sautelet, en particulier, a des pages admirables, où un

vague sentiment religieux, réveillé par cette perte douloureuse, semble vouloir disputer l'âme de l'ami défunt à des habitudes de scepticisme voltairien. Dans un genre différent, l'*Essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier* montre ce même talent, si mélancolique dans les regrets sur la mort de Sautelet, devenu subtil et délié pour analyser un écrivain original et pour faire aimer un homme médiocrement aimable. Enfin, deux articles sur les drames de la nouvelle école, auxquels le défaut d'habitude de ces matières donne je ne sais quelle grâce que n'auraient pas les mêmes pensées sous la plume d'un critique spécial, témoignent du grand goût que portent en toutes choses les hommes supérieurs.

Dans ces divers écrits, cette qualité de peindre par l'expression, qu'on avait rencontrée avec quelque surprise dans les articles sur l'Espagne, éclate presque à chaque phrase. Mais prenez garde; ce n'est pas une certaine science d'effet où Carrel s'est perfectionné; son expression ne s'illumine et ne se colore que parce que ses pensées sont devenues plus nettes, plus hautes et plus à lui. Il a encore ce trait de ressemblance avec les grands écrivains, qu'il proportionne son style à ses pensées, et qu'il sait être simple et humble quand les pensées sont d'un ordre où il n'est pas besoin, pour les rendre, que la raison s'aide de l'imagination. Appliquer à toutes choses uniformément une certaine qualité brillante qu'on se sait, et dont on a été souvent loué, n'est pas plus du génie que faire des traits à tout propos n'est de l'esprit.

Toutes les qualités qu'avait Carrel le premier jour qu'il tint une plume, relevées de ce don, venu le dernier, se déployèrent à la fois dans la polémique du *National*, avec une grandeur qui laissera de longs souvenirs. Cette polémique a été admirée de ceux mêmes qui la craignaient,

soit qu'on la craignît moins qu'on n'affectait de le dire, soit qu'en France on n'ait jamais assez peur du talent pour se priver de l'admirer! Il est certain qu'entre les mains de Carrel le *National*, à ne le considérer que comme monument de littérature politique, a été l'œuvre la plus originale du dix-neuvième siècle. Aucune autre n'a fait plus d'honneur à la France dans tous les pays, et notamment en Angleterre, où l'on ne s'effraye pas des grands talents, et où Carrel en put recueillir, en 1835, des témoignages de personnes considérables, qui n'ont pas l'habitude d'admirer au hasard.

L'Angleterre a un petit recueil justement vanté comme modèle de polémique politique, et en possession d'une sorte de gloire classique : ce sont les *Lettres de Junius*. On peut faire le plus grand cas de ce livre sans l'égaler au *National* de Carrel. Junius compose avec infiniment d'art une petite lettre sur de petits intérêts; ses pensées, justes et mordantes, sont liées entre elles par un fil habilement caché; sa langue est correcte et ferme. L'imitation des *Lettres provinciales* en est le principal défaut, en ce que toutes les qualités de ces lettres y sont réduites et amoindries, que l'ironie y est moins forte et moins mesurée, que la logique y est menue et plus extérieure qu'intérieure, et le langage moins vif et moins original. Combien Carrel est plus varié, plus fort, plus profond, lui qui raisonne avec des idées d'élite, et qui est logicien à la manière de Bossuet, sans l'attirail des transitions et des tours affectés à la logique! Combien aussi les intérêts qu'il agite l'emportent sur ces changements de personnes où s'évertue la verve anonyme et impunie de Junius! Combien enfin les rôles diffèrent!

Junius, caché dans un coin d'où les provocations ne peuvent pas le débusquer, souffleté dans ses écrits, parce

qu'on ne peut pas atteindre jusqu'à sa personne, singulier, à force de manquer de susceptibilité, aiguise froidement des traits qui partent d'une main à qui nulle honte ne peut faire prendre l'épée, et flétrit les fautes, comme anciennement le bourreau, froidement et la tête voilée. Carrel, la tête haute, la poitrine nue, à peu près comme ces proscrits de la guerre de 1823, qu'il nous peignait tout à l'heure, marche au milieu d'une société tout épouvantée du courage qu'elle a eu pendant trois jours, et déjà ennemie de tous ceux qui n'ont pas voulu, ni en vendre leur part pour des places, ni rengaîner l'épée tirée contre l'étranger, par-dessus la tête des Bourbons tombés. De tous ceux qui le lisent, quelques-uns sont institués et salariés pour le trouver coupable, et pour épier, tous les matins, sa liberté aventureuse; d'autres qui l'admirent le désavouent; la masse, qu'il trouble dans son besoin de repos, le hait sans le comprendre. Parmi ses amis, les uns le compromettent, et, par leurs arrière-pensées sauvages, rendent suspects ses engagements de droit commun avec tous les partis; les plus amis, hélas! ne le sont que de sa personne et de son talent, et, sur ses idées, le laissent dans l'isolement et le doute. Il marche pourtant à ciel ouvert, et, soit qu'en effet l'ambition permise aux hommes de sa force le mène à son insu, soit qu'il n'ait cru que se dévouer à une vérité dont l'heure était arrivée, pour expier les erreurs de l'une ou pour rendre témoignage de l'autre, il offre sa liberté et sa vie! Les lettres ne seraient qu'un misérable jeu d'esprit si, même à égalité de talent, entre l'écrivain anonyme et l'écrivain qui vit au grand jour et qui offre son sang à ceux que sa libre pensée incommode, la supériorité ne devait pas être du côté de ce dernier.

Les amis de Carrel doivent à sa mémoire de réunir dans une édition de ses œuvres la plupart des articles écrits par

lui de 1831 à 1834. Lui-même avait déjà fait un choix que nous avons retrouvé dans ses papiers. Ce choix, fait secrètement et à l'insu de ses amis, comme s'il eût craint ces flatteries amicales, qui conjurent un écrivain de ne rien mépriser de ses œuvres, devrait être conservé religieusement. Carrel était son juge le plus sévère, outre le peu de tendresse que ses amis lui ont connu pour tout ce qui, dans ses écrits, n'avait proprement qu'une valeur littéraire. Il n'est donc pas à craindre qu'il se soit flatté dans ce projet de réimpression de ses articles. Son choix même étant une preuve de sa raison et de son goût, c'est presque un devoir testamentaire de le respecter.

IV

La perte de Carrel est irréparable. Quel que soit l'avenir qui nous attende, s'il eût été donné à Carrel de vivre vie d'homme, la France ne pouvait tirer de lui ni de médiocres services ni un médiocre honneur. S'il est dans notre destinée de voir de nouveaux orages, quelle richesse pour la patrie que son esprit de ressources, et, en cas de guerre, son instinct militaire cultivé par des études spéciales, la justesse de son coup d'œil, son sang-froid dans les moments difficiles, son caractère modéré et ferme, sa probité antique, ce courage qu'il n'a pas assez estimé, et où il s'est laissé prendre comme à un piége!

Si, ce qui est le vœu et l'espérance de tous les hommes de sens, nous devons jouir paisiblement d'un gouvernement de discussion sous une royauté d'origine populaire, quel écrivain y eût mieux servi par ses apologies que Carrel par son opposition?

Je n'étonnerai ni ne blesserai personne en disant que l'ascendant de Carrel journaliste a moralement dirigé la presse dans ces dernières années, et que nul ne l'a honorée par plus de courage et de probité. Amis et ennemis, tous se sont inspirés de ses idées, les uns pour compléter et féconder des opinions analogues, les autres pour alimenter leur contradiction. Carrel seul savait mener la presse à l'endroit vif, et faire faire chaque jour aux questions un pas en avant; lui seul pénétrait le premier les embarras réels derrière les arrangements apparents, les germes sérieux de discorde derrière les protestations publiques; lui seul fixait les responsabilités, et, de tous les écrivains de l'opposition, lui seul savait faire passer impunément, entre tous les écueils dont les lois et l'ardeur des parquets semaient sa marche, des vérités ou des craintes hardies qui ont peut-être plus prévenu de fautes qu'elles n'en ont fait faire.

Carrel faisait plus encore. N'est-ce pas lui qui le premier affrontait le péril et provoquait les explications, au risque de recevoir, à la place de réponses amiables, des mandats d'arrêt? N'est-ce pas lui qui, le plus souvent, a offert sa personne aux expériences de l'arbitraire, et a mis son corps en travers pour qu'on passât dessus avant d'arriver jusqu'à la minorité dont il était l'organe? Et, pour ne parler que des rapports intérieurs de la presse avec le public, quel homme y a mis plus de dignité? Qui a usé avec plus de réserve et de désintéressement de ces priviléges que l'usage accorde à ceux qui disposent de la publicité? Carrel n'abusait ni ne souffrait qu'on abusât autour de lui; il n'avait ni l'avidité qui trafique de la vérité et du mensonge, ni cette facilité de certains hommes politiques qui, gardant pour eux-mêmes une sorte de probité ambitieuse, permettent le gaspillage et la rapine au-

tour d'eux, croyant faire assez pour l'opinion s'ils n'en prélèvent pas la dîme.

Ceux qui l'aimaient sans folles espérances et sans ambition auraient voulu qu'il se contentât de ce rôle, le plus beau peut-être dans un gouvernement de discussion. Mais nous reconnaissions bien que ce n'était pas possible. Carrel subissait la discussion comme un mode d'action incomplet et bâtard. Ni le libre cours qu'elle offrait à sa passion ne le soulageait, parce que, dans ses plus grands emportements, il sentait qu'il ne faisait que se donner le change à lui-même ; ni la réputation d'y exceller ne le flattait, parce qu'il en rêvait une plus belle. Ses adversaires, pour le piquer, insinuèrent parfois quelle sorte de gloire il voulait, et le mot de *premier consul* fut prononcé avec ironie. En tous cas, la foule choisie qui vint se faire inscrire chez lui lors de son premier duel ne cherchait pas à le désabuser alors des illusions qu'il pouvait avoir à cet égard. Mais, malgré tous ces flatteurs qui courtisèrent sa glorieuse blessure et qui lui ont manqué à sa mort, Carrel ne se rêva jamais ni dictateur ni premier consul. Il eut peut-être, comme tous les hommes d'un talent et d'un caractère supérieurs, aux époques de crise, après tant d'exemples de fortunes rapides et extraordinaires, des doutes pleins d'espérances sur sa destinée. Peut-être lui échappa-t-il de faire lui-même ou de laisser faire devant lui, entre quelques parvenus sublimes et lui, de ces rapprochements qui ont tout l'air d'être des horoscopes. Mais il n'en eut jamais ni la prétention ni la vanité, et peut-être s'en donna-t-il d'autant moins le personnage, qu'il n'était pas indigne que la fortune trouvât encore pour lui, dans les temps d'orages, une de ces couronnes de hasard quelle met quelquefois sur des têtes obscures. En le pressant sur ce point

et en interpellant sa loyauté, tout au plus aurait-on tiré de lui l'aveu qu'il n'avait jamais souhaité, dans ses plus grandes espérances, que l'honneur d'être, après et avec d'autres, le chef temporaire et responsable de son pays.

Enfin, en mettant les choses au pire pour Carrel, soit qu'aucun événement ne dût lui fournir l'occasion de déployer régulièrement et sans contradiction ses facultés actives, soit que la discussion sans espoir l'eût à la fin dégoûté, quel honneur n'eût-il pas fait à la France en se résignant à n'être qu'historien! Il y pensait déjà; il tâchait de s'y accoutumer, et ses amis ne le virent pas sans douceur se retirer peu à peu de cette polémique étouffante où il languissait depuis les lois de septembre et se préparer à écrire l'histoire de Napoléon. Déjà il y avait mis la main, une main scrupuleuse et timide, malgré sa belle réputation d'écrivain : il relisait les grands historiens, il éprouvait dans la conversation la justesse de ses principales vues. Étudier cette grande vie, suivre Napoléon dans ses courses à travers l'Europe, et, après s'être fatigué à le suivre, le contempler dans ces haltes d'un jour où il fondait la plus grande administration et la législation la plus sensée du monde moderne, eût été le seul apaisement de cette belle et inquiète intelligence. Qui pouvait mieux que Carrel écrire l'histoire de Napoléon !

On prête à M. le duc d'Orléans un mot sur la mort de Carrel, où j'admire plus qu'une générosité de bon goût. « C'est, aurait dit le prince royal, une perte pour tout le monde. » Le mot est noble et d'un grand sens. N'y a-t-il pas, en effet, plus de danger pour les royautés, dans un pays libre, à être délivrées de pareils ennemis qu'à avoir sans cesse à leur faire face et à les réduire par la force de la modération et par le bon accord avec le pays?

Quand M. le duc d'Orléans régnera, comme il n'est guère possible, dans un pays profondément démocratique, qu'un roi n'ait des ennemis, je lui en souhaite du talent et du caractère de Carrel, et surtout qu'il soit dit, pour l'honneur de son règne, qu'une si noble voix y aurait été libre.

Juillet 1837.

MIRABEAU

Je ne me propose point de faire une étude complète de Mirabeau. Je ne veux point entrer dans le détail de sa jeunesse, malgré l'attrait du sujet, ni examiner ses écrits, dont aucun n'a reçu le degré de perfection qui fait les livres durables. Je n'en excepte même pas les *Lettres à Sophie*, monologue brûlant d'un captif qu'exalte sa solitude, où la déclamation se mêle trop souvent à l'expression de sentiments vrais, où la privation est trop sensuelle, où les souvenirs de l'amant ne respectent pas toujours celle qui en est l'objet. Chose qui peut paraître étrange, l'abandon même de ce livre en est le principal défaut. Il faut savoir choisir, jusque dans la passion, ce qui doit en être montré. Tel passage, telle lettre d'amour où nous avons été les plus vrais avec nous-mêmes, où le papier a reçu, pour ainsi dire, notre chaude empreinte, le lecteur nous y trouvera faux ; c'est que le vrai n'est pas tout ce que nous sentons, mais seulement ce que nous sentons dans une âme modérée, où toutes choses sont assez réglées pour que tous ceux qui nous liront l'aient senti ou se croient capables de le sentir. Un romancier habile fera écrire par son héros une lettre plus tendre, plus naturelle que telle lettre qu'il a écrite pour son compte à une personne aimée. Dans la lettre vraie, il ne s'observe pas, et il aime trop

toutes ses pensées pour faire quelque réserve de goût contre aucune ; dans la lettre imaginaire, n'ayant plus affaire aux yeux prévenus qui lisaient sa lettre vraie, il choisit dans ses souvenirs encore tièdes ce qu'il s'approuve d'avoir senti. Sa passion vraie était déclamatoire ; sa passion de réflexion est naturelle.

A la vérité, les *Lettres à Sophie* n'étaient pas destinées à la publicité. Mirabeau n'y avait pas pris les précautions d'un auteur qui s'adresse au public. Comment l'aurait-il pu d'ailleurs? Au fond de ces donjons où s'écoula sa jeunesse, dans ce pêle-mêle d'études données en pâture à un esprit dont l'activité et l'étendue n'auront pas trop pour matière de la plus grande révolution des temps modernes, quelle place, quel recueillement pouvait-il y avoir pour ce travail supérieur qui nous met en défiance contre nos emportements, et qui ne souffre de notre naturel même que ce qui en est raisonnable? Écrire, pour Mirabeau, n'est pas une occupation de choix, ni la noble distraction d'un esprit retiré un moment du tumulte de la vie active, ni même, comme chez certains écrivains, le mode d'action qui convient le plus à sa nature ; c'est une sorte d'ivresse artificielle pour s'étourdir dans sa prison ; c'est un excès. Ces enfants de la captivité n'ont ni le calme ni la force modérée de ceux qui naissent à l'air libre : ils sont agités et déréglés. Mais, pour qui se plaît aux particularités des hommes supérieurs et qui recherche dans leur vie ce qui n'y a pas été le bien de tous, les *Lettres à Sophie* sont une lecture pleine d'intérêt. On ne connaît pas Mirabeau si l'on n'a pas lu ces pages tumultueuses où, par la violence de ses désirs, il se rend Sophie présente, se trouble et frémit comme s'il la voyait ; si l'on ne connaît cette inquiétude, cette avidité de connaissances, toute cette littérature dévorée, la science, la politique, la philosophie fermentant

dans ce cerveau, et, au milieu de cette confusion, des lumières supérieures, comme celles qui apparaissent aux sages après de sublimes efforts pour les poursuivre dans la nuit des préjugés et du doute ; si l'on n'a vu Prométhée enchaîné sur son rocher, et, tout en se débattant, préparant le feu qui devait animer la société nouvelle.

I

Ce que je vais apprécier dans Mirabeau, c'est l'homme d'État, le grand orateur; ce sont vingt-deux mois de cette vie qui finit à quarante-deux ans. Dans cette apparition si courte, près de cent cinquante discours laissent une trace lumineuse qui subsiste encore après plus d'un demi-siècle. Voici la chaîne des grandeurs de notre révolution : au commencement, Mirabeau; puis la nation, qui met sur pied quatorze armées; puis l'homme du 18 brumaire. Dans l'intervalle, des parties de talent et de caractère, mais nul homme assez fort pour pouvoir se passer de crimes, et, comme l'avait prédit Mirabeau, l'anarchie livrant la France décimée à la dictature militaire.

De 1789 à 1800, c'est-à-dire depuis la convocation des états généraux jusqu'au 18 brumaire, il n'y eut en France qu'un homme véritablement grand, et qui le fut assez pour se faire remarquer à côté de la grande nation : c'est Mirabeau. A quoi le doit-il? à ce que, plus qu'aucun autre, il eut ce qui fait les grands hommes en tout pays, ce qui est plus particulièrement le cachet du nôtre : le bon sens.

En politique, le bon sens, c'est l'intelligence des besoins présents et des besoins permanents d'un pays. Il se compose à la fois de tact et de prévoyance : le tact, par leq

on touche comme du doigt le présent; qualité d'autant plus rare en révolution qu'on a plus souvent à toucher des choses qui brûlent : la prévoyance, à la fois libérale et bienfaisante, qui s'intéresse à ce qui est au delà de la génération actuelle, et qui veut faire profiter les enfants des sacrifices de leurs pères. Tel est le bon sens chez Mirabeau, et, s'il est vrai que le bon sens soit le maître de la vie humaine, comme il n'y a pas de qualité plus haute, il faudrait l'appeler tout court le génie, et dire que Mirabeau est l'homme le plus véritablement grand de la Révolution de 89, parce qu'il est le seul qui ait eu du génie.

Je l'aurais dit tout d'abord si, par une complaisance de nos mœurs actuelles, on n'avait pas donné le titre d'hommes de génie, d'ouvrages de génie, à des hommes et à des œuvres qui laissent à désirer du côté du bon sens. Nous sommes, pour le dire en passant, devenus si gourmands d'éloges, que c'est grièvement offenser un auteur que de le louer soit de sa sensibilité, soit de la richesse de son imagination; l'éloge qui distingue, qui spécifie, lui est presque une injure. Il faut aller tout d'abord au mot qui embrasse tout, et au delà duquel la louange cesse; encore commence-t-on à le trouver insuffisant, et il ne manque pas d'appétits qu'on ne rassasie plus avec le mot génie. Le public, qui depuis longtemps ne tient plus à s'estimer dans ses plaisirs, s'accoutume à ces excès. Voilà pourquoi il faut prendre garde de donner à d'illustres morts des titres que la délicatesse d'illustres vivants estime au-dessous de leur mérite, et qui, en effet, sont donnés à trop de gens pour être vrais de personne; et, au lieu du mot génie, qui, autrefois, résumait toutes les qualités de l'esprit et singulièrement le bon sens, il vaut mieux parler de chaque qualité en détail : de cette façon, l'éloge des morts n'incommode pas les vivants.

A cette qualité du bon sens Mirabeau joignait le caractère, sans lequel le bon sens conduit au doute, avec toutes ses tentations corruptrices, ou à l'inaction. Par le bon sens, on reconnaît le vrai; par le caractère, on s'y attache. Le caractère soutient le bon sens, l'affermit; c'est l'action qui suit les paroles et qui leur donne l'autorité. Le bon sens tout seul est fort rare; uni au caractère, il est plus rare encore. Le manque de caractère explique et excuse, dans une certaine mesure, la mobilité, les contradictions de certains hommes qui paraissent éminents par le bon sens : ils jugent bien, mais ils n'ont pas la force de faire ce qu'ils approuvent; en sorte que non-seulement ils discréditent le bon sens aux yeux des autres, mais qu'ils en viennent à moins l'estimer chez eux-mêmes, et à le mettre quelquefois au service d'une mauvaise cause dont ils ne sont pas dupes. Par la force du caractère, Mirabeau fit à la fois honorer son bon sens par les autres, et il sut le défendre contre ses propres passions. Ce que son bon sens avait reconnu pour vrai, son caractère l'y enchaînait, et quoique trop souvent il ait eu à la fois deux intérêts incompatibles, l'intérêt de ce qu'il tenait pour vrai et l'intérêt de ses passions, on ne peut pas dire, sans le calomnier, qu'il ait jamais sacrifié le premier au second.

II

Le bon sens de Mirabeau est d'autant plus admirable, que nul, parmi tous les hommes de la Révolution, n'eut à lutter contre plus d'empêchements propres à le troubler et à l'obscurcir. Les uns lui venaient de la nature même. qui lui avait été d'ailleurs si libérale; les autres de

éducation. D'autres l'attendaient à son entrée dans la carrière politique.

Il faut bien parler de ce tempérament de feu qu'exaspérèrent les contraintes mêmes de son éducation. Sa vie physique était agitée de phénomènes étranges. Il ne recevait aucune impression qui ne fût une secousse, aucune sensation qui ne fût une passion. Il sentait battre ses artères et courir son sang, et il se représentait les fonctions intérieures de ses organes comme un orage perpétuel. Ce qu'on a appelé ses vices n'était que des fureurs. Le vice est le plus souvent un froid désordre de l'imagination, ou l'abus d'un méprisable esprit d'imitation dans une nature incapable de passions fortes. L'ennui de soi-même engendre plus de vices que l'excès des forces physiques. Je sais que, dans la sévère morale, les effets étant les mêmes, le vice n'est pas moins détestable, qu'il ait pour cause l'emportement ou la faiblesse : aussi n'est-ce point par complaisance que j'en fais la distinction dans un jugement sur Mirabeau, mais pour rester dans le vrai, et pour qu'on tienne d'autant plus de compte à ce grand homme de n'avoir laissé dans cette fange ni sa raison ni son noble cœur.

La tyrannie de l'éducation vint s'ajouter à la tyrannie de la nature et l'aggraver. On sait quel triste père eut Mirabeau. Le marquis de Mirabeau fait des livres, et il a un fils qui écrit. Je tremble pour ce fils. Il le voit, dès ses plus jeunes années, ouvert à toutes les connaissances, étudiant avec fougue, devançant camarades et maîtres, et déjà *pérorant*, comme dit le marquis, signe précurseur de l'éloquence; et il s'inquiète. Le nom du père va-t-il donc être effacé par celui du fils? « Tous mes malheurs, écrivait Mirabeau, viennent, dans leur première origine, d'avoir offusqué mon père, à qui j'ai dit, il y a plus de dix ans, avec l'ingénuité et l'imprudence de la jeunesse, ces mots

touchants et trop bien sentis : « Hélas ! quand vous n'auriez que de l'amour-propre, mes succès ne seraient-ils pas encore les vôtres? » Mirabeau se trompe en croyant ces mots touchants. Ils marquaient plus de pénétration que de sensibilité ; et le marquis, découvert dans son vice, ne manqua pas d'apercevoir, derrière la plainte du jeune homme, la sagacité de l'homme fait surprenant au fond du cœur d'un père la jalousie des succès de son fils.

L'écrivain redoutait de se voir surpassé ; l'*Ami des hommes* n'excluait de son amour universel que l'homme sorti de sa chair. Je me trompe : il en avait aussi exclu la femme qui le lui avait donné. La philanthropie, c'est l'humanité traitée comme l'algèbre. Je me défie de ce rêveur qui veut tant de bien à tout le monde : ses statistiques donnent du travail et de l'aisance à tous les gens valides ; il fait l'aumône spéculativement à tous les pauvres ; il guérit les malades ; il ouvre les prisons aux captifs corrigés ; l'ami des hommes a pris la place de la Providence. Mais regardez autour de lui. Je vois sa maison sans épouse et sans enfants ; l'aîné de ses fils, l'héritier de son nom, jeté au fond d'une *geôle bien fraîche*[1], y reste trois semaines, « sans papier, sans livres, sans chemises à changer, sans peigne, avec la fièvre et des crachements de sang[2]. » Il lui ôte jusqu'à sa part du travail que ses calculs avaient réparti entre tous : c'est un pauvre qu'il exclut de ses charités ; c'est un malade dont il abrége la vie ; c'est un homme libre dont il se débarrasse par la prison.

A quelle occasion le marquis de Mirabeau parle-t-il d'une *geôle bien fraîche, pour modérer l'appétit de son fils*, dit-il, *et amincir sa taille?* Mirabeau, entré au régiment

[1] *Lettres du marquis de Mirabeau à son frère le bailli.*
[2] *Lettres à Sophie.*

à dix sept ans, venait de perdre quarante louis au jeu. Et ce père, si délicat sur le bon usage de l'argent, dissipait sa fortune en plans économiques qui, dans une société mieux réglée, l'auraient fait interdire. Mais, comme il y allait pour lui d'un intérêt de vanité, sa ruine lui paraissait innocente; ne fallait-il pas soutenir ce titre d'*Ami des hommes?* C'est autre chose quand il s'agit de quarante louis perdus au jeu par son fils : il faut la prison pour faire justice de ce *misérable*, comme il l'appelle. Et encore la prison pourrait-elle s'ouvrir quelque jour au captif : l'exil vaudrait mieux : un *exil à jamais*, aux colonies hollandaises, eût donné à l'*Ami des hommes* la « sûreté de ne jamais voir reparaître sur l'horizon un malheureux né pour faire le chagrin de ses parents et la honte de sa race[1]. » Il balança entre la mortalité des bastilles et celle des Indes. On craint, en lisant plus avant dans sa correspondance, de trouver le philanthrope exprimant le regret de ne pouvoir faire mourir sur le gibet, dans la cour de son château, ce scélérat de dix-sept ans qui perd quarante louis au jeu.

Certes, il n'y a rien de moins excusable que la jeunesse de Mirabeau, traitant le mariage comme une intrigue galante, où il se jette par vanité, et dont il sort par dégoût; enlevant madame de Monnier et la faisant mourir de chagrin ; écrivant des livres obscènes, non pour vivre, car des écrits honorables y auraient suffi, mais pour être dissipateur jusque dans la misère ; débauché, libelliste, presque soupçonné d'être espion; épouvantant de ses excès les plus indulgents, et donnant crédit d'avance à toutes les calomnies futures. Mais, au lieu d'un père sans entrailles, qui n'est touché que des défauts de son fils, qui s'effraye

[1] *Lettres du marquis de Mirabeau à son frère le bailli.*

pour son autorité de ces premiers signes d'un caractère mâle, pour sa réputation de cette précocité de talent ; qui l'ôte des mains de précepteurs indulgents, coupables de ne pas le punir assez, pour le confier à un prêtre dur, avec charge de le *briser ;* qui le fait mettre à dix-sept ans dans une prison d'État pour une dette de quarante louis, et qui dépense trente mille livres pour le faire enlever de Hollande; qui, dans le même temps, plaide en séparation contre sa femme, et sollicite des lettres de cachet contre son fils, en regrettant de ne pouvoir se *démarier* ni se *dépaterniser :* au lieu de ce despote impitoyable, donnez à Mirabeau un père de moins d'esprit et de plus de sens, mêlant à de la sévérité contre ses défauts de la tendresse pour ses qualités, père enfin par ce sentiment de la paternité, le seul divin, puisqu'il est à la fois le plus raisonnable de tous, et le seul soustrait à l'empire de la raison : donnez-lui pour père, au lieu du marquis, le bailli son oncle, ce simple et vigoureux esprit, de qui le grand sens venait d'une grande bonté, et voilà toute cette jeunesse trop fameuse, dont les scandales pesèrent sur toute la suite de sa vie, écoulée dans la médiocrité des passions et l'ardeur du travail ; voilà toute cette activité tiraillée et exaspérée se portant sur quelque noble matière, se réglant et s'entretenant à la fois par quelque espérance de gloire dans la guerre ou dans les lettres. Les désordres de Mirabeau furent presque tous des révoltes. On ne peut l'accuser sans accuser la société où il vivait ; et, comme s'il eût dû servir d'emblème à cette révolution dont il allait être la plus grande voix, ses égarements ne furent que les excès peut être inévitables d'une légitime insurrection.

A la vérité, Mirabeau, élevé doucement dans la maison paternelle, ne voyant le mal de son temps que de loin et par la spéculation ; Mirabeau, ménagé par l'ordre de choses

qui devait succomber en 1789, aurait manqué à la Révolution. Qui sait même si ce tribun du peuple n'eût pas été le chef de la noblesse, et ne se fût pas arrêté, avec Cazalès et quelques autres de ce parti, au système de l'antique monarchie tempérée par la convocation régulière des états généraux? Né dans la noblese, supposez-le nourri par des mains douces dans les abus du privilége, quelle force et quel désintéressement d'esprit ne lui eût-il pas fallu pour haïr à cause des autres un régime qu'il aurait eu sujet d'aimer pour lui-même? Mais les souffrances de cet homme étaient nécessaires au grand dessein qui avait mis la Révolution de 1789 dans la succession des choses. Il fallait qu'il fût victime de l'ancienne société, pour la mieux combattre, et que le seul avantage qu'il en connût, la naissance, n'eût fait que le livrer au plus odieux de ses abus : l'autorité paternelle s'exerçant par des lettres de cachet. Les mœurs mêmes de la caste où il était né, l'orgueil du sang, la nécessité de faire des dettes au jeu, pour ne point paraître bourgeois, et de tuer un homme en duel, pour faire preuve de courage; la galanterie en public et la débauche entre quatre murs; ces mœurs dans lesquelles le précipitèrent, comme vers la délivrance, les duretés paternelles; il fallait qu'il en scandalisât les autres pour les faire haïr, et qu'il en souffrît lui-même pour haïr la caste où il les avait prises.

III

Quand il parut sur la scène, traînant après lui des dettes et des procès, marqué au front de la malédiction paternelle, fugitif de plusieurs bastilles, marié sans être chef de famille, amant dont les infidélités étaient meur-

trières, écrivain dont la plume passait pour vénale, on murmura autour de lui le nom de Catilina. Ce fut là le premier empêchement de sa vie publique et la première épreuve de son bon sens. On ne voyait dans sa jeunesse que le scandale; on n'y voyait pas l'oppression domestique qui l'avait causé. On fut injuste et méprisant. Les nobles le traitèrent comme ceux de Rome avaient traité Catilina : il leur parut un transfuge de leur rang, d'autant plus méprisable qu'ils élevaient plus haut le privilége qu'il avait abdiqué. Le clergé ne vit en lui qu'un libertin dangereux; et, quant à la bourgeoisie, si elle fut flattée de se recruter dans ce que la noblesse avait de plus éminent, elle lui préféra soit ceux qui sortaient de son propre sein, soit ceux de ses nobles alliés qui se recommandaient par plus de probité, sincère ou ambitieuse. La cour ne l'estima point, et ne le redouta même pas assez pour le dédommager de n'être pas estimé par le plaisir d'être craint. Il se vit dans son pays seul et le premier, discréditant ses qualités par sa vie, et rendant suspecte la vérité en la faisant passer par sa bouche. Cette défiance persista dans le temps même que Mirabeau paraissait conduire l'Assemblée : on y voyait à la fois tous ses avis accueillis et une résistance sourde à sa personne; la même assemblée, qu'on accusait de le suivre jusque dans ses contradictions, trouva dans ses rangs quarante-trois présidents avant de se résigner à lui.

Cet admirable bon sens en fut-il un seul moment troublé? Mirabeau, tout-puissant pour la cause qu'il défendait, mais impuissant pour lui-même, ne pouvant ni persuader à ceux qu'il voulait sauver qu'il pouvait les perdre, ni inspirer confiance à ceux qui lui obéissaient, semblable à un général que ses soldats surveillent tout en le suivant, Mirabeau s'aigrit-il? Par boutades peut-être, et quand la

défiance de la cour avait été impertinente ou celle de l'Assemblé brutale; mais point avec suite, ni dans les moments de danger; et, s'il rendit quelquefois la pareille aux personnes, il n'immola jamais les principes à ses ressentiments. Il savait même s'en vouloir de cette défiance dont il était l'objet; il rendait cet hommage à la morale de courber sous ses jugements cette tête qui ne s'abaissait devant personne. En quel pays, à quelle tribune ouït-on jamais un orateur absoudre en termes plus nobles l'opinion de ses injustices? « Sans doute, disait-il, dans le cours d'une jeunesse très-orageuse, par la faute des autres, et surtout par la mienne, j'ai eu de grands torts, et peu d'hommes ont, dans leur vie, donné plus que moi prétexte à la calomnie, pâture à la médisance; mais, j'ose vous en attester tous : nul écrivain, nul homme public n'a plus que moi le droit de s'honorer de sentiments courageux, de vues désintéressées, d'une fière indépendance, d'une uniformité de principes inflexible. Ma prétendue supériorité dans l'art de vous guider vers des buts contraires est donc une injure vide de sens, un trait lancé de bas en haut, que trente volumes repoussent assez pour que je dédaigne de m'en occuper [1]. »

Voilà un bel exemple de confession pour les hommes à qui de grands services ont donné le droit de se faire pardonner des fautes. Nier qu'on en ait fait, c'est de l'audace qui n'impose à personne; avouer ses fautes est d'un grand cœur, et, dans un homme politique, c'est la marque d'un suprême bon sens; car les plus honnêtes gens même excusent celui qui se donne tort, et le relèvent bien plus qu'il ne s'est abaissé. Si quelque chose fit des amis à Mirabeau parmi les membres honnêtes et désintéressés de

[1] Séance du mardi 18 août 1789. Discours sur la Déclaration des droits.

l'Assemblée, ce fut assurément cette confession, où les qualités dont il se loue ne semblaient que la réparation des fautes dont il s'accuse.

Dans le privé, ses aveux allaient plus loin. « Je paye bien cher les fautes de ma jeunesse, disait-il. Pauvre France! on te les fait payer aussi. » Et un autre jour : « Oh! que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à la France! » A l'époque de sa présidence, il disait à M. de Crillon : « Je pourrais expliquer mes désordres, mais je ne veux jamais les excuser[1]. » Et à Cabanis, qui lui parlait de sa gloire, à Auteuil : « Oh! si j'eusse apporté dans la Révolution une réputation semblable à celle de Malesherbes! quelles destinées j'assurais à mon pays! quelle gloire j'attachais à mon nom! » La gloire qu'il rêvait n'était pas possible, même avec les vertus de Malesherbes unies aux talents de Mirabeau : celle dont lui parlait Cabanis et dont un si noble sentiment l'empêchait alors de se contenter, celle de l'orateur et de l'homme d'État, n'est-elle pas relevée par ce touchant mérite du repentir que Bossuet met quelque part au-dessus de l'innocence?

Sa nomination tardive à la présidence ne fut pas le résultat d'un vote spontané, mais le prix d'un arrangement qui devait lui donner pour successeur Duport. Mirabeau en eut l'obligation à la Fayette, qu'il n'aimait pas. La raison de l'Assemblée nationale lui appartenait : les cœurs lui restaient fermés. On l'écoutait avec transport; mais il fallait une intrigue pour arracher un suffrage qui s'adressât à sa personne. Il s'ajoutait d'ailleurs à cette défiance l'envie, qui pouvait se cacher sous le manque d'estime. Que de causes de trouble pour une raison moins forte! Illusion des succès de tribune, qui auraient pu le tromper

[1] Rapporté par M. Droz dans son excellente *Histoire du règne de Louis XVI*.

sur sa puissance; aigreur des obstacles; haine peut-être contre des rivaux qui ruinaient ses opinions par sa vie. Mirabeau résista. Il avait raison de dire à son valet de chambre : « Soulève cette tête, tu n'en porteras pas une pareille. » En est-il une seule, dans l'histoire des grandes intelligences, où il y ait eu à la fois plus de mouvement et de mesure, plus de passion et de raison?

IV

Mirabeau ne fut pas tout d'abord le premier homme de l'Assemblée constituante. Ses premiers actes sont à la fois marqués de fougue et d'hésitation. Ses premières paroles sont un peu déclamatoires: « Catilina est-il à nos portes? » et d'autres de ce genre. Il y manque tout ensemble la règle et la décision. On le cherche dans de grandes circonstances, il est absent ou muet; on le voit dans de moindres, s'agitant et inefficace. Un homme lui est alors très-supérieur, mais pour quelques semaines seulement; génie singulier, que trois ou quatre paroles à jamais mémorables épuisent, et qui semble avoir consumé son intelligence à les concentrer et à leur donner une force d'explosion qui emportera tout. Cet homme, c'est l'abbé Sieyès. Le tiers état s'étonnait de n'être encore qu'un ordre. Sieyès, dans cet étonnement, devine son ambition; il l'avertit de lui-même par ce mot sublime : « Qu'est-ce qu'a été le tiers état jusqu'ici? Rien. Que veut-il être aujourd'hui? Tout. » Le 10 juin 1789, en entrant dans l'Assemblée, il dit : « Coupons le câble, il est temps. » Et il fait la motion de déclarer « que l'Assemblée ne peut plus attendre dans l'inaction les *classes privilégiées*, sans se rendre coupable envers la nation; et que, dans une heure, il sera

procédé à la vérification des pouvoirs, et donné défaut contre les non comparants. » Le 16, il propose à l'Assemblée de prendre le nom d'*Assemblée nationale*. Il n'y vint pas tout d'un coup, mais en passant par une de ces dénominations analytiques, qui définissent et qui, par cela même, provoquent la contradiction[1]. On attaquait en effet sa définition ; il la retire et y substitue *Assemblée nationale*, qui tranchait tout. Chose étrange! Mirabeau, qui avait déjà prononcé le mot dans un de ses discours, en eut peur, quand Sieyès le créa, en l'appliquant si à propos. Il se déroba au vote qui consacrait ce titre, et ses amis eurent à dire que, son nom ne figurant pas sur la liste des opposants, il avait dû vôter avec la majorité.

Quinze jours après, on délibérait sur la question des mandats impératifs. L'Assemblée penchait pour l'opinion qui les déclarait nuls. Mais les plus hardis n'osaient aller jusqu'à délier les députés à l'égard de leurs bailliages. Les uns voulaient inviter, les autres sommer les électeurs de rendre la liberté à leurs élus. Le 8 juillet, Sieyès supprimait le débat même, en proposant de déclarer « qu'il n'y avait lieu de délibérer. » Et sept cents voix contre vingt-huit votaient sa motion.

C'est ainsi que, par une suite d'affirmations fières et laconiques sur toutes les questions douteuses, ce hardi et profond esprit constituait l'Assemblée nationale.

A partir de cette époque, il s'efface. Sa réputation de penseur et de publiciste le désignait pour le travail de la constitution. L'instinct de l'Assemblée, qui retenait Mirabeau dans les rangs actifs, envoyait Sieyès au comité chargé de préparer ce travail. C'est là que Sieyès, retiré

[1] Il avait dit d'abord : *l'assemblée des députés connus et vérifiés de la nation française*. Mirabeau avait raison d'appeler cela un logogriphe.

des débats journaliers comme au fond d'un sanctuaire, donnait le jour à sa plus glorieuse pensée : la division de la France par départements. Il avait appris à la nation, par son fameux écrit sur le tiers état, qui elle était, où elle était; par ses motions sur la réunion des trois ordres et sur les mandats, qui la représentait, qui avait droit de parler en son nom : sa division par départements traçait la carte de la France nouvelle, et en appropriait, pour ainsi dire, la géographie politique à l'unité, à la liberté qu'elle venait de conquérir. Sieyès fit plus qu'attaquer l'ancien régime, il le nia. Il ne prouva pas le nouveau, il l'affirma. Aucun homme ne s'éleva plus haut et ne disparut plus vite. Je le vois un moment planer au-dessus de la France régénérée, déployant, en manière d'étendard lumineux, ces sublimes formules auxquelles la nation se reconnut de tous les points du territoire; puis l'ombre succède, et Sieyès, redescendu sur la terre, n'est plus qu'un grand nom sous lequel marche avec embarras un personnage douteux, qui en paraît accablé. On lui demande encore des oracles; il ne répond que par des rêveries. Enfin, consul un moment avec le général Bonaparte, il tourna sur lui-même cet esprit d'observation et d'analyse qui lui avait révélé avant tous les autres la Révolution; il vit qu'il ne pouvait y avoir partage de pouvoir entre un rédacteur de constitution et un général heureux; il céda sa place au prix d'une oisiveté opulente, et se survécut quarante ans.

V

En même temps que le rôle de Sieyès finissait, celui de Mirabeau avait commencé. Sieyès n'eut pas d'égal tant qu'on se tint sur les cimes des principes constituants;

mais, le jour où la délibération se confondit avec l'action, où il fallut, après la destruction légale du passé, organiser le présent, la première place fut à Mirabeau. Le coup d'œil qu'avait eu Sieyès pour la théorie, Mirabeau l'eut pour la pratique. Tandis que Sieyès, répondant à Dreux-Brézé, se borne à dire froidement : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier ; » affirmant ainsi le droit des communes en présence du pouvoir qui se croyait encore dans le passé, la réponse de Mirabeau est ce droit même qui s'exerce déjà et qui menace.

Dans une transparente allusion à Sieyès, où perçait peut-être le dépit, Mirabeau comparait le métaphysicien saisissant, dans la méditation du cabinet, la vérité abstraite, à l'homme d'État qui l'applique malgré les difficultés et les obstacles. « Il y a cette différence, disait-il, entre l'instructeur du peuple et l'administrateur politique, que l'un ne songe qu'à ce qui est, et que l'autre s'occupe de ce qui doit être[1]. » Le portrait du métaphysicien était vrai de Sieyès ; celui de l'homme d'État, de Mirabeau.

Nul n'avait mieux saisi que Sieyès l'état de la France aux approches des États généraux, ni fait une synthèse plus complète et plus claire d'éléments mieux analysés. Il unissait à l'observation qui découvre et démêle les choses, la fermeté d'esprit qui conclut. Mais on lui fit tort en lui demandant le talent qui organise. Quand il fut transporté du domaine de l'observation dans le gouvernement, il s'égara. Les habitudes rigoureuses de son esprit le rendant peu propre aux idées de transaction, il se jeta dans les opinions extrêmes par l'impossibilité de n'être pas absolu. Il s'y mêlait, dit-on, quelque dépit de la faveur que savait concilier aux idées modérées et pratiques l'éloquence (

[1] Séance du 15 juin 1789.

Mirabeau. Mais à quoi bon chercher ses mobiles dans ses arrière-pensées, quand sa conduite s'explique si bien par son tour d'esprit? Sieyès n'avait pas tout le bon sens qui fait la supériorité de l'homme d'État. D'autres lurent mieux que lui au fond du cœur humain, où s'apprend le secret, non-seulement des actions individuelles, mais des révolutions des empires.

C'est dans ce livre que Mirabeau avait étudié les causes des entraînements au sein des assemblées délibérantes, des passions aveugles dans la multitude, des préjugés dans les cours; son bon sens n'était que la connaissance profonde du cœur humain. Il avait en lui la mesure de toutes les personnes et de toutes les choses. Orateur, il avait vu l'effet de la parole sur les hommes, et quel monstre à mille têtes devient une assemblée, même de gens de choix, quand il y éclate une panique d'espérance ou de crainte; ami du peuple, il savait jusqu'où vont les défiances de ce peuple contre ceux qu'il hait, et combien il hait à la légère; noble, il avait deviné, par les préjugés d'un gentilhomme de province, tout ce qu'en engendrent les cours; homme, résumant en lui toutes les puissances et tous les contrastes de la nature humaine, il savait y distinguer les besoins permanents des caprices, et, jusque dans la fièvre du changement, il discernait les instincts qui persistent et qui rétablissent certaines choses par les mains mêmes qui les ont détruites. Aussi, tandis que Sieyès, retiré à l'écart, bâtissait des constitutions d'après les lois de la logique, Mirabeau, au plus épais des combattants, en contact avec toutes les passions aux prises, lui-même les éprouvant presque toutes, tour à tour révolutionnaire et royaliste constitutionnel, pourvoyait au présent et fondait l'avenir.

Oui, c'est là sa gloire. Il ne voulut détruire que ce qui

devait être détruit, et ce qu'il voulut fonder a seul survécu. Toutes ses opinions font des ruines nécessaires, ou posent des fondements durables. Nul dans l'assemblée constituante n'est plus révolutionnaire que Mirabeau; mais nul ne l'est avec moins d'illusion et de colère. Il avait toute l'ardeur du rôle sans en avoir l'exaltation. Ainsi il n'assista pas à la scène de la nuit du 4 août, où les nobles, qui devaient émigrer quelques mois après, firent à la patrie le sacrifice de tous leurs privilèges. Il regrettait qu'on n'y eût pas mis plus de lenteur, et que les arrêtés n'eussent pas été précédés d'une discussion, où le sacrifice, fait avec plus de sang-froid, eût laissé moins de regrets à ceux qui le firent, et rendu plus reconnaissants ceux qui en profitèrent. Il eût voulu, au lieu d'un coup de tête, même généreux, un acte de justice s'accomplissant, non par acclamation, mais par réflexion.

De même il n'approuva pas la parodie de cette scène fameuse, le 19 juin 1790, quand tous les titres de noblesse furent supprimés. « Que tous les hommes, écrivait-il alors, soient égaux devant la loi; que tout monopole, surtout moral, disparaisse : le reste n'est que déplacement de vanité. » Grande vérité, et que la suite n'a que trop prouvée. Quel a été le fruit de cette décision du 19 juin? La veille, il n'y avait qu'une noblesse; moins de quinze ans après, il y en avait deux : l'ancienne reprenait ses titres, et la nouvelle se glissait hors des rangs de cette bourgeoisie qui avait battu des mains à la destruction de l'ancienne, et qui, le lendemain du 19 juin, appelait Mirabeau du nom de Riquetti l'aîné, désorientant, disait celui-ci, l'Europe accoutumée au nom de Mirabeau. Ne dit-on pas qu'il s'en forme une troisième, dont les titres s'évaluent à la caisse du sceau?.. La nuit du 4 août, à laquelle on a fort à tort comparé le 19 juin, affranchissait

les personnes et les terres, et fondait l'unité du pays; le 19 juin ne fit qu'élever le prix de titres abandonnés avec trop d'éclat, et la vanité trouva encore son compte à faire croire que ce qu'elle sacrifiait par dévouement devait être d'une inestimable valeur. Il y a deux sortes de choses également indestructibles : celles qui sont fondées sur la raison, et c'est pour cela que les décrets de la nuit du 4 août subsistent; celles qui ont la vanité pour principe, et c'est pour cela que les décrets du 19 juin ont été rapportés.

VI

Le lendemain de la mort de Mirabeau, on lisait dans un article de Marat, intitulé *Oraison funèbre de Riquetti*, ce passage, où le génie de la destruction et du nivellement sans bornes rendait, sans le vouloir, le plus éclatant hommage au génie de l'organisation et de la vraie égalité : « Peuple, c'est à lui (Riquetti) que tu dois tous les funestes décrets qui t'ont remis sous le joug et qui ont rivé tes fers : celui de la loi martiale, celui du *veto* suspensif, celui de l'initiative de la guerre, celui de l'indépendance des délégués de la nation, celui du marc d'argent, celui du pouvoir exécutif suprême, celui de la félicitation des assassins de Metz, celui de l'accaparement du numéraire par de petits assignats, celui de la permission d'émigrer accordée aux conspirateurs. » Prenons Marat au mot : oui, c'est là un beau texte d'oraison funèbre. Il n'est pas un de ces actes qui ne fût, ou le meilleur expédient pour résoudre des difficultés pressantes, ou une théorie toujours applicable, soit de gouvernement, soit de liberté. La loi martiale sauvait de

l'ordre tout ce qu'il était possible d'en sauver. La création des assignats, limitée, comme le voulait Mirabeau, à une somme équivalente aux biens du clergé, épargnait à la révolution la honte de débuter par la banqueroute. Rien n'était plus propre à maintenir la discipline dans l'armée que de déshonorer la révolte en approuvant publiquement la répression. Et, pour parler des théories, quelle est la monarchie constitutionnelle, quel est le pouvoir exécutif quelconque qui soit possible sans le *veto*, sans le droit de la paix et de la guerre? Enfin, quoi de plus sage que de vouloir pour les délégués de la nation la plénitude d'indépendance du pouvoir qui les délègue?

Le grand sens qui marque tous ces actes n'inspira pas moins bien Mirabeau dans la question de l'émigration. Il ne voulut pas qu'à quelques mois d'une Déclaration des droits de l'homme qui laissait chacun libre de disposer de sa personne, le droit de sortir des frontières fût interdit aux citoyens. Ce n'est pas à la loi, en effet, c'est à la patrie elle-même, par la sagesse de son gouvernement, par la sécurité qu'elle offre à tous, à retenir ses citoyens dans son sein. L'émigration est sans doute un abus de la liberté individuelle; mais la moitié du tort en revient au gouvernement, qui, pour enchaîner au sol des citoyens que chassent ses mauvaises lois, ne sait que les mettre en état de siége. La patrie ou la mort vaut la fraternité ou la mort : c'est du même code. Déclarer que les citoyens sont libres d'émigrer, mais qu'il n'est pas permis à un gouvernement de rendre l'émigration nécessaire et innocente, voilà le vrai, et Mirabeau s'y tint. Et je me joins à ceux qui l'applaudirent quand il s'écria : « Si vous faites une loi contre les émigrants, je jure de n'y obéir jamais! » On ne quitte sa patrie que pour sauver sa foi ou sa tête; et, quels que soient les torts de l'émigration, ils n'absol-

vent pas la société qui réduit ses membres à s'expatrier.

C'est l'instinct de cette vérité, c'est peut-être la secrète conviction que les nécessités ou les fautes de la révolution avaient rendu mortel à beaucoup de personnes le séjour de la patrie, qui fit ajourner par l'Assemblée nationale la discussion d'une loi sur l'émigration. Mais cette réserve ne pouvait pas convenir aux jeunes membres de l'Assemblée législative. Nourris de l'idée que la patrie ne peut mal faire, et que, « s'il peut être permis à l'homme qui a germé sous le despotisme obscur de l'inquisition espagnole d'aller sous un climat plus heureux chercher l'air de la liberté, il y avait trahison, infidélité, *fuite banqueroutière* à quitter une patrie qui tendait les bras aux émigrés[1], » ils trouvèrent le crime d'autant plus grand que la patrie leur paraissait plus belle, et ils firent contre l'émigration un décret qui la précipita des intrigues de Coblentz dans la guerre civile ouverte.

Dans cette oraison funèbre de Mirabeau, est-il quelque acte que Marat ait approuvé? Cela nous réglerait dans le compte à faire des fautes de Mirabeau. Tout acte qu'aurait loué cet homme pétri d'illusions, de haine et de colère, serait nécessairement malheureux ou coupable. Mais non. Mirabeau a échappé à l'approbation de Marat. Toute la complaisance de l'*ami du peuple* pour cette grande mémoire ne va qu'à dire que, « si Mirabeau éleva la voix en faveur du peuple, ce fut dans les cas de nulle importance. » C'était sans doute aux yeux de Marat *cas de nulle importance* que l'adresse au roi pour le renvoi des troupes; que la proposition de déclarer la nation propriétaire des biens du clergé; que les motions ou adresses pour commencer la vente de ces biens; pour demander au

[1] Discours de Vergniaud, séance du 25 octobre 1791.

roi le renvoi des ministres; pour déclarer Condé traître à la patrie, s'il ne déchirait son manifeste; pour changer le pavillon de la marine; pour supprimer les substitutions; pour mettre à la charge de la nation les frais de la démolition de la Bastille; pour défendre la constitution civile du clergé; et d'autres de moindre importance, dans lesquelles Mirabeau sut être révolutionnaire en restant modéré. C'est même ce qui se mêlait de modération imperturbable à ces actes sur des faits si brûlants qui les recommandait si mal aux yeux de Marat; outre l'impardonnable affront que lui avait fait Mirabeau en proposant l'ordre du jour sur des paroles de sang que ce misérable avait écrites contre lui [1].

Marat n'a pas eu de coup d'œil : sa haine l'eût mieux inspiré en lui révélant quelque chose à louer dans la vie de Mirabeau; car l'éloge de Marat déshonorait. Mirabeau, il faut le dire, en courut le risque. L'*ami du peuple* eût pu goûter la justification du pillage de l'hôtel de Castries [2], les menaces contre Foucault [3], et cette apostrophe de factieux au côté droit qui riait d'un de ses exordes : « Je vous jure qu'avant que j'aie cessé de parler, vous ne serez pas tentés de rire [4]. » Marat eût approuvé la pensée d'ôter le droit de confesser aux ecclésiastiques

[1] C'est à l'occasion d'un des actes qui font le plus d'honneur à Mirabeau, le projet de licenciement et de recomposition de l'armée, que Marat écrivait : « Si les noirs et les ministres gangrenés et archigangrenés sont assez hardis pour le faire passer, citoyens, élevez huit cents potences, pendez-y tous ces traîtres, et à leur tête l'infâme Riquetti l'aîné. » Mirabeau fit passer à l'ordre du jour sur ce qu'il appelait *ce paragraphe d'homme ivre*.

[2] Séance du 13 novembre 1790.

[3] Même séance.

[4] Ce début était en effet fort emphatique. « J'ai ressenti, je l'avoue, les bouillons de la furie du patriotisme jusqu'au plus violent emportement. » Séance du 21 octobre 1789.

qui n'auraient pas prêté le serment civique; il se fût presque reconnu dans Mirabeau excusant le double meurtre de Foulon et de Berthier, et écrivant cette phrase cruelle : « Il faut s'endurcir aux malheurs particuliers, et l'on n'est citoyen qu'à ce prix[1]. » S'il était vrai surtout que ce fût par dépit d'avoir vu repousser ses offres de service à la cour, il y aurait eu un jour où Mirabeau mérita d'être loué par Marat.

Si Mirabeau ne sut pas toujours résister à l'emportement, il ne se défendit pas toujours de l'illusion. Ce fut une grave erreur de vouloir que l'administration à tous ses degrés fût élective; ce fut une folie d'étendre le principe de l'élection à la justice, et de faire nommer le juge par le justiciable. Je sais que, dans la défiance superstitieuse qu'inspirait le pouvoir exécutif, l'idée de tirer tous les pouvoirs de l'élection était populaire. Mais l'homme qui avait eu le courage de se faire accuser de trahison dans la question du *veto* et du droit de la paix et de la guerre, était digne de défendre le principe de l'institution des juges par le pouvoir exécutif, avec les garanties de l'inamovibilité. Dans cette circonstance, le bon sens de Mirabeau s'obscurcit et céda aux préjugés de l'opinion.

VII

Un examen détaillé de ses actes ferait trouver d'autres fautes, soit d'emportement, soit d'illusion. Mais, hors des points importants, sur lesquels tous les bons esprits sont d'accord, les reproches comme les éloges deviennent peu sûrs, à cause de la diversité des opinions, et risquent de

[1] *Lettre à ses commettants.*

n'être que des préjugés personnels. Il est même de convenance et d'équité, dans nos jugements sur les hommes dont les actes et les paroles ont produit des effets si contraires, et jamais le bien sans quelque mal, de retenir quelque chose de notre admiration ou de notre sévérité; car, pour vouloir trop les servir, nous leur ôtons quelquefois des amis; ou, si nous sommes trop sévères, on nous l'impute à vanité ou à pruderie; outre que ce qu'on dit de trop affaiblit ce qu'on a dit de vrai. Je n'ai pas prétendu faire de Mirabeau un esprit ni un cœur infaillibles; mais je crois ne rien outrer en disant que personne de son temps, parmi ceux qui portèrent le poids de ce qui s'accomplissait, ne fit moins de fautes, et ne fut plus souvent dans la vérité.

Je ne parle pas des personnes de la cour. Un des effets de la défiance publique, c'est de troubler le sens de ceux contre qui elle s'acharne. Il eût fallu des héros à la cour pour garder un sens ferme et des intentions immuables au milieu de cette peur universelle de la trahison. L'épreuve était trop forte pour des hommes, et j'avoue qu'en lisant les annales de la révolution française, j'ai besoin de personnifier dans cette cour toutes les cours absolues pour être révolutionnaire sans scrupule, et pour ne pas me reprocher le plaisir que j'éprouve, en pieux enfant du tiers, à la voir vaincue. Quant aux ministres qu'elle employa, souvent placés entre deux défiances, celle de l'opinion et celle de la cour; ne pouvant calmer l'une sans aigrir l'autre; tour à tour servant mal pour être populaires, ou se rendant odieux à l'opinion pour vouloir trop bien servir, ils firent des fautes par tout le monde et contre tout le monde.

D'autres préjugés, la même fausseté de position empêchaient les membres du côté droit de l'Assemblée, non-

seulement d'être justes envers la révolution, mais même de la comprendre. Ils crurent que ce n'était qu'une émeute prolongée; et, pour en précipiter la fin, ils lui cédèrent en des choses qu'ils trouvaient injustes, ce qui l'irrita davantage; car céder sans combat trahit le dédain pour l'adversaire, tandis que résister prouve qu'on l'estime. « Ils n'écoutaient pas, dit le marquis de Ferrières; ils riaient, parlaient haut.... sortaient de la salle quand le président posait la question, invitant les députés de leur parti à les suivre, ou, s'ils demeuraient, leur criant de ne point délibérer[1]... » Insensés, qui auraient peut-être rendu la révolution généreuse en la combattant, et qui la rendaient violente en l'insultant!

Je ne parle pas non plus de la poignée d'hommes qui, dans je ne sais quel coin du côté gauche, rêvaient la république. Quoique une opinion récente leur ait donné la gloire d'avoir eu seuls le sens de la révolution, et un esprit de prophétie qui prévoyait la fin de cette laborieuse et impossible transaction entre la révolution et l'ancienne monarchie, je veux bien les regarder comme les coins de fer de la nécessité, mais je ne veux pas accorder qu'ils aient vu le plus juste, ni qu'ils aient le moins failli. L'édifice qu'ils ont voulu élever a croulé sur eux; celui qu'ils ont voulu détruire est resté debout. Non, leurs sombres expériences n'étaient pas de la divination. Non, vous n'arracherez pas au genre humain l'aveu que Marat, qui demandait la dictature et l'extermination, et Robespierre, qui les pratiqua, ont été des grands hommes. La nécessité n'est pas plus le génie que la vertu.

On ferait donc un médiocre honneur à Mirabeau en disant qu'il eut plus de bon sens et qu'il fit moins de fautes

[1] *Mémoires du marquis de Ferrières*, liv. VII.

e la cour et les deux partis extrêmes de l'Assemblée. ›st dans le parti de la monarchie constitutionnelle, le ıl qui fût dans les voies de l'avenir, qu'il faut chercher i comparer à Mirabeau.

Les plus près de lui, dans la droite, Malouet et Mounier, ›rits distingués, cœurs honnêtes, n'étaient que des imieurs. Épris de la forme anglaise, ils avaient le double 't de croire qu'une nation peut calquer son gouverne›nt sur celui d'une autre; et, quant à la France, que les sses vaincues, que les morts du 14 juillet et du 4 août ıvaient fournir la matière d'une chambre aristocraue. Ils donnèrent plus d'une fois de bons avis; mais, nme on y apercevait plus d'attachement à la royauté tique que d'intérêt pour des libertés inconnues, ces avis 'ent toujours inefficaces et le plus souvent suspects.

D'autres erreurs, d'autres fautes, égarèrent le parti qui ılait à la fois la révolution et la royauté, mais la royauté ır la révolution. Trois mobiles déterminèrent presque ıtes ses résolutions : le goût des théories, la défiance ıtre la cour et l'amour de la popularité.

La métaphysique du Contrat social faisait le fond de ıte leur politique. C'était le temps où une sculpture à la ›de représentait Jean-Jacques Rousseau, assis sur un ro›r où croissait la sensitive, et méditant le *Contrat social*, rouleau de papier à la main sur lequel on lisait cette xime : « Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa quaı d'homme, aux droits de l'humanité, même à sesders. » Les emblèmes étaient la Liberté, la Vérité, l'Amour la patrie, l'Éloquence, figurée par un foudre. Il y eut qu'à cinquante-six orateurs inscrits pour proposer des ›jets de *déclaration des droits de l'homme*. Chacun avait ien, et tous voulaient le placer en tête de la constitution. vain Malouet faisait voir avec beaucoup de force l'in-

conséquence d'ouvrir par une déclaration de droits une constitution qui devait régler, qui allait sans doute limiter ces droits ; en vain Mirabeau insistait sur les difficultés d'un exposé destiné, disait-il, à servir de préambule à une constitution qui n'était pas connue : les discours étaient prêts, et les discours prêts ne se rendent guère ; l'immense majorité d'ailleurs ne trouvait rien de plus pressant que cette déclaration. On fut pourtant effrayé de s'engager dans cinquante-six discours. Un membre proposa de n'accorder à chaque orateur que cinq minutes. « Cinq minutes, s'écriait Rabaut Saint-Étienne, pour délibérer sur des lois que tout l'univers va blâmer ou approuver ! » L'assemblée réduisit à dix le nombre des orateurs qui seraient entendus, et à trois les projets entre lesquels elle aurait à choisir. Mais l'idée de faire précéder la Constitution de la Déclaration des droits prévalut. La Fayette avait apporté cette chimère d'Amérique : beaucoup crurent qu'elle venait, comme un oracle, du fond de ses forêts vierges, et que c'était le cri de l'homme de Jean-Jacques, sorti parfait des mains de la nature, qui réclamait contre la tyrannie des sociétés civilisées.

La défiance contre la cour n'était pas moins générale dans ce parti que le goût pour les théories. Sincère chez le plus grand nombre, parce que la cour n'y donnait que trop sujet, il fallait, pour être accrédité, en affecter plus qu'on n'en avait, et c'était le lieu commun de tous les discours d'insulter les ministres et de faire quelque allusion outrageante aux courtisans. On n'eût pas osé louer le roi sans déshonorer son entourage. C'est par là que le côté gauche se distinguait du côté droit. Mais, comme il arrive, la défiance contre la cour déshabituait du respect pour la monarchie ; des personnes, elle s'étendait peu à peu aux principes ; et quand la royauté avait besoin d'aide, on la laissait dans le péril,

pour n'avoir pas à défendre la cour en même temps que le roi. C'est ainsi que les royalistes constitutionnels préparaient les voies à la république.

Ils n'y aidèrent pas moins par leur amour pour la popularité. Jusque-là on n'avait connu la popularité que par le succès des ouvrages d'esprit, au théâtre, dans les salons. On était plutôt à la mode que populaire. Mais la popularité par le peuple, cette passion de la foule pour un orateur aimé, cette royauté d'un moment sur les âmes, tout cela était nouveau, et il ne faut pas s'étonner que les premiers qui goûtèrent à cette boisson inconnue en aient été enivrés.

Des trois faiblesses des royalistes constitutionnels, la dernière est celle que j'excuserais le moins. L'enthousiasme pour les théories est une noble passion; c'est l'amour de la vérité qui se trompe d'objet; j'y vois de la foi et du dévouement. La défiance contre la cour était trop justifiée pour n'être pas pure. Mais dans l'amour de la popularité, la vanité dominait; le succès devenait plus nécessaire que la vérité; la cause passait après la faveur de la personne. Il y avait d'ailleurs, dans cette foule qui donnait la popularité, tant de mauvaises passions, le soupçon, la haine, la vengeance, un commencement de goût pour le sang, qu'il n'était guère possible de rechercher son suffrage innocemment. Plusieurs des plus honnêtes gens d'alors firent de grandes fautes pour l'obtenir; sous la Législative, on fit des bassesses. C'est qu'il se mêle à l'amour de la popularité encore plus de peur des attaques que d'ardeur pour la louange. Que de nobles esprits que devait corrompre la crainte, soit des sarcasmes meurtriers de Camille Desmoulins, dont la mort touchante a fait exagérer le talent et excuser les excès, soit des menaces féroces de ce rêveur sanguinaire qui a fait douter si l'assassinat n'avait pas été un jour légitime! On en vit, que le péril cer-

tain devait relever jusqu'à l'héroïsme, s'avilir devant le péril douteux, et tel craindre la plume de Marat, qui devait regarder sans peur l'échafaud.

Mirabeau n'eut aucune de ces faiblesses. La mort, qui le surprit dans son lit, l'eût-elle trouvé ferme sur l'échafaud des Girondins? Qui peut en douter? Mais, certes, il n'y eût pas été amené par le désir de plaire à Marat, ni par le besoin de le conjurer. Marat n'eut pas l'honneur d'irriter Mirabeau. Mirabeau le qualifia un jour froidement d'*homme ivre*, et n'en parla plus. Il ne lui fit pas l'honneur de demander justice de ses outrages; il ne lui envoya pas même son mépris, le gardant pour une meilleure occasion, et ne voulant pas que Marat pût se vanter d'avoir excité une passion quelconque dans cette âme dont tous les mouvements étaient des passions. Mirabeau eut cet avantage sur tous les royalistes constitutionnels, qu'il ne connut de la popularité ni ses étourdissements ni ses peurs. Au lieu d'en être esclave, il s'en servit. Pour les autres, c'était une puissance extérieure dont ils se faisaient les courtisans; pour lui, c'était son ouvrage, sa chose, un effet dont la cause était en lui et dont il entendait bien rester maître; et, comme s'il eût voulu prouver qu'elle lui appartenait en propre, il se la conciliait par les opinions les plus contradictoires, et de ce qui devait amener la disgrâce il tirait le triomphe.

A côté de Necker enivré des ovations de son rappel, qui abandonne le roi pour garder la faveur de la foule; de la Fayette, qui paraît n'aimer que pour la popularité toutes les belles causes auxquelles il attacha sa vie, et qui doute de la vérité et de la vertu quand elles ne sont pas populaires; de Barnave, qui fait à cette idole des sacrifices qu'il expie par sa noble mort, Mirabeau traite la popularité comme l'argent; il en dépense plus qu'il n'en gagne.

Si parfois il s'expose par des excès à un redoublement de faveur, il se venge de la foule qui les applaudit, en lui arrachant des battements de main pour une conduite qui les répare. Les femmes des 5 et 6 octobre, envahissant la salle des séances de l'Assemblée nationale, veulent l'entendre parler : elles demandent *notre petite mère Mirabeau*. « Je voudrais bien savoir, leur dit-il, comment on se donne les airs de venir troubler nos séances. » Il n'ajoute pas un mot de plus, et il se rend populaire par ce courageux mépris pour la popularité.

On a vu, dans ce que j'ai rapporté des discours sur la Déclaration des droits, ce qu'il pensait de ces théories dont l'immense majorité de l'assemblée était dupe. Forcé, au nom du comité des cinq, de rendre compte d'un projet de déclaration, il essaya d'abord de refroidir l'assemblée en exposant la difficulté du travail, l'inconvénient de faire une déclaration des droits pour une constitution encore inconnue; de proclamer, en temps d'orage, des principes qui, vrais en eux-mêmes, étaient inopportuns. Il contrariait un entraînement; on l'accusa ; on s'écria qu'il abusait de ses talents : il ne se rebuta point; mais il n'osa pas (nul ne l'eût osé) attaquer l'utilité d'une déclaration des droits. Il fit même la concession qu'elle était nécessaire, qu'elle devait être *partie intégrante et inséparable de la constitution;* espérant, par ces caresses au préjugé universel, en faire ajourner le vote. Les attaques personnelles, les cris redoublèrent; l'assemblée était impatiente, elle voulait protester avec éclat contre le passé ; elle était touchée de la gloriole de rappeler à tous les peuples leurs droits naturels; on passa outre. La discussion fut longue, souvent puérile. A chaque pas qu'on faisait dans l'exposition des droits de l'homme, on était frappé de l'abus que le citoyen en peut faire; on cherchait des droits, et on

ne rencontrait que des devoirs; on rêvait l'homme libre de la nature, et on ne voyait que l'homme lié par l'état civil. Cependant l'assemblée s'y entêta. Une Déclaration des droits fut votée, à quelques articles additionnels près, dont on remit le vote après la constitution. Louis XVI n'y donna pas d'abord sa sanction, disant fort sagement que les lois à intervenir étaient nécessaires pour fixer le sens de certains principes. On ne s'y attacha que plus fort, la défiance s'en mêlant. Enfin il la signa; mais c'était le 5 novembre, une émeute lui menait la main.

Libre de toute passion pour les théories, Mirabeau était sans défiance parce qu'il était sans crainte. Il voyait bien que le passé était vaincu et incapable de se relever; les illusions de la cour, ses entêtements, ses espérances, lui donnaient de l'humeur, l'impatientaient, mais ne lui faisaient pas peur. Dans les emportements de Mirabeau, dans ses insultes même, on ne sent pas de haine; car la haine croit à la puissance de ce qu'elle hait, et Mirabeau sentait que la résistance du régime ancien n'était que le suprême et inutile effort du lutteur qui tombe. Il ne se refusa pas les sarcasmes ni les menaces aux courtisans; mais, tandis que les autres portaient aux courtisans des coups qui atteignaient le roi et la royauté, Mirabeau n'attaquait la cour que pour détourner du roi, sur son entourage, les préventions populaires, et pour rendre moins suspecte la défense du principe de la royauté. Sa croyance sur ce point fut prophétique. Rien ne put le faire douter que la royauté dût survivre; ni les craintes qu'il eut plus d'une fois sur le sort des personnes royales, ni le dépit de voir ses conseils mal reçus et son dévouement refusé.

C'est par cette indépendance d'esprit au milieu de tant d'entraînements et de vicissitudes irrésistibles, que, sans être chef de parti à l'assemblée, ni héros de club au de-

hors, il exerça partout une sorte de dictature. Les chefs de parti suivent plus souvent qu'ils ne commandent: mais on s'y trompe; les voyant de loin marcher en tête, on croit qu'ils conduisent; ils sont poussés. Mirabeau n'était fait pour aucune servitude, et la plus brillante de toutes, celle de chef de parti, ne l'eût point tenté. Pour la gloire de héros de club, il montra combien il la dédaignait, en la laissant tout entière à ses rivaux, lesquels se consolaient de leurs échecs dans l'assemblée par leurs triomphes dans les clubs. Seulement, il se passa quelquefois la fantaisie d'y entrer, comme pour les détrôner un moment par quelques discours plus hardis que les leurs, et pour les réduire à leur vraie mesure, en se faisant voir à côté d'eux. Rien n'est plus imposant que l'isolement de cet homme, gouvernant une assemblée qui n'était pas plus à lui qu'il n'était à elle, et d'autant plus maître des esprits, que, par la défiance qu'inspiraient ses mœurs, on se croyait plus sûr, en suivant ses avis, de ne céder qu'à la force de la vérité. Mais c'était la condition de cet empire sur une armée de volontaires, que Mirabeau ne se trompât jamais; le jour où il ne rencontrait pas juste leur pensée, la faveur de la personne ne recommandant pas ses opinions, il se faisait autour de lui une désertion générale, et le dictateur d'aujourd'hui n'avait le lendemain que sa voix. C'est ce qui explique le silence de Mirabeau dans certaines questions importantes; il s'abstenait, pour n'être pas seul de son avis.

VIII

Ceux qui ne veulent pas faire honneur à la raison de Mirabeau de la grandeur de son rôle entre le passé qu'il combattait sans le haïr, et l'avenir qu'il fondait sur l'u-

nion de la royauté et de la révolution, n'y voient que le résultat d'un marché passé entre la cour et lui. Désintéressé, disent-ils, il se fût précipité vers la république; c'est le salaire qu'il recevait qui fit le contre-poids : il n'y a de sincère dans Mirabeau que le révolutionnaire; l'argent du roi le rendit monarchique.

Je n'hésite pas à dire que le juger ainsi, c'est le calomnier. Je respecte d'ailleurs le motif de cette rigueur envers Mirabeau. On fait bien de ne sacrifier aucun principe, même aux grands hommes, et la reconnaissance des nations serait la pire des corruptions si elle cessait d'être d'accord avec la morale. Mais la morale elle-même n'est pas tout d'abord et en tout temps parfaite. Née d'un noble et immortel instinct de l'homme, elle s'épure, elle se développe avec les sociétés; ses prescriptions deviennent plus précises et plus délicates, et, s'il est vrai qu'on ne puisse à aucune époque y manquer innocemment, la diversité des temps aggrave ou atténue les infractions. Qui pourrait dire que Comines soit aussi coupable d'avoir loué la perfidie de Louis XI que le serait un historien d'aujourd'hui qui nous vanterait la perfidie comme une vertu d'État? Qui donc qualifierait de traître à sa patrie le chevalier français du temps de Froissart, lequel combattait tour à tour pour l'Angleterre contre la France, pour la France contre l'Angleterre? Non; je ne me sens pas le même mépris pour un homme dont le bon chroniqueur trouvait les exploits tout aussi beaux sous une bannière que sous une autre, que pour celui qui abandonnait la France à Waterloo. Je blâme cependant Comines de n'avoir pas été plus délicat que son temps, et je préfère à ce chevalier de Froissart celui qui, pressentant la patrie sous la France, patriote avant que le mot de patrie fût inventé [1], restait

[1] Le mot est du commencement du seizième siècle.

fidèle à l'oriflamme de Saint-Denis. Aussi ne s'agit-il pas d'absoudre, mais de proportionner le blâme; et, en ce qui concerne Mirabeau, s'il ne peut pas être question d'excuser sa faiblesse, il n'y a que justice à l'expliquer par la morale d'un temps où les pensions du roi ne déshonoraient personne. Peut-être même, toutes circonstances pesées, trouverait-on que le reproche de vénalité ne s'applique pas justement à un homme qui n'a rien vendu.

Qu'est-ce qu'on appelle en politique un homme vendu, un vil stipendié, comme disait Mirabeau? c'est un homme qui, pour de l'argent, déserte ses principes et vend la vérité. Quels principes Mirabeau a-t-il désertés? quelle vérité a-t-il vendue? Il est très-vrai qu'un jour il a reçu de l'argent de Louis XVI. Qu'il en ait reçu peu ou beaucoup, peu importe : les uns ont enflé le chiffre par haine pour sa mémoire; les autres, par excès de piété, l'ont trop restreint; ce qui est certain, c'est qu'il a reçu de l'argent : mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il n'a rien vendu.

Je prends pour juges, non pas les consciences ambitieuses, qui n'ont que des indignations de respect humain, mais, parmi les plus honnêtes gens, ceux qui ne se souffriraient pas, même en rêve, avec une pensée de vénalité, et qui ne se trouveraient pas une main pour recevoir de l'argent. Dans sa brillante épopée des Girondins, M. de Lamartine s'interroge sur l'acte de Charlotte Corday poignardant Marat. Entre la morale universelle, qui qualifie de crime tout assassinat, et son sentiment intérieur, qui lui fait admirer l'assassin, il hésite. Ne pouvant la trouver ni tout à fait criminelle ni tout à fait innocente, il l'appelle l'ange de l'assassinat. Ce mot fait-il les parts égales entre la morale universelle et le sens intime de l'historien? Non, car si l'acte est caractérisé par le nom com-

mun d'assassinat, le nom d'ange élève l'assassin fort au-dessus de l'homme. Cette hésitation de l'illustre écrivain, condamnant la main qui frappe, mais justifiant, que dis-je! divinisant le cœur qui a conduit la main, je l'éprouve au moment d'apprécier la vénalité de Mirabeau. Peut-être serait-il plus sage de laisser à Dieu le jugement de ces crimes qui ne déshonorent pas le criminel, et de ne pas tenter la conscience publique par des excuses données, au nom du sentiment privé, à des violations de la morale universelle. L'inquiétude m'en est venue en écrivant cette justification de Mirabeau. Mais l'affection a été la plus forte. J'ai cédé à ses séductions qui lui firent tant d'amis. Et, soit que cette prévention m'ait trompé, soit qu'elle m'ait rendu clairvoyant, je n'ai pas plus voulu voir dans Mirabeau un homme vendu, que M. de Lamartine n'a voulu voir un assassin dans Charlotte Corday.

Mirabeau n'a sacrifié aucun principe, n'a trahi personne pour de l'argent. Tous ses discours à l'assemblée nationale, tous ses écrits, soit avant, soit après 89, toutes ses lettres, toutes ses paroles, le montrent possédé par une seule pensée, l'établissement d'une monarchie constitutionnelle.

Dans le commencement, il lutte pour les principes constitutionnels contre la royauté; plus tard il luttera pour la royauté contre l'exagération des principes constitutionnels. Factieux aux yeux de la cour lorsqu'il lui arrache de force les libertés nouvelles, il est traître aux yeux des libertés nouvelles lorsqu'il veut les concilier avec la royauté. Placé comme arbitre médiateur entre deux principes qui se défiaient l'un de l'autre, Mirabeau voit tout d'abord, avant tout le monde, qu'ils sont faits l'un pour l'autre, et que leur union seule peut donner un gouvernement durable à la France. Il travaille à cette union presque seul, au milieu de gens qui ne songent qu'à faire

prédominer le principe qu'ils préfèrent. Il vient tour à tour en aide à tous les deux au moment où ils en ont besoin, et, quoiqu'il ait à se plaindre de l'un et de l'autre, il marche d'un pas ferme à son but, à travers les tiraillements de sa vie privée, comptant sur cet empire de la vérité, dont il disait, en termes prophétiques : « Débattons, sinon fraternellement, du moins paisiblement; ne nous défions pas de l'empire de la vérité et de la raison; elles finiront par dompter, ou, ce qui vaut mieux, par modérer l'espèce humaine, et gouverner tous les gouvernements de la terre[1]. »

Si Mirabeau eût aidé la royauté alors qu'elle combattait encore pour quelque privilége incompatible avec les principes constitutionnels, oui, il faudrait dire qu'il s'est vendu. Mais c'est au moment où, n'y ayant plus rien à conquérir sur elle, il ne restait plus qu'à la dépouiller, que Mirabeau lui offre ses services. Elle les repousse. Il la défend, en attendant qu'elle daigne le lui permettre. On accepte enfin son aide, on la paye, je ne crains pas le mot. Quel sacrifice fait-il à la cour? Qui pourrait distinguer, dans ses discours, les paroles salariées des paroles libres? Dans les plans de gouvernement qu'il soumettait en secret à la cour, y a-t-il un démenti donné à sa conduite publique?

Un stipendié montre d'ordinaire plus de zèle contre la cause qu'il a désertée que pour celle qui le soudoie. C'est de la nature humaine. On en veut à l'opinion qu'on quitte, en eût-on changé par réflexion et librement; à plus forte raison quand on en a reçu le prix : alors on intéresse sa vanité à son apostasie : nos plus ardents contradicteurs sont ceux qui ont pensé d'abord comme nous. Mirabeau, défenseur de la royauté, se retourne-t-il contre la révolution? Lisez ses discours : les dernières résistances de l'ancien

[1] Séance du 17 septembre 1789.

régime n'ont pas d'ennemi plus résolu et plus ardent. Dans le moment qu'il organisait un plan pour sauver la royauté, sa fidélité à la révolution le faisait président du club des Jacobins. Il n'y a pas deux causes pour Mirabeau, il n'y en a qu'une; et de même qu'il croyait servir la royauté en défendant la révolution, il croyait assurer la révolution en sauvant la royauté. Esprit vraiment supérieur par ce trait, entre tant d'autres, que, tandis qu'autour de lui les partis n'aiment que l'un des deux principes, et se résignent à l'autre, Mirabeau les aime tous deux d'une égale affection, et semble, de ses bras puissants, les vouloir rapprocher pour qu'ils se regardent en face et qu'ils se rendent justice.

Un stipendié en donne pour son argent à qui l'achète. Une manifestation publique, de temps en temps, quand on la lui demande, et le voilà quitte. Il n'est pas ordinaire qu'il ajoute à sa tâche, qu'il aille au-devant des services à rendre, qu'il veuille, par exemple, sauver les gens malgré eux, et qu'il s'expose à ajouter à leur mépris la disgrâce qui s'attache à trop de zèle. Telle est pourtant la conduite de Mirabeau avec la cour. Il s'épuisait en combinaisons, en entretiens secrets, en mémoires écrits, pour la persuader, pour l'entraîner. Dans ces communications, que la défiance rendait si délicates, il répandait à la fois tous les trésors de son esprit et toutes les forces de son âme, pensant arracher par la raison et l'éloquence le crédit qu'on refusait à sa vie. Que ne lui fut-il permis d'expier par quelque grand sacrifice ce passé qui déshonorait tous ses conseils! Il l'eût fait; il eût, au prix de son sang, renouvelé l'homme en lui pour servir la France. Pauvre France, comme il l'appelait, à qui l'on faisait payer si cher les fautes de sa jeunesse!

Voici des traits auxquels je ne reconnais pas un stipendié

Cependant on est saisi de respect devant cette confiance imposante.

Si Mirabeau s'est fait illusion, ce n'est pas du moins sur les difficultés de sa tâche. Personne ne jugea mieux la situation et n'en vit mieux les suites. Sa confiance ne lui venait pas d'aveuglement; il se sentait des ressources pour toutes les difficultés, du courage pour tous les périls : il se croyait plusieurs vies à donner.

La seule qu'il avait à donner n'eût été que le premier sacrifice illustre et inutile. La Révolution n'était pas seulement une juste et sublime insurrection du droit contre la force, c'était aussi une vengeance. Vainqueurs et vaincus, personne ne put s'arrêter. Dès le premier jour, tout le monde fut lancé sur une pente qui conduisait à un terme extrême, les uns au crime, les autres à la mort. L'espèce de soulagement qu'on éprouve en voyant, à certaines époques de cette histoire, les deux régimes se réconcilier un moment, et ces trêves sincères de gens qui vont s'égorger, rend plus poignante l'horreur de ce qui suit : il s'ajoute à toutes les émotions une tentation de doute sur la liberté humaine. Tous ces esprits, tous ces cœurs, sont déchaînés. On aime, on craint, on espère avec fureur; toutes les paroles sont ardentes, tous les visages sont émus et pâles. L'idée du droit, d'un droit inconnu, sans limites, sans devoirs, exalte toutes les têtes. On se précipite à la conquête de ce droit : il donnera tout; il finira toutes les misères, on le croit; l'homme reconnu n'aura plus rien à craindre. Qui lui dispute ses titres est digne de mort. Ainsi pensait la foule. L'approche de la Constitution lui faisait seule prendre patience sur la famine. Quelle main eût pu apaiser cette tempête? Il n'est pas besoin, pour trouver grand Mirabeau, de croire qu'il en aurait eu la force : il n'est si grand et si au-dessus de son temps,

L'espèce d'honneur qu'on attache à la loyale exécution d'un marché de ce genre ne fait pas faire de pareils efforts. On ne sert ainsi que sa foi. Mirabeau se prodiguait pour la sienne. Plus tard, il lui eût donné sa vie, si ses mœurs l'avaient gardée. Comment dire qu'il y ait marché là où le vendeur donne plus qu'il ne reçoit?

Cependant, il n'y a pas à le nier : Mirabeau a vécu pendant quelques mois de l'argent du roi. Que ne s'est-on borné à dire : il a vécu! Mais l'esprit de parti, la légèreté ont dit : il s'est vendu à ses débauches. Son train de maison était magnifique; il habitait un hôtel; il avait équipage, maison de campagne; sa bibliothèque valait cent quarante mille francs; il a laissé un million à sa mort. Il y en a qui ont vu les reçus de Mirabeau. Ils savent, à quelques centimes près, le prix auquel il s'est estimé. Ce prix importe peu, je le sais; car, le plus ne dépendant que de la volonté de celui qui donne, le moins ne peut être à la décharge de celui qui reçoit. Mais, s'il était vrai que Mirabeau n'a reçu de l'argent que pour vivre, il y aurait sujet de le plaindre, non de le mépriser. Eh bien, cet hôtel, c'était une petite maison qui subsiste encore, et qu'il louait cent louis par an : cette maison de campagne, près d'Argenteuil, où il allait se reposer du samedi au lundi, il l'acheta cinquante mille francs, mais ne la paya point : cet équipage, c'était une voiture louée au mois : cette bibliothèque qu'on évalue au prix où il mit sa gloire, en valait peut-être le quart : il laissait, dit-on, un million, et on le déclare insolvable, et l'État se charge de ses funérailles.

Assurément, pour vivre, c'est trop même de cette misère recouverte d'un vernis. Il y a dans la gêne de Mirabeau le nécessaire de beaucoup d'honnêtes gens. Mais sommes-nous maîtres souverains de notre manière de

vivre? Quelque indépendant qu'on soit de l'imitation, des faux besoins, à quel homme public est-il facile de ne faire que des dépenses personnelles? Tout fut cause de pauvreté pour Mirabeau. Cette réputation qui le saisit au sortir des prisons où son père l'avait fait enfermer pour le nourrir à meilleur compte, c'est une nécessité de plus qui le prend à la gorge. Il ne s'appartient plus, il appartient aux clients qu'elle lui a faits. Il lui faut s'occuper de tout, excepté de ses affaires; être à tous, excepté à lui. On le loue de s'employer si glorieusement dans l'intérêt public, on l'admire; mais de quoi vit-il? Qui s'en inquiète? Que dis-je! si l'on soupçonne que ce malheureux, victime de ses grands talents, qui n'a reçu ni dot, ni héritage, a un gîte à la ville et un jardin à la campagne, que cet écrivain qui remplit l'Europe de son nom possède une bibliothèque, on crie à la vénalité, à la soif de l'or; et les plus durs sont ceux qui ont vécu de ce que leur habileté obscure a ôté ou fait perdre à de moins habiles. Je redoute moins pour Mirabeau le jugement des très-honnêtes gens que celui de ces sages qui n'ont pour toutes vertus que des vices médiocres.

Il n'y avait qu'un moyen pour ce grand homme de s'arracher à ces tristes nécessités, tout en faisant les affaires de la Révolution; c'était le ministère; l'Assemblée nationale le lui ôta. En lui fermant cette carrière, la seule où il pût vivre de ses talents, elle le réduisit à se mettre aux gages du roi. Le décret d'incompatibilité des fonctions de ministre et de celles de député fut à la fois une faute de cette Assemblée, et une mauvaise action; une faute, parce qu'elle isolait de plus en plus la royauté de l'Assemblée, et instituait pour ainsi dire leur défiance réciproque comme doctrine d'État; une mauvaise action, parce que l'exclusion portait en réalité sur Mirabeau. Il s'en vengea noblement en propo-

sant à l'Assemblée de voter le principe qui permettait au roi d'y prendre ses ministres, et de « borner l'exclusion à M. de Mirabeau, député des communes de la sénéchaussée d'Aix[1]. »

Mais le désintéressement ne lui était plus possible. L'envie produisait un fruit digne d'elle, la vénalité. Il restait pourtant à Mirabeau un dernier parti : il pouvait fonder un journal. Mais quoi ! faire concurrence aux Loustalot, aux Camille Desmoulins, aux Marat, courtiser la défiance, caresser la force, abaisser tout ce qui s'élevait, insulter la modération, avilir le courage, qui voudrait voir Mirabeau vivre d'un tel métier? Car, pour attirer des lecteurs en grand nombre à une feuille qui eût défendu les principes de la monarchie constitutionnelle, le talent même de Mirabeau y eût échoué, de quelque violence de plume qu'il eût couvert sa modération. On n'attirait la foule que par la raillerie, l'injure, une métaphysique déclamatoire, la haine, l'appel à l'insurrection; et ce n'est pas le moindre des crimes du régime qui allait tomber, que la nation émancipée ne se plût qu'au langage des esclaves révoltés. Mirabeau n'eût pas pu vivre de la presse honorablement; il ne pouvait pas vivre de sa gloire de grand orateur et de grand homme d'État. Il faut renvoyer aux scrupules excessifs des uns, à la jalousie des autres, une partie des reproches qu'il a mérités, en recevant de l'argent du roi pour conserver à sa patrie l'intégrité de ses talents, et, comme disait la Fayette, pour rester, après tout, de son avis.

Telle est, si je ne me fais illusion, la vérité sur la vénalité de Mirabeau. S'il se fût agi d'un homme sans génie et sans bonté, et que j'eusse rencontré dans sa vie de l'argent reçu pour des services secrets, l'idée ne me serait

[1] Séance du 7 novembre 1789.

pas venue de chercher s'il peut y avoir quelque excuse dans la vénalité. J'aurais gardé intact ce mépris instinctif que m'inspire tout homme qui se rend assez peu digne de ses talents pour les vendre. Mais il s'agissait d'un homme d'autant de cœur que de raison, généreux, plein de courage, incapable de crainte et capable de repentir, ne s'humiliant que devant ses fautes, qui a beaucoup failli, mais qui a encore plus souffert. La vénalité même, dans la vie d'un tel homme, ne m'a pas fait horreur, et je n'ai pas craint de regarder au fond de ce mystère, toujours triste, même quand il n'est pas révoltant. J'ai vu d'un côté les plus grands talents, des services immenses, les plus grandes vérités de la politique moderne, toute la politique de la France nouvelle, la paix, le respect des droits des nations, la liberté, à la fois comme devoir et comme droit, proclamés dans un magnifique langage; et de l'autre, le manque du nécessaire. J'ai cru qu'il convenait à ceux que la médiocrité de leurs talents ou de leurs passions dérobe aux périls et aux fautes des grands rôles, d'être indulgents pour les hommes qui vivent sur cette cime où le vertige est si à craindre, et où les grandes vertus ne sont pas toujours possibles. Si c'est une erreur, je m'en consolerai par la pensée de ce que la morale y gagne; mais rien ne me fera dire qu'on ne serait pas injuste envers Mirabeau en préférant à sa vénalité la pauvreté ambitieuse des purs de la Montagne, ce désintéressement, qui n'était que la peur de l'argent, dans un temps où l'argent menait à l'échafaud [1].

[1] « On s'est aperçu depuis quelques jours, disaient à Robespierre les *Révolutions de Paris*, de quelques changements de vos mœurs domestiques, et vous avez eu l'argent nécessaire pour fonder un journal. » Voilà ce qui explique qu'à la mort de Marat on ne trouva chez lui qu'un assignat de vingt-cinq sous.

X

En parlant de la mort de Mirabeau, M. de Lamartine, qui lui a consacré d'admirables pages, apprécie les sentiments secrets que cette mort inspira aux divers partis. Selon lui, le deuil ne fut qu'apparent; l'Assemblée nationale était lasse de la supériorité de Mirabeau. Les larmes versées sur son cercueil étaient feintes. Le peuple seul le pleurait sincèrement.

Je ne veux pas ôter au peuple le mérite d'avoir pleuré sincèrement Mirabeau; le peuple aime les grands hommes; il est sans jalousie, non parce qu'il est trop fort, comme le dit M. de Lamartine, mais parce qu'il sait que tout ce qui est véritablement grand travaille pour lui. Mais ne fait-on pas injustice aux classes éclairées, aux honnêtes gens dans tous les partis, à l'Assemblée, en les accusant de n'avoir donné que des larmes de respect humain à la mort de Mirabeau?

Il y eut alors des témoignages naïfs plus sûrs que les spéculations de l'historien. Quand Target, qui présidait l'Assemblée, dit d'une voix émue : « J'ai une fonction bien douloureuse à remplir... » *Ah! il est mort!* murmura t-on de toutes les parties de la salle. Certes, ce ne fut pas là un cri de délivrance échappé à tous ceux sur qui pesait Mirabeau, soit comme adversaire, soit comme ami. C'était un gémissement arraché à la vérité des cœurs par la grandeur de la perte que venait de faire la nation.

Je ne suspecte pas non plus les larmes que versèrent un grand nombre de députés, au court éloge que Barrère fit du mort; et je n'y veux pas voir l'hypocrite douleur d'héritiers qu'une mort prématurée vient d'enrichir. Les partis

même que Mirabeau avait combattus ou voulu discipliner étaient affligés de sa mort. S'il leur résistait dans leurs exagérations, il les avait aidés dans leurs vœux légitimes; et il les avait tous servis en marquant le champ du combat.

Une poignée d'hommes seulement, ou médiocres ou violents, quelques jaloux peut-être, auxquels la prévention ou la passion cachait l'avenir, purent se réjouir tout bas; ceux-ci parce qu'ils montaient d'un rang, ceux-là parce que, dans leur sauvage instinct de destruction, ils se voyaient débarrassés d'un obstacle. Ni les uns ni les autres ne connaissaient l'héritage qu'ils allaient recueillir. Pour l'immense majorité, dans l'Assemblée comme dans la nation, la mort de Mirabeau fut une perte personnelle. C'était la Révolution qui mourait, laissant la place à l'anarchie.

Au commencement de 1791, tout ce qui devait périr du régime ancien était détruit; tout ce qui devait fonder le nouveau était proclamé. Il restait à raffermir l'ordre, à le tenter du moins. Nul homme n'y était plus propre que Mirabeau, parce que les entraînements de la liberté ne lui avaient pas rendu l'ordre indifférent, et que les périls de l'ordre ne le décourageaient pas de la liberté. Comme la majorité de la nation, il était impartial pour les concilier, passionné pour les défendre. Il répondait à l'ardeur des esprits par l'enthousiasme dans la parole, à leur raison par la sagesse dans la pensée, intéressant la passion aux vérités qui devaient la calmer, et rendant tout révolutionnaire par la forme, même la défense du principe de la royauté. On pouvait être sage avec lui sans paraître froid, et s'arrêter sans reculer. Un tel homme mort, qu'allait-il arriver? Qui pourrait rétablir la tranquillité publique? Qui serait de force à tenir tête aux partis? Personne. On le sentait, et on pleurait. L'idée

de l'irréparable était dans les regrets donnés à Mirabeau.

Le deuil de ses funérailles ne fut pas une cérémonie dont l'État avait rédigé le programme. Tout ce qui était engagé dans l'œuvre de la révolution, assemblées, autorités nées de l'insurrection, gardes nationales, sociétés populaires, formait le cortége, où chaque pouvoir, comme chaque citoyen, s'était spontanément invité. Dans ce cortége, sur le passage, beaucoup versaient des larmes. Et quand à minuit, après une marche de près de sept heures de la maison du mort au Panthéon, il entra sous ces voûtes que l'Assemblée nationale avait consacrées aux grands hommes, personne ne crut que le Panthéon en pût recevoir un plus grand.

Cependant, à trois années de là, une minorité souillée du sang des 2 et 3 septembre osait en trouver un plus pur : c'était Marat. Mais le deuil de Marat ne fut qu'une parodie du deuil de Mirabeau. Il y eut là aussi un président annonçant à la Convention une grande mort, des députations apportant à la barre leurs regrets, des funérailles publiques, un cortége, le Panthéon ouvert une seconde fois. Mais toute cette douleur n'était que grimace, et toute cette gloire qu'impudence.

« Citoyens, dit le président Romme, un grand crime a été commis sur la personne d'un représentant du peuple. » — Silence sur tous les bancs. — « Je prie l'Assemblée d'entendre les adresses des diverses sections relativement à cet événement. » Romme se dérobait à l'oraison funèbre. Il en laissait la besogne à quelques fanatiques : fanatiques ou lâches, qu'avaient trompés les haillons affectés de l'homme, ou qui avaient peur des disciples qu'il laissait. Il y en eut qui appelèrent Marat le *Caton français* [1]. « Re-

[1] Adresse de la députation de la section du Panthéon.

présentants, dit l'un d'eux [1], le passage de la vie à la mort est un intervalle bien court... Marat n'est plus!... Peuple, tu as perdu ton ami! Marat n'est plus! Où es-tu, David? il te reste encore un tableau à faire... — DAVID : Aussi le ferai-je... » Ces trois mots de David furent les seuls qui sortirent d'un cœur, dans ce deuil de comédie. Nous avons vu le tableau. Le pinceau du peintre a été ému. Mystère étrange! L'artiste et le poëte seraient-ils donc plus justes que nous? Découvrent-ils dans ces abîmes de fiel et de colère la fibre humaine qui a mérité un ami, ou la bonne foi qui excuse même la soif du sang?

Ce furent l'État et la loi qui firent les funérailles de Marat. Pour mieux cacher l'absence de la nation, on en avait multiplié les figures dans le cortége. Un groupe d'artistes représentait la masse du peuple; un groupe de citoyennes, en même nombre que les départements, représentait la France. Tout avait été réglé : l'ordre du cortége, la route qu'il devait suivre, le programme de la musique à exécuter. Peut-être avait-on songé aussi à commander le deuil des cœurs; mais, comme il est impossible d'imposer à notre nation une tristesse d'office, dût-on faire suivre un cortége funèbre par l'échafaud, on imagina de mêler deux cérémonies : une fête en l'honneur des armées, et la translation du corps de Marat au Panthéon. On fit flotter sur le cerceuil, que traînait un char façonné à l'antique, les quatorze drapeaux de nos quatorze armées. De cette sorte, les citoyens qu'on avait invités à concourir à la fête, en décorant les façades de leurs maisons, purent obéir sans mentir à leurs sentiments. Ils fêtaient nos armées et nos victoires, cachant sous l'enthousiasme patriotique la joie secrète de voir Marat d'homme devenu Dieu.

[1] Adresse de la section du Contrat social.

C'est avec ce cortége, parmi les fleurs et la musique, à l'ombre de ces quatorze drapeaux, que ce corps entrait au Panthéon par la porte d'honneur, tandis qu'un commissaire de police en retirait par une porte latérale la dépouille et, comme on disait en style du temps, les « restes impurs du royaliste Mirabeau. »

Chénier en avait présenté le décret au nom d'un comité. « Considérant, y est-il dit, qu'il n'est point de grand homme sans vertu... le corps de Mirabeau sera retiré du Panthéon français le même jour que celui de Marat y sera transféré. » Chénier eut à donner les motifs de ce décret insensé. Il faut dire à son honneur que, s'il put trouver quelques phrases emphatiques pour déshonorer la mémoire de Mirabeau, il resta muet sur Marat, et n'insulta pas du moins le grand homme qu'on dépossédait de sa sépulture par l'éloge du misérable que la folie de la peur mettait à sa place.

Je remarque même, dans ce discours, un passage où l'on sent qu'il eut à se faire violence pour s'acquitter de sa triste commission. « Se voir forcé, dit-il, de séparer l'admiration de l'estime, être contraint de mépriser les dons les plus éclatants de la nature, c'est un tourment, il est vrai, pour toute âme douée de quelque sensibilité. » La violence du temps ne permettait que ce scrupule à un esprit honnête et distingué, qu'égarait la chimère d'une république fondée sur la vertu. A une autre époque, il eût été plus juste en étant plus indulgent. Il eût compris que le même homme ne peut pas être admiré et méprisé ; que l'admiration, si elle est sensée, c'est-à-dire si elle s'attache aux talents bienfaisants, est mêlée de reconnaissance, et que la reconnaissance n'est pas compatible avec le mépris. Ces réserves orgueilleuses, dans les jugements sur les grands hommes, au nom d'une vertu inaccessible à l'im-

perfection humaine, ne servent pas les mœurs, et donnent des prétextes à l'envie. Pardonnons beaucoup à ceux dont les talents ont fait du bien à tous, et dont les fautes n'ont nui qu'à eux-mêmes. Mirabeau en est un modèle admirable. Ses talents nous ont aidés à devenir une nation libre; ses fautes, il les a payées de sa vie. Quant à l'intégrité impitoyable, telle qu'on la louait dans Marat, prenons garde que ce ne soit une couverture pour cacher l'ambition d'un homme médiocre, ou pour rendre respectables les haines d'un méchant.

1846.

LA CRITIQUE

DANS M. SAINT-MARC GIRARDIN [1]

On a eu raison de louer ce livre pour le bien que font de telles lectures au temps où nous vivons; elles reposent les esprits : c'est trop peu dire, elles les relèvent. Écrit avant février, on dirait que ce volume a été composé pour adoucir quelques-unes des douleurs qu'il a causées et pour raffermir certaines choses qu'il a ébranlées. Le sujet est l'usage des passions dans le drame. Or le drame, c'est la vie; la vérité du drame, c'est sa ressemblance avec la vie. En réalité, M. Saint-Marc Girardin a traité de l'usage des passions dans la vie, c'est-à-dire du bien et du mal qu'elles font, selon qu'on les règle ou qu'on s'y laisse emporter. Dans un temps où les esprits les plus fermes doutent, où les cœurs les plus droits se troublent, voici des pages qui nous rendent le service de nous dire que le bien n'est pas le mal, ni le mal le bien, et que, quelles que soient les épreuves de la vérité dans ce monde, le meilleur de tous les calculs est encore de lui rester fidèle.

En plus d'un endroit, d'ailleurs, l'à-propos de ces pages semble être un à-propos d'allusions, tant les remarques

[1] *Cours de Littérature dramatique ou de l'Usage des passions dans le drame*, deuxième volume.

de l'auteur vont à nos préoccupations actuelles. Parmi les passions qu'examine M. Saint-Marc Girardin, il en est qui naissent de l'institution même de la famille : ce sont la piété filiale, l'amour fraternel, la piété envers les morts, et aussi les passions contraires, les haines des frères, les rivalités des sœurs. Soit qu'il ait à montrer combien les bonnes passions mettent de force et d'honneur au foyer de la famille ou combien les mauvaises y font de ravages, ce qui ressort de toutes ses réflexions, c'est une image de la seule condition où l'homme ait tout son prix et réalise tout le bonheur dont il est capable : c'est à savoir la famille. M. Saint-Marc Girardin eût-il prévu la guerre impie qu'on lui fait, il n'eût pu mieux lui venir en aide qu'en traçant des peintures si aimables; et cette apologie est d'autant plus persuasive, qu'elle n'était point préparée et que les arguments ne sentent pas le plaidoyer. Il est certaines vérités qui perdent plus qu'elles ne gagnent à être discutées par la polémique; car la vivacité de la défense fait croire au danger de la cause. Si quelque écrit supérieur veut me prouver que j'ai le droit d'aimer mon enfant et de lui laisser le fruit de mon travail, je m'en épouvante; je me rassure quand je lis un livre qui se contente de reconnaître au fond de mon cœur l'impossibilité éternelle qu'il en soit autrement.

Avant de donner à l'impression ces pages, écrites pour un autre temps, M. Saint-Marc Girardin aurait pu être tenté d'y insérer quelque digression contre le socialisme. Il a une plume qui n'est guère plus timide que sa parole à la Sorbonne; c'est cette plume qui écrivait, il y a dix-huit ans, le mot prophétique de *barbares*. Mais aucune critique directe, aucune allusion volontaire ne donne à son livre la date du jour. Sa foi à la famille n'est pas aggressive, parce qu'elle n'est pas inquiète; il n'a pas voulu faire aux

insensés qui veulent la détruire l'honneur d'ouvrir une parenthèse à leur adresse dans un livre composé avant qu'ils fissent parler d'eux.

Un autre à-propos de ce livre, c'est cet éternel à-propos des bons livres en tout temps dans notre pays. Les révolutions, qui n'y peuvent rien contre la famille, n'y peuvent pas davantage contre le plus noble des goûts de notre nation, son honneur, son auréole parmi les nations civilisées, cet amour pour l'art, pour les lettres, pour les ouvrages d'esprit. On lisait même sous la Terreur. Condorcet, fuyant les sbires de Fouquier-Tainville, n'avait pas d'argent sur lui, mais il avait un Horace. Il y a toujours en France des lecteurs, même dans les temps les moins littéraires. Ce sont ces obstinés d'aujourd'hui qui s'entêtent encore à cultiver leur esprit, même alors que des sauvages les menacent de leur faire expier le savoir comme un privilége. On se passe de pain dans notre pays plutôt que de livres. Malgré la politique, malgré ce régime inouï d'une assemblée délibérante en permanence tous les jours de l'année, malgré la presse, devenue si nécessaire depuis que nous avons à y chercher chaque matin si la société est encore debout, on continue à lire. Le plaisir en est même plus vif, parce qu'il est plus disputé. Plus l'incertitude et l'obscurité s'accroissent autour de nous, plus on sent le besoin d'élever son esprit et de se tenir prêt pour l'inconnu. Les meilleures parties de plaisir des honnêtes gens, ce sont quelques heures de bonne lecture, c'est un livre qui leur parle des choses d'un intérêt éternel.

A quel genre de critique appartient le *Cours de littérature dramatique?* Quel homme, quel esprit s'y fait voir?

Si je ne suis pas dupe d'un vain désir de distinguer, il y a, de notre temps, quatre sortes de critiques. J'essayerai de les caractériser brièvement et par leurs traits essentiels.

La première est une forme nouvelle de l'histoire générale. Les révolutions de l'esprit, les changements du goût, les chefs-d'œuvre, en sont les événements; les écrivains en sont les héros. On y montre l'influence des sociétés sur les auteurs, des auteurs sur les sociétés. Cette critique raconte, peint à grands traits plutôt qu'elle n'analyse. Les détails n'y figurent que pour la lumière qu'ils jettent sur les faits généraux. Les hommes y sont montrés par leurs grands côtés. On y peut d'ailleurs admirer les mêmes beautés que dans l'histoire, et c'est proprement l'histoire des affaires de l'esprit. L'honneur d'en avoir donné le premier modèle appartient à M. Villemain. Le premier, il a mis la critique de pair avec l'histoire et la philosophie. Ses leçons, devenues d'excellents livres après avoir été d'admirables improvisations, ont prouvé que le talent de peindre, d'exposer, de tirer des enseignements du passé, n'appartient pas moins au critique qu'à l'historien, et que l'étude des esprits dans les lettres n'est que la plus relevée des psychologies. Nous lui devons, en grande partie, ce goût des jugements sur les ouvrages et cette sensibilité vive pour les choses de l'esprit qui nous ont fait passer de si bonnes heures dans les vingt-cinq dernières années, et qui nous ont préparé de si précieuses distractions pour celles que nous avons à traverser.

La seconde sorte de critique est à la première ce que les mémoires sont à l'histoire. De même que les mémoires recherchent dans les événements la partie anecdotique, et dans les personnages publics l'homme, la vie secrète, de même cette critique s'occupe plus de la chronique des lettres que de leur histoire, et elle fait plus de portraits que de tableaux. Elle est plus curieuse de ce que les écrivains ont en propre que de ce qui leur vient du dehors, et des différences que des ressemblances. Le portrait, dans la di-

versité infinie de ses nuances, voilà où elle excelle. Pour elle, tout auteur est un type, et aucun type n'est méprisable. Aussi ne donne-t-elle pas de rangs; elle se plaît à ces talents aussi divers que les visages. Elle est plus poétique que philosophique; car la philosophie s'attache aux ressemblances, aux lois générales de l'esprit; la poésie, c'est le sentiment des variétés de la vie individuelle. Pour le fond comme pour la méthode, cette critique est celle qui s'éloigne le plus de la forme de l'enseignement et qui a l'allure la plus libre. La pénétration qui ne craint pas d'être subtile, la sensibilité, la raison, pourvu qu'elle ne sente pas l'école, le caprice même à l'occasion, le style d'un auteur qui sent tout ce qu'il juge, le fini du détail, l'image transportée de la poésie dans la prose, telles en sont les qualités éminentes. Je mettrais un nom au bas de cette théorie, si j'étais plus sûr de n'y avoir rien omis.

J'éprouve quelque embarras à définir la troisième sorte de critique. Si les deux autres rappellent l'histoire sous ses deux formes, celle-ci se rapproche plus d'un traité; elle a la prétention de régler les plaisirs de l'esprit, de soustraire les ouvrages à la tyrannie du *chacun son goût*, d'être une science exacte, plus jalouse de conduire l'esprit que de lui plaire; elle s'est fait un idéal de l'esprit humain dans les livres; elle s'en est fait un du génie particulier de sa nation, un autre de la langue française; elle met chaque auteur et chaque livre en regard de ce triple idéal; elle note ce qui s'y rapporte, voilà le bon; ce qui en diffère, voilà le mauvais. Si son objet est élevé, si l'on ne peut pas l'accuser de faire tort ni à l'esprit humain, qu'elle veut contempler dans son unité, ni au génie de la France, qu'elle veut montrer toujours semblable à lui-même, ni à notre langue, qu'elle défend contre les caprices du goût, il faut avouer qu'elle se prive des grâces que donnent aux

deux premières sortes de critiques la diversité, la liberté, l'historique mêlé aux jugements, la beauté des tableaux, le piquant des portraits. J'ai peut-être des raisons personnelles pour ne pas mépriser ce genre; j'en ai plus encore pour le trouver difficile et périlleux.

La quatrième sorte de critique n'est ni une histoire, ni une galerie de portraits, ni un traité; elle choisit un sujet qu'elle circonscrit à dessein, aimant mieux se tracer un cercle restreint d'où elle pourra sortir, si la vérité ou l'agrément le demandent, que de s'ouvrir un cadre trop vaste qu'elle risquerait de ne pas remplir. Le sujet choisi, s'il s'agit, par exemple, de l'usage des passions dans le drame, elle recueille dans les auteurs dramatiques les plus divers et les plus inégaux les traits vrais ou spécieux dont ils ont peint une passion; elle compare les passages, non pour donner des rangs, mais pour éclairer par ces rapprochements l'objet de son étude; elle y ajoute ses propres pensées; et de ce travail de comparaison et de critique elle fait ressortir, comme conclusion, quelque vérité de l'ordre moral; car tel est le dessein qu'elle se propose : tirer des lettres un enseignement pratique, songer moins à conduire l'esprit que le cœur, prendre plus de souci de la morale que du goût. C'est de la littérature comparée qui conclut par de la morale.

Mais pourquoi me fatiguer à la définir? Quatre pages du livre de M. Saint-Marc Girardin, prises au hasard, la font comprendre et aimer sans la définir. Elle est son œuvre; c'est le fruit de son caractère et de son tour d'esprit. Si pourtant on voulait lui chercher un premier modèle, on le trouverait dans certains traités de Plutarque, et, chez nous, dans les charmants opuscules de Fénelon, quand il n'y dit pas de mal des vers de Molière et qu'il ne s'y plaint pas de la pauvreté de notre langue.

Esprit honnête, cœur droit, capable de tous les bons sentiments dont il étudie les expressions dans le drame, M. Saint-Marc Girardin n'écrit rien que d'expérience, et il ne donne pour vrai que ce qu'il s'approuve de sentir, ou que ce qu'il se ferait honneur d'avoir senti. Il n'a pas une morale pour lui et une pour les autres. L'écrivain ne déguise pas l'homme, et l'estime dont on est touché pour l'un fait qu'on s'abandonne aux doctrines de l'autre. La simplicité toujours égale de son langage ajoute à la confiance. L'homme qui veut paraître meilleur qu'il n'est n'a pas ce ton-là ; il procède soit par professions de foi, soit par anathèmes contre tous ceux qui ne sont pas tels qu'il veut paraître. Les instincts de M. Saint-Marc Girardin, sa raison, sa conduite, sont les seuls principes de sa critique; c'est à la double lumière de sa conscience et de sa vie qu'il regarde les images que les auteurs dramatiques nous ont données du cœur humain.

Bon nombre d'écrivains reçoivent leur sujet des circonstances, du tour d'esprit du moment, du succès de certaines idées, de la mode, et ils écrivent à côté et en dehors d'eux-mêmes. D'autres ne font leurs livres qu'avec leur intelligence, laquelle semble distincte du principe qui les fait agir. On dirait un sanctuaire où ils entrent de temps en temps pour s'y recueillir et s'y épurer ; l'homme reste sur le seuil. Aux écrits des uns et des autres, malgré la séduction du talent, il manque le plus grand charme : ils n'y sont pas de toute leur personne. Je ne dis pas qu'il faille étaler sa vie dans ses livres; car ceux qui paraissent si jaloux qu'on les voie cachent plus de leur vie qu'ils n'en montrent, et fardent tout ce qu'ils en laissent voir ; mais le meilleur livre est celui où il a transpiré de la vie de l'homme dans les pages de l'écrivain, non parce que l'un a pensé à y montrer l'autre, mais parce qu'ils n'ont pas

été deux en l'écrivant. Or cela n'arrive qu'aux très-honnêtes gens. On admire justement le mot de Pascal : « On cherchait un auteur, on est charmé de trouver un homme. » Pour que la découverte soit agréable, il faut que cet homme soit un homme de bien.

M. Saint-Marc Girardin est un de ces auteurs-là. Il n'a reçu de personne la pensée de son livre. La mode n'y a pas la moindre part. Où il y a tant de raison, soyez sûr que la mode n'en a pas fourni l'idée. De même, le livre n'est pas un rôle que veut jouer l'homme, ni l'image de ce qui, dans sa vie, serait pour la montre ; ce n'est pas un habit splendide qu'il revêt quand il sort. Son esprit n'est que son talent de voir au fond de ses sentiments et la conscience claire de ce qui détermine sa conduite. On ne trouve dans ces pages ni ces choses d'emprunt qui remplissent les écrits dont l'inspiration n'appartient pas à l'auteur, ni ce faux de certains ouvrages, même distingués, dont on dirait que l'auteur a passé un costume pour les écrire. Quand les enfants de M. Saint-Marc Girardin seront en âge d'admirer ce qu'il a écrit de si fin sur les bons instincts du cœur humain et de si tendre sur la famille, combien ne seront-ils pas fiers d'une gloire qui s'est faite au foyer domestique, d'un livre qui n'est le plus souvent qu'une étude dont ils étaient le sujet, et une action dont ils ont été les témoins !

Que, dans un ouvrage où les beautés sont plus souvent des finesses de sentiment que des délicatesses de goût, la critique soit bienveillante, je ne m'en étonne pas. La bienveillance est une des grâces du *Cours de littérature*. Dans telle pièce peu lue, ou même oubliée, M. Saint-Marc Girardin trouve des choses à admirer. Au lieu d'accabler tout d'abord un ouvrage en le rapprochant d'un idéal jaloux, ou en le jugeant du haut de quelque doctrine su-

perbe, il s'y engage avec la prévention de l'estime. Ce qu'il n'en aime pas, il l'excuse, ou il le tait. Il note les fautes sans en triompher, et fait valoir le bien sans l'exagérer, aussi loin d'imaginer des beautés où il n'y en a pas que de s'exalter sur celles qu'il découvre pour relever le mérite de la découverte. Il pouvait en être tenté pourtant, à propos de deux sortes d'auteurs : les inconnus, qu'on paraît mettre au monde; les oubliés, qu'on réhabilite. Il n'a été que juste pour les uns et pour les autres. On est d'accord avec lui sur ceux-ci, parce qu'il ne nous force pas à les adorer après les avoir dédaignés, et sur ceux-là, parce qu'il sait les découvrir sans avoir l'air de les créer, et qu'il ne nous humilie pas de son rare savoir.

J'admire surtout avec quelle douce autorité il nous fait apercevoir et confesser des beautés où nous n'en avions pas vu. C'est l'art des connaisseurs en tableaux. Ils excellent à retrouver le jour qui éclairait une toile au moment où l'artiste y mettait ses couleurs, et à placer le curieux au vrai point d'où elle doit être vue. Il ne faut pas abuser de cet art, ni faire comme tels de ces connaisseurs qui ne souffrent pas qu'une fois placé on fasse un mouvement, et qui vous donneraient des contorsions pour vous mettre au point. M. Saint-Marc Girardin ne tombe pas dans cet excès. Il n'y a même pas à se prêter beaucoup à ce qu'il veut; il a si raison et si doucement, qu'on vient à son avis sans croire lui faire une concession, et que le préjugé est parti sans qu'il ait eu besoin de l'attaquer.

Sur ce point, je suis plus qu'un lecteur charmé : je suis, qu'il me permette de l'en remercier, un converti. Il est tel auteur, tel ouvrage, contre lesquels j'avais des préventions. Ils étaient en dehors d'une catégorie, d'un genre; ils contrariaient une doctrine. Je les avais exclus, comme certain ministre qui ne donnait audience aux gens que sur

le vu de leur brevet; on ne lui faisait pas passer sa carte ni son nom, mais son diplôme. Ainsi je faisais pour certains auteurs. M. Saint-Marc Girardin m'a pour ainsi dire amené par la main devant eux; il m'a montré, à côté du vrai que je poursuivais, un vrai que je ne voyais pas, parce que j'en cherchais un autre. Il m'a fait la leçon, en ajoutant à mes plaisirs. Attaché à un idéal sévère, j'ai toujours peur d'être exclusif, moins par le vain désir de passer pour un esprit étendu que pour échapper au ridicule d'être injuste contre mon propre intérêt. Je dois au *Cours de littérature dramatique* des connaissances de plus et des préventions de moins. En louant sur ce point M. Saint-Marc Girardin, je ne fais que m'acquitter.

Ces jugements bienveillants sur des ouvrages ou sur des auteurs secondaires sont d'ailleurs sans préjudice des principes du grand goût français. M. Saint-Marc Girardin ne sacrifie pas l'intégrité de la foi à la douceur des petites pratiques. Il est, lâchons le mot, classique; mais, dans l'Église commune, il est du parti de la tolérance. Il aime la diversité et la liberté des talents. Seulement, ne touchez pas aux bons sentiments de l'homme, ne cherchez pas le succès dans quelque violation des lois éternelles de la morale. Là-dessus, il n'est pas endurant, non par une fidélité de méthode à la pensée principale de son livre, mais parce qu'on s'attaque aux croyances et aux convictions de sa vie. L'honnête homme est moins coulant que le critique.

Je le comprends. La tolérance du critique peut venir de justice ou de modestie; il s'agit d'écrivains comme lui, d'ouvriers dans le même art. Notre goût nous appartenant plus que notre conscience, nous pouvons, par défiance de nous-mêmes, ou le sacrifier, ou du moins le forcer à des concessions. Mais il n'y a pas d'accommodements à de-

mander à la conscience : une main d'en haut l'a mise en nous, non pour recevoir nos lumières, mais pour nous imposer les siennes. On peut transiger sur le bon et le mauvais dans les lettres; on doit être intraitable sur le bien et le mal dans l'ordre moral. La sévérité de M. Saint-Marc Girardin est d'ailleurs sans aigreur. Il ne foudroie ni ne prêche personne, il critique, et le passage critiqué ne l'empêche pas, sitôt après, de goûter un passage meilleur du même écrit; ou, si c'est tout l'ouvrage qui a mérité le blâme, il ne le rend pas injuste pour les autres écrits de l'auteur.

M. Saint-Marc Girardin est le libéral par excellence en littérature. On n'est pas libéral sans être conservateur, aussi est-il fidèle, comme je l'ai dit, au goût français, à la tradition classique. On n'est pas libéral, si on se laisse prévenir contre toutes nouveautés; aussi ne les craint-il pas. Le *Cours de littérature dramatique* n'interdit pas à l'art de tenter de nouvelles voies, et, si quelque beauté se présente, il ne lui demande pas si elle vient de la liberté ou de la règle. Sauvez le fond, respectez la nature humaine; ne logez pas dans un cœur bas une vertu sublime; ne nous donnez pas des pères et des mères qui ne soient ni les nôtres ni nous; entre les bons et les mauvais instincts du cœur humain, tirez vos effets dramatiques des bons; tenez votre drame le plus près de la vie; faites qu'on en sorte, sinon purgé, comme le voulait le grand Corneille, qui n'est pourtant pas un si mauvais guide, mais fortifié dans ses bons sentiments, et un peu plus en garde contre ses défauts : et, quant aux moyens, soyez libre. Pour une beauté de sentiment ou de passion, je vous passe volontiers une règle; je vous les passerais toutes pour une pièce d'où je reviendrais touché et plus fort pour le bien. Fidélité au caractère moral du drame, liberté dans l'in-

vention, voilà toute la poétique du *Cours de littérature dramatique*. L'auteur sait d'ailleurs que le talent qui trouve les beautés n'a pas besoin des mauvais moyens, et que tout ce qui est beau dans le drame, s'il n'est pas selon les règles, ne doit pas en être bien loin.

M. Saint-Marc Girardin n'est si agréable que parce qu'il est libéral. Vous connaissez l'impression douce que fait l'indulgence chez une personne du monde : il y a quelque chose de plus charmant encore, c'est le respect d'un écrivain supérieur pour la diversité des esprits. M. Saint-Marc Girardin n'est pas étonné de ne pas se trouver dans un autre; il paraît même charmé d'y trouver quelqu'un qui n'est pas lui. Il aime le tour d'esprit qu'il n'a pas, le genre qui n'est pas le sien. Un mélodrame a du bon pour lui, et voyez combien est méritoire la charité, ou délicate la justice, qui fait goûter à cet esprit si naturel les effets de nerfs et la phraséologie du mélodrame!

Je suis bien sûr que le succès d'autrui ne lui a jamais paru une diminution du sien. Et pourtant a-t-il lui-même tout le succès qu'il mérite? Ce manque de charlatanisme le cache à certains yeux qui ne regardent que du côté où l'on ouït les fanfares. Un si rare esprit échappe à beaucoup de gens, parce qu'il ne s'impose à personne. Il ne se recommande pas, comme certains auteurs distingués, par les défauts de ses qualités; il est profond sans que sa profondeur lui coûte aucun effort; élevé, là où le vrai l'y amène, en ne croyant être que persuadé et de bon sens.

Je m'explique que M. Saint-Marc Girardin aime beaucoup Fénelon et Voltaire. On dirait qu'il a appris du premier le secret de l'*aimable*. Si les écrits procèdent les uns des autres, le *Cours de Littérature dramatique* procéderait de la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*. M. Saint-Marc Girardin semble imiter de Fénelon sa

douce morale; n'imite-t-il pas aussi la petite faiblesse du précepteur du duc de Bourgogne, son penchant à moraliser? Il a retenu de Voltaire le secret de l'*agréable*. L'*agréable*, c'est autre chose que l'*aimable*. Il s'y mêle un peu de cette raillerie si chère à notre pays, et si charmante quand elle est tempérée d'indulgence, si charmante même sans l'indulgence; témoin Voltaire, qui, certes, fut toute sa vie plus complaisant qu'indulgent.

S'il est un style, dans ce temps-ci, qui rappelle celui de ces deux maîtres, c'est le style du *Cours de Littérature*. Voilà cette netteté, ce naturel, cette fermeté élégante, ce mérite de correction irréprochable qui se cache sous la facilité et l'abandon. C'est le même tour, la courte phrase, qui n'exclut pourtant pas la phrase abondante, quand le sujet le veut. Toutefois l'allure du soldat armé à la légère y domine, comme chez les deux maîtres. La plume qui a écrit le *Cours de Littérature dramatique* a fait longtemps la guerre, au premier rang, dans le *Journal des Débats*.

Sa langue n'a pas l'air d'être de ce temps-ci ; car ce qui date des langues, ce sont les défauts. Or notre temps en a deux caractéristiques : la prétention à l'imagination de style, et l'abus de ces mots excessifs qui sont à tout le monde et ne sont à personne, et que l'usage a fatigués, non en les employant bien, mais à force d'en user au hasard et hors de propos. La langue de M. Saint-Marc Girardin est pure de ce double vice; elle lui appartient en propre. C'est le vêtement de l'honnête homme, comme le veut son modèle Fénelon. On ne décrira pas ce style; il est bien heureux, il échappe à une définition. On n'y songe au bien dit qu'après avoir senti le bien pensé. Les figures n'y manquent pas; car quel bon style est sans figures? Seulement elles ne sont pas là pour faire briller ce qui est pâle, mais pour égaler la pensée qui s'élève; c'est encore ce

même vêtement de l'honnête homme, mais un jour de fête.

Je n'ai pas tout dit, tant s'en faut, ni de cet esprit charmant qu'on envie, qu'on dit heureux, qui sait l'être, ayant un goût si sain et un cœur si droit, ni de ce livre où il sait si bien faire les affaires du vrai sans paraître faire celles d'un auteur. Je veux pourtant prédire la fortune de ces petits volumes ; mais de quel droit la prédire? J'aurais l'air d'être le seul. Mieux vaut tout simplement affirmer, avec tous les lecteurs de goût, que le *Cours de Littérature dramatique* comptera parmi les ouvrages de notre temps qui resteront. Voici pourquoi :

A toutes les époques des sociétés civilisées, il y a deux sources d'inspirations pour les auteurs : l'esprit humain, et le tour d'esprit du temps. Mais ce tour d'esprit n'est-il pas l'esprit humain lui-même modifié d'une certaine façon? Peut-être. Il n'en est pas moins vrai qu'on attache à ces deux expressions des idées fort différentes.

Quand on parle de l'esprit humain, on entend quelque chose qui ne change pas et qui acquiert incessamment, le foyer actif de toutes les vérités découvertes et exprimées sur l'homme et sur ses rapports avec Dieu et le monde. On a le sentiment d'une âme, d'une émanation immortelle de l'humanité. On parle de la grandeur de l'esprit humain, quand on le considère dans ces vérités immuables par lesquelles il fait partie de Dieu même ; on ne se plaint de sa faiblesse que par rapport aux bornes que Dieu lui a données.

Par le tour d'esprit du temps, on entend singulièrement quelque chose qui varie sans cesse, des opinions passagères plutôt que des vérités, le convenu plutôt que le vrai, des mouvements capricieux, des admirations d'un jour, des travers, des modes; ce qui fait que Fontenelle écrivait des

églogues; que Mascaron citait dans ses sermons mademoiselle de Scudéry; que, dans une comédie de Voltaire, la servante Nanine est philosophe et se plaint de *trop penser*. Le tour d'esprit s'appelle encore l'imagination, de même que l'esprit humain peut s'appeler le cœur humain, la raison. Les appellations sont vagues, mais les choses sont distinctes et certaines. Chacun de nous a en lui, dans le même temps, un abrégé de l'esprit humain et un peu du tour d'esprit de son époque. Ne le voyons-nous pas dans le compte que nous nous rendons de nous-mêmes? Il est telles pensées, tels sentiments où nous persévérons, auxquels nous revenons après des écarts : c'est la part de l'esprit humain. Il en est d'autres que nous désavouons après y avoir cru avec idolâtrie, souvent après leur avoir immolé notre vraie nature : c'est la part du tour d'esprit; ce sont les ruines de notre imagination.

Parmi les écrivains, — je ne parle que des éminents, — les uns s'inspirent de l'esprit humain, les autres du tour d'esprit du temps. Les premiers ont bien du mérite, car l'esprit humain n'est jamais à la mode; c'est le tour d'esprit qui règne et qui, dans sa jalousie, essaye de nous faire confondre l'esprit humain avec des préjugés, des habitudes de collége, des traditions bourgeoises, des servitudes qui n'ont que le mérite d'être anciennes. Cependant ces écrivains, soit force, soit sagesse, s'attachent à ce qui est acquis, au connu, pour chercher plus sûrement ce qui reste à connaître. Ils se rangent aux méthodes éprouvées, ils adoptent le drapeau sous lequel on a fait les conquêtes passées, ils inventent sur le plan des inventions antérieures. Plus même l'esprit humain est caché ou calomnié par le tour d'esprit du temps, plus ils font d'efforts pour le retrouver et pour en rétablir l'image. Isolés pour ainsi dire au milieu de leur temps, mais affranchis des illusions et de la

tyrannie du tour d'esprit dominant, ils travaillent sans cesse à dégager ce qui ne change pas de ce qui change, les passions éternelles du cœur de ses désordres passagers, le fond de l'homme des mœurs de l'année. Qu'est-ce que l'histoire, la philosophie? qu'est-ce que toute spéculation sévère, sinon une réclamation, une revendication de l'esprit humain sur le tour d'esprit d'une époque?

Les autres écrivains travaillent au plus épais de la foule, au plus fort du bruit. Ils en sont, ils s'en disent les échos. Leur faculté principale, c'est l'imagination. Prenons-les au mot : ne se qualifient-ils pas exclusivement d'écrivains d'imagination? Or imagination, tour d'esprit, c'est tout un. Je ne m'étonne donc pas qu'ils soient surtout sensibles à ce qui est apparent, à ce qui varie, qu'ils prennent les modes pour les mœurs, les mœurs pour le fond d'une nation ; qu'ils soient plus frappés du costume que de l'homme, du masque que du héros. Ils sont d'ailleurs les premiers du jour et les plus en vue; mais ils ne dominent pas le mouvement qui vient d'eux. Ils sont comme certains meneurs politiques : qui les voit de loin marcher en avant de la foule croit qu'ils la conduisent ; c'est la foule qui les pousse. Mais, comme ils ont de grands talents, tout en se faisant les serviteurs du tour d'esprit du temps, il leur arrive de laisser échapper sur l'homme, sur ses passions, sur le cœur, des vérités qui vont grossir le trésor de l'esprit humain. C'est la plus petite part dans leurs livres, et il faut l'y chercher sous ce relatif, cet éphémère, ce convenu du tour d'esprit, où elle est comme étouffée.

De ces deux sortes d'écrivains, laquelle a le plus de chances de durer? Il ne s'agit pas de durer matériellement; grâce à l'imprimerie, rien ne périt; mais pour un livre, durer, c'est être lu. Lesquels seront les plus lus?

Par les choses qui nous attirent aux livres du passé,

nous savons d'avance celles qui attireront les lecteurs futurs aux nôtres. Est-ce la part de l'esprit humain, ou celle du tour d'esprit du temps? Au dix-septième siècle, par exemple, est-ce l'hôtel de Rambouillet ou Molière? sont-ce les romans de mademoiselle de Scudéry ou les *Lettres* de madame de Sévigné? Nous sommes appelés, invités, souvent en dépit du tour d'esprit de notre temps, par toutes les pensées, par tous les sentiments où nous nous reconnaissons, et, pour abréger, par la raison; non pas la raison du syllogisme et des sentences, d'Euclide ou de Publius Syrus, ai-je besoin de le dire? mais cette science qui voit dans nos ténèbres et qui nous apprend qui nous sommes.

Les écrivains qu'on lira le plus sont ceux qui auront le plus fait pour la raison. Il faut en prendre son parti. On brille plus, mais on dure moins, quand on écrit pour le tour d'esprit du temps; on brille moins, mais on dure toujours quand on a mis un beau talent au service de l'esprit humain. Et il est bien juste qu'à l'éblouissement du succès passager il se mêle un peu d'inquiétude, de même qu'à l'obscurité momentanée des travaux durables il se mêle quelque espérance.

De notre temps, et surtout depuis les trente dernières années, les tendances de l'esprit humain en France, et, par l'exemple de la France, dans l'Europe civilisée, sont vers la philosophie, l'histoire et la critique, vers la critique surtout. Les plus belles pages philosophiques que nous ayons lues de nos jours sont des jugements; sous les plus beaux récits d'histoire, il y a un examen sérieux et laborieux des documents; sous les tableaux les plus brillants, il y a des témoignages comparés et débattus. On cherche le vrai, on hait la rhétorique. Je ne sache pas que jamais l'exactitude ait été plus en honneur; les travaux de se-

conde main sont dédaignés. Les meilleures plumes sont presque plus jalouses du mérite de l'érudition que de la gloire de bien écrire; c'est un travers, mais ce travers ne prouve que mieux combien la tendance est forte. Il y a, à cet égard, émulation entre les sciences et les lettres. Les lettres entendent bien ne pas laisser aux sciences toute l'autorité; elles se piquent de devenir aussi rigoureuses en gardant le privilége de plaire, et elles ne veulent pas du vain rôle de distraire les esprits, tandis que la science serait seule en possession de les instruire.

C'est plus qu'une tendance, c'est la nécessité de notre temps. Des deux disciplines sous lesquelles l'esprit humain en France a marché pendant tant de siècles, la foi chrétienne et la royauté, la foi n'est plus qu'un don individuel, la royauté qu'une forme de gouvernement trois fois vaincue en soixante ans. Il ne reste pour toute base à la société que la raison. Aussi tout le monde se porte à son secours. C'est à qui éclaircira, fortifiera, rendra agréables et populaires, par l'art de les présenter, les vérités conservatrices. On étudie plus sévèrement le passé dans ses systèmes, dans ses sentiments, dans ses arts, pour arriver à une connaissance plus parfaite de la nature humaine et assurer de plus en plus la raison, notre dernier guide. Les talents même que des ouvrages d'imagination ont rendus célèbres recherchent les succès du savoir et de l'utile. Ils pensent qu'ils ont fait assez pour l'imagination, et qu'après nous avoir amusés, émus, troublés peut-être par des peintures complaisantes de nos passions, il est temps qu'ils mettent leur popularité au service de l'ordre, du devoir, de la raison. L'utile dans le relevé, voilà par où veulent finir les écrivains éminents.

Il se voit plus d'auteurs de romans ou de poésies qui se font historiens ou critiques, que de critiques ou d'histo-

riens qui se font poëtes ou romanciers. M. de Lamartine en est l'exemple le plus illustre; il écrit de l'histoire et il édite ses poésies. Encore devons-nous à d'honorables nécessités l'intérêt qu'il prend à ces chers objets de nos premières admirations : peu s'en est fallu qu'il n'y vît des péchés de jeunesse en les comparant aux splendeurs de ses récits et de ses harangues. L'auteur d'un roman plein d'imagination et de poëmes où brillent des vers charmants sur un fond un peu romanesque, M. Sainte-Beuve, achève l'histoire de la plus austère des sociétés chrétiennes, Port-Royal, et tire des profondeurs de l'érudition la plus curieuse un des livres les plus propres à donner du cœur aux honnêtes gens et à faire honte aux âmes faibles. Il n'est éloges qu'on n'ait faits, dans ces dernières années, d'un *Abailard* de M. de Rémusat, confidence de salon dont beaucoup de gens sont restés très-vains; M. de Rémusat a gardé dans son portefeuille l'Abailard du drame, et ne nous a fait voir que celui de l'histoire. M. Mérimée est de l'Académie des belles-lettres pour de profondes études d'histoire romaine, et la plume qui a écrit *le Vase étrusque* et *Colomba* rédige des mémoires d'archéologie. Nous verrons peut-être d'autres désertions du camp de l'imagination dans celui de l'utile; mais je ne sache pas que ceux qui sont les premiers dans les travaux d'histoire ou de critique, MM. Thiers, Cousin, Thierry, Mignet, Villemain, Guizot, pensent à faire des poésies ou des romans. Il est vrai qu'un autre esprit d'élite, M. Vitet, qui s'entend si bien aux choses les plus diverses, et qui ne parle pas moins pertinemment des finances du gouvernement provisoire que des beautés d'Eustache Lesueur, nous fait un pendant aux *États de Blois;* mais qu'on ne s'y trompe point : son dessein est de nous donner de la plus fine et de la plus secrète sorte d'histoire politique, surprise au

cœur et recueillie sur les lèvres des personnages. C'est du drame pour intéresser l'imagination aux enseignements de l'histoire.

Telle paraît être la direction de l'esprit humain dans notre pays. A côté de cela, tracez l'histoire du tour d'esprit du temps : vous en compterez autant qu'il y a eu de révolutions politiques. Le calcul même est modéré. De plus sévères trouveraient que les goûts ont changé encore plus souvent que les gouvernements. Le tour d'esprit de chaque époque était-il du moins l'expression de ses mœurs? Nullement; les bergeries de Fontenelle ne représentaient pas les mœurs de la fin du dix-septième siècle, pas plus que les pastorales de Florian et de Gessner n'ont été l'image du dix-huitième. Ainsi le tour d'esprit du temps n'est pas toujours l'expression des mœurs; c'est un caprice, une disposition, des vapeurs comme en ont les vieilles sociétés, sans plus de causes appréciables que celles des changements dans la coupe des habits. Et pourtant que d'esprit, d'imagination, de style, se dépense pour bercer, par des pages éphémères, un vieux peuple qui demande, comme les enfants, des contes de fée!

Mettons à part, et bien haut, quelques ouvrages d'imagination qui ont eu à la fois les plus douces faveurs du tour d'esprit du temps et l'approbation sévère de l'esprit humain, la popularité et la gloire, poésies suaves ou splendides, méditations, odes, pièces de théâtre, romans d'observation ou de passion, et en tête *Atala*, *Réné*, types durables, parce que la mélancolie qu'ils expriment n'est qu'une des misères éternelles de l'homme.

De quel côté sont les noms qui survivront? Du côté où l'on a travaillé pour l'esprit humain. Les complaisants du tour d'esprit, après un premier oubli inévitable, n'auront guère que la chance de ces modes nouvelles qui ne

sont que de vieilles modes renouvelées; un tour d'esprit les ressuscitera, un autre tour d'esprit les fera derechef oublier.

Le nom de M. Saint-Marc Girardin sera sur la liste des noms qui doivent durer; car, à moins que nos enfants ne soient d'une autre nature que nous, j'imagine qu'ils chercheront dans nos livres ce que nous cherchons dans ceux de nos pères : le cœur humain, l'esprit français, la langue. Le cœur humain? Il se reconnaîtra toujours, dans ces charmantes pages, aux mille traits qu'il a fournis. L'esprit français? Aucun ouvrage de ce temps-ci n'en a plus la netteté, le sens pratique, le naturel, le tour vif et élégant; c'est tout l'auteur. La langue? Elle ressemble à celle du meilleur temps, avec la physionomie de l'écrivain et quelques nouveautés solides qui font que cette ressemblance n'est pas une imitation.

Mai 1849.

ÉTUDES SUR LA VIE DE BOSSUET [1]

I

Voici un des meilleurs livres qu'ait produits notre temps. Il a les deux qualités principales qu'on demande aux ouvrages de ce genre, et même à tous les ouvrages d'esprit : il remplit son objet, et il est vrai.

M. Floquet a voulu nous faire connaître la vie de Bossuet jusqu'à l'époque où il fut appelé par Louis XIV aux fonctions de précepteur du dauphin. Il y a complétement réussi. Il a étudié Bossuet comme on étudie une science. De même qu'il y a des philologues, des épigraphistes, des hellénistes, des hébraïsants, il y a un savant en la connaissance de Bossuet. Ce savant, c'est M. Floquet. Rien ne lui a échappé de ce qu'on pourrait appeler les traces matérielles de Bossuet. Où ces traces manquent, le biographe cherche son héros dans les souvenirs de ses contemporains, dans leurs paroles et derrière leurs paroles, ne s'arrêtant qu'au point où la supposition serait gratuite, mais enlevant à tous les érudits futurs tout ce qui pourrait donner matière aux conjectures légitimes.

On n'est pas un savant de cette sorte sans être vrai :

[1] *Études sur la vie de Bossuet*, par M. Floquet.

faut démentir et Bossuet qu'il ne faut pas laisser sous le coup d'un reproche injuste, M. Floquet n'hésite pas. Là encore, par des preuves irréfutables, il fait tomber cet autre propos, non moins léger que celui de Voltaire, et peut-être lancé contre l'évêque gallican, comme celui de Voltaire est lancé contre le prince de l'Église chrétienne. Enfin, s'il se rencontre quelque admirateur d'une autre gloire, qui dispute à Bossuet le droit de premier inventeur pour une beauté quelconque de l'éloquence française; s'il est, par exemple, un ami passionné de Pascal qui prétend montrer dans tel passage de Bossuet une inspiration directe de l'auteur des *Pensées*, M. Floquet, par une sévère discussion des dates, rétablit la priorité au profit de Bossuet. Mais, en rendant à Bossuet ce qui lui est dû, il n'ôte pas à Pascal l'honneur d'avoir inventé, de son côté, ce que Bossuet avait déjà dit, et il ne s'avise pas de nier que le *génie effrayant* qui refaisait Euclide sans le connaître, fût capable de refaire Bossuet sans l'avoir lu! C'est dans cette mesure, la seule qui convienne à Bossuet, que son savant historien sait le défendre. Point de cette polémique qui prend tant de pages sans convaincre les contradicteurs et sans intéresser les juges. C'est une exposition paisible et complète, quoique non sans chaleur, de tous les points en litige; et l'idée de défense, de plaidoyer, ne vient au lecteur que parce que M. Floquet gagne toujours son procès.

Enfin ce livre n'est pas de ceux qu'ont suggérés à leur auteur un programme d'académie, l'appât d'ailleurs fort honorable d'un prix, une mode qui a mis pour un jour tel ou tel nom en faveur. M. Floquet a voué comme une sorte de culte à Bossuet. Attiré vers lui par ce grand éclat qui faisait tourner tous les yeux de son côté, même dans la splendeur du dix-septième siècle, par cette chaleur à

laquelle le cœur le plus engourdi se réchauffe et se réveille, M. Floquet y a trouvé sa vocation; il y a mis sa vie. C'était trop peu pour lui de voir Bossuet ainsi que le voient, même les gens instruits, de loin, comme une gloire littéraire, non comme une personne; il a voulu s'approcher de l'homme, toucher ses mains, vivre dans son temps, et, à force d'obscurités dissipées, de dates judicieusement débattues, de jours comptés, à force de suivre les pas de Bossuet à Metz, à Paris, d'église en église, il l'a vu, il l'a entendu; il s'en est donné du moins l'illusion, et il la communique au lecteur. Oui, je crois entendre, avec M. Floquet, Bossuet chantant les psaumes au chœur dans la cathédrale de Metz, « d'une voix mâle, grave, mais douce et touchante. » Comme son historien, je le vois au *sursum corda* (haut les cœurs!), ce mot qu'il affectionne tant, et qui pourrait être sa devise; je le vois « pénétré d'un saisissement solennel et sublime. » Je suis sûr, comme M. Floquet, qu'en entendant les cloches de Saint-Étienne sonner matines il disait à ses sœurs Marie et Madeleine, chez lesquelles il avait passé la soirée : « Je m'en vais à matines, » avec un visage épanoui et un accent de douce joie. C'est peut-être chez M. Floquet de la superstition. Comment la lui reprocherais-je? Il me l'a passée. C'est un dévot de Bossuet; est-ce à moi de l'en blâmer? j'en suis un.

Aussi n'est-ce point de mon chef que je lui ferai deux légères critiques. Je n'ai pas vu clairement, mais je me suis laissé dire, et peut-être persuader, par un reste d'habitude de critique, que son livre avait deux défauts : d'une part trop de détails et de l'autre trop peu de soin, pour ne pas dire un dédain prémédité de l'élégance du style.

Trop de détails, je veux bien en convenir. M. Floquet est un ancien élève de l'école des Chartes : le détail y est

en grand honneur, et avec raison. Il en a donc l'habitude et peut-être l'excès. Mais, s'il en dit trop à propos de certains faits indifférents, j'en excuse volontiers le savant ingénieux et pénétrant qui, aux endroits où les détails peignent, expliquent, décident, n'en laisse échapper aucun. Il est vrai que le trop peut déplaire à un lecteur qui, en ouvrant le livre, ne serait prévenu ni pour le sujet, ni pour un écrivain qui n'en est pourtant pas à se faire connaître. S'il tombe sur quelque chapitre moins riche de faits, où le biographe semble poursuivre avec trop d'acharnement les probabilités qui lui en tiennent lieu, j'ai peur qu'il ne se rebute. En tout cas il en serait la dupe; car, au chapitre suivant, les mêmes ressources d'esprit qui ont été dépensées à rendre spécieuses des probabilités vont servir à rendre plus sensibles et plus intéressants des faits certains.

J'avoue qu'il est assez indifférent, même pour les gens les plus curieux de détails, de savoir la querelle entre l'archevêque de Paris, Péréfixe, et les chanoines de la cathédrale, qui lui refusent leur église pour la tenue d'un synode, par la très-grave raison que l'archevêque, dans le cérémonial, les avait placés à sa droite et à la suite des vicaires généraux du diocèse, et non à sa gauche comme à sa droite et les premiers de tous. Il n'est guère plus intéressant d'apprendre que Péréfixe tint son synode à l'archevêché, et que, le chapitre de Notre-Dame y étant venu, on lui fit dire qu'il n'y avait pas de places réservées pour lui. A la vérité, Bossuet y prononça le sermon d'ouverture. Si ce sermon existait et si Bossuet y avait fait quelque bonne sortie contre ces puériles jalousies d'étiquette entre chrétiens et gens d'église, l'anecdote, encore qu'un peu longue, aurait eu son à-propos. Mais toute cette préparation est pour donner une date certaine à un sermon dont il ne reste pas même le titre.

J'en conclus qu'il est bien difficile d'être complet sans en dire trop. Mais vouloir être complet est un mérite si rare, y réussir est donné à si peu, qu'il ne faut pas reprocher un peu de superflu à qui n'a rien omis ni oublié du nécessaire.

Le second défaut de M. Floquet est ce que j'oserais appeler quelque peu de rusticité archaïque. Cette rusticité est-elle affectée? Le seul doute serait une injustice. Il n'y a pas l'ombre d'affectation dans ce livre; mais il y a peut-être une imitation involontaire du vieux français. Ces inversions, restes des latinismes du seizième siècle, tant s'en faut que je les veuille défendre comme une manière générale d'écrire. Mais, dans l'ouvrage de M. Floquet, dirai-je qu'après un peu d'étonnement je m'y suis accoutumé? Pour tant de sincérité, de candeur, je pourrais presque dire d'amour, dans l'historien de Bossuet; pour tant de sagacité, de savoir agréable ou solide dans l'érudit, j'aurais passé bien pis que des latinismes à son style.

Mais j'en ai une autre raison. Si ce style est singulier par le tour, la langue que parle M. Floquet est en général correcte et saine. Or ce n'est pas une qualité médiocre. Les plus habiles n'en méritent pas l'éloge sans réserves. Je sais tel illustre qui pourrait en donner des leçons aux autres, et qui, dans ses écrits, y bronche à chaque instant; et moi, qui en fais la remarque, suis-je bien sûr, en ce moment même, de n'y pas manquer? Il ne s'agit pas ici de purisme, c'est-à-dire du superflu, s'il en est en fait de propriété de langage; il s'agit de l'indispensable. C'est la différence du musicien qui met toujours le doigt sur la vraie note, et du musicien qui le laisse couler à côté. M. Floquet écrit comme le musicien sûr exécute : chaque mot, chez lui, dit si bien ce qu'il veut dire, que je ne re-

marque même pas, qu'en un autre endroit de la phrase. ce mot eût pu la rendre plus euphonique ou plus élégante. Ce que je veux voir, c'est le fond du cœur de l'écrivain ; qu'est-ce, en comparaison, qu'un peu plus de dextérité de main ou de finesse d'oreille? Mais je sais bien que je donne là mon goût, et non une règle. On n'est pas, en notre temps, si amoureux de la propriété des mots; ce qui a la faveur, ce sont les images et ce qu'on appelle le pittoresque de l'expression; un langage brillant, émaillé d'impropriétés secrètes qui ne se révèlent qu'à des yeux exercés, est plus estimé qu'un langage simple et ferme, qui n'en dit pas plus que l'auteur n'en pense. On tient tant chez nous à ce qu'on appelle la forme, qu'on en fait une chose à part, distincte du fond, et qui peut presque s'en passer; il y a des rhétoriques qui l'enseignent. Si on l'entendait, comme le veut Fénelon, de l'habit qui couvre l'honnête homme, on n'aurait pas tort; mais, dans l'opinion commune, il s'agit d'un costume de théâtre qui déguise un auteur. M. Floquet n'a que l'habit de l'honnête homme; il est vrai qu'il eût pu l'avoir un peu mieux façonné.

Les trois volumes de M. Floquet prennent Bossuet à sa naissance et le suivent jusqu'au jour où Louis XIV le nomma précepteur de son fils. Cette première partie de la vie de ce grand homme, de beaucoup la plus longue, non-seulement est la moins connue, mais plus d'une période en était complétement ignorée. La cause de cette obscurité est surtout le grand éclat de la seconde. Bossuet, précepteur du dauphin et évêque, travaille au grand jour de la cour de France, sur laquelle la France et tout le siècle ont les yeux, à côté de Louis XIV, avec tous les grands esprits du temps pour témoins de sa gloire. Lui-même, tout en gardant la modestie chrétienne, consent à prendre quelque soin de cette gloire. Des nombreux ouvrages qu'il compose, les

principaux sont publiés sous ses yeux, et telle est l'admiration qu'ils excitent, que personne ne songe à ceux qui les ont précédés. L'orateur des oraisons funèbres fait tort au sermonnaire; l'historien du genre humain, au théologien qui disputait avec les protestants de Metz et qui convertissait Turenne. C'était assez pour les contemporains de cette seconde époque d'être au courant de tout ce qui sortait de cette plume si puissante et si féconde. D'ailleurs, ce n'est pas au moment où le grand écrivain atteint à son apogée qu'on songe à rechercher son passé. Le présent emporte tout; l'admiration ne laisse pas place à la curiosité qui retourne en arrière. Enfin il y avait, à ce moment de la vie de Bossuet, tant de chefs-d'œuvre en tous les genres, qu'on faisait un choix même dans la gloire, et qu'on négligeait l'excellent pour le parfait.

Le dix-huitième siècle se contenta de ratifier le choix du dix-septième, et ne remonta pas dans la vie de Bossuet au delà des oraisons funèbres. Où Voltaire voit-il pour la première fois la *raison éloquente?* Dans les sermons de Bourdaloue. D'Alembert en juge de même, lorsqu'en style de rhétorique, « Bossuet, dit-il, remit le sceptre de l'éloquence chrétienne aux mains de l'illustre rival à qui il avait ouvert et tracé cette glorieuse carrière, et il ne fut ni surpris ni jaloux de voir le disciple s'y élancer plus loin que le maître. »

Ces images surannées, même au temps de d'Alembert, de sceptre, de carrière, de rivaux qui s'y élancent, veulent dire que Bourdaloue enleva, pour continuer l'image, le prix du sermon à Bossuet. La Harpe, si bon juge de ce qu'il sait bien, mais si prompt à juger légèrement de ce qu'il ignore, n'a garde de démentir d'Alembert. Il fallait aller y regarder; et ce qui me prouve qu'il n'y a pas même songé, c'est le ton cavalier dont il décide que les sermons sont *ce*

qu'il y a de plus faible dans les compositions de Bossuet. Il en dit autant des *Panégyriques*.

Le premier qui ait contredit l'opinion établie et appelé l'admiration du public sur les travaux de la première moitié de la vie de Bossuet, c'est le cardinal de Bausset, dans sa pâle et élégante histoire du grand évêque de Meaux. Mais il ne s'engage pas très-avant dans l'opinion contraire; il admire avec timidité, en homme qui craint de n'être pas suivi ; et je comprends que M. Floquet s'en impatiente. Il ne faut pourtant pas en vouloir au vénérable biographe de Bossuet d'avoir admis comme un fait certain l'indifférence relative des contemporains pour les sermons de l'archidiacre de Metz. M. Floquet n'en fournit-il pas un curieux témoignage dans cette anecdote d'Anne d'Autriche, préférant à Bossuet, pour une prédication de charité, un sermonnaire très-célèbre alors, et dont il m'a appris le nom, le minime Robert de Saint-Giles? Est-ce donc le premier ou le seul exemple de quelque beau parleur plus estimé qu'un orateur véritable, et de quelque talent de mode préféré au génie? Quand il serait vrai que Bossuet aurait dit moins de mots à la minute ou déployé moins de voix que ce minime, en quoi sa gloire en serait-elle diminuée? On estimerait trop les jugements du public et trop peu le génie, si l'on ne souffrait pas que le premier se trompe quelquefois et que le second soit méconnu. L'histoire des lettres est une longue suite de preuves du contraire. La gloire trop facile doit avoir grand'peur; celle-là seule est durable qui a eu la vogue pour rivale heureuse, et qui a été longtemps disputée. L'homme de génie est bien des choses à la fois; il est surtout un maître au devant duquel on ne va pas tout d'abord, et que le public ne peut reconnaître qu'au prix de quelque effort pour penser plus sérieusement et pour valoir mieux.

La justice est désormais arrivée pour les œuvres de cette première moitié de la vie de Bossuet. Comme sermonnaire, il est mis au premier rang, sans que Bourdaloue ait perdu le sien. Personne, surtout, ne s'avise de parler de parties faibles dans ses œuvres; c'est un terme de collége qui sied mal à Bossuet, dont la qualité caractéristique est la force, et qui, sous ce rapport, n'a ni enfance ni jeunesse, ni commencement ni déclin. Notre Université n'a pas peu contribué à cette sorte de restauration de la moitié de cette grande gloire : il y a longtemps que les sermons et les panégyriques y sont lus et recommandés comme une des nourritures les plus substantielles de l'esprit. M. Floquet n'a pas eu à défendre Bossuet sermonnaire et panégyriste; il sait que cette cause est gagnée. Que restait-il donc à faire? Le plus grand nombre des sermons est sans date; il fallait les dater.

Mais le mot dater en dit plus qu'il n'en a l'air. Dater, c'est faire l'historique de chaque ouvrage, raconter la circonstance, presque toujours considérable, qui en a donné l'idée, reconnaître le lieu où il a été prononcé, retrouver l'auditoire et, tout au moins le principal auditeur, et, par toutes ces indications locales, nous rendre aussi présents aux allusions, aussitôt avertis des passages sensibles que les contemporains, et nous mener au pied de la chaire d'où Bossuet s'est fait entendre. Nous l'entendons, en effet. L'érudition ingénieuse et solide produit à cet égard les mêmes illusions que le drame : on assiste à ces belles fêtes de la religion et de l'éloquence. Il n'y a pas un mot dans le discours qu'on ne saisisse, non-seulement de l'esprit, mais presque de l'oreille; on croirait voir, le souvenir du Bossuet de Rigaud nous y aidant, jusqu'au geste de l'orateur, jusqu'au feu de ses regards; on sent où sa voix a tonné, où elle a dû s'attendrir; on est sous le même

charme que M. Floquet, et grâce à lui; et si l'on ne va pas jusqu'à spécifier, comme il le fait, le timbre de voix de Bossuet, on sent dans cette lecture des sermons, si bien illustrée par le biographe, quelque chose de vibrant, comme si le sermon lui-même parlait.

Je voudrais donner deux exemples, entre beaucoup d'autres, de l'intérêt de cette méthode.

Un des plus beaux sermons de Bossuet est, sans contredit, le sermon sur la *Providence*, pour le troisième dimanche après Pâques. De l'accord unanime des biographes et des éditeurs de Bossuet, ce sermon aurait été prononcé à Dijon en 1668, en présence du grand Condé revenant vainqueur de la Franche-Comté. On pouvait s'y laisser tromper. C'est bien à Dijon que Bossuet a prêché sur la *Providence*. Les allusions « à ce sang illustre, mêlé si souvent dans celui des rois, à des trophées que l'envie n'a jamais pu abattre ; » les mots de *monseigneur* et d'*altesse*, en parlant au principal auditeur; enfin la circonstance très-vraisemblable d'une entrée triomphale de Condé dans Dijon, après la conquête de la Franche-Comté, tout cela rendait vraisemblable un fait que tout le monde voulait croire comme vrai, à savoir, Bossuet prêchant devant le grand Condé. La chose paraissait donc acquise; aucun sermon n'avait une date plus certaine. M. Floquet a changé tout cela. Ce n'est plus en 1668 que le sermon sur la *Providence* a été prononcé, mais douze ans plus tôt, en 1656. Le principal auditeur n'est pas le prince de Condé. C'est Bernard de Foix, duc d'Épernon, récemment appelé au gouvernement de Bourgogne, et qui faisait son entrée solennelle à Dijon. « Le sang mêlé tant de fois dans celui des rois » veut dire que le duc d'Épernon, allié par sa mère aux maisons de France et d'Angleterre, était par sa femme, Gabrielle de Bourbon, fille légitimée de Henri IV,

beau-frère de Louis XIII et oncle de Louis XIV, qui le qualifiait ainsi dans des actes publics. A ces titres, il était monseigneur et altesse, mais point *sérénissime*, épithète que Bossuet n'eût pas manqué d'ajouter au titre d'*altesse*, s'il se fût agi d'un prince du sang, de Louis de Bourbon, prince de Condé. Ces trophées dont parle Bossuet rappellent les Espagnols battus par Bernard d'Épernon dans la Biscaye, chassés de cette Guienne qu'avait soulevée deux fois le prince de Condé contre l'autorité royale. Enfin, « *l'envie impuissante à les abattre,* » n'est autre chose que Richelieu lui-même, acharné contre le duc d'Épernon, et le faisant juger et condamner à mort par des commissaires, jugement qui devait être cassé par arrêt du parlement de Paris et par l'éclatante réhabilitation du duc, rétabli dans tous ses honneurs par Louis XIV.

Voilà quelques vérités historiques conquises par le savoir patient et ingénieux de M. Floquet, et qui sont loin d'être sans importance. Il n'est pas indifférent, en effet, pour l'histoire du grand Condé, de savoir qu'après la conquête de la Franche-Comté, au lieu de faire une entrée triomphale à Dijon, il avait suivi à Paris Louis XIV, qui n'eût peut-être pas été d'humeur à souffrir que son lieutenant reçût l'ovation là où il voulait pour lui tout le triomphe. Il n'est pas indifférent non plus pour l'histoire de France que justice ait été rendue au duc Bernard d'Épernon. Quant à ce qui touche Bossuet lui-même, il n'y a pas de petites vérités. Quoique sa vie ne soit qu'une longue prédication, les choses du siècle n'ont pas eu de témoin plus intelligent et plus présent, et il est peu de ses sermons où l'impression qu'il a reçue des événements contemporains ne perce par quelque allusion. Rapporter ces allusions aux faits qui les ont provoquées, et surprendre ainsi, soit les préoccupations civiques de Bossuet, soit son opinion dis-

crète ou hardie sur ce qui se passe autour de lui, est-ce un travail de peu de prix? Enfin, pour ne parler que du grand écrivain, est-il d'un médiocre intérêt de savoir avec précision à quelle époque de l'histoire de son esprit et de sa langue appartient tel ou tel sermon, et de s'épargner un de ces anachronismes qui trompent même des gens de goût?

Le second exemple de ce que l'histoire générale du dix-septième siècle et l'histoire particulière de Bossuet ont gagné aux recherches de M. Floquet, c'est le *Panégyrique de saint Paul* rapporté à sa vraie date. Tout le monde connaît ce chef-d'œuvre, où l'éloquence a quelque chose de la rudesse du modèle qui l'a inspirée, et où le panégyriste semble revêtir le personnage de son héros, tant il l'aime et tant il en est plein ; mais personne ne s'était occupé jusqu'ici de savoir en quelle année Bossuet a prononcé ce sermon. On va voir pourtant que la chose en valait la peine. En un endroit du panégyrique, où Bossuet, parlant de la charité de saint Paul envers les pauvres, invite son auditoire à imiter un si grand exemple : « Jetez les yeux, dit-il, sur les nécessités de tant de pauvres qui crient après vous : ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte et qu'ils pussent aisément émouvoir vos cœurs? » Nous avions bien vu ce passage, et il n'était pas difficile de deviner que le sermon avait dû être prononcé dans la chapelle de quelque hôpital nouvellement fondé. Mais de quel hôpital s'agissait-il? Qui lui méritait cet épithète de merveilleux? Personne ne se l'était demandé. Les beautés du panégyrique ne laissaient pas le temps d'y songer, et l'impression dernière eût ôté aux plus curieux le souvenir même de l'allusion. C'est pourtant ce mot *merveilleux* qui a averti M. Floquet. Pourquoi cette

qualification si inattendue donnée à un hôpital? Ce ne peut être une épithète employée au hasard qui se serait glissée dans la langue poétique de Bossuet. En effet, ce mot n'est que l'expression naïve de l'admiration du grand prédicateur pour un monument que venaient de fonder la charité chrétienne, personnifiée dans Vincent de Paul, et le gouvernement royal personnifié dans Louis XIV.

C'est dans l'église de l'Hôpital général, aujourd'hui l'hospice de Bicêtre, et devant les cinq mille indigents qui venaient d'y être reçus, que Bossuet prêchait le panégyrique de saint Paul, le 29 juin 1657, jour de la fête du saint.

J'entends dire : N'est-ce que cela? On aurait peut-être raison, si le travail de M. Floquet était aussi sec que mon résumé. Mais rien n'est plus intéressant que les preuves à l'aide desquelles il établit cette date. C'est tout un chapitre de l'histoire des institutions de bienfaisance dans notre pays. C'est un acte chrétien qui inaugure l'histoire du règne de Louis XIV. Quelle était la condition des indigents à Paris en 1657? Est-il donc vrai qu'une nation de cinquante mille mendiants errait dans Paris, quelques-uns demandant l'aumône l'épée au côté, beaucoup simulant de fausses plaies, le plus grand nombre, dit un édit de 1656, abandonné à toutes sortes de crimes? Très-peu, parmi les plus inoffensifs, voulaient d'un secours public acheté au prix de la triste liberté du vagabondage. Par quels moyens vint-on à bout de licencier cette redoutable armée de malheureux? Il y fallut des miracles de charité, comme au temps des Pères de l'Église du quatrième siècle. Il y fallut un saint Vincent de Paul ; il y fallut le premier instinct de Louis XIV adolescent pour les grandes choses!

Voilà ce que raconte avec détails, mais sans aucun détail de trop, le nouveau biographe de Bossuet. On pourrait

y mettre plus d'habileté de mise en œuvre, j'en conviens; d'autres peut-être auraient tiré plus de parti pour leur réputation de recherches si intéressantes, et mieux fait les honneurs de leurs trouvailles. Mais, quel que soit le talent de mise en œuvre dans un livre, les lecteurs instruits connaissent toujours quelque chose de mieux, et l'écrivain n'a souvent pris tant de peine que pour faire penser à un plus habile que lui. Au lieu que le sentiment naïf, la conviction, l'amour du sujet, la sagacité particulière qui vient du cœur, dans l'étude d'un personnage vénéré et aimé, ces qualités si rares ne nous laissent regretter rien de meilleur, parce qu'elles sont parfaites en elles-mêmes. Pour moi, je m'y plais beaucoup plus qu'à toutes les grâces d'un livre où l'habileté de l'écrivain me déroberait l'homme; et, si je m'aperçois de ce qui manque à M. Floquet en fait de mise en œuvre, ce n'est pas tandis que je le lis; c'est le livre fermé, et peut-être par respect humain, pour n'être pas le seul à le louer sans restriction.

J'ai indiqué sa méthode. Son livre est une histoire de Bossuet, qui a pour notes et éclaircissements des portions inconnues de l'histoire de son temps et des vies de personnages considérables effacés par l'éclat de plus grands, et qu'a ressuscités M. Floquet pour faire au grand évêque comme un cortége de vivants. On ne recommencera pas l'histoire de cette partie de la vie de Bossuet; on ne fera pas une histoire de Louis XIV sans demander à M. Floquet des lumières, et, pour certaines parties, le chemin. Son livre abonde en faits de toute sorte sur la société française à cette époque; société si grande et si belle, malgré bien des fautes publiques et privées, parce que les grands sentiments y dominent, et que les gens même qui commencent mal savent bien finir. M. Floquet n'en parle pas en curieux qui fait valoir ses découvertes, ni en artiste qui

se donne le spectacle du passé; il y vit, il y a ses pénates; et, s'il est permis de faire des conjectures sur un écrivain dont on n'a pas l'honneur de connaître la personne, je croirais volontiers qu'il doit avoir les grands sentiments de ce temps-là, d'autant plus qu'il n'en fait pas profession.

Je ne veux pas quitter encore une si bonne compagnie; et je vais examiner ce que le livre de M. Floquet nous apprend de nouveau sur Bossuet, ce qu'il éclaircit ou confirme de ce que nous en savions déjà.

II

M. Floquet nous a-t-il appris quelque chose de nouveau sur Bossuet? Si par choses nouvelles on entend des faits considérables, de nature à nous faire changer d'opinion sur ce grand homme, non, il n'y a pas un fait de ce genre dans les trois volumes de M. Floquet. Mais, s'il s'agit de ces faits de détail qui éclaircissent ce qu'on savait confusément, ou rectifient ce qu'on savait mal, le livre de M. Floquet en est plein. Et que pouvait-il nous apprendre de plus nouveau? Nous ne voulions pas un autre Bossuet; nous voulions le même, avec des raisons de plus pour l'admirer et l'aimer.

Cette première moitié de sa vie le montre tel que nous le connaissions par la seconde. Il n'a point changé. Le bon sens supérieur et sans défaillances qui le distingue, ses premières actions, comme ses premières paroles, en sont marquées. Il est né avec ce bon sens, c'est son génie même. Chez la plupart des hommes de génie, le bon sens est plus mêlé d'expérience et d'acquis; chez quelques-uns, il est comme un retour de l'homme sur lui-même

après de grandes erreurs : dans Bossuet, il n'a ni hésitation ni faux pas. Ce grand homme a tout d'abord toute la raison que les autres semblent amasser à la longue; son bon sens n'a pas d'âge. C'est son trait de caractère, à lui. Ce n'est peut-être pas celui de notre pays. Si l'on y fait tant d'estime de ce qu'on appelle l'unité de la vie, c'est apparemment que cette qualité y est rare. Les meilleurs sont ceux qui reviennent au bon sens, peu importe la longueur du détour. Quant à ceux qui commencent et qui finissent par là, j'ai peur qu'il ne faille remonter jusqu'à Bossuet pour en trouver.

Bon sens dans la conduite, bon sens dans les opinions, il en a presque trop pour certains esprits, qui préfèrent à ce bon sens la hardiesse des inventeurs au prix de leurs illusions. Il est très-vrai que Bossuet n'invente rien. Il ne se plaît pas à contester sur les choses obscures, il aime mieux approfondir les choses claires. Avec l'imagination la plus puissante, il n'imagine rien ; il adhère à ce qui est établi, il se soumet, il suit. Jamais plus de docilité ne s'est rencontrée avec plus de qualités pour le commandement; jamais regard plus hardi et plus ferme ne s'est abaissé plus humblement devant l'invisible.

J'admirerais moins cette mesure, et peut-être même serais-je un peu de l'avis de ceux qui ne s'en contentent pas, si les inventeurs auxquels on compare Bossuet étaient plus heureux. Mais je voudrais voir laquelle de leurs inventions a été autre chose qu'un témoignage éclatant de l'impuissance de l'esprit humain, quand il veut connaître au delà de ce qu'il a plu à Dieu de lui découvrir. Pour ne parler que des inventions en religion et en politique, ne semblent-elles pas plutôt des erreurs illustres que le vrai titre des hommes supérieurs qui y ont attaché leurs noms, et ne leur a-t-il pas été fort bon de n'avoir eu ordinaire-

ment que du bon sens? Je ne mets donc personne au-dessus de l'homme qui, du premier regard, voit clairement, en toutes choses, où commencent les ténèbres impénétrables, et qui invente, pour ainsi dire, les bornes de l'invention elle-même. Tel est Bossuet. Ce que Dieu a dit à la mer, Bossuet l'a dit lui-même à son génie impétueux et profond comme elle : « Tu n'iras pas plus loin. » Vous regrettez qu'il n'ait pas inventé : c'est regretter qu'il ait manqué à un grand navigateur la triste fortune d'un naufrage.

J'ai parlé de la religion et de la politique, parce que ce sont les deux choses où le bon sens est capital. En religion, Bossuet s'en tient à l'Église catholique ; en politique, à la royauté. Ce sont les croyances communes. De quelle façon se les est-il appropriées? Je touche ici à sa véritable originalité.

Dans la religion, la tradition à laquelle il se range est celle de tous, si l'on regarde l'ordre de choses auquel elle aboutit de son temps; elle est sa tradition personnelle, si l'on regarde par quelle force de génie il la suit à travers les siècles jusqu'aux apôtres, et, par les apôtres, jusqu'au divin fondateur du christianisme. C'est ce corps de doctrines, souvent combattues, souvent obscurcies, quelquefois compromises par les passions des hommes, qui a prévalu et s'est perpétué, non-seulement par l'accord de toutes les têtes fortes, de tous les grands cœurs qui se sont succédé au gouvernement de l'Église, mais par la conformité de ces doctrines avec la raison. C'est l'Église catholique, s'assemblant en concile chaque fois que le nœud de la tradition menace de se rompre, et le resserrant par l'exposition chaque fois reprise de la suite de ses dogmes et de ses décisions. C'est enfin quelque chose de moins sensible que des témoignages écrits, et qui ne se rend

visible qu'au génie; c'est l'âme qui fait vivre et durer les choses; c'est ce lien mystérieux qui, chez les mêmes hommes, a toujours uni la foi la plus pure au bon sens le plus élevé, la perfection de la science dans les choses divines à la connaissance consommée des choses humaines.

Dans la politique, sa fidélité à la tradition monarchique n'est pas simplement un acquiescement d'habitude, ni même un acte de soumission non raisonnée au précepte chrétien sur l'obéissance due à César. Le même bon sens qui lui a découvert les profondes raisons de la perpétuité de la tradition catholique lui a fait voir la supériorité du gouvernement monarchique sur tous les autres gouvernements. Quoiqu'il en parle toujours en homme d'Église, on sent qu'il y a pensé en citoyen, ou plutôt, comme il le dit, en Français. Jamais publiciste n'a vu plus distinctement les ressorts secrets des sociétés humaines; jamais partisan de la forme monarchique n'a montré par des raisons plus hautes que la condition des sujets d'une monarchie est à la fois la plus avantageuse et la plus honorable. Je n'ai guère besoin d'être invité à aimer la forme monarchique; mais je conseillerais aux gens de bonne foi qui s'y sentent tièdes ou hésitants de lire le *Cinquième Avertissement aux protestants*. On sort de cette lecture pénétré, non d'une superstition puérile pour les personnes souveraines, mais de la conviction que les sujets reçoivent plus de la monarchie qu'ils ne lui donnent; et que, si quelques courtisans se troublent ou se corrompent au contact trop fréquent de la personne qui distribue les faveurs, la nation, qui ne connaît et ne sent le souverain que comme une institution, en tire incessamment des services qu'elle n'a pas à payer de sa dignité.

Ce bon sens de Bossuet dans la religion et la politique

étonne un peu moins dans la seconde moitié de sa carrière. Il est évêque, il est précepteur du fils de Louis XIV. Il semble qu'un prince de l'Église n'ait pas grand mérite à rester fidèle à la tradition catholique, un précepteur de fils de roi à faire valoir les avantages de la monarchie. Cependant n'a-t-on pas vu, à côté de Bossuet, dans la même élévation de fortune, un exemple d'incertitudes dangereuses jetées sur la tradition catholique par un autre prince de l'Église, sur la monarchie par un autre précepteur de fils de roi? Fénelon combat dix ans pour faire prévaloir ce que ses amis appellent une piété distinguée sur la foi des simples et des humbles; Fénelon, citoyen et Français, paraît presque plus indigné des fautes du roi que touché des avantages de la royauté.

Mais le mérite de cette double fidélité est plus grand dans Bossuet jeune encore, simple prêtre de l'église de Metz, au temps de la guerre civile, et dans le grand éclat du jansénisme, quand royauté et religion sont ébranlées, et que, dans la faiblesse de l'une et les agitations de l'autre, la tentation est si forte pour chacun de se laisser entraîner aux affections et aux opinions particulières, et de préférer à la royauté les princes, à la religion les sectes. Ce que l'évêque de Meaux croyait, ce qu'il aimait au temps de Louis XIV devenu Louis le Grand, le chanoine de l'église de Metz l'avait cru et aimé au temps de Louis XIV enfant, effacé par son premier ministre, et encore inconnu. Et pourtant lui aussi pouvait être tenté de sortir, non par intérêt, mais par les meilleurs sentiments, comme on va le voir, de cette *médiocrité*, comme il l'appelle, « où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône. »

Bossuet avait vingt-deux ans quand la trop fameuse doctrine de la grâce, telle que Jansénius avait cru la lire

dans saint Augustin, agitait toute la jeunesse théologique. C'était en 1649. Si les nouveautés de l'évêque d'Ypres avaient contre elles de très-bons esprits, et, comme dit encore Bossuet, « le concert des meilleurs cerveaux de la Sorbonne, » elles avaient pour défenseurs, je le cite encore, « des grands hommes éloquents, hardis, décisifs, esprits forts et lumineux, » dont le parti zélé et puissant, « s'il n'emportait pas tout à fait la fleur de l'école et de la jeunesse, la charmait du moins agréablement, et n'oubliait rien pour entraîner après soi toute la faculté de théologie. » Puisqu'il parlait ainsi quinze ans plus tard des champions du jansénisme, quelles impressions sa jeunesse n'avait-elle pas dû recevoir de leurs paroles et de leurs écrits! Il achevait alors ses études de théologie au collége de Navarre. Il n'est pas douteux que l'homme éminent qui en était le supérieur, Nicolas Cornet, le premier qui dénonça le jansénisme à la Sorbonne, n'eût prévenu le plus cher de ses élèves contre des opinions qu'il combattait. Mais à côté de Cornet, sous le même toit, deux docteurs, que les histoires ecclésiastiques du dix-septième siècle ne mentionnent pas sans honneur, Noël de Lalanne et Jean de Launoi, s'efforçaient d'attirer à eux le jeune théologien. Le premier surtout, défenseur éloquent du livre de Jansénius à Rome, défenseur opiniâtre d'Arnaud à Paris, avait la triple autorité du savoir, du talent et de l'âge. Laborieux, infatigable, dit M. Floquet, tel était le respect qu'il inspirait à tous dans Navarre, qu'aux moments les plus vifs de la récréation, « les plus jeunes étudiants, si le vieillard venait à traverser la cour, interrompaient aussitôt leurs jeux, par honneur, et faisaient silence. » Pressé par ces deux hommes, deux anciens de Navarre, comme on les appelait, plus près d'eux que du supérieur Cornet, plus exposé par cette familiarité même à

l'insinuation de leurs discours, était-il si facile à Bossuet de ne pas hésiter, et d'entrer, dès l'âge de vingt-deux ans, dans cette modération qui consiste, dit-il, « à ne point éplucher la saine doctrine de trop près, à se contenter simplement des lumières qui nous sont données plutôt pour réprimer notre curiosité que pour éclairer tout à fait le fond des choses[1] ? »

Une séduction bien plus puissante aurait pu le troubler dans sa foi monarchique : c'était son attachement héréditaire pour le prince de Condé, alors en révolte ouverte contre le roi. On sait que Bossuet, passant sa première thèse de théologie au collége de Navarre, avait eu pour président le vainqueur de Rocroy, tenté un moment, dit-on, d'argumenter avec le jeune candidat. L'intérêt du prince pour l'étudiant de Navarre datait de loin. Condé, succédant à son père dans le gouvernement de la Bourgogne, avait conservé à la famille de Bossuet, en grande estime à Dijon, la faveur dont elle avait joui auprès de Louis de Bourbon. Un des oncles du jeune Bossuet, Claude, avait été élu par son crédit vicomte maïeur de Dijon. Un autre, Antoine, à la fois avocat au conseil à Paris et avocat au conseil privé de la *chambre de ville* de Dijon, était l'intermédiaire actif et accrédité entre la ville et le prince durant les séjours de celui-ci à Paris. C'est à son retour de la Catalogne, en novembre 1647, que, passant par Dijon, Condé y fut sollicité par Claude Bossuet d'accepter la dédicace de la thèse de son neveu, et d'honorer l'épreuve de sa présence. Condé ne pouvait songer à refuser cette faveur à son vicomte maïeur. Il s'agissait d'ailleurs d'un plaisir d'esprit, et l'on sait qu'il n'en était guère moins avide que de la gloire des armes.

[1] Oraison funèbre de Nicolas Cornet.

C'est dans la soirée du 24 janvier 1648 qu'il partait de son hôtel, aux flambeaux, pour aller entendre Bossuet disputant sur les attributs de Dieu. On s'imagine quels durent être les sentiments du jeune candidat, objet d'une si insigne faveur, et quel souvenir en dut garder son cœur reconnaissant. Mais cette reconnaissance ne lui cacha pas la faute du vainqueur de Rocroi et de Lens, devenu, en 1653, généralissime des armées de l'Espagne en guerre contre la France. Dans le temps même qu'un acte royal le déclarait criminel de lèse-majesté, Bossuet dénonçait du haut de la chaire « les lâches qui avaient vendu aux ennemis de l'État les places que le roi leur avait confiées. » Parlant des sanglantes mêlées civiles où les Juifs, assiégés par Titus, s'entr'égorgeaient dans leurs murailles : « Vous voyez, disait-il, quelles machines Dieu fait jouer quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux grandes villes, aux nations tout entières ; et Dieu veuille que nous n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours! Ne remarquez-vous pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes? La France, hélas! notre commune patrie, agitée depuis longtemps par une guerre étrangère, achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun ; bien loin de se vouloir fortifier par son secours ou y entretenir quelque intelligence, le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous au contraire... Ah! fidèles, n'achevons pas, épargnons un peu notre honte[1] ! »

Un autre grand trait du caractère de Bossuet que la seconde moitié de sa vie avait fait connaître nous est également confirmé par la première, et nous en devons encore

[1] Premier sermon de la fête de la Circoncision.

le service à M. Floquet. Il s'agit de sa bonté. Je sais que tout le monde n'en est pas d'accord. On ne met pas d'ordinaire la bonté du même côté que l'autorité. Pour beaucoup, Bossuet paraît trop impérieux, trop tonnant, pour qu'ils consentent à le croire bon. Ils en donneraient plus volontiers la louange à un indifférent qui ne leur commande rien, parce qu'il n'a aucun souci d'eux. Mais tous ceux qui ont étudié sérieusement ce grand homme en ont reconnu les marques et comme senti la chaleur dans toute la suite de sa vie. Un écrivain éminent, aussi compétent en fait de bonté qu'en fait de livres, un critique qui a de l'onction, chose rare, M. de Sacy, appelait naguère Bossuet *le meilleur des hommes* [1]. Voilà qui n'est pas timide, ni d'un homme qui songe à mesurer l'éloge à la délicatesse des contradicteurs. C'est plus qu'un jugement, c'est un sentiment; aussi m'y fierais-je tout à fait, sachant de quelle plume modérée et pure cet éloge est parti, si d'ailleurs ce n'était pas chez moi une conviction ancienne. Oui, celui qui a dit de Jésus-Christ que « ses miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, » celui-là savait par sa propre bonté que, s'il pouvait y avoir des degrés dans les attributs divins, le plus divin serait la bonté.

Il est vrai que, dans Bossuet, elle n'a pas ce charme de douceur qui la rend sensible à tout le monde. La douceur ne se montre pas du moins à la surface, soit qu'elle lui ait manqué, soit plutôt que la sévérité du grand docteur nous prévienne contre les qualités de l'homme. Mais à quoi bon chercher une sorte d'apologie? La bonté, dans Bossuet, c'est encore du bon sens. C'est ce bon sens lui-même dans sa conduite avec le prochain. Chez d'autres, la bonté paraîtra plus un don naturel, où la réflexion n'est pour rien,

[1] Discours de réception à l'Académie française.

et elle touchera par moments à la faiblesse, ou bien elle s'égarera sur des indignes. Dans Bossuet, le jugement et la volonté y ont la principale part. Sa bonté, c'est surtout la charité chrétienne; or, la charité n'est pas la nature agissant par instinct, ni la bonté qui s'ignore; car pourquoi le précepte de charité? Si la charité nous est commandée, c'est sans doute que la nature n'y suffit pas. La charité est une victoire sur le trop grand amour de soi : que l'effort ne s'y fasse pas sentir, c'en est le charme; mais il faut qu'il y ait un effort; sans cela, où en est le mérite?

Je m'imagine que Bossuet l'entendait ainsi pour les autres comme pour lui-même. Dans ce qui semble le plus loin de la charité, la dispute et la polémique, quand on pourrait craindre que la nature ne se rendît maîtresse de sa volonté, tout à coup la charité victorieuse abat sa parole au moment où elle allait s'emporter, et fait prévaloir le désir d'être secourable à un frère sur le désir de triompher d'un contradicteur.

Je ne suis même pas sûr que la bonté dans Bossuet ait toujours été exempte de cette faiblesse qui ne nous y déplaît point, parce qu'elle la fait ressembler un peu plus à la façon dont chacun de nous croit être bon. M. Floquet en cite un exemple qui laisse quelques regrets.

C'était au mois de septembre 1658, après la prise de Gravelines. Il s'agissait de décider qui entonnerait le *Te Deum* dans la cathédrale de Metz, du *princier*, chef du chapitre, ou de l'évêque suffragant, Pierre Bédacier [1]. La querelle qui s'émut entre les deux prélats ferait penser au *Lutrin*, si le ridicule, en pareil sujet,

[1] Pierre Bédacier, évêque d'Auguste, remplaçait, en qualité de suffragant de Metz, et avec des attributions mal définies, Mazarin, évêque titulaire, mais non institué.

pouvait faire rire. Il n'y manque même pas un combat régulier ; les carreaux de velours, le fauteuil épiscopal, sont jetés sur le pavé de l'église ; les suppôts du princier en viennent aux mains avec les gens du suffragant ; les épithètes de coquin, de fripon, retentissent dans le chœur ; des surplis sont déchirés ; il faut que le lieutenant du roi intervienne. Bossuet était l'ami du suffragant. Il ne fut pas témoin de cette scène, qu'il avait prévue. Un avis décisif, donné par lui au prix d'un peu de chagrin pour les personnes, eût prévenu le scandale. Il ne le donna pas. En n'assistant pas à la cérémonie pour n'avoir pas l'air d'y être venu en partisan, il parut abandonner un ami.

D'autres traits de caractère, communs aux deux moitiés de sa vie, en marquent la suite et l'unité. Ce n'est donc pas, je le répète, un Bossuet nouveau que nous a donné M. Floquet ; c'est le même Bossuet, et, pour mon compte, je n'en voudrais pas d'autre. Durant ces quinze années de prêtrise, il se montre tel qu'on verra le grand évêque dans sa majestueuse maturité et jusqu'à sa mort. C'est le Bossuet de tous ceux qui l'ont étudié de près et qui savent ne pas lui en vouloir des grâces de Fénelon ; un Bossuet aimable, malgré la sévérité de son rôle ; le type sans égal du génie qui n'est que le suprême bon sens dans les choses de l'esprit, de la bonté qui n'est que le suprême bon sens dans la conduite envers nos semblables.

Tout, dans le livre de M. Floquet, contribue à nous donner de Bossuet cette opinion dernière et définitive ; partant, il n'y a pas une page d'un intérêt médiocre. Mais parmi tant de recherches heureuses et définitives, le public lettré lui tiendra compte, avant tout, de ce qu'il a mis de sagacité et de patience à établir la suite chronologique des sermons. C'est la partie capitale du livre, et c'est

un commentaire désormais inséparable de la lecture des sermons.

Commentaire est le mot qui dit le mieux la chose. Comment lire désormais les sermons sans consulter le commentaire qui nous en indique les circonstances et nous en fixe les dates? Et comment lire le commentaire sans être tenté de recourir aux sermons pour en vérifier l'exactitude? C'est ainsi que j'ai lu, pour mon compte, le livre de M. Floquet, le quittant, sur son invitation même, pour voir de mes yeux les passages cités, puis revenant à lui avec un surcroît d'estime pour un guide si intelligent et si sûr.

Tous les sermons ne sont pourtant pas datés. Quelques-uns ont échappé aux investigations si patientes de M. Floquet. Mais, à défaut du jour même, nous avons l'année, et, à défaut de l'année, l'époque approximative où le sermon a dû être prononcé. Le plus grand nombre, et fort heureusement les principaux, ont une date certaine. On sait l'année, le lieu, le jour, peu s'en faut que M. Floquet ne nous dise l'heure. Grâce à ces éclaircissements, toutes les paroles du grand orateur arrivent à l'esprit comme si elles avaient passé par les oreilles. Un ouvrage d'esprit, sermon ou autre, qui n'a pas de date, semble plus le travail d'un auteur que l'acte d'un homme; la date y met la personne. Nous sentons un cœur sous les paroles; nous sommes plus près de l'écrivain, et, comme nous le connaissons mieux, il semble aussi que nous lui soyons plus connus. Ce n'est plus une postérité abstraite qui lit ce que les rhétoriques appellent un sermonnaire; l'érudition nous fait témoins oculaires d'un acte considérable de la vie d'un homme, auditeurs émus d'une voix qui retentit.

Le travail de M. Floquet changera-t-il quelque chose aux jugements qu'on a portés sur les premiers sermons de Bossuet? Il ne l'a pas voulu. Il tient ces jugements pour

bons; il n'a songé qu'à les confirmer par de nouvelles preuves, et à leur donner la double autorité de l'histoire et de la chronologie.

De même que, pour les grands traits de caractère de Bossuet, nous connaissons plus sûrement l'image qu'il faut désormais nous en faire, de même, pour les commencements du grand écrivain, là où nous n'allions qu'en tâtonnant, une chronologie exacte nous permet de le suivre pas à pas, sans presque le perdre de vue un moment. Nous étions déjà familiers avec le jeune chanoine de l'église de Metz : nous pouvions reconnaître, par conjecture, dans ses premières prédications, les marques des deux influences qui dominaient au temps de sa jeunesse, la théologie subtile et le bel esprit de l'hôtel de Rambouillet. Mais beaucoup de choses restaient incertaines, et les erreurs de jugement étaient possibles. Grâce à M. Floquet, nous vivons dans le temps et à côté de l'homme, et nous distinguons clairement le goût de l'un dans les paroles de l'autre. Toute incertitude sur les premiers ouvrages de Bossuet a cessé, et combien la lecture n'en sera-t-elle pas plus intéressante maintenant que des dates certaines donneront du prix même aux obscurités, même à certaines fleurs fanées, tribut que payait à un tour d'esprit passager le génie le plus naturel et le plus vigoureux du dix-septième siècle!

Naturellement, des deux influences dont j'ai parlé, celle qui a laissé le plus de traces dans ces débuts de Bossuet, c'est la théologie raffinée. C'est là, ce semble, le caractère des premiers sermons. Le jeune étudiant de la Sorbonne a gardé ses lisières. Il n'ose pas écouter son cœur; son bon sens ne lui sert encore qu'à ne pas renchérir sur les raffinements de l'école. Le raisonnement tient son imagination captive. Son style mâle et ferme n'a pas encore les couleurs de la vie; ce sont les dessins du peintre avant

qu'il ait pris le pinceau. Rien ne ressemble plus aux premiers sermons de Bossuet que les premières pièces du grand Corneille. C'est comme une admirable gymnastique de langage, en attendant l'inspiration qui doit mettre la poésie dramatique dans les vers de l'un, et la chaleur de la morale chrétienne dans la théologie de l'autre. Cependant il y a bien plus du Bossuet achevé dans le Bossuet au début, qu'il n'y a du sublime auteur du *Cid* dans le vigoureux versificateur qui a écrit *Mélite*. Je ne sache guère de sermons de la jeunesse de Bossuet où, même dans cette sorte d'ardeur théologique qui semble appeler toute l'éloquence à la tête, quelque peinture passionnée des choses humaines n'annonce l'homme qui en a le mieux possédé la science, et qui parlera le mieux de leur grandeur et de leur fragilité.

C'est par de vives esquisses du caractère des Pères, dont il est nourri, par des commentaires familiers sur les circonstances de la vie mortelle du Christ, sur les mœurs et le génie particulier des apôtres, que se fait jour, comme à travers les habitudes de l'école, le don que personne n'a eu aussi pleinement que lui, de sentir et de rendre la vie. Pour lui et pour le petit nombre des hommes élus qui ont reçu ce don, il n'y a pas, dans le passé, un fait derrière lequel ils ne voient par quelle volonté et par quelle main il s'est accompli; pas une grande pensée qu'ils ne personnifient et qui ne soit pour eux un esprit qui conçoit, un cœur qui sent. Pour eux la mort n'emporte que la dépouille mortelle des hommes et la figure extérieure des choses; mais ce qui a fait vivre les uns et les autres subsiste et parle.

L'éloquence qui vient de là était dans l'âme de Bossuet dès la première fois qu'il monta en chaire, pour quelque sermon de vêture ou tout autre. Elle s'y montre de loin

en loin, par mouvements rares et courts. Mais le premier sermon où elle s'épanche à flots, c'est le *Panégyrique* de saint Bernard, qui, selon le calcul de M. Floquet, fut prononcé le 30 août 1655, ou tout au moins avant 1657, au fort de nos guerres civiles. Là est cette fameuse peinture de la jeunesse où Bossuet, sans songer à imiter l'antiquité classique, surpasse comme en se jouant ce que ses philosophes en ont dit de plus caractéristique et ce que ses poëtes en ont dit de plus charmant. Là, le souvenir récent et comme le dernier frémissement de sa propre jeunesse, disciplinée par la règle et renfermée dans une solitude jalouse, lui rend comme présentes les macérations que s'infligeait le saint de vingt-deux ans pour dompter la sienne. C'est parce qu'il a su échapper au charme de ces dangereuses années en se tenant attaché à la Bible, qu'il se représente si vivement Bernard se serrant contre la croix, pour s'y mieux défendre contre cette irrésistible douceur de la jeunesse qui l'attire vers les piéges du monde. Le discours si ardent et si singulier que Bossuet prête à Bernard « s'enflammant au mépris du monde, » ne serait-ce point le discours qu'il s'est tenu à lui-même, lorsqu'à l'âge de vingt-deux ans il s'armait, lui aussi, de l'ardeur même de sa jeunesse pour la vaincre et pour l'étouffer?

Non, il n'est rien sorti de plus beau d'une bouche humaine, pas même de celle de Bossuet au plus beau moment de sa maturité. Ces Pères, dont il parle avec une admiration si vive, n'ont rien qui égale ce langage, plus grand que tous les langages des hommes. C'est comme le don d'une dernière langue fait au dernier des apôtres. Désormais Bossuet a pris possession de son éloquence. La source qui s'est ouverte en cette occasion solennelle ne cessera de couler jusqu'à la mort. Supérieure à l'éloquence des deux

antiquités et à celle des plus doués dans sa nation, elle s'appellera l'éloquence de Bossuet.

Cette éloquence, dont aucune rhétorique ne s'est avisée de donner les règles, lui seul a cru, dans son humilité, qu'elle pouvait s'apprendre. Un jour, il l'enseigne à un jeune prélat, non comme un art dont il aurait seul le secret, mais comme une pratique possible à tous ceux qui ont à parler du haut de la chaire chrétienne. La pièce a été publiée pour la première fois par M. Floquet. Le jeune prélat auquel sont adressées ces quelques pages où Bossuet écrit « ce qui lui vient, sans donner repos à sa plume, » est l'abbé d'Albret, neveu de Turenne, promu au cardinalat le 5 août 1669. Dans cette sorte d'instruction *sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Église*, Bossuet ne conseille que ce qu'il a fait. Je m'explique par là que chaque précepte en soit si excellent. Si l'abbé d'Albret ne devint pas orateur ni peut-être homme d'esprit, la faute n'en serait pas à la méthode, mais à un régime où le titre de neveu de Turenne pouvait faire d'un jeune homme de vingt ans un cardinal, et où l'homme de génie qui lui apprenait son métier avait atteint quarante ans sans être encore évêque.

Une instruction qui prescrit à l'orateur chrétien d'étudier les Écritures, « en s'arrêtant aux endroits clairs qui sont les plus beaux, et en ne consumant pas en questions difficiles le temps qu'il faudrait donner aux réflexions sur ce qui est clair ; » de savoir la langue grecque « et surtout la latine, dont le génie n'est pas éloigné de celui de la nôtre, ou plutôt qui est tout le même, » de lire Homère, Démosthènes, Platon et toute la latinité, y compris Horace « qui est bon à sa mode ; » qui recommande les *Lettres Provinciales*, « dont quelques-unes ont beaucoup de force et de véhémence, et toutes une extrême délicatesse; » qui

donne comme première règle de l'art d'écrire « de bien comprendre la chose, de pénétrer le fond et le fin de tout, pour que la plénitude fasse la fécondité, et la fécondité la variété, sans laquelle nul agrément; » une telle instruction sera toujours la plus propre à former un orateur pour la chaire chrétienne. J'en dis trop peu : il n'y en aura jamais de meilleure pour former des orateurs en tout genre, et pour apprendre l'art de les écouter impunément. C'est, en un mot, l'instruction du bon sens lui-même; et le nouvel historien de Bossuet méritait cette bonne fortune de pouvoir en enrichir un livre tout à la gloire d'un homme qui est la plus haute personnification du bon sens dans notre pays.

1856.

SOUVENIRS

DE L'ANGLETERRE

LES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE ET LA BOURGEOISIE EN FRANCE. — UN VOYAGE DANS LE NOTTINGHAMSHIRE. — LORD BYRON ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE. — LE PROCÈS DE MARIE STUART.

LES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE

ET LA BOURGEOISIE EN FRANCE

I

LES FRANÇAIS EXCLUSIFS ET LES ANGLOMANES.

Les gens qui visitent pour la première fois un pays étranger n'y sont frappés tout d'abord que de deux sortes de choses : ou des différences qui leur semblent à l'avantage de leur nation, ou de celles qu'ils croient à l'avantage de ce pays. Le voyageur qui donne raison au pays étranger contre le sien est d'une espèce rare, et, généralement, ce

n'est pas en France qu'on le trouve. Nos Français, sauf quelques exceptions, sont toujours fort étonnés, et quelques-uns jusqu'au scandale, qu'on ne vive pas partout à la française, qu'on ne s'habille pas chez leur tailleur, qu'on ne mange pas de leur cuisine. Les usages, qui ne sont pour la plupart que des commodités diverses, selon les pays, ne leur paraissent que des servitudes bizarres ou gênantes, par la seule raison qu'ils ont d'autres manières de se mettre à l'aise, lesquelles ont suscité des usages différents. C'était le premier cri, me disait-on à Londres, de ces touristes que les excursions à 200 francs ont envoyés tout cet été en Angleterre. La plupart commençaient par se choquer de tout, même de ce que tout le monde n'y parlait pas français. Nous sommes la nation où l'on a dit ce mot si impertinent et si charmant : « Peut-on être Persan ? »

Un petit nombre seulement osait admirer à Londres ce qui est digne d'y être admiré. En regardant les usages de plus près, ils en voyaient les motifs dans le climat ou dans les mœurs. C'était du bon sens; mais, en leur qualité de Français, ils ne tardaient pas à y trop abonder, et ils devenaient plus Anglais que les Anglais eux-mêmes. Ils accablaient la pauvre France de toutes ses infériorités, voire de celles de nos fiacres comparés au *cab* anglais. C'étaient pourtant de fort bons Français; mais il leur peinait qu'on travaillât plus chez nous à renverser les gouvernements qu'à y rendre la vie plus douce par le pacifique progrès du commerce et des arts industriels. Il y avait dans leur sentiment de l'émulation avec une pointe de chagrin; ils en voulaient à la France, à eux-mêmes, des avantages de l'Angleterre, et ils étaient prêts à calomnier leur pays par dépit de ne pas le voir en toutes choses au premier rang.

Si je n'avais vu l'Angleterre qu'une fois, et dans un

voyage de huit jours, j'aurais vraisemblablement pensé comme ces gens-là, et je serais revenu de Londres avec un vif dépit contre Paris; mais trois voyages depuis 1830, et, en dernier lieu, un assez long séjour, m'ont préservé de l'excès qui fait de ceux-ci des anglomanes et de ceux-là des Français exclusifs. Quand on a passé un assez long temps chez une nation étrangère, on y devient plus juste pour elle, en même temps qu'on sent augmenter son amour pour son pays. C'est par raison que nous sommes justes envers un pays étranger, et c'est par sentiment que nous aimons le nôtre. Or il n'y a pas de risque que, chez un Français, le sentiment cède jamais à la raison.

Parmi les avantages réels ou apparents qu'un pays peut avoir sur un autre, le voyageur remarque d'abord ceux qui manquaient à son pays au moment où il l'a quitté. J'en ai fait l'expérience à deux reprises. En 1836, je ne trouvais à admirer en Angleterre que la supériorité de son industrie; je n'y remarquais que le contraste de ses villages si propres et si riants, qui semblent des *fabriques* semées à dessein dans un paysage pour y faire point de vue, et de nos villages de boue et de chaume; de ses routes unies comme des allées de jardin, où l'on peut se croire toujours à la promenade, et de nos grandes routes monumentales, qui semblent allonger le chemin; de ce je ne sais quoi d'inachevé et d'incomplet qui marque la civilisation en France et de la perfection apparente de la civilisation anglaise. Je n'avais pas assez d'yeux pour cette ville sans fin, dont l'existence, comme problème social, étourdit l'esprit de la même façon que certaines vérités astronomiques : ville qui renferme deux millions d'habitants et qui n'a point de ruisseaux; pour ce luxe solide dont parle Montesquieu, fondé, non pas sur les raffinements de la vanité, mais sur celui des besoins réels; pour cet ordre

prodigieux dans une multitude infinie, où, comme en une fourmilière, la première vue n'aperçoit que confusion et cohue, mais où la seconde distingue chaque fourmi se traçant son chemin à travers la foule et passant où il ne semblait pas qu'il y eût jour à passer.

Nous étions à six années seulement de la révolution de 1830; nous avions cru y voir une victoire de la loi sur l'arbitraire, une famille royale sacrifiée au principe de la royauté constitutionnelle, un vieux roi destitué de ses fonctions comme Jacques II, pour avoir violé le pacte qui le liait à la nation; nous étions même fiers d'avoir pu imiter, dans un de ses plus grands actes, la nation la plus libre et la plus conservatrice de l'Europe, tout en gardant notre manière, respectant dans le vieux roi la sincérité de son aveuglement, et le faisant reconduire par d'honnêtes gens à la frontière, non en roi chassé, mais en chef de gouvernement dont les sentiments étaient incompatibles avec ceux de sa nation. Qu'avions-nous alors à envier à l'Angleterre? Nous avions sa monarchie constitutionnelle, moins le prix énorme dont elle nous paraissait la payer, moins le droit d'aînesse, moins la dîme, moins les dotations de sa haute Église, moins les compartiments hiérarchiques dans lesquels ses classes sont parquées. Il ne nous manquait donc que de nous entendre aussi bien qu'elle en industrie et en commerce, que d'avoir des villages mieux bâtis, des routes moins monumentales et mieux entretenues, moins de ruines à côté des choses achevées, Paris plus digne de ses monuments, un luxe où il entrât moins de clinquant. Nous pouvions bien prendre des leçons de l'Angleterre pour tout ce qui regarde le bien-être du corps; mais, en fait de grandeur morale, c'est elle qui avait à apprendre quelque chose de nous.

En 1849, il n'est pas besoin d'être un pessimiste pour

avouer qu'il nous manque quelque chose de plus qu'en 1836, et que les avantages de l'Angleterre sur la France ne se réduisent pas seulement à un peu plus de bien-être pour le corps. Puisqu'il n'est pas encore généralement convenu que la république a été un progrès, nous pouvons dire, sans être de mauvais citoyens, que nous avons perdu la monarchie constitutionnelle imitée de l'Angleterre et perfectionnée, sans rien gagner de ce qu'elle appelle fièrement son *comfort*, mot qui était presque devenu français avant février 1848. Comment en sommes-nous arrivés là, et comment l'Angleterre est-elle restée ce que je l'ai vue en 1836, la même en faisant incessamment des progrès vers le mieux? Probablement par bien des talents que l'Angleterre n'a pas et que nous avons, et par l'intelligence politique qu'elle a, et que nous ferions bien d'avoir.

Nous avons bien, ce qui est fort différent, l'intelligence de la politique. S'agit-il de parler ou d'écrire sur les matières du gouvernement, d'exposer les rapports du souverain et des citoyens, de comprendre et de vanter les biens de la liberté, de l'ordre même; nous sommes sans rivaux. Les pays de tribune n'ont pas d'orateurs qui ne le cèdent aux nôtres. La presse d'aucun peuple libre n'égale la véhémence, la vivacité, l'éclat de nos journaux. Mais tout cela n'est pas l'intelligence politique. Il y a entre ces deux choses la différence de la spéculation à la conduite. L'intelligence politique consiste à pratiquer ce dont nous dissertons; elle est plutôt une qualité du caractère que de l'esprit.

II

L'INTELLIGENCE POLITIQUE EN ANGLETERRE.

On la reconnaît tout d'abord en Angleterre à deux traits auxquels nous ne ressemblons guère : c'est l'esprit d'obéissance et l'esprit de sacrifice. Voilà qui paraît singulier d'un peuple libre, le plus libre, au dire de Montesquieu, dont le mot est encore vrai, qui ait jamais existé sur la terre. Obéissance, sacrifice, de telles appellations ne jurent-elles pas avec le mot de liberté? Oui, au premier aspect; mais, pour quiconque y a réfléchi, il n'y a pas de mots plus corrélatifs, parce qu'il n'y a pas de choses qui puissent moins se passer l'une de l'autre. L'intelligence politique n'est que la vertu de faire vivre ensemble dans la pratique des choses inséparables dans la théorie; car, rien n'étant plus près de la liberté que l'esprit de sédition, n'implique-t-il pas qu'obéir est le seul contre-poids d'être libre? Et de même, rien ne touchant plus à l'égoïsme que la liberté, le seul remède préventif contre l'égoïsme n'est-il pas l'esprit de sacrifice? Ainsi l'entend le peuple anglais. La liberté anglaise n'est qu'une règle acceptée librement. L'Anglais est retenu par plusieurs freins; mais c'est sa propre main qui les a attachés. Où il n'y a pas d'obéissance, il n'y a pas de liberté; où l'esprit de sacrifice n'existe pas, la liberté périra par l'égoïsme. Ce sont de vieux lieux communs chez les nations qui n'ont que l'intelligence de la politique; ce sont des vérités sublimes et d'une inépuisable nouveauté chez celles qui ont l'intelligence politique.

« L'Anglais, a dit Swift, est un animal politique.» Je ne sache pas de définition qui exprime avec plus d'exactitude

et plus de sans façon combien l'intelligence politique est le fond et comme l'instinct d'un Anglais. Cet animal-là raffine peu sur son droit et n'en disserte guère; il le sent; il sait ce qu'il a à recevoir et à donner; il le sait, — ou je n'entends pas le mot de Swift, — clairement et immédiatement, comme l'animal proprement dit sait ce qu'il a à faire, et il n'en dit guère plus. Seulement, tandis que celui-ci concourt, à son insu, à un ordre général dont il n'a pas l'intelligence, l'animal politique de Swift se conforme volontairement à l'ordre qu'il a établi, encore qu'il sache bien qu'il en pourrait sortir; il est autant libre pour assurer la liberté des autres que pour jouir de la sienne. Instinct ou raison, je doute qu'il y ait un genre d'esprit au monde qui vaille autant pour la politique, ni qu'aucun spéculatif, professant sans pratiquer, soit aussi utile à ses semblables que ce simple animal.

La première et la plus fréquente marque que l'Anglais donne de son intelligence politique, c'est de croire qu'il a tort quand il n'a pas raison avec la majorité. Tant que dure la lutte, on se bat vaillamment, et, si personne n'excède son droit, personne non plus n'en use mollement. On va jusqu'à cette limite extrême où le droit de chacun est tout près d'incommoder celui du voisin. Les corps mêmes s'en mêlent, et comme les Romains au Forum, les Anglais, dans un *meeting*, se coudoient d'un peu près; mais devant l'abus on s'arrête. Un invincible respect pour la liberté d'autrui retient les plus passionnés; la majorité vote et la minorité se courbe. L'estime reste intacte; on sent que la soumission d'aujourd'hui assure d'avance l'obéissance de l'adversaire à la victoire de demain. Il ne se fait pas, après le vote, de calomnieuses statistiques des ignorants, des corrompus, des vendus de la majorité, par lesquelles le parti battu essaye de déshonorer

la décision et de ruiner le principe de la majorité, la plus belle conquête des sociétés politiques, et, dans nos temps surtout, leur dernière ressource. La majorité, c'est la loi. On se soumet à la loi, on ne lui fait pas un procès scandaleux. Est-ce à dire que l'on change d'avis? Chacun garde le sien pour la chance prochaine; mais, en attendant, il obéit à la loi qu'il n'a point faite, et, s'il en est besoin, il prend le bâton de constable pour la défendre.

L'intelligence politique n'est pas d'ailleurs exclusivement la qualité d'une classe en Angleterre. Aristocratie, bourgeoisie, peuple, l'animal politique se rencontre partout. J'ai eu quelques occasions de l'observer plus particulièrement dans les classes moyennes, et j'en puis peindre, d'après nature, les traits principaux. La pratique des personnes me les a fait découvrir; la bienveillance de quelques-unes m'a aidé à les mieux voir. Je dirai, parmi ce que j'en sais, ce qu'il peut être utile d'en signaler.

III

TRAITS DU CARACTÈRE DES CLASSES MOYENNES. — L'ESPRIT RELIGIEUX.

On a raison de faire la plus belle part à l'aristocratie dans la bonne conduite du gouvernement anglais; mais on y fait une trop petite part aux classes moyennes. La puissance de l'aristocratie anglaise diminue, non par sa faute, car elle n'a pas cessé de payer de sa personne sur les champs de bataille comme dans les conseils de son pays, mais par des causes communes à tous les États de l'Europe, lesquelles, en élevant partout les classes moyenne

et le peuple, abaissent en proportion les aristocraties. L'aristocratie anglaise le sent, elle l'avoue; elle peut s'en inquiéter, elle ne s'en irrite pas. Elle s'en irriterait s'il y avait de sa faute; mais elle confesse la force des choses et elle y obéit. Aussi bien ce n'est pas un combat où elle est vaincue; c'est un dessein de la Providence devant lequel elle s'incline. La fameuse réforme des lois sur les grains était une atteinte profonde portée à sa puissance territoriale : elle s'y est soumise. Qu'elle en ait eu et qu'elle en conserve de la mauvaise humeur; que sir Robert Peel, si admiré ici pour ses expédients, y soit traité de politique sans principes, d'homme qui a retourné son habit, *turncoat*, peu importe; elle n'en a pas moins cédé sans avoir épuisé tout son droit de résistance. Le sacrifice n'est glorieux qu'en raison de ce qu'il a coûté, et celui-là a été double, sacrifice d'argent, sacrifice de puissance : c'est la chair et le sang qui ont pâti, mais le patriotisme l'a emporté.

J'ignore si les événements imposeront bientôt à l'aristocratie anglaise d'autres épreuves; mais, dût-elle disparaître, les classes moyennes la remplaceraient; elles y sont prêtes. Elles ne lui font pourtant pas la guerre, elles ne la dénigrent pas; elles lui prennent plus de ses qualités que de ses priviléges; elles songent plus à l'imiter qu'à la jalouser; elles font comme l'héritier d'une grande fortune aux mains d'un possesseur qui vieillit : sans désirer la mort du possesseur, elles s'exercent à administrer la fortune. Elles ont imité de l'aristocratie les principes et les pratiques qui ont fait sa puissance, en faisant la grandeur de l'Angleterre; elles lui ont pris son attachement à la religion, sa fidélité au roi, son orgueil pour le pays, son attention aux souffrances des classes inférieures. Il y a d'autres qualités encore où les classes moyennes

ont suivi l'exemple de l'aristocratie; mais je ne veux qu'examiner en quoi, sur ces quatre points, elles font preuve d'intelligence politique.

Leur attachement à la religion est très-vif; c'est d'ailleurs un trait du caractère anglais. Swift aurait pu ajouter à sa définition l'épithète de religieux. Il n'est pas de droit dont les Anglais soient plus jaloux que celui d'être religieux à leur façon et chrétiens de leur secte. De là tant de diversités d'églises en Angleterre; mais, comme si le schisme même, dans ce pays, avait la vertu d'unir, cette diversité fortifie l'attachement de la nation au principe protestant, lequel n'est que le droit de différer dans l'interprétation des livres saints. Ainsi ce qui détruit ailleurs la foi, ici l'affermit; il y a beaucoup d'églises, il n'y a qu'un protestantisme.

Les classes moyennes mettent plus d'ardeur aux choses de religion que l'aristocratie et le peuple. Toutes les sectes y recrutent des croyants. Mais, en s'occupant de religion, on se souvient de la politique. Ces sectes se suspectent entre elles, et, toutes sont d'accord pour suspecter l'église établie, et, comme on dit dans la langue sectaire, la haute église. On combat de tous côtés avec des textes de théologie. Les femmes même s'en mêlent, et quelques-unes échangent des lettres où l'imagination féminine ajoute aux subtilités de la matière. Dans tout cela, personne ne parle d'attaquer l'église établie. Chose établie, chose sacrée. Le respect que les dissidents refusent à la doctrine, ils l'accordent à l'institution. L'excès de l'esprit de secte pourrait les rendre intolérants, la politique les rend libéraux.

J'ai vu quelque chose de plus caractéristique. On sait que la haute église s'appuie sur l'aristocratie, j'entends l'aristocratie tory. Il semblerait donc que les dissidents

de toutes les sectes, dans l'inquiétude que leur donne la haute église, dussent être les ennemis de l'aristocratie avec qui elle fait cause commune, ou tout au moins appartenir au parti whig. Point. J'en ai vu, et plus d'un, qui sont à la fois opposés à la haute église et tories, hostiles aux évêques et amis des lords. Exemple fort commun en Angleterre, inouï chez nous, où tel qui est mal avec son curé en veut à l'évêque qui nomme le curé et au gouvernement qui nomme l'évêque. Il n'en faut même pas tant pour être de l'opposition systématique. Un garde champêtre un peu strict sur la chasse va faire des ennemis irréconciliables au pouvoir, roi ou président. Il est vrai qu'il est certaines gens qui en veulent au gouvernement de ce qu'ils sont de petite taille ou de ce qu'ils ne savent pas proportionner leurs dépenses à leurs ressources. Que de révolutionnaires ne fait pas chez nous un tailleur un peu pressant !

Le même discernement qui leur fait voir par où la politique est intéressée dans la religion produit l'accord de toutes ces sectes sur un autre point, le maintien de la célébration du dimanche. Ils y tiennent comme à un article de dogme, comme à une institution, comme à un usage. La foi, l'esprit politique, les mœurs, se liguent pour soutenir le dimanche. Toute distinction de secte disparaît; la basse église tend la main à la haute, et le même jour, aux mêmes heures, toute la Grande-Bretagne est unie, comme un seul cœur, dans un même acte, religieux, politique et social à la fois.

Ce jour-là, tout travail cesse, tout soin des affaires de ce monde est interdit, tout plaisir est une impiété. Les joujoux même sont ôtés des mains des enfants, à qui l'on apprend, dès leur entrée dans la vie, l'esprit de sacrifice, qui seul fait les hommes libres. Toute la maison, maîtres

et domestiques, va à l'église, rarement à la même, les maîtres à la paroisse, les domestiques à la chapelle dissidente, et sans y maudire leurs maîtres. Le père y conduit ses fils et leur donne l'exemple du recueillement ; manquer au prêche n'est pas seulement irréligieux, c'est de mauvais goût. Tous les yeux suivent sur le livre la lecture que fait le pasteur, et plus d'une voix d'homme se mêle aux voix des femmes et des enfants qui chantent les psaumes. La piété ne paraît point gênée par le respect humain, et personne ne prie soit avec le désir, soit avec la honte d'être vu. Rentré à la maison, on fait des lectures pieuses ; les repas sont courts, et, pour la plupart, les mets sont de la veille, afin que les domestiques aient plus de temps à donner au devoir religieux. S'il est vrai que le dimanche paraît un peu long à plus d'un, surtout aux enfants, que tel fidèle moins rigide se retire dans sa chambre, sous prétexte de recueillement, pour y écrire en secret quelque lettre à un ami ; s'il est vrai que, parmi les plus stricts observateurs du dimanche, il y en ait qui sont plus touchés de la perpétuité d'une chose établie que de l'acte de foi et d'obéissance à un commandement de l'église chrétienne, j'admirerai d'autant plus cet universel accord qu'il en coûte davantage aux individus pour y contribuer. Ceux qui ont la foi en jouissent plus librement, et ceux qui ne l'ont pas protégent ceux qui l'ont. En vérité, il y a des spectacles plus scandaleux.

Le hasard m'a rendu témoin de la susceptibilité des classes moyennes sur la célébration du dimanche. L'administration des postes avait eu l'idée de faire deux distributions le dimanche, l'une dans la matinée, l'autre le soir, avant et après l'heure des offices religieux. Une circulaire, non d'exécution, mais d'avertissement, avait été adressée aux directeurs des bureaux de poste ; la pièce n'était point

signée; personne n'avait voulu s'exposer en nom au premier feu d'anathèmes que la mesure allait susciter. Une lettre menaçante la dénonça dans le *Times*. On y prenait la défense des employés de la poste, qu'on allait priver, disait-on, de la douceur des devoirs religieux accomplis en famille. On défiait l'administration d'instituer le nouveau service. Elle répondit par des explications collectives et timides; elle atténuait la mesure: les lettres seraient portées à des heures où ce ne serait pas encore, où ce ne serait plus le dimanche; subtilités auxquelles personne ne se laissa prendre. Les gens d'église s'en montrèrent très-émus; ils provoquèrent des *meetings* contre une mesure qui, disaient-ils, déshonorerait le dimanche anglais, *english sabbath*, en ôtant légalement au jour du saint repos son caractère de jour consacré. La foule vint à ces *meetings*, les vieilles filles y étaient en grand nombre; on y amena jusqu'à des pensions de demoiselles, qui signèrent avec tout le monde des pétitions contre « cette servitude du dimanche, cette *désécration* du dimanche, ce péché du dimanche, » comme le qualifiaient les placards affichés à tous les coins de rue. Il y eut même des prédicateurs qui s'échappèrent en insinuations contre le gouvernement et qui invitèrent tous les chrétiens des trois royaumes à résister.

L'administration avait offert douze francs à chaque clerc, cinq francs à chaque facteur qui ferait le service, ajoutant, disaient les emportés, la corruption à l'insulte. Je donne à deviner combien acceptèrent l'offre. Aucun. Dans cette multitude d'employés, la plupart chargés de famille, il ne s'en est pas trouvé un seul qui voulût vendre son dimanche ou qui l'osât. En Angleterre, le gain fait le jour du repos est réputé ne pas profiter. Je demandais un dimanche à un meunier, après une semaine où les ailes

de son moulin avaient été immobiles, s'il n'avait pas quelque regret de laisser perdre le vent que le bon Dieu faisait souffler ce jour-là. « J'ai toujours remarqué, me dit-il, que ce qu'on gagnait le dimanche, on le perdait le lundi. »

Que, dans ce soulèvement des classes moyennes en faveur du dimanche, tout n'ait pas été pour la gloire de Dieu; que d'honnêtes marchands, de pieux *tradesmen*, qui tiennent à faire bien leurs affaires dans ce monde, tout en les préparant dans l'autre, aient fait réflexion que le nouvel arrangement postal profiterait surtout au spéculateur qui veut des nouvelles, fût-ce au prix de son âme, ou donnerait aux affaires d'un concurrent peu scrupuleux sur le dimanche l'avantage d'un jour de plus; je ne le sais pas certainement, je le crois. Mais qu'importe encore? La plus innocente condition que nous puissions mettre à nos vertus, c'est assurément qu'elles ne profitent pas aux vices des autres. Il faut être bien parfait pour trouver mauvais qu'un honnête marchand ne soit pas bien aise de prier, tandis que son concurrent lui enlève ses clients.

IV

L'ATTACHEMENT A LA ROYAUTÉ. — LE DROIT D'AINESSE.

Après l'attachement à la religion vient la fidélité au roi. Après Dieu, le roi, non comme personne privilégiée, non comme Stuart, Orange ou Brunswick, mais comme loi. Le dévouement à la personne ou à la famille a cessé avec la maison des Stuarts; le dévouement au roi, comme personnification de la loi, date de la révolution de 1688.

Rien ne ressemble moins à ce qu'on appelait en France, avant 89, l'amour pour le roi, que la *loyauté* du peuple anglais d'aujourd'hui. Nos pères s'agenouillaient dans les rues quand passait le carrosse du roi. Le peuple des provinces croyait le roi d'une autre nature que ses sujets. J'ai ouï dire à mon père qu'une femme de la campagne, venue à Versailles pour voir le roi, s'était écriée, en le voyant passer : « Ah! n'est-ce que cela? Je croyais que c'était une boule d'or! »

Le peuple anglais n'a pas d'adoration ni d'illusion de ce genre. Il est pourtant certaines cérémonies où l'on s'agenouille devant le roi; mais, outre que son caractère de chef suprême des églises peut expliquer la forme religieuse de cet hommage, c'est là un de ces abus qui aident à conserver les bons usages. La fierté anglaise n'en paraît pas humiliée, et le roi lui-même n'en est pas dupe. Il ne prend pas pour lui l'hommage qui s'adresse aux reliques; il sait qu'on s'agenouille devant la royauté, non devant le roi. Telle est, en Angleterre, la doctrine monarchique : ce qu'on respecte et qu'on aime dans le roi, ce n'est pas la personne, mais la fonction. La mort de Charles Ier, l'expulsion de Jacques II, n'ont été que des sacrifices de la personne au principe. Deux fois, en Angleterre, la royauté a survécu au roi. Cela prouve combien on y estime l'institution, et combien, par contre, un roi d'Angleterre se méprendrait s'il voyait dans la dignité royale le privilége et non l'office.

Il y a, même dans le parti tory, bon nombre de très-honnêtes gens qui approuvent en droit la mort de Charles Ier. J'assistais un jour à une discussion sur ce point entre deux tories de beaucoup de mérite, l'un ancien officier, l'autre membre éminent du barreau anglais. Le premier, esprit agréable et délicat, d'une instruction très-

variée, ayant beaucoup voyagé, sachant plusieurs langues et parlant la nôtre à merveille ; l'autre, jurisconsulte profond, esprit très-pratique et très-orné, sachant par cœur tous les beaux vers des poëtes anglais et en faisant lui-même d'agréables, parlant avec l'abondance du barreau et la précision qu'on y désirerait, en homme qui a des idées et qui ne harangue pas en les attendant : c'étaient deux types accomplis des classes moyennes en Angleterre. L'officier, outre la fidélité militaire, qui est plus personnelle, paraissait plus touché du grand intérêt de l'autorité royale ; il blâmait la mort de Charles Ier comme une irréparable atteinte à un principe si nécessaire à la liberté, disait-il, qu'il eût été digne de la nation anglaise de pardonner au roi ses manquements à la royauté, pour ne pas ébranler le principe en portant la main sur la personne. L'homme de loi, plus préoccupé de la question légale et de la couronne que de la tête couronnée, tout en regrettant en homme de bien et en chrétien un acte sanglant, tirait de la nécessité même du principe l'excuse du sacrifice qu'on avait dû lui faire, et estimait qu'en ôtant la vie au roi parjure on avait consacré de nouveau la fonction.

Je n'étais guère compétent pour les départager. Que pouvait dire, sur un sujet si grave, un Français âgé d'un peu plus de quarante ans, qui a déjà vu cinq changements de gouvernement dans son pays ? Mes deux interlocuteurs eurent la civilité de ne pas me demander mon avis. Je me contentai de les écouter, et, quoique citoyen d'une république, j'admirais que deux hommes libres, presque plus libres que moi, fussent si convaincus de l'excellence de la royauté que l'un lui pardonnât ses torts envers la liberté, par intérêt pour la liberté elle-même, et que l'autre approuvât le régicide par amour pour la royauté.

Un autre jour, dans un dîner de corporation où j'avais

eu l'honneur d'être invité, le moment des toasts venu, le président du banquet porta la santé de la reine. Une explosion de *hourras* ébranla la salle. Surpris de voir des gens si calmes, après le dîner le plus décent, avant les vins du dessert, éclater tout à coup en cris presque sauvages, je me penchai vers le président et je lui demandai si je devais mesurer à la force de ces cris le dévouement des convives pour la reine. « C'est à la santé de la royauté que nous buvons, me dit-il ; nos hourras sont pour le principe. Nous aurions, au lieu d'une reine, un roi ; au lieu de la jeune femme, capable et charmante, qui tient le sceptre d'une main si discrète et si ferme, un vieillard en enfance : notre toast n'eût pas été moins vif, et nos poitrines n'auraient pas poussé moins fortement le vieux cri anglais que vous venez d'entendre. Nous sommes heureux que la personne assise en ce moment sur le trône remplisse à merveille son office de roi constitutionnel, qu'elle en ait tout le tact et toute la réserve, et qu'elle porte légèrement sur une tête gracieuse la couronne des trois royaumes; nous sommes fiers de pouvoir donner en exemple à nos familles ses grâces de femme et ses vertus d'épouse et de mère ; mais nous lui préférons la royauté. »

Je crois qu'en fait de liberté et de fierté, pourvu qu'il s'agisse de la liberté qui respecte celle des autres et de la fierté qui ne les insulte pas, nos plus ombrageux démocrates, ceux qui se signent au nom de roi, n'en remontreraient pas au royaliste anglais. C'est pourtant cet Anglais si libre et si fier qui consent à se courber sous une main qui ne tient point l'épée ! Mais, s'il se courbe, c'est qu'il le veut bien ; la beauté de l'obéissance est dans la liberté du consentement. Cet homme a bien le droit d'être fier, car il ne fait que ce qu'il a voulu. Oui, il me plaît d'instituer une femme chef suprême de la religion, de l'ar-

mée, de la justice; il me plaît de la loger dans de magnifiques palais, de la faire manger dans l'or, de l'habiller de velours et d'hermine, de charger sa tête de diamants; il me plaît qu'elle appelle ce grand peuple mon peuple; il me plaît de donner l'extrême puissance à l'extrême faiblesse. Voilà ce que dit l'Anglais. Il sait bien que c'est sa volonté qu'il a instituée souveraine, et ce qu'il respecte dans son ouvrage, cet indigne courtisan, c'est lui-même.

La royauté n'est aux yeux du peuple anglais que la garantie de la liberté; il l'honore en proportion de son estime pour le bien qu'elle garantit. La royauté est au-dessus de toutes les têtes, oui, comme la voûte est au-dessus de toutes les pierres, pour soutenir le bâtiment. Que dirait-on de pierres qui s'offenseraient d'être dominées par la clef de voûte? C'est pourtant l'image de certains démocrates; ils veulent la voûte, mais sans la clef. L'Anglais est plus jaloux de la solidité de l'édifice que du privilége de de la pierre qui l'empêche de choir. Il voit, dans la royauté, le service qu'elle rend et qu'elle n'est pas libre de ne pas rendre, et il passe beaucoup de priviléges à la personne en considération de l'utilité de la fonction. Il croit même de bon goût d'y être très-généreux; car la fonction n'est pas commode entre les tentations de la puissance et les étroites limites des attributions. Il sait d'ailleurs que la royauté n'est un privilége ni contre les soucis, ni contre les chagrins, ni contre les maladies, et que cette personne souveraine n'est, à vrai dire, qu'un otage auguste que la liberté tient en prison dans un palais.

Le même attachement raisonné à la royauté fait consentir les classes moyennes au maintien du privilége le plus exorbitant de l'aristocratie, le droit d'aînesse. Croit-on que la nation manque de libres penseurs pour en apercevoir les mauvais côtés, ou d'esprits assez hardis pour les

attaquer ? Mais la majorité, tout en voyant par où ce privilége paraît offenser la nature, voit par où il sert la liberté, en fortifiant l'hérédité du trône par l'hérédité des familles aristocratiques. Les majorats, considérés au point de vue de la liberté, sont presque plus une propriété de l'État que du citoyen, et cela devrait toucher les démocrates, qui veulent faire de l'État le propriétaire unique et universel. L'État les transmet à l'aîné pour qu'ils soient dans ses mains les arcs-boutants de l'hérédité de la couronne. Ils supportent d'ailleurs leur part de l'impôt, et ils sont grevés de charges héréditaires auxquelles ne peut se soustraire leur possesseur viager.

Voilà ce que tout honnête bourgeois anglais sait voir, au lieu de se choquer des guinées que dépense l'aîné, tandis que ses cadets cherchent fortune [1]. Dans les aînés eux-mêmes il voit, au lieu de la poignée d'oisifs ou d'incapables qui déshonorent leur privilége, une classe d'hommes politiques qui apprennent la politique, non sur le tard, comme nous, ni aux moments que leur laissent d'autres professions, mais dès les premières études ; ce qui fait qu'en général ils s'y connaissent; bien différents de nous, qui ne sommes peut-être si mobiles en politique que parce que nous y sommes toujours novices.

Je ne fais point l'apologie du droit d'aînesse; je ne dis même pas : L'institution est bonne là où elle est possible; j'explique comment les Anglais sont assez jaloux de la liberté pour s'accommoder de la royauté et pour souffrir le droit d'aînesse, et par quel effet de l'intelligence politique

[1] Les cadets sont tout les premiers à trouver du bon dans le privilége de l'aîné, non pour les dédommagements en places bien rétribuées qu'ils doivent quelquefois à son influence, mais par esprit politique; et il y a plus d'un exemple de cadets qui ont pris sur les fruits de leur travail personnel de quoi soutenir l'état de leur aîné.

chez les classes moyennes elles sacrifient à ce bien réel et suprême des nations civilisées l'ombre d'un autre bien, l'égalité, cette chimère à laquelle tant de gens, parmi nous, sont tout prêts à sacrifier la liberté.

On peut trouver que les Anglais ont tort d'aimer la royauté pour la liberté, et la liberté plus que l'égalité, et qu'il est de mauvais goût d'être heureux contre les principes. On peut aussi leur prédire, — et beaucoup le font en France, les uns par le doute universel où les a jetés la vue de nos ruines, les autres par haine contre tout ce qui est debout, — on peut leur prédire que les heures de l'Angleterre sont comptées, et qu'elle n'en a pas pour longtemps à prospérer sous l'empire du privilége aristocratique. A la première réflexion, les Anglais pourraient répondre par notre proverbe : « Qu'il ne faut pas disputer des goûts et des couleurs, » et qu'en fait de bonheur, celui qu'on tient est de meilleur goût que celui après lequel on court. Quant à la mesure de durée de leur gouvernement, ils n'en perdent pas une heure à rêver à ce qu'ils deviendront; et d'ailleurs la liberté anglaise est si solidement fondée sur l'esprit d'obéissance et de sacrifice, qu'elle saurait faire sortir de tout changement l'ordre et la prospérité, et qu'elle sauverait la nation des secousses du passage. Et, s'il arrivait quelque jour que la monarchique Angleterre jugeât inutile la fonction de roi, je verrais sans inquiétude le majestueux navire, pourvu de ce double lest, s'aventurer même dans les orages de la République.

V

AMOUR DU PAYS; SCIENCE DE SON PASSÉ ET DE SON PRÉSENT.

Avant le roi, après Dieu et la liberté, ce que le peuple anglais aime le mieux, c'est son pays. Il peut sembler étrange qu'on note comme une qualité chez un peuple l'amour de son pays. Cependant Bossuet, qui n'écrivait pas au hasard, le remarque expressément des Romains, et ne le remarque pas des Athéniens. C'est donc que cet amour y avait une énergie particulière. Bossuet n'entendait pas parler de l'instinct respectable et touchant qui attache l'homme à sa patrie, et qui fait pleurer l'exilé à la vue des rivages du pays natal, mais de cet amour intelligent du citoyen pour la cité, de l'homme libre pour le pays où il jouit de la liberté. Tel était l'amour de la patrie que Bossuet loue en si magnifiques termes chez le peuple romain, celui, de toute l'antiquité, qui a été le plus libre et qui a le plus obéi; tel il est en Angleterre, et tel on le reconnaît en particulier chez les classes moyennes.

Il y a plusieurs manières d'aimer son pays. Tel peuple est plus vain du sien qu'il ne lui est attaché. On s'y persuade que beaucoup de susceptibilité sur l'honneur national, beaucoup de dédain pour les étrangers, un duel bravé pour prouver qu'il est le premier peuple du monde, que tout cela est du patriotisme; c'est seulement la preuve que ce peuple s'admire encore plus qu'il ne s'honore. Des coups d'épée échangés pour l'honneur du pays ne valent pas, pour nous servir de saintes paroles, un verre d'eau donné en son nom. L'Anglais n'est pas vain de son pays : il l'aime; et, s'il paraît si peu dépaysé à l'étranger, c'est qu'il

emporte avec lui son pays, et, comme on l'a dit spirituellement, qu'il ne marche qu'enveloppé de l'atmosphère anglaise; il a moins que les autres la maladie du pays, et il en a plus le culte.

Tandis que le peuple qui n'est que vain du sien, — les Athéniens, je suppose, — en ignore le passé et le présent, l'histoire et la géographie, l'Anglais, qui aime son pays plus qu'il n'en parle, étudie dès l'enfance et sait à fond tout ce qui s'y est fait dans la suite des temps. On verra chez l'autre peuple des individus, des partis qui répudieront la gloire des ancêtres; l'Anglais se déclare solidaire de tout le passé de son pays. L'autre peuple datera son histoire honorable de l'olympiade où certaines idées ont prévalu, où une révolution s'est accomplie, et bon nombre de ses citoyens, renchérissant, la dateront de l'olympiade où ils sont nés. L'Anglais se fera honneur des premiers pas de sa nation sur la scène du monde, il sera orgueilleux des travaux des ancêtres et il couvrira d'un pieux respect leurs fautes. Chez le peuple athénien, les aventuriers auront du crédit; en Angleterre, l'influence appartiendra aux hommes qui ont des principes, c'est-à-dire qui ont foi en des vérités plus vieilles qu'eux et qui leur survivront.

Rien n'est plus caractéristique, en Angleterre, que le respect du passé. En France, les choses se recommandent par leur nouveauté; le vieux, pour réussir, doit s'y donner pour du neuf. En Angleterre, toute chose dont on peut dire qu'elle est vieille et anglaise, *old english*, réussit. Le charlatanisme, qui le sait bien, y dupe les gens en leur donnant du neuf pour du vieux. L'archéologie nationale, occupation des savants chez nous, est en Angleterre un goût mondain. J'ai vu une aimable femme, belle, élégante, chercher dans des églises de village les traces des différentes architectures perdues dans les réparations succes-

sives, distinguer le style saxon du normand, donner un âge à d'antiques ornements d'autel brodés par des doigts moins délicats que les siens. En ornant sa mémoire de mille notions agréables et instructives sur le passé de son pays, elle ne voulait que se le rendre plus cher. Du reste, si simple et si modeste qu'il ne paraissait de son savoir que ce qu'on lui en avait surpris. Elle ne tirait vanité que pour la vieille Angleterre de tout ce que ses recherches lui faisaient découvrir du génie de ses anciens artistes.

Je ne réponds pas qu'il ne se mêle un peu de mode à ces goûts patriotiques. Il y a de la mode, même en Angleterre, et jusque dans son respect filial pour son passé. Ainsi, une certaine école veut qu'on ôte de la langue anglaise tous les mots d'origine étrangère. Le saxon est seul en faveur, comme l'élément indigène par excellence. On prouve dans de gros livres, écrits d'ailleurs avec des mots de toutes les origines, que le saxon est assez riche pour tous les besoins intellectuels de l'Angleterre au dix-neuvième siècle. Il y a des pasteurs qui ne prêchent qu'en saxon. Peut-être y aura-t-il bientôt des superstitieux qui, en retranchant le normand de leur langue, croiront retrancher de leur histoire la conquête normande, et qui voudront que les Anglais soient plus anciens que l'Angleterre. C'est le travers du patriotisme; mais une si belle qualité ne vaut-elle pas qu'on la paye d'un petit ridicule?

Je n'admire rien tant que la pudeur des Anglais sur les mauvais temps de leur histoire. J'en ai vu de fort émus de la peinture que fait M. Macaulay, dans un ouvrage récent [1], de la civilisation anglaise au temps de Charles II.

[1] *Histoire de l'Angleterre depuis le règne de Jacques II*. Cet ouvrage, à la fois solide et agréable, dont l'auteur a dû beaucoup lire l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, était dans toutes les mains à l'époque de mon séjour en Angleterre.

Ils se demandaient avec inquiétude si la considération de leur pays ne perdait pas plus à ce tableau de ce qui lui manquait au dix-septième siècle qu'elle ne gagnait à ce qu'on fît valoir, par comparaison, ses étonnants progrès. J'entendais contester vivement certains détails du livre, surtout en ce qui regarde l'état de l'instruction, le nombre et l'importance des bibliothèques à cette époque. Il s'en préparait, m'a-t-on dit, des réfutations en forme. Quant à l'état moral d'alors, aux scandales politiques d'où est sortie la liberté anglaise, à l'extrême relâchement des mœurs, à la complicité de la nation dans la corruption de son gouvernement, on insinuait qu'il eût été plus sage d'en voiler le tableau et de ne pas relever, par de si humiliants aveux, l'honnêteté de l'époque présente. J'étais touché de cette piété qui ne veut pas que la probité des fils fasse honte à la mémoire de leurs pères. Il n'en est pas moins vrai que, sauf quelques traits superflus, échappés à un pinceau facile et brillant, M. Macaulay a bien fait de découvrir ces anciennes plaies. La pudeur même de ses compatriotes le justifie, et l'exemple en est excellent pour tous ceux qui ont à écrire les annales d'un peuple libre.

Il est temps, en effet, que l'histoire fasse aux nations une part de responsabilité dans le bien comme dans le mal qui leur vient de leurs gouvernements. Nos derniers temps ont vu certains ouvrages historiques où le peuple est sur le premier plan, et les gouvernements sur le second; c'est le vieil esprit de flatterie qui a quitté les gouvernements pour passer du côté du peuple, depuis que le peuple paraît le plus fort. J'applaudirais pourtant à cette nouveauté, si elle devait en susciter une autre, je veux dire une histoire écrite d'un style populaire qui mît courageusement sous les yeux d'une nation libre le

tableau de ses caprices, de ses engouements, de sa tendresse pour ceux qui la louent, de son peu de goût pour les conseils; qui lui montrât comment ses admirations emportées l'ont menée à la servitude et ses dégoûts à la sédition; quelle part elle a dans les torts éternels et réciproques qui empêchent l'accord entre le principe d'autorité et le principe de liberté. Une telle histoire serait un service patriotique rendu à cette nation. Elle la déshabituerait de se tenir sans cesse tournée vers ceux qui la gouvernent, rapportant tout ce qui lui arrive à l'humeur, à l'âge, aux talents, bien ou mal appréciés, de ses chefs, et, comme le parterre qui ne peut rien changer à la pièce, assistant, pour battre des mains ou siffler, au drame dans lequel se jouent ses destinées. Elle lui donnerait l'envie de se regarder enfin, de s'examiner, de se connaître, de se parler vrai, comme les honnêtes gens. Peut-être lui inspirerait-elle un esprit politique personnel, original, qui l'affranchirait de l'éloquence de ses orateurs, des paradoxes de ses écrivains, de la gloire de ses capitaines, et qui la formerait à ce grand art du gouvernement d'un peuple par lui-même, qu'on ne trouve pas sous les pavés des rues, et qui est moins une théorie qu'une vertu.

Outre cette curiosité patriotique des Anglais pour le passé de l'Angleterre et cette délicatesse sur les époques scabreuses de son histoire, aucun peuple ne connaît mieux l'état présent de son pays. On a souvent reproché à nos colléges de nous former des politiques qui ne savent même pas la géographie de la France. Nous avons eu des hommes d'État qui n'y étaient guère plus versés, et qui, pareils aux généraux la veille d'une bataille, étudiaient le soir le terrain où ils avaient à gouverner le lendemain. La jeunesse d'Angleterre sait, dans le plus grand détail, la géographie des trois royaumes, l'histoire locale et la

statistique de chaque comté, ses productions, ses rivières, ses voies de terre et de fer, ses établissements utiles, ses monuments; et, quant aux hommes d'État britanniques, les révolutions n'en ont point encore imposé à l'Angleterre qui l'aient gouvernée sans savoir sa géographie. Serait-il donc vrai qu'on n'enseigne pas la géographie de la France dans notre Université? Elle y est très-bien enseignée, mais on l'y apprend mal. C'est la faute des pères qui, n'en n'ayant pas le goût, ne peuvent pas le donner à leurs enfants; c'est la faute de la première éducation, qui n'a pas su, dans l'enfant, préparer le futur membre d'une grande nation, et intéresser aux notions qu'elle confie à sa tendre mémoire ses premiers instincts de patriotisme.

En Angleterre, tout parle à l'enfant de son pays; les premiers mots qu'il bégaye sont des louanges de l'Angleterre; ses prières lui disent qu'elle est bénie de Dieu entre toutes les nations; les livres où il apprend à lire sont pleins de son nom. Adolescent, on saisit son imagination par le spectacle de ses libertés et de sa grandeur commerciale; on lui apprend à suivre sur toutes les mers les traces de ses vaisseaux, à reconnaître sur tous les continents les tributaires de son industrie; on lui fait étudier la carte du monde, pour qu'il sache la place qu'y occupe sa patrie. Et nous aussi, n'aurions-nous pas la matière d'une étude de ce genre, et ne pourrions-nous pas suivre les traces de la France partout où peut pénétrer la pensée plus conquérante que le commerce, plus rapide que les ailes des vaisseaux? Mais le goût nous en manque : il suffit à notre vanité que les autres sachent quel admirable pays nous habitons.

Le nombre des livres destinés à mettre l'Angleterre sous les yeux des Anglais est immense. Les autres livres sont pour la plupart d'une cherté aristocratique : ceux-là se

vendent à toutes les classes et à bas prix. Nul n'est trop humble pour apprendre à être un bon Anglais. Je doute qu'il reste dans ce pays une pierre portant quelque empreinte du travail humain, ou une taupinée que la topographie ait encore à relever. Ce sont les écrivains et les artistes qui font le cadastre. Il n'y a pas une perche de la terre sacrée qu'ils n'aient figurée ou décrite. Les localités y mettent un double orgueil, l'orgueil du lieu et l'orgueil anglais. En France, j'ai vu, même avant 1848, tomber, faute d'acheteurs, une collection des *Dictionnaires de Géographie départementale*. L'ouvrage était très-bien fait; mais on y enseignait la France aux Français. C'était hasard qu'on réussît. Nous aimons mieux nous vanter de notre pays que le connaître.

C'est parce que les Anglais connaissent le leur à fond qu'ils sont si attentifs à sa politique intérieure et si jaloux d'y faire prévaloir leurs opinions. On peut spéculer sur leur patience, tirer en longueur, temporiser; mais on ne les trompe pas plus sur leurs véritables besoins qu'on ne parvient à leur en donner de faux. Tout Anglais a un avis sur les affaires de l'intérieur, et il n'est pas aisé de l'en faire changer. En revanche, il n'en a point sur les affaires extérieures, ou il y est fort coulant. Parmi les mille choses sensées qu'il m'a été donné d'entendre, rien ne m'a plus frappé que ce que me disait ce même avocat tory qui trouvait légale la condamnation de Charles Ier. Je lui demandais son sentiment sur la conduite de lord Palmerston dans les affaires d'Italie. Je parlais à un tory d'un ministre whig; je devais m'attendre à des critiques : c'est le cœur humain en France. « Je n'ai point d'opinion, me dit-il, sur une affaire que je ne connais point; mais je m'en rapporte à lord Palmerston : c'est un homme de talent et un bon Anglais. — Ah! m'écriai-je, on y met

moins de discrétion dans mon pays; il n'y a pas de café de village où l'on ne sache au juste ce que lord Palmerston aurait dû faire et où l'on ne blâme sévèrement ce qu'il a fait. »

Toute l'Europe sait comment la bourgeoisie anglaise se défend contre l'émeute. D'abord, elle n'y a pas d'amis; il n'est personne dans ses rangs qui songe à demander aux chartistes l'aide de leurs bras pour obtenir une réforme constitutionnelle. Elle sait que de tels auxiliaires ne se battent que pour leur compte et que, dans toute lutte civile, ceux qui veulent le moins ne sont pas longtemps maîtres de ceux qui veulent le plus. Je n'ai pas vu sans émotion, à l'une des barrières de Londres, cette vaste plaine de Kennington, où deux cent mille chartistes, convoqués par toutes les trompettes de la destruction, chauffés, harangués nuit et jour, ayant pour la plupart laissé dans les tavernes ou perdu sur place les trois quarts de leur raison, se dispersaient devant cette seule parole d'un agent de la loi : « Vous ne passerez pas le pont! » Tandis qu'au-delà de la barrière s'amassait la horde révolutionnaire, en deçà se rangeait silencieusement, dans toutes les rues, l'armée de l'ordre et de la liberté, prête à barrer de son corps le chemin à l'émeute et résolue à sauver, au prix de sa vie, le droit qu'ont tous les Anglais, chartistes ou autres, d'exprimer des vœux raisonnables et la chance de les faire écouter. Admirable journée, qui a été, me disait un Anglais, une révolution; oui, une révolution sans révolutionnaires. Celles-là seules sont les bonnes.

Telle a été, en effet, l'issue de cette journée, que les besoins réels, qui servaient de prétexte aux meneurs, ont été entendus, et qu'on a sauvé l'ordre, par lequel seul il y peut être donné satisfaction. Pour tous les Anglais de bon sens, les seuls vaincus de Kennington ont été les mauvaises

passions qui s'y couvraient de l'intérêt pour les classes ouvrières, les ambitieux qui prenaient pour drapeau le haillon du pauvre, les chefs qui exploitaient leurs soldats. Les classes ouvrières auront la meilleure part dans la victoire de l'ordre; il n'y a pas de risque que la loi soit sans entrailles pour une foule déchaînée qui s'est dispersée à son nom.

VI

ATTENTION DES CLASSES MOYENNES AUX SOUFFRANCES DES CLASSES OUVRIÈRES.

Cela m'amène à la plus belle marque de l'intelligence politique chez les classes moyennes en Angleterre; je veux dire l'attention qu'elles donnent aux besoins des classes ouvrières. Il y a deux budgets du pauvre dans ce pays, le budget légal et le budget volontaire; il y a deux sortes de charités, la charité de la loi et la charité libre.

Pour parler d'abord de la première, on sait à quelle somme énorme s'élève l'impôt des pauvres. Je ne loue ni ne blâme l'institution de cet impôt. Son efficacité, sa moralité même, ont été controversées : c'est matière à débat entre les économistes. Je suis cependant touché de son effet immédiat; j'y vois les pauvres secourus, le pain donné à ceux qui ont faim, le précepte de l'Évangile accompli. Je ne regrette pas d'ignorer une science qui m'apprendrait qu'un secours donné ainsi est mal donné, et qu'il vaut mieux laisser souffrir le pauvre que de le soulager contrairement aux règles économiques.

Cet impôt est bien lourd. Bon nombre de familles plient sous le fardeau. Beaucoup qui sont eux-mêmes sur le

penchant de la pauvreté ne peuvent secourir que sur leur nécessaire les plus pauvres qu'eux. Pour la classe des fermiers en particulier, sous l'empire d'une réforme qui ouvre les ports de l'Angleterre aux blés étrangers, la taxe des pauvres vient s'ajouter à leurs pertes. Cependant personne ne propose la suppression de l'impôt. On trouve la charge excessive, mais on ne parle pas de s'y dérober; on diffère d'avis sur le mode de payement; sur la dette, on est d'accord.

C'est du reste le débiteur qui répartit lui-même sa dette et qui la distribue par ses propres mains. Des gardiens des pauvres sont élus dans chaque commune pour remplir ce double office et concilier l'intérêt du pauvre avec les ressources de ceux qui l'assistent. Toutes les semaines, ils se réunissent à la maison commune. Quiconque est dans le besoin peut se présenter à leur tribunal de charité; ils examinent, délicatement j'espère, si sa pauvreté vient du travail ou du désordre, et, selon l'enquête, ils l'admettent à une part dans les revenus des pauvres, ou ils le refusent. D'autres agents de charité, nommés annuellement par le magistrat, exercent une sorte d'inspection de bienfaisance (*overseers*) sur les pauvres de la paroisse; ils préviennent souvent les déclarations, ils reconnaissent et ils font valoir le droit du pauvre honteux. S'il est valide, ils lui cherchent du travail.

La loi des pauvres peut n'être pas de bonne économie, mais elle est du moins de bonne politique. Elle prouve publiquement au pauvre que la société où il vit s'occupe de ses besoins et qu'elle cherche à porter remède aux inévitables maux qui naissent de l'inégalité des conditions; elle lui montre, dans la classe la plus rapprochée de lui, l'élite des honnêtes gens qui, après avoir payé leur part de ce qui lui est dû, lui donnent encore leur temps pour en faire la

répartition équitable, et qui tantôt écoutent sa plainte à leur tribunal, tantôt vont de leur personne la recueillir dans le taudis où se cachent quelquefois des souffrances fières, parce qu'elles ne sont pas méritées. Si elle n'ôte pas l'envie, elle lui ôte du moins ses prétextes.

Les maisons de travail sont une des applications les plus controversées de l'impôt des pauvres. Un inexprimable intérêt m'attirait dans ces établissements, quoique je ne sois sorti d'aucun sans avoir le cœur serré. La charité y a trop un air de geôle. Je ne pouvais m'accoutumer à ces tableaux affichés au parloir où sont indiquées, par grammes, les rations des malheureux reclus, et qui vous donnent la moyenne de ce que doit manger l'être humain pour ne pas mourir; à cette chambre de correction contiguë à la salle des morts; à ces appareils qui reçoivent les immondices des pauvres pour les répandre sur le jardin d'où l'on tire leurs légumes; à la santé invariablement belle du chef de l'établissement. Mais cette délicatesse est-elle sensée? Le courage d'une société qui regarde en face ses plaies les plus hideuses, et qui les touche d'une main peut-être un peu dure, ne vaut-il pas mieux que la sensibilité de nerfs qui nous fait fuir la vue des misérables, en nous persuadant que c'est l'effet d'un trop bon cœur?

D'ailleurs, la maison de travail n'est pas une maison de force. Le mauvais ouvrier y peut être amené par la perte de l'indépendance que donne le travail et la conduite; mais il n'y entre que de son gré. Telle est la liberté du citoyen, en Angleterre, qu'elle survit même à l'indépendance de l'individu. Valait-il donc mieux laisser dans la rue, exposés à la tentation du vol, ces hommes, en trop grand nombre, que le vice a vaincus, et qui se sont rendus indignes soit du secours public que distribue au pauvre honnête le bureau des gardiens, soit du secours secret que

viennent lui offrir les *overseers*? Les maisons de travail sont instituées spécialement pour ces réfractaires du travail. Au prix d'une partie de leur liberté, hélas! de celle dont ils ont abusé, la société abrite leur tête déconsidérée sous un toit que leur a élevé le travail des honnêtes gens. Mais ils n'y perdent ni leur qualité d'Anglais ni leur part de chrétiens dans la nourriture religieuse; leurs forces y sont ménagées, et ils peuvent toujours en sortir pour gagner, au prix de leurs sueurs, un pain moins amer.

Au reste, quel que soit le mérite de la charité légale en Angleterre, je lui préfère de beaucoup la charité libre. Celle-là est véritablement l'honneur des classes moyennes. Le gouvernement ni la loi n'y contribuent en rien, ils peuvent même n'en rien savoir. Cela se passe entre l'assisté et ceux qui l'assistent. Il y a comme deux flots qui semblent lutter de grandeur et de vitesse; le flot de la population, qui multiplie les chances de misères, et le flot de la charité libre. Ceux qui possèdent ont l'œil sans cesse ouvert sur cette multitude sans cesse grossissante d'êtres dépourvus. Ils n'en sont d'ailleurs ni épouvantés ni découragés; ils croient trop en Dieu pour craindre qu'il cesse de les aider dans leur tâche secourable; ils sont trop bons Anglais pour douter que la patrie puisse suffire à tous ses enfants.

Les établissements fondés par la charité libre sont sans nombre. Tout ce que la misère, la mort, l'abandon jette de pauvres créatures sur le pavé est recueilli. J'en dis trop peut-être. Des deux flots, celui de la misère est toujours en avant; mais ce qui n'est pas recueilli va l'être. Il y a des gens qui y veillent, et personne ne se croit arrivé à la limite de ses sacrifices. Où la pitié ne parle plus, le sentiment du devoir politique commande encore. Il ouvre la main de l'avare; le créancier le plus dur est quelquefois

le débiteur le plus exact du pauvre. Il est peu de villes où l'on ne compte un ou plusieurs de ces établissements; il est telle ville dont le seul monument est une maison de charité. Ici, ce sont les orphelins de la marine, là, ceux du clergé; j'en vois pour les veuves, j'en vois pour les invalides d'un corps d'état, d'un métier qu'ils ont honoré sans y trouver du pain pour leur vieillesse. La charité multiplie ces classifications; l'imagination même s'en mêle; on fait des découvertes de misères singulières dans la misère générale, et quiconque est serf de cette misère spéciale est secouru. Ce sont les bizarreries anglaises; n'en rions pas; je passe volontiers au bienfaiteur son humeur pour son bienfait.

Ces établissements ne sont pas seulement bien situés, et, d'ordinaire, dans la partie la plus aérée des villes; l'architecture en est de bon goût et bien appropriée. C'est le cachet particulier de l'Angleterre contemporaine; ses plus beaux édifices sont ses maisons de charité et les gares de ses chemins de fer. L'art s'inspire de son double génie, le génie de l'industrie et le génie de l'assistance publique, le second né des excès du premier et qui l'absout.

Quelques-uns de ces établissements portent écrit au frontispice : *Souscription volontaire;* non pour montrer la main qui donne, mais pour inviter celle qui ne donne pas. Telles de ces souscriptions sont des dettes perpétuelles; elles se transmettent aux héritiers comme une charge de succession, et c'est la première qu'on acquitte. Les noms des donataires sont gravés sur des tables de marbre dans le parloir; ils en attirent d'autres. Tout cela se fait sans l'État; l'État, cet être de raison sur lequel nous voudrions ici nous décharger de tout le bien à faire en ce monde. Pourtant bon nombre de maisons de charité se qualifient de *royales*. Le roi n'y est pour rien, mais on

rend cet hommage au principe conservateur de toutes choses, à la clef de voûte sans laquelle tout croulerait, la maison du pauvre comme celle du riche. Je ne sache pas, en ce genre, de titre plus caractéristique que celui-ci : *Hôpital royal libre pour les nécessiteux malades* [1]. L'Anglais, pauvre et malade, peut entrer sans honte dans cette maison : les deux plus grandes puissances de son pays, la liberté et la royauté, lui en ouvrent la porte.

On a évalué le budget de la charité légale en Angleterre; le budget de la charité libre est incalculable. L'aumône individuelle ne reste pas en arrière de la charité collective : elle n'est pas moins ingénieuse et elle est plus aimable. C'est quelquefois sous les traits d'une jeune fille qu'elle se présente chez les pauvres gens. La permission d'aller porter des secours à des indigents est souvent la récompense de quelque devoir d'éducation bien rempli. Qu'est-ce qui s'aviserait de manquer de respect à la jeune fille qui passe? Elle va, dans quelque rue écartée, porter discrètement à une veuve accablée d'enfants l'aumône de sa mère avec l'argent de ses plaisirs. J'en sais une, toute formée de bonté et de piété, qui avait pris dans l'ardeur de ces visites aux pauvres le germe d'un mal sans remède. Elle voyait venir son dernier jour avec sérénité; sa foi lui disait qu'elle serait plus secourable aux pauvres dans le ciel, et qu'elle allait échanger des forces insuffisantes et une charité bornée contre des forces inépuisables et une charité sans fin.

Les pauvres sont plus nombreux dans les centres d'industrie; aussi nulle part la charité n'est plus inventive. Tout autour d'une fabrique, les gens aisés s'instituent

[1] *Royal free Hospital for the destitute sick*, etc., dans Grays' inn road, à Londres.

d'eux-mêmes gardiens de tous les pauvres que peut y engendrer l'irrégularité du travail industriel. On secourt ceux que le chômage des établissements prive momentanément de travail ; on apprend aux jeunes à se pourvoir par l'économie contre ces vicissitudes; on donne pour soulager la pauvreté, et on donne pour la prévenir. Les soins préventifs sont peut-être l'application la plus touchante de la charité individuelle. Le nombre des pauvres est bien grand ; mais plus grand encore est le nombre de ceux qui peuvent le devenir. La charité la plus efficace est celle qui parvient à retenir l'ouvrier sur le bord de cet abîme, qui, par des soins donnés au corps et à l'âme, l'aide à passer l'âge le plus dangereux, et, en lui inspirant l'habitude de se suffire, lui prépare quelque jour la douceur de secourir les autres à son tour.

Ici c'est une femme jeune, élégante, qui reçoit tous les samedis, dans une des salles de sa belle demeure, les jeunes ouvrières de la fabrique voisine. Elles viennent dans cette maison, un moment la leur, entendre une lecture religieuse que la maîtresse accompagne d'interprétations familières. Tout plaisir, toute distraction cesse dès que l'heure du devoir envers le pauvre a sonné. Des prix sont distribués, à certaines époques de l'année, aux plus attentives, sans que celles qui l'ont été moins s'en retournent les mains vides. C'est encore de la charité aimable, là où les mérites sont inégaux et où les besoins sont les mêmes, de savoir récompenser les mérites sans paraître frustrer les besoins. Les prix sont des objets d'habillement. Plusieurs de ces jeunes filles doivent à l'intelligence et à l'attention qu'elles ont montrées dans ces exercices une toilette décente qui contribue à les relever à leurs propres yeux.

Ailleurs on reçoit les petites économies qu'elles font sur

le prix de leurs journées ; on les fait valoir, on le leur dit du moins, et aux approches de la mauvaise saison on leur achète des habillements qu'elles croient avoir payés. On leur cache ce que la charité de leurs banquiers ajoute à leur pécule ; on risque volontiers qu'elles soient moins reconnaissantes pour qu'elles soient plus prévoyantes.

J'étais allé faire visite chez une de ces grandes familles, si nombreuses en Angleterre, où cet office de banquier des pauvres était rempli par les filles de la maison. Elles étaient quatre sœurs, quatre sœurs charmantes autour d'une mère de dix enfants. Je n'oublierai jamais ce type noble et touchant des grandes familles où la richesse est venue du travail, ni la belle vieillesse du père, grave, simple, hospitalier, se reposant après une vie active, mais non agitée, où le soin de la fortune a été persévérant sans être âpre ; ni cette mère restée si jeune, qui paraissait la première amie de ses filles ; ni les caractères si divers de celles-ci, avec une ressemblance qui leur venait du même air de bonté. L'aînée, plus réservée, ne voulait point attirer les gens et pourtant ne les gênait point. La cadette, enjouée, rieuse, laissait deviner, sous son rire facile, un fonds de sensibilité vraie. Des deux plus jeunes, l'une, éprise d'études sérieuses et y réussissant, ne voulait pas qu'on le sût ; l'autre, spirituelle, heureuse, souriante, trahissait sur son aimable visage l'espérance d'une union prochaine avec celui que ses parents lui avaient permis d'aimer. Maison vraiment bénie, où la richesse est bien supportée, parce qu'elle a été bien acquise ; aimable famille, digne d'exercer le genre de charité le plus délicat, la charité qui laisse au pauvre tout le mérite du secours qu'il a reçu !

Le père m'avait conduit dans sa bibliothèque, — il savait mon faible, — la plus belle pièce après le salon de

famille et la plus fréquentée, chose à noter chez un homme retiré du négoce. J'admirais, non sans envie, sous leurs belles et solides reliures, un bon choix d'ouvrages de politique, de législation, d'histoire, enfin les livres de l'*animal politique* jusqu'au luxe. En fait de littérature, il n'y avait que les grands noms, le nécessaire. En sortant de là pour suivre mon hôte dans le parc, je vis sur la pelouse, devant la maison, les quatre sœurs assises au milieu de pièces d'étoffe, de cotonnades, de flanelles étendues sur le gazon. « Quelle est cette exposition? demandai-je à la plus enjouée. — Ce sont, me dit-elle, des objets d'hiver pour nos jeunes ouvrières. On les étend au soleil pour les préserver des insectes. Vous voyez là le fruit de quelques pennys que ces filles mettent de côté par semaine, et que nous nous chargeons de faire valoir. — Quoi! m'écriai-je, avec si peu vous faites tant de choses! — Elles le croient, me dit-elle avec un charmant sourire, et nous nous gardons bien de les détromper. C'est assez pour nous qu'elles pensent avoir fait un bon placement. »

De tout ce que j'ai cru voir de l'état moral de l'Angleterre, rien ne m'a plus frappé que cette attention donnée aux petits. J'avais apporté dans ce pays ma part de la préoccupation universelle de notre époque sur ce que les sociétés ont à faire dans l'intérêt des classes ouvrières. Je voyais un pays où l'on en parle peu, où l'on ne se fait pas l'avocat des souffrances du peuple pour gagner une autre cause, mais où l'on agit tous les jours, sans relâche, sans bruit, et où les pauvres sont secourus et ne sont pas exploités. La résolution avec laquelle le peuple anglais reconnaît sa dette envers les petits, et s'acquitte, est d'autant plus à louer, que la religion a plus de puissance dans ce pays, et que les cœurs durs pourraient profiter de ce qu'on y croit encore aux dédommagements de l'autre vie.

Combien la dette n'est-elle pas plus pressante, là où les espérances que donne la religion sont moins écoutées, et où certains docteurs de la démocratie ont borné toute réparation du mal social à l'égalité des rations dans cette vie, et tout bonheur à jouir?

Sur cette question qui domine toutes les autres, sur cet intérêt, le plus impérieux de tous, même avant que la révolution de Février en fît une menace permanente de guerre civile et mît l'escopette aux mains du pauvre, l'Angleterre se montre la nation la plus intelligente de l'Europe. On ne voit pas là une bourgeoisie qui ne fait rien par elle-même, et attend que le pouvoir fasse pour elle; qui, au lieu de donner de sa main, dit au gouvernement: Prenez; sauf à faire de l'opposition à toute manière de prendre. Je loue beaucoup le gouvernement français de songer à établir des lavoirs et des bains publics pour les classes ouvrières, et d'avoir, faute de mieux, institué une commission pour en délibérer; mais j'aimerais mieux que notre bourgeoisie s'en fût chargée elle-même. Il existe à Londres plus d'un établissement de ce genre, et la bourgeoisie, qui les a fondés, y a d'autant plus de mérite, qu'elle peut avoir des doutes sur la salubrité des bains entiers, car elle continue à se baigner dans des terrines. J'ai vu le plus récent de ces bains; rien n'y manque, ni pour l'appropriation à l'intérieur, ni pour l'aspect au dehors. Là, pour le prix de quelques verres d'ale ou de gin que l'ouvrier aurait pris au delà du besoin, il se baigne à l'aise et fait laver son linge, qui lui est rendu au sortir du bain, blanchi, sec et chaud. Je ne sache pas que le Parlement s'en soit mêlé, ni que, parmi les hommes d'État qui ambitionnent la succession de lord Russell, il y en ait un qui songe à quelque invention de ce genre pour se rendre populaire.

VII

LA BOURGEOISIE FRANÇAISE.

C'est ainsi que les classes moyennes, en Angleterre, soulagent le gouvernement, en partageant la tâche avec lui. Au gouvernement la politique, à la société ce qui est devoir social. En France, nous n'aidons pas le gouvernement, et nous attendons tout de lui. Nous sommes ses juges les plus difficiles et ses auxiliaires les moins efficaces. On nous entend sans cesse lui demander, et nommément à l'homme, roi ou président, qui le personnifie, la tranquillité et le mouvement, le progrès et la durée, la paix avec tout l'éclat que donnent aux nations les guerres heureuses. Est-ce tout? Attendez. Nous le voulons de plus infaillible, nous ne lui passons aucune de nos faiblesses, nous exigeons de lui les vertus que nous n'avons pas. Que de fois n'a-t-on pas vu les hommes les plus âpres au gain, ces gens d'Horace, qui font leur affaire de toute façon,

Facias quocumque modo rem;

gens à vendre leur débiteur sur la place du Châtelet, si la loi française le permettait, s'indigner contre le manque de désintéressement du pouvoir! Quel gouvernement, quel homme serait assez habile pour contenter de telles exigences, assez vertueux pour ne jamais choquer de telles délicatesses? Il n'y a, sachons-le bien, ni oncle ni neveu qui puisse nous bien gouverner sans nous.

C'est à nous, — qu'on me pardonne la citation : on n'est pas classique sans un peu de pédanterie, — c'est à

nous que Démosthènes disait, il y a deux mille ans : « Voulez-vous toujours aller vous demandant sur la place publique : Philippe est-il mort? Mort ou malade, vos fautes vous en auraient bientôt fait un autre. » Ainsi nous allons nous-mêmes nous questionnant, — j'entends les modérés ; les autres tranchent : — Que fait le chef de l'État? que veut-il? où va-t-il? Eh! sachons donc ce que nous faisons nous-mêmes, ce que nous voulons, où nous allons. C'est nous qui faisons nos gouvernements. S'ils ont la tentation de se passer de nous, à nous la faute. Pendant que nous nous cherchons, le pouvoir suit ses vues. Nous allons, ou plutôt nous nous agitons d'un côté ; lui, il va d'un autre, et la séparation s'accomplit.

Démosthènes pensait encore à nous dans cet autre endroit de sa *Philippique* : « Qu'arrivera-t-il, nous dit-il, si nous restons dans nos murs oisifs auditeurs de harangueurs qui s'accusent et se déchirent à l'envi? » Nous aussi, nous avons nos harangueurs, et nous avons, en outre, nos journaux, nos vrais flatteurs, comme les harangueurs l'étaient du peuple athénien. « Quelle motion, lui disaient ceux-ci, vous plaît-il que nous fassions? » Nos journaux n'ont pas à nous demander ce qui nous plaît, ne le savent-ils pas? Ce que nous voulons, c'est lire chaque matin un peu de mal du gouvernement pour le répéter. Et, si l'article est de beau style, voilà qui nous plaît doublement; car c'est du mal de nos chefs, et du mal bien dit. Ainsi la presse nourrit en nous la vanité, ce travers qui dissout les nations, tandis que l'orgueil les fait durer. Nous aimons trop le bien-dire ; noble faiblesse, qui a plus d'un beau côté, mais qui nous coûtera bien des gouvernements. Nos orateurs nous font épouser leurs susceptibilités ; les abonnés d'un journal sont des vassaux ; ils sont tenus au service de guerre, et ils se laissent bra-

vement mener en armes contre leurs propres maisons.

Les révolutionnaires, j'entends ceux qui ne veulent d'aucun gouvernement, ne sont pas si coupables que nous les faisons. Évaluez leur part dans l'œuvre de destruction; c'est de beaucoup la plus petite. On dit que les plus étonnés de la victoire du 24 Février ont été les vainqueurs. Apparemment ce n'est pas modestie : ces gens-là ne passent pas pour s'estimer trop peu. Que signifie donc cet étonnement? Il est à leur honneur. Ceux qui s'étonnent d'avoir été vainqueurs sont tout simplement trop honnêtes pour croire qu'ils se sont battus. Le vainqueur de Février, hélas ! c'est la bourgeoisie, c'est nous; et, si nous laissons d'autres s'en vanter, c'est que l'affaire ne nous a pas été bonne.

Disons-nous donc honnêtement nos vérités. Nous seuls, oui, nous bourgeois, nous faisons et défaisons les gouvernements. Le peuple nous y aide; mais ce n'est pas lui qui commence; il pousse nos cris, il va au feu sous notre drapeau. L'anarchie ne nous déplaît pas tant qu'il nous semble, car nous aimons tout ce qui nous y achemine. La mobilité, l'esprit de dénigrement, le manque de respect, sont autant de pentes vers l'anarchie. Nous ne respectons pas nos gouvernements, et voilà peut-être ce qui leur donne l'idée de ne pas se respecter eux-mêmes. La pire des tentations pour une femme vertueuse, c'est de savoir qu'elle ne passe pas pour l'être. De même, rien n'est plus propre à dégoûter les gouvernements d'être honnêtes que de se voir calomniés!

Je sais bien ce qu'on peut dire pour diminuer le mérite de la bourgeoisie anglaise. Il est très-vrai que, plus indépendante de la politique générale de l'Europe, l'Angleterre peut porter plus d'attention sur elle-même; qu'ayant plus de liberté d'esprit pour s'étudier, elle a plus

de chances de se connaître ; qu'elle peut suivre avec moins d'inquiétude et juger avec plus d'impartialité son gouvernement, n'ayant rien à craindre pour son indépendance extérieure ; il est très-vrai aussi que les qualités politiques de sa bourgeoisie ne sont pas de purs élans de vertu ni des perfections de saints. Qui dit politique dit calcul. Donnez-moi la bonne conduite, et je vous tiens quitte de la vertu.

Un peu de calcul se mêle toujours aux plus belles qualités et n'y gâte rien. Quand un galant homme fait réflexion sur ses vertus, qu'il voit la paix intérieure et la considération qu'il en tire, il s'y approuve, il s'y encourage ; il compte ce qu'il a gagné à bien faire : voilà le calcul. Sa vertu en a-t-elle moins de prix ? De même une nation intelligente qui s'aperçoit de ce que ses bonnes qualités lui rapportent en ordre, en prospérité, en durée, s'y attache et y persévère par intérêt bien entendu. N'en demandons pas davantage. Nous ne faisons pas une théorie à l'usage des héros.

Tout n'est pas charité, sans doute, dans le soin que la bourgeoisie anglaise prend des petits. Je veux même qu'il y entre le désir de conjurer cette force qui emporte tout. Aimerait-on mieux qu'elle attendît, dans l'imprévoyance de l'égoïsme, qu'on lui vînt arracher ce qu'elle n'aurait pas voulu donner ? Et, s'il est vrai que sa charité soit du calcul, n'est-ce pas pure chicane de disputer le nom de vertu à cette sagesse qui compose notre bonheur de beaucoup de bien pour nous et d'un peu de bien pour les autres ? Mais non ; donner, c'est-à-dire s'ôter quelque chose des mains ; reconnaître, dans ce qu'on possède, la part d'autrui ; avouer une dette qu'on n'a pas souscrite ; rendre à Dieu, par la main des pauvres, une partie des fruits du travail qu'il a béni ; apporter sa redevance à celui que

Bourdaloue, dans sa familiarité sublime, appelle le caissier des pauvres, c'est et ce sera toujours de la vertu. La charité faite en grand, la charité passée à l'état d'institution, est et sera toujours la première des vertus politiques chez un peuple libre. La sportule romaine n'en était qu'une image bien grossière; mais le principe est le même, et je ne m'étonne pas de le trouver chez le peuple le plus politique de l'antiquité.

VIII

LA BOURGEOISIE FRANÇAISE A-T-ELLE QUELQUE CHOSE A IMITER DES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE?

Il ne s'agit pas de demander, ni même d'espérer que, n'ayant pas, comme les Anglais, les avantages de l'isolement, ni la plénitude de l'indépendance extérieure, nous ayons cette attention exclusive et tranquille sur l'intérieur, qui leur révèle les besoins généraux de leur pays et les avertit du moment d'y pourvoir, qui leur permet d'attendre les progrès sans impatience et de les opérer sans secousse, qui enfin les rend à la fois très-stricts et très-impartiaux sur la conduite de leur gouvernement. Mais n'est-il donc pas possible qu'une nation douée comme la nôtre se donne, par l'intelligence et le raisonnement, des qualités qu'elle n'a pas, ou perfectionne du moins celles qu'elle a? N'y a-t-il pas pour les peuples, comme pour les individus, une culture, une éducation par le temps et l'expérience, qui corrige les mauvais penchants, développe et fortifie les bons? Un Français qui aime sa patrie ne peut pas prendre son parti là-dessus. Il ne consent pas à ce

qu'une nation qui, de l'aveu universel, est le premier soldat, le premier penseur, le premier artiste de l'Europe moderne, que la nation qui a vu le plus clairement et le mieux exprimé toutes les vérités par lesquelles se forment et subsistent les sociétés humaines, soit incapable de devenir plus politique.

L'Angleterre nous donne encore un exemple de ce que peut l'éducation pour redresser les instincts et ajouter aux facultés d'un peuple. Je ne crois pas la calomnier en disant qu'au fond on y aime médiocrement les arts. Il n'y a qu'à voir, pour ne parler que de Londres, comme ils y sont logés. Ce n'est pas que l'Angleterre n'ait d'éminents artistes ; mais ils le sont moins que ses industriels ou ses hommes politiques. L'Anglais sait pourtant qu'il est glorieux pour une grande nation d'aimer les arts. Aussi, dans ce pays, l'éducation tâche-t-elle d'en susciter le goût. Les natures les plus rebelles s'y prêtent avec ce sentiment du devoir qui est le trait caractéristique de la nation. L'Angleterre fait de grands sacrifices pour être un peuple artiste. Il n'est pas sans exemple qu'un bourgeois anglais écoute de la musique ailleurs qu'au théâtre de la Reine ou au concert, où l'attention est de devoir public. Qui sait? la conviction qu'il sied à un peuple civilisé d'aimer la musique les amènera peut-être à s'y plaire. Les modes conduisent quelquefois aux goûts vrais. Tel qui regarde des tableaux pour se donner le relief de s'y connaître peut finir par y être pris et par rencontrer un noble goût où il ne cherchait qu'un innocent ridicule. Le climat a sans doute bien de l'empire ; mais Montesquieu lui-même, qui lui fait une si grande part dans les lois et dans les mœurs, n'a jamais dit qu'il fût plus puissant que la raison. Ne voilà-t-il pas une belle excuse pour une grande nation qui fait des fautes de dire : Prenez-vous-en à mon climat ; ce

sont ses variations qui me rendent si mobile. Fixez donc, si vous pouvez, l'aiguille du baromètre au beau!

Il y a moins de deux ans, beaucoup d'hommes, en France, ne pensaient pas trop prétendre pour leur pays en le croyant capable de s'approprier le gouvernement constitutionnel anglais. Ils estimaient que l'invention politique consiste moins à multiplier les projets de constitution et à créer pour la mort, qu'à rechercher dans les sociétés politiques qui ont prospéré par la liberté tout ce qui peut en être transplanté dans d'autres pays. Cela sied mieux, pensaient-ils, à un grand peuple qu'à tout autre, parce que, comme le génie qui imite, il ne fait que prendre son bien où il le trouve. Il n'y a pas là une altération ni un abaissement de son caractère, mais plutôt une conquête de sa raison sur son tempérament. Ils le croyaient. Oserais-je dire que j'étais du nombre de ces hommes-là?

L'événement a prouvé que nous appartenions au pays d'Utopie. Oui, nous rêvions; mais nous rêvions l'ordre par la liberté, la liberté par le respect de celle d'autrui et par l'usage modéré de tous les droits, le progrès par la discussion et la transaction. Nous rêvions une ère pacifique, où l'esprit de conservation et l'esprit de changement se combattraient en se respectant, et se persuaderaient que leurs luttes sans violence et leurs libres accommodements sont le plus beau spectacle que puissent offrir les sociétés humaines. Nous nous trompions d'ailleurs en bonne compagnie, et notre rêve n'était pas nouveau. Le gouvernement constitutionnel apparut un jour à la belle intelligence de Tacite : il le salua d'un regret au passage, et en détourna les yeux comme d'une chose trop belle pour être possible. « Un système de république, dit-il tristement, formé du choix et de l'union des trois principes

monarchique, aristocratique et populaire, est plus aisé à louer qu'à réaliser, ou, s'il s'établissait, ce ne serait pas pour durer[1]. » Plus heureux que Tacite, nous avions vu la chose établie, et nous la croyions durable.

Si l'événement qui nous a réveillés si rudement n'a emporté qu'une vaine forme et n'a donné tort qu'à des rêveurs, nous nous en consolerons; mais, quelque chose qu'on mette à la place de la monarchie, n'en attendons aucun des biens promis aux pays libres, si nous n'imitons l'esprit politique de nos voisins. En république comme en monarchie, la liberté ne peut être protégée que par elle-même, et, encore une fois, il n'y a pas de liberté sans l'obéissance et l'esprit de sacrifice. Élevons-nous donc, par l'intelligence qui nous en révèle les avantages, à la résolution qui les fait pratiquer. L'obéissance sied si bien aux peuples libres! Platon dit quelque part qu'elle est la vertu des cœurs généreux. Donner est la vertu qui vient ensuite. Soyons donc obéissants, donnons, et hâtons-nous.

Pour le devoir envers les petits, il ne souffre pas de délai. Nous n'y sommes pas novices, d'ailleurs. La France fait d'immenses sacrifices pour les classes ouvrières et nous y mettons la grâce française, ce qui n'y gâte rien; mais nous pouvons faire plus, ou faire plus efficacement ce que nous faisons. La charité anglaise est peut-être moins aimable; elle a plutôt l'air d'un acte sensé que d'un mouvement de cœur; mais elle est plus efficace. Il y a d'ailleurs une fort grande différence entre la charité individuelle et la charité érigée en institution. C'est là le point. Les avocats des classes ouvrières nous l'ont indiqué; ils n'ont pas fait appel à nos cœurs; ils ne voulaient de

[1] Delecta ex iis (populus, primores, singuli) et consociata reipublicæ forma laudari facilius quam evenire, vel, si evenit, haud diuturna esse potest. (*Ann.*, IV, 33.)

nous que notre argent, et la main froide de l'État pour le prendre et le distribuer. Leurs moyens sont jugés; mais le principe de la charité, comme devoir public, subsiste.

La charité sera publique par l'association. Que les secours viennent directement de ceux qui ont à ceux qui n'ont pas, sans passer par la main de l'État, ils seront plus fraternels. N'attendons pas la loi : la loi prendrait ce que nous aurions donné, et nous ôterait le mérite du sacrifice. N'y a-t-il pas des institutions à fonder; des avances sans intérêts ou des dons à faire aux communes pour créer du travail dans les temps de gêne; des caisses où, par une première dotation provenant de dons, on attirerait les économies de l'ouvrier? Que sais-je? Où il y a tant à donner, manquerait-on donc de moyens de donner? Enfin, songeons-y, si nous voulons vivre dans une patrie libre et florissante.

Juillet 1849.

On a dit, à propos de ces réflexions, publiées pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes*, que conseiller à nos classes moyennes d'imiter la bourgeoisie anglaise, c'était ajouter une utopie à toutes celles dont on nous poursuit; une fausse perspective d'avenir à toutes celles qui rendent notre présent si difficile. Je ne veux pas le croire. Aussi bien, il ne s'agit pas de copier des mœurs étrangères, mais de nous approprier, par la réflexion et la conviction, certaines pratiques éprouvées, qui sont l'effet, non des diversités ineffaçables du sol et du climat, mais de la raison par laquelle toutes les grandes nations peuvent s'imiter, sans cesser d'être originales.

On a dit encore que la bonne politique ne consiste pas

à morigéner son pays, mais à le prendre tel qu'il est; qu'une grande nation ne fait pas de fautes; qu'elle suit sa loi; que, sur une si grande échelle, les caprices ne sont que des volontés ou des instincts respectables; l'amour du changement, qu'un légitime besoin de progrès; l'impatience des lois, qu'un généreux esprit de liberté; que le véritable homme d'État est celui qui voit venir ces mouvements du plus loin, et qui y cède à propos. Je ne veux pas non plus admettre cette doctrine. Je ne veux pas blasphémer Dieu en croyant les nations innocentes des fautes pour lesquelles il les châtie; je ne consens pas à ce que l'image la plus fidèle de notre nation bien gouvernée soit celle d'un cheval généreux, mais inquiet, dans la main molle d'un cavalier qui le laisserait aller où il voudrait, et du train qu'il voudrait. De grâce, dispensons nos gouvernements d'être infaillibles, pour ne pas faire à notre nation l'injure de la dispenser d'être sensée.

Il y a deux manières d'aimer son pays, comme il y a deux manières d'aimer ses enfants. Tel père de famille croit que la meilleure sorte de tendresse paternelle est de laisser, chez ses fils, la nature maîtresse, et de trouver charmantes et respectables toutes les brutalités de l'instinct; c'est ce qu'en langage domestique on appelle aimer ses enfants pour soi. Tel autre, au contraire, les dirige, les redresse, aide leur raison contre la nature, s'accable de tous les soucis de l'éducation, pour leur épargner quelques-unes des épreuves réservées à ceux qui n'ont jamais obéi : cela s'appelle aimer ses enfants pour eux. De même, parmi ceux qui aiment leur pays, les uns en approuvent et en admirent tout; ils trouvent de la grâce jusque dans ses défauts : les autres le croient assez grand pour être capable de devenir plus grand encore, assez fier pour être touché de la gloire de donner tous les bons exemples,

assez honnête pour avouer ses défauts et pour estimer ceux qui l'aident à s'en corriger. Ces deux sortes de patriotes sont également sincères; mais, regardez-bien; ce que les premiers aiment dans leur pays, c'est leur propre mobilité, c'est eux-mêmes; les autres aiment leur pays pour lui.

Février 1850.

UN VOYAGE

DANS LE NOTTINGHAMSHIRE

I

LA FORÊT DE SHERWOOD ET LES CHÊNES HISTORIQUES. — LES VIEILLES ÉGLISES. — ROBIN HOOD.

Une aimable hospitalité m'avait appelé dans un des plus beaux comtés de l'Angleterre, celui de Nottingham. Il touche au Derbyshire, qui passe pour être le plus beau. Cette beauté est celle du paysage anglais. Pour les étrangers, elle est un peu uniforme; mais je ne m'étonne pas qu'elle plaise aux Anglais : elle est à l'image de leur esprit. Le paysage a plus ou moins la physionomie de l'homme qui l'habite. Dans le paysage anglais, je reconnais les principaux traits du caractère anglais; c'est le pays où tout le monde ressemble le plus à tout le monde : leur mot *excentrique* le dit assez. C'est parce que la chose fait scandale que le mot a été imaginé. La terre porte l'empreinte de cette uniformité : ce sont partout des prairies ou des champs enclos de haies; mais la prairie domine. Le paysage anglais n'a pas les grandes lignes du paysage classique, ni cette variété piquante qu'imprime au paysage fran-

çais la liberté capricieuse du peuple qui lui donne sa forme. Notre sol est comme notre société : il a beaucoup de physionomie; on y reconnaîtrait la diversité des caractères et des conditions. La routine, l'esprit novateur, l'activité, la nonchalance, la richesse, la médiocrité, la pauvreté, y sont représentés. Il est plus remué, plus travaillé, et aussi plus agité : c'est le séjour d'un peuple agriculteur et révolutionnaire.

Le pays qu'habitent mes hôtes est situé au nord de Nottingham, sur le bord d'un plateau qui domine la vallée et la jolie petite ville de Mansfield. La maison est bâtie sur la lisière d'une vaste lande qui fit partie de la célèbre forêt de Sherwood; l'orgueil local lui en donne le nom. Tout près de la maison, un petit bois, et plus loin quelques bouquets de sapin sont la dernière conquête du travail sur la lande. A quelque cent pas cessent les filons de terre végétale qui les nourrissent, et commence le désert. Une plaine immense, onduleuse, couverte et comme tapissée de bruyères, s'étend fort au delà de l'horizon. Çà et là, quelques buissons de genêt épineux, des houx rabougris, un pin qui rampe plutôt qu'il ne s'élève, ou bien un chêne solitaire, trapu et robuste, se détachent du milieu de ce tapis et y dessinent des figures gracieuses. Des chemins creux, où les chariots s'enfoncent dans le sable, conduisent dans le Derbyshire. Ailleurs, des allées d'un sol ferme, couvertes de ce fin gazon anglais dont le marcher est si doux, permettent la promenade à travers la lande, au milieu des moutons qui paissent, des deux côtés du chemin, le peu d'herbe savoureuse qui pousse entre les bruyères. Quand le soleil est voilé, ou le soir, quand la chaleur est tombée, il n'y a rien de plus charmant qu'une promenade sur cette pelouse : c'est le plaisir mélancolique de la solitude dans le voisinage et sous la protection de la nature cultivée.

La bruyère de Sherwood était une des nombreuses clairières de cette forêt de Sherwood qui, au temps de Richard Cœur-de-Lion, couvrait toute cette partie de l'Angleterre. Elle était alors infestée de braconniers, *outlaws*, qui s'y nourrissaient aux dépens du gibier du roi. Walter Scott en a fait le théâtre de quelques scènes d'*Ivanhoe*. Il y a placé la cellule où le plus joyeux des compagnons de Robin Hood, sous le nom et le capuchon du saint ermite de Copmanhurst, défiait les gardiens des forêts royales. C'est là que se passe cette scène si plaisante où Richard, sous le déguisement du Chevalier Noir, vient demander l'hospitalité au faux ermite. Il frappe : l'ermite fait semblant de ne pas entendre; il ouvre enfin, et il offre à Richard, affamé par une longue route, une assiette de pois chiches, et pour boisson une cruche d'eau. Mais Richard est plus avisé que les gardes-chasse de Sherwood : il soupçonne que l'ermite doit sa belle santé à un autre régime; il demande quelque chose de plus substantiel, et voici qu'aux pois chiches succède un pâté de daim, à la cruche d'eau une grande bouteille de cuir pleine d'un vin généreux.

Où est le rocher tapissé de lierre et couronné de touffes de houx auquel s'appuyait la cellule de l'ermite de Copmanhurst? Où est cette fontaine de Saint-Dunstan, où il allait remplir sa cruche pour le repas qui devait avoir pour témoins les gardes-chasse? Où est la fraîche clairière à travers laquelle courait la fontaine avant de disparaître dans le bois voisin? Les archéologues les chercheraient en vain dans ce qui reste de la forêt de Sherwood. C'est un des mille paysages sortis de l'imagination de Scott; il l'a tiré de ce trésor d'impressions vraies, de souvenirs d'enfance, de vif amour de la nature, qui lui a fourni tant de descriptions agréables.

Les paysages de Walter Scott sont, comme ceux de Féne-

lon, non pas une description d'après nature, mais un choix de ce que nous avons vu ou rêvé de frais, de lumineux, de pittoresque et de charmant. Nous respirons la fraîcheur de ces paysages, nous croyons y être de notre personne. Je ne sache pas de livres qui fassent plus cette illusion que les romans de Walter Scott; on y éprouve toutes les sensations, on y a toute la plénitude d'activité et de vie de ses personnages : imagination aimable et bienfaisante, qui n'a jamais été inspirée que par le désir d'entretenir la simplicité des sentiments et la vérité des sensations, sans une ombre d'effort pour exalter notre sensibilité et nous dégoûter des choses qui sont à notre portée!

Quand je quittai le Nottinghamshire, on était au mois d'août. La bruyère de Sherwood était en fleurs. Le rose foncé, le rose tendre, le violet, mêlant leurs nuances à celles de la feuille, tantôt vert pâle, tantôt argentée comme la feuille de l'olivier, formaient comme un fond rose et gris d'où se détachaient les bouquets d'or du genêt épineux. Ces bruyères sont délicates comme celles de nos serres; elles donnent ce plaisir mêlé de surprise qu'on éprouve à voir des plantes rares en profusion.

En quittant les bruyères pour se rapprocher de la vallée, on a une vue charmante. Sur les deux revers, à mi-côte, s'étendent de vastes pelouses au-devant de jolies maisons de campagne. Sur la hauteur, aux endroits les plus découverts, des moulins propres et élégants ouvrent leurs ailes pour recevoir la brise qui souffle de la plaine. Les jours où il ne fait pas de vent, la machine à vapeur y supplée. A quelques pas du moulin est la maison du meunier. Tout autour, dans la prairie enclose de haies, des vaches, le cheval du meunier, paissent au milieu des poules. Tout cela sent le travail prospère et la paix. On craint Dieu dans ces modestes demeures, et on espère en lui.

Tous les jours, sauf le dimanche, des amis viennent faire visite, et le feu, toujours allumé dans la principale pièce, permet de leur offrir le thé; mais le dimanche chacun reste chez soi, et Dieu est le seul hôte. On le rend présent par la prière et par de pieuses lectures.

Il manque, comme je l'ai dit, une certaine liberté à ce paysage. Tout y est parqué, fermé de clôtures. Les animaux ne s'éloignent pas de la maison. Ce n'est pas en Angleterre que le cerf aurait pu dire aux bœufs auxquels il demande l'hospitalité :

> Je vous enseignerai les pâtis les plus gras.

Ils ne connaissent qu'un pâtis, c'est le pré qui est autour de la maison. Pourtant je ne les plains pas : ils doivent avoir un peu du caractère des gens, et, comme ceux-ci, aimer leur *home*.

Il semble aussi, au premier aspect, que le voyageur ne puisse pénétrer dans ces prairies : il ne voit que haies et barrières; mais ces barrières se lèvent, et ces tourniquets ne sont faits que pour les bestiaux. On peut faire d'agréables et longues promenades d'une prairie à l'autre. On est averti qu'on passe sur le terrain d'autrui, mais on passe. Le paysage est comme la société : c'est la liberté au milieu des formes et des lois. Y en a-t-il de meilleure? y en a-t-il une autre qui puisse durer?

De Sherwood-Hall nous faisions des excursions dans le voisinage. Nous allions visiter tantôt une ruine, tantôt un château historique, tantôt quelque chêne contemporain de la conquête ou plus ancien qu'elle. C'est par les chênes que commencent les excursions. Les Anglais en sont très-curieux. Ces nobles arbres sont leur passé debout et vivant, et puis le chêne anglais est le bois par excellence; il est incorruptible à l'eau et lutte d'éternité avec la mer.

On vous en montre à l'amirauté des échantillons parmi toutes les autres sortes de chêne employées dans la marine. Il occupe la place d'honneur sur le rayon; l'étiquette vous l'indique : *english oak*, et ce n'est pas sans un sourire de fierté que le gardien vous le fait regarder et peser. — Ils devaient être les maîtres de la mer, pensent-ils, puisque leurs forêts produisent le bois qui lui résiste le plus.

C'est dans la forêt de Sherwood qu'on voit, me disait-on, les plus vieux chênes d'Angleterre. Ils sont à quelques milles autour de Mansfield. L'authenticité de ces chênes n'est pas suspecte. L'Angleterre est le pays de la tradition et des formalités légales qui la constituent. Toutes les familles y savent leurs sources. Deux choses protégent et perpétuent les souvenirs, le respect du passé et le respect de la loi. Cependant je n'ai pas vu la preuve qu'un des chênes de Sherwood, le premier qu'on me montra, ait abrité le roi Jean donnant audience à ses sujets. Ce chêne est sur le bord d'un chemin. Du côté des champs il est protégé par une haie; du côté du chemin par le respect public. Son tronc, à demi rongé, se couronne encore chaque année d'un feuillage abondant; mais les siècles ont abattu les hautes branches, et les feuilles ne s'éloignent guère du tronc qui les nourrit. On ne voit pas sans émotion un arbre qui devait compter déjà plusieurs siècles au temps du roi Jean, s'il est vrai que son ombre ait abrité l'audience royale. Or la grande charte du roi Jean est du commencement du treizième siècle. Le même esprit a respecté les premières libertés de l'Angleterre et l'arbre sous lequel s'assit le prince à qui l'Angleterre les arracha.

Les souvenirs de Robin Hood consacrent plus d'un autre de ces grands chênes. Tous ont leur nom. En voici un dont le tronc fendu offre comme une niche assez large pour contenir un homme assis ou debout: il se nomme

Shambles ou l'Abattoir. C'est de là que Robin Hood présidait au dépeçage et à la distribution des daims du roi entre ses joyeux compagnons. Un autre, plus célèbre, est appelé *Parliament oak* ou *Tristing tree*, le chêne du parlement, l'arbre du Rendez-vous, parce que Robin Hood y tenait ses assemblées.

Le plus ancien est le *Green dale oak*, le chêne du Vert-Vallon, dont le tronc aurait pu recevoir à l'aise tout le conseil de Robin Hood. Ce tronc semble s'être formé, comme les couches terrestres, par la loi des soulèvements. Ses bosses énormes montent les unes sur les autres comme les montagnes d'un terrain soulevé. Le tronc a la couleur des vieilles pierres. On dirait un roc d'où jaillit un arbre vigoureux. J'ai vu, dans les Pyrénées, d'énormes rochers d'où sortaient des hêtres plus nourris d'air et de brouillard que de terre, moitié rochers, moitié arbres. C'est une image du *Green dale oak*. La crevasse qui partage son tronc en deux moitiés est assez large et assez haute pour laisser passage à une voiture. Un voyageur égaré qui arriverait là de nuit, voyant dans l'ombre ces deux énormes assises, prendrait ce chêne pour une vieille porte de ville surmontée d'une tour. Un appareil en menuiserie sert à empêcher que la crevasse ne s'étende, tout en lui conservant la forme d'une porte. Nous appellerions cela du mauvais goût; mais ce mauvais goût est aussi ancien que la crevasse, et il en est devenu respectable. Le chêne du Vallon-Vert dépend d'un fermage particulier, dont une clause porte expressément que chaque année, à une certaine époque, le fermier doit faire passer un chariot à travers la crevasse. On a voulu conserver à la fois l'antiquité de l'arbre et la singularité du fait.

Ces chênes sont des buts de promenades et même de voyages. On vient les voir de tous les points de l'Angle-

terre; les cavalcades s'y donnent rendez-vous; les enfants mesurent les troncs avec leurs petits bras. On en prend le plus grand soin; on les respecte comme ces rares vieillards, plus heureux ou plus malheureux que les autres hommes, qui ont vécu au delà de la mesure commune. Les têtes les plus vives, en venant s'abriter sous leur ombre, semblent recevoir, avec la fraîcheur que verse leur feuillage, le respect pour les œuvres et pour les souffrances des siècles écoulés.

Chez nous, on fait du bois avec les vieux chênes : ils s'appellent, en termes forestiers, des *anciens*, et tombent à l'heure marquée par les règles de l'aménagement. Qu'est devenu le chêne de Vincennes? et pourquoi a-t-il moins vécu que celui du roi Jean? Le nom d'un mauvais roi a conservé le chêne de Sherwood; le chêne de Vincennes n'a pas pu être sauvé par le souvenir populaire du plus grand prince du treizième siècle, du saint rendant la justice à ses sujets et défendant les faibles contre les forts. Est-il étonnant que, là où les arbres n'ont pas la permission de vieillir, on ne souffre pas de vieilles lois? Cependant la France compte quelques vieux arbres; on en rencontre dans certains villages que protége l'antique croix dont ils abritent de temps immémorial la pierre grise et rongée. D'autres doivent leur conservation à la routine : c'est la forme que prend le respect chez nous. Nous sommes à la fois contempteurs du passé et routiniers, deux défauts dont l'un implique l'autre, tout comme l'esprit de sédition implique l'esprit de servitude.

Le sentiment religieux se mêle au respect pour le passé, dans le soin que l'Angleterre prend des vieilles églises. Le pays de Nottingham en compte de très-vieilles. Dans l'une, l'archéologie a noté un arceau roman, dans l'autre, une fenêtre saxonne, dans celle-ci, une tour normande : c'est

la date du monument. Les Anglais viennent les voir pour cette marque d'antiquité nationale, et ils savent tous assez d'archéologie pour la reconnaître. Les étrangers admirent surtout l'état de bon entretien de ces églises. Les réparations sont en général exécutées dans le style de l'édifice : le présent s'y ajuste respectueusement au passé.

Tel est le caractère de l'architecture en Angleterre; c'est dans cet esprit qu'a été construit l'édifice le plus national de ce pays, le nouvau palais du parlement. Les gens qui aiment mieux le nouveau dans les arts que la perpétuité dans les nations se récrient : « Quoi ! l'Angleterre du dix-neuvième siècle ne fait que copier l'architecture du treizième ! Chaque siècle doit avoir son art; l'imitation est une preuve de stérilité. » Oui, si l'art n'a en vue que lui-même; non, s'il est, comme en Angleterre, l'auxiliaire de la politique. Croit-on que nos voisins manquent d'architectes pour faire, comme chez nous, des églises dans le style équivoque de notre temps? Mais la nation qui conserve toutes choses n'aurait pas voulu que son vieux parlement fût logé, comme un parvenu, dans quelque construction à la mode. On n'oserait pas bâtir un monument public où la vieille Angleterre, *old England*, ne se reconnût pas.

Tous les frais de cet admirable entretien sont à la charge des communes ou des particuliers; plusieurs églises ont des donations : les noms des donateurs sont gravés sur des tables de marbre. Si l'édifice demande quelque grosse réparation qui excède les ressources ordinaires, un pieux *meeting* en avertit les fidèles, et les bourses particulières s'ouvrent à la voix d'un paroissien accrédité. Il n'y a pas de fonds pour cela au budget de l'État, ni de ministres harcelés pour les distribuer un peu selon les besoins de l'art, un peu selon les besoins de la politique, ni d'opposition pour en demander sa part dans les bureaux des

ministères et le retranchement à la tribune. Tout vient de contributions votées librement ou de dons particuliers.

Comment l'argent manquerait-il pour l'entretien des églises là où il abonde pour en édifier de nouvelles? J'habitais à Londres un quartier où l'on vient de bâtir à la distance d'un peu plus d'un mille, et dans la circonscription de la même paroisse, deux églises dans le style gothique, l'une pour les fidèles du culte anglican, l'autre pour les dissidents : les uns et les autres en ont fait les frais. C'est pour les deux églises une somme de plus de quarante mille livres sterling. L'esprit de secte n'y aide pas peu : entre anglicans et dissidents, il y a émulation de sacrifices; mais cela n'y gâte rien, car dans l'esprit de secte il y a de la foi, et dans la contribution pour l'église il y a le don, deux choses profondément morales. Ira-t-on scruter les petits motifs? S'il y en a, la grandeur de l'œuvre les couvre, et c'est par les grands motifs que des faits de cette sorte se caractérisent.

Toutes les églises du Nottinghamshire ont leurs légendes. Il en est une, à quelques milles de Mansfield, l'église d'Edwinstow, qui ne laisse pas d'être embarrassée de la sienne. Une tradition y marie Robin Hood; elle est la seule; selon toutes les autres, il y figura seulement comme témoin du mariage d'Allan-a-Dale son ménestrel.

Un jour, dit une ballade, Robin Hood rencontre un beau jeune homme couché sous un arbre et poussant de grands soupirs; il l'avait vu la veille en habits de fête, chantant et folâtrant. Son fidèle Little John, le premier de la bande après Robin, le lui amène. Robin Hood lui demande s'il a de l'argent; le chef des *outlaws* ne prenait rien sans l'avoir demandé. « Je ne possède que cinq shillings, répond Allan-a-Dale, et un anneau que j'ai au doigt depuis sept ans. Hier j'étais joyeux, j'allais épouser ma

fiancée; on me l'enlève pour la donner à un vieux chevalier; » sans doute un chevalier normand, car toutes ces ballades sont l'expression de la lutte entre les Normands et les Saxons. « Que me donneras-tu, reprend Robin Hood, si je t'aide à ravoir ta dame? — Je jure, dit Allan-a-Dale, d'être le plus fidèle de tes serviteurs. » Sur cela, Robin Hood et sa troupe se dirigent vers l'église d'Edwinstow, où s'acheminait la noce.

Le chef s'y présente sous les habits d'un ménestrel, une harpe à la main. A peine entré, il sonne du cor. Vingt de ses compagnons se précipitent dans l'église, Allan-a-Dale à leur tête. Robin Hood, joignant alors les mains aux deux amants, ordonne à l'évêque de les marier. Celui-ci s'y refuse; les bans n'ont pas été publiés trois fois; le mariage ne serait pas légal. Ou je me trompe fort, ou cet évêque, qui ne veut pas violer la loi, devait être de race anglaise. Robin Hood lui ôte sa robe et la fait endosser à Little John : « Cette fois du moins, dit-il, ce sera l'habit qui fera le moine. » Little John prend sa voix la plus grave et publie les bans, non trois fois, mais sept fois, et tout le monde de rire, sauf l'évêque et le vieux chevalier normand. « Qui sert de père à la mariée? » demande Little John. C'est, bien entendu, Robin Hood; il la prend sous sa protection et déclare qu'il en coûtera cher à qui osera l'enlever à son mari. « Ainsi, dit la ballade, se termina cette *joyeuse* noce. La mariée semblait une reine, et ils s'en retournèrent à la *joyeuse* forêt, parmi le vert feuillage. » Joyeux, *merry*, est le mot qui domine dans ces poésies. L'Angleterre était-elle donc un pays de joie, ou les poëtes, venus après, qui ont chanté ce temps, n'y ont-ils pas mis toute la joie qui manquait au leur?

Ce mariage qui unit des gens qui s'aiment est un des mille redressements dont les légendes font honneur à

Robin Hood. Il est le héros du peuple vaincu et opprimé. Au prix d'un abus, qui d'ailleurs n'était pas léger, car il y allait pour les passants d'être détroussés, et pour les gardes-chasse du roi de servir de but aux flèches de Robin Hood, il se donnait la gloire de redresser tous les autres abus. Les évêques voluptueux, les magistrats tyranniques, étaient attaqués, dépouillés sans pitié, quelquefois tués, mais plus souvent, après quelque mystification dans le goût grossier du temps, renvoyés sains et saufs et moyennant rançon.

Sa troupe se composait pour la plupart des gens du peuple dont Robin Hood avait éprouvé la force ou l'adresse dans quelque rencontre ou qu'il attirait par l'insinuation de sa parole. Tantôt c'est un tanneur dont il avait senti la main puissante, tantôt un chaudronnier envoyé pour le prendre mort ou vif, et qui s'enrôlait sous la bannière des *outlaws*. Il était inépuisable en ruses et en déguisements, soit pour s'échapper des mains de l'ennemi, soit pour l'attirer dans ses piéges.

Il en voulait surtout au shériff de Nottingham. L'enlever du milieu de sa ville, il n'y avait pas à y songer. Robin Hood imagine de se faire boucher à Nottingham. Il prend l'habit de la profession et se met devant l'étal. Tous les chalands vont à lui, attirés par le bon marché de la viande. Les bouchers de Nottingham s'en émeuvent. On en parle au shériff, qui vient s'en enquérir auprès du faux boucher. Celui-ci lui offre de lui vendre cent de ses bœufs : ils sont, dit-il, dans la forêt voisine. Le shériff l'y suit; ils arrivent au rendez-vous accoutumé de Robin Hood et de sa troupe, au pied du *Trysting-tree*. Là, au lieu de cent bêtes à corne, le shériff se voit entouré de cent compagnons à la livrée verte de Robin Hood, il est joué, berné, rançonné; mais il ne lui est pas fait pis.

Robin Hood n'était point marié; toutes les ballades le disent, sauf une dont l'auteur voulait sans doute qu'il ne manquât aucune vertu à son idéal. Il vivait, il faut le dire, maritalement avec la belle *Maid Marian*. Avant de se faire chef de braconniers, Robin Hood avait été un jeune seigneur de grande naissance, ruiné en partie par les folies de sa jeunesse, en partie par un abbé et un juge, devenus possesseurs, par ruse, de ce qui lui restait. Dans ce temps-là, il était fort épris de la belle Marian, qui le payait de retour. Quand il eut quitté le pays pour aller vivre au fond des bois, Marian, ne pouvant supporter son absence, se déguisa en page et se mit à sa recherche. Ils se rencontrèrent, mais travestis, Marian en homme, Robin Hood en chef de brigands. Ils se battirent; le beau sang de Marian coula, et Robin Hood lui-même fut légèrement blessé. C'était sa manière de faire ses recrues. Il tend la main à Marian et lui propose de venir dans les bois entendre la chanson du rossignol. Sa voix le trahit, Marian le reconnaît; elle se jette dans ses bras. Un grand festin célèbre l'arrivée du faux page; des coupes sont vidées à sa santé, et, le repas fini, Robin Hood et Marian vont s'égarer dans la forêt, suivis de Little John. La ballade ne dit pas si celui-ci servit de chaperon aux deux amants; elle parle seulement du contentement de Marian et de Robin Hood vivant heureux au milieu de la troupe, « sans terres ni rentes, » et fort longtemps.

Les ballades dont Robin Hood est le héros offrent de vives peintures des sentiments du peuple anglais aux douzième et treizième siècles; elles respirent la haine de toute tyrannie, soit ecclésiastique, soit civile, l'horreur de toute action lâche et vile, l'admiration pour tout ce qui est liberté, générosité, chaleur de cœur, *warmheartedness*; l'amour pour les combats, non sanglants, mais de bon

aloi ; un goût très-vif pour les plaisanteries, les jeux de mots et les bons tours. La plainte y est d'ailleurs sans fiel et sans violence. Les poëtes en veulent plus aux abus qu'aux gens.

C'est l'esprit du héros et de ces ballades. Robin Hood a plutôt l'air d'être en guerre avec un état de choses qu'avec les personnes. Pour celles-ci, il les joue plus souvent qu'il ne les maltraite. Il aime mieux se moquer de la mauvaise justice que de molester le magistrat honnête qui la rend; seulement, nobles, prêtres, juges, ne sortent de ses mains qu'avec rançon. C'est le seul budget du roi de Sherwood. Il aime et protége la petite bourgeoisie de campagne. Jamais il ne maltraite le berger ni le laboureur; il défend le paysan contre le noble ou le prêtre qui l'oppriment. La veuve et l'orphelin n'ont pas de plus sûr appui, et ce ne sont que récits de mères auxquelles il a rendu un fils, de femmes dont il a sauvé les maris. Enfin, comme tout bon chevalier, il est le champion des dames, grand admirateur de leur beauté, et, pour dernière perfection, fidèle.

Une de ces ballades le fait mourir de la mort la plus touchante. Depuis quelque temps, Robin Hood se sentait s'affaiblir ; il s'en plaignait à Little John : ses flèches, disait-il, n'allaient plus au but. Il avait une cousine, abbesse du monastère de Kirkley, qui, comme plus d'une abbesse du temps, pratiquait la médecine. Il va la consulter sur son mal. C'est elle même qui vient lui ouvrir la porte du couvent. Elle le reçoit avec une feinte cordialité et l'invite à manger ; puis, le menant dans une chambre secrète, « de sa main de lis, » elle lui ouvre la veine et se retire, fermant la porte à double tour. Le sang coula tout le jour et toute la nuit. Robin Hood s'aperçut de la trahison, et, quoique près de défaillir, il essaya de s'é-

chapper; mais c'est à peine si sa vigueur d'autrefois eût suffi pour forcer la porte. Il veut sauter par la fenêtre; de si haut, la chute eût été mortelle. A la fin, il a recours à son cor, et il en tire trois faibles sons. C'était assez pour les oreilles du fidèle Little John, resté tout ce temps sous un arbre du voisinage. Il reconnaît, à ces sons mourants, que son maître va expirer; il accourt, forçant les serrures et brisant les portes, et arrive jusqu'à Robin Hood, trop tard pour le sauver, assez tôt pour le venger. Si son maître le lui permet, il va mettre le feu à ce couvent de nonnes déloyales. Robin Hood l'arrête. « Non, dit-il, je ne le souffrirai pas. Jamais je n'ai fait de mal à une femme, ni même à aucun homme en présence d'une femme; ce que je n'ai pas fait vivant, je ne le ferai pas à ma mort; mais donne-moi mon arc avec une de mes flèches : où cette flèche tombera, là je veux être enterré. Étends un vert gazon sous ma tête et un autre à mes pieds, que ma fosse en soit tapissée; fais-la assez large et assez longue; couche-moi sur un oreiller de verdure, et qu'on puisse dire : « Ci-gît le hardi Robin Hood. » Il fut enterré en effet près de l'abbaye de Kirkley en Yorkshire.

Walter Scott, dans le roman d'*Ivanhoe*, a donné au personnage de Locksley les principaux traits du héros des ballades. Il nous le montre roi de la forêt, tenant sa cour dans une clairière, du haut d'un trône de gazon qu'ombragent les branches touffues d'un vieux chêne, et distribuant à sa troupe, rangée en demi-cercle devant lui, les dépouilles du château. Cependant Walter Scott, dans l'intérêt de son roman, fait de Locksley un patriote qui, tout en attaquant les abus de l'administration normande, est resté fidèle au roi de race normande Richard. Sa gravité, sa noblesse, cet air de commandement, annoncent l'homme de naissance, celui que la tradition fait comte

d'Huntington. Le côté plaisant et populaire de l'homme aux mille déguisements, du diseur de bons mots, manque au caractère de Locksley. Le personnage n'est pas complet, parce que le roman n'a pas été fait pour Robin Hood. Les vrais héros sont Ivanhoe et Richard.

Le complément nécessaire d'un pèlerinage dans la forêt de Sherwood, c'est une lecture d'*Ivanhoe*. J'ai donc relu *Ivanhoe*. Je craignais mes souvenirs. Beaucoup de mode s'est mêlé à la gloire méritée des romans de Walter Scott; on n'en a pas vu d'abord les longueurs, les descriptions trop fréquentes, les conversations un peu diffuses. On a mis les choses curieuses au-dessus des choses vraies. Le temps a changé cet ordre; en rejetant au second plan ce qui n'était que curieux, il a mis au premier ce qui fait l'éternelle nouveauté des livres, la vérité des caractères et des passions. L'habillement archéologique des personnages est un peu fané; mais rien ne s'est effacé des vives couleurs dont Walter Scott a peint les choses humaines, ni du rare mérite de les peindre d'un pinceau resté toujours chaste en étant toujours vrai. Pendant près de vingt ans, les romans de Walter Scott ont fait la joie du monde civilisé, et, chose plus digne d'envie, ils n'ont gâté personne.

Il n'y a guère d'exemples, dans l'histoire des lettres, d'un succès si pur ni d'une popularité ainsi formée de l'approbation secrète de tous les bons sentiments de l'homme. Depuis que les dernières épreuves de la France et de l'Europe nous ont fait revenir avec tristesse sur les idées et les écrits qui ont été populaires dans la première moitié du siècle, depuis que l'esprit en est venu à suspecter l'esprit, les idées à faire le procès aux idées, il ne s'est pas trouvé un blâme pour les aimables écrits de Walter Scott. Il n'est pas une doctrine malfaisante qui puisse

s'honorer d'avoir été professée par lui ni s'autoriser d'une ligne écrite de sa main : belle et douce gloire d'un homme supérieur qui a su plaire sans corrompre, amuser les esprits sans les rendre frivoles, les instruire sans les désenchanter! Il n'est pas un lecteur cultivé, dans l'Europe contemporaine, qui ne lui ait la reconnaissance de quelques bonnes heures passées devant un idéal aimable et familier. Il a su nous intéresser au passé et ne point nous dégoûter du présent, nous faire voir des scènes de grandeur, de bonheur, de gloire, et ne point nous inspirer l'envie, nous faire lire des romans et ne point nous rendre romanesques, nous faire aimer l'idéal et ne point nous entêter de chimères.

Non, la gloire même du *Télémaque* n'est pas aussi bienfaisante. Trop de subtilité s'y mêle aux douces peintures de la vérité, trop d'utopies nous y disposent à être difficiles et chimériques sur les gouvernements, et j'en craindrais presque plus le romanesque pour certaines têtes féminines que celui des ouvrages de Walter Scott. On a dit de ces romans qu'ils sont plus vrais que l'histoire. On pourrait ajouter qu'ils sont plus épiques que l'épopée, dont ils n'ont pas les procédés artificiels, et plus dramatiques que le drame, dont ils n'ont pas les recettes. Allez donc voir la bruyère de Sherwood et ce qui reste de l'ancien domaine des *outlaws*, allez-y avec *Ivanhoe* à la main; la puissante imagination de Walter Scott fera disparaître peu à peu l'aspect nouveau que la main du temps et le travail des hommes ont donné au pays, et restaurera les solitudes verdoyantes où pouvait seul s'engager un chevalier du treizième siècle; encore fallait-il qu'il s'appelât Richard Cœur de Lion. Et si vous lisez le livre du magicien sous un des vieux chênes au feuillage sombre et métallique qui ont abrité Robin Hood, prenez garde que le premier

garde-chasse du duc de Portland, débouchant d'un fourré, ne vous paraisse un des archers à la livrée verte de l'antique roi de Sherwood, venant, à l'appel de son maître, à un rendez-vous de guerre ou de plaisir.

II

WELBECK. — LE GRAND SEIGNEUR UTILITAIRIEN.

En nommant le duc de Portland, j'ai nommé le type du grand seigneur *utilitairien* en Angleterre. *Utilitairien* équivaut ici à grand cultivateur. L'agriculture du duc de Portland est une des curiosités de l'Angleterre, et nous pouvons dire du monde civilisé. Elle a renouvelé une grande partie du pays qu'occupait jusqu'au dernier siècle la forêt de Sherwood. A la place de ces bois profonds, de ces vastes clairières où les *outlaws* et les gardes-chasse du roi se faisaient la guerre, des champs fertiles se couvrent de tous les genres de culture. La fontaine où le faux ermite de Copmanhurst venait remplir sa cruche pour les jours de visite des gardes-chasse, reçue dans des rigoles distribuées à travers ces belles plaines, y répand la fraîcheur et la fertilité. Cependant tout le bois n'a pas disparu; Welbeck, le manoir du duc, est entouré de ses majestueux restes. C'est à peu de distance du manoir que se voit ce chêne moitié arbre, moitié monument, le plus extraordinaire, s'il n'est le plus vieux, de la Grande-Bretagne. Aux alentours, on en rencontre d'autres d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuses, ici rangés en avant du bois et en ligne comme les colonnes d'un vaste temple, ailleurs isolés au centre de quelque clairière. Ils ont

presque tous des noms et un armorial; c'est la plus ancienne aristocratie du pays.

Des fondrières et des marécages croupissaient, il y a peu d'années, à la place où se déploient ces magnifiques cultures, l'orgueil du fermier anglais. Le duc de Portland, un peu par amour-propre d'auteur, beaucoup pour le bon exemple, a voulu conserver un échantillon de l'ancien état du terrain. A côté d'une prairie unie ou d'un champ couvert d'épis dont aucun ne dépasse l'autre, quelques acres restés incultes montrent ce qu'est la terre avant le travail et ce qu'elle devient après cette seconde création. On craignait, il y a quelques années, de s'approcher de ces landes couvertes de joncs et noyées d'eaux sans écoulement. Aujourd'hui, l'homme et le noble animal qui l'aide dans ses travaux y trouvent nourriture et santé. Des ruisseaux d'une eau limpide ont remplacé les flaques d'eau marécageuse. Les fermes riantes qu'on a bâties sur les parties élevées suffisent à peine pour recevoir les produits d'un sol qu'épuisaient autrefois quelques bruyères mêlées de joncs de marais.

C'est à cette transformation merveilleuse que le duc de Portland a employé la plus grande partie d'une immense fortune. Les revenus de la terre retournent incessamment à la terre, car c'est peu que de créer la prospérité et l'abondance, il les faut entretenir. La vie du noble duc y est entièrement consacrée. Il a des agents capables et zélés, mais l'œil du maître est partout. Ce vieillard, plus riche que bien des princes souverains, parcourt ses champs toute l'année et assiste au labourage, aux semailles et à la moisson. Le poids des années ne lui permettant plus la marche, une modeste voiture le conduit à travers la campagne. Nous le rencontrâmes le jour de notre excursion à Welbeck. Ce qu'on appelle le coupé est par derrière, de

sorte que le duc tourne le dos à ses chevaux et se fait voiturer à reculons. Il en voit mieux ce qui est loin et plus longtemps ce qui est près, à moins que ce ne soit quelque excentricité britannique.

Je ne m'étonne pas que le possesseur d'une fortune si bienfaisante soit populaire dans le pays. Les richesses que produit l'agriculture sont de celles qui excitent le moins d'envie. Elles ne doivent rien à la chance comme les fortunes industrielles; elles ne donnent pas à l'agriculteur enrichi l'air d'un parvenu; elles se gagnent sous l'œil du public, et elles semblent faire aux autres un don gratuit de leurs exemples. Dans tout le pays, on parle avec vénération du duc de Portland. Le nom de son fils, lord Bentinck, n'y est pas moins respecté. Les anciennes lois sur les céréales n'ont pas eu de champion plus habile que ce lord, devenu tout à coup d'homme de plaisir un homme d'affaires supérieur et qui est mort prématurément, après avoir donné fort à faire à sir Robert Peel. La reconnaissance de ses concitoyens lui a élevé, sur la principale place de Mansfield, un monument modeste et d'autant plus sûr de durer, comme celui d'Othon, *modicum et mansurum*.

Il était tout simple que le duc de Portland et son fils fussent opposés à la réforme de sir Robert Peel. A moins d'être des anges, comment voir de sang-froid le blé produit par toute cette industrie forcé de faire concurrence, sur le marché anglais, aux blés de Russie et d'Amérique et de se vendre au-dessous du prix de culture? L'agriculture anglaise avait bien le droit de voir d'un œil prévenu les mesures de sir Robert Peel. Mais, le jour où ces mesures sont devenues des lois, elle s'y est soumise. On l'a vue souscrire provisoirement à sa ruine par le motif patriotique que d'autres intérêts pouvaient en profiter. Le propriétaire anglais à qui l'on ôte une partie de son revenu,

le fermier inquiet pour ses termes, ne sont pas insensibles à l'idée que leur gêne diminue celle de l'industrie. Au lieu de s'irriter de leurs souffrances comme d'une injustice de l'État, tout au plus pensent-ils qu'on a fait de bonne foi à leurs dépens une expérience qui ne réussira pas; en attendant, ils respectent la loi qui leur nuit. La réforme de sir Robert Peel a mis bien des fermiers à bas; mais j'affirmerais que l'armée des chartistes ne s'en est pas grossie.

L'exemple du sacrifice a d'ailleurs été donné aux fermiers par les propriétaires, et nul n'a été plus loin que le plus lésé de tous, le duc de Portland. Il a fait savoir à ses fermiers que le prix de leurs fermages serait calculé sur le prix moyen du blé. A ceux qui trouvaient leurs baux trop élevés, il a accordé des remises; aux autres, il a laissé la faculté soit de rester dans les conditions anciennes, soit de faire estimer leurs baux sur le prix actuel du froment. Je vois là trois grands exemples. Le premier est celui des riches qui donnent; car faire des remises, c'est donner. Le second est celui des grands propriétaires lésés par une loi qui en atténuent l'impopularité parmi leurs fermiers en partageant le dommage avec eux. Le troisième, c'est une opposition qui vient en aide à la politique qu'elle a combattue.

Grâce à cette bonne conduite des propriétaires, le petit champ, au lieu d'envier son voisin le vaste domaine, profite de son exemple. Il n'y a rien qui s'imite plus en Angleterre que le travail, et l'imitation du travail, c'est l'émulation, si différente de l'envie. La simplicité de mœurs des grands propriétaires ne contribue pas peu à leur faire pardonner leur fortune. Non qu'un lord anglais ne se regarde comme quelque chose de plus que son tenancier; mais il n'y paraît pas, et c'est ce qui importe. Dans les

pays où il y a plus de vanité que d'orgueil, les distinctions de rang sont insupportables, parce que les grands ne savent se trouver grands qu'auprès des petits, et parce que les petits sont assez sots pour en souffrir. En Angleterre, les grands dominent, ils ne s'étalent pas; ils sont plus fiers que vains de leurs priviléges, et les petits n'y encouragent pas l'insolence des grands par leur propre vanité. Il semble que les classes ne soient que des institutions. On s'incline, non devant une personne qui a l'avantage d'être lord, mais devant la pairie représentée par une personne; non devant l'individu, mais devant l'institution utile à tous. De là, dans l'inférieur, une politesse respectueuse et non obséquieuse, et, dans le supérieur, nul besoin du dépit des petits pour mieux goûter l'hommage qu'il en reçoit. L'âne portant les reliques ne s'y trompe pas; il voit bien que le salut s'adresse aux reliques, et, s'il en est secrètement chatouillé, il ne *se carre* pas,

Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Les étrangers curieux font souvent de sottes questions. C'est ce qui m'arriva, une fois entre autres, avec un petit fermier du Nottinghamshire. Je lui demandais si les vastes domaines du duc de Portland ne lui faisaient pas des envieux; il ne parut pas me comprendre. Je refis la question. « Et pourquoi aurait-il des envieux? dit-il. L'Angleterre a autant besoin de grands propriétaires que de petits tenanciers; le duc de Portland n'a rien qui ne soit à lui; le pays gagne à ses grandes dépenses. Qui pourrait trouver mauvais qu'il ait de quoi les faire? » J'insistai : je voulais voir s'il disait vrai, ou s'il voulait, selon l'esprit anglais, me cacher quelqu'une des plaies de son pays. « Toutes ces choses-là d'ailleurs, ajouta-t-il, sont de l'ordre de Dieu. »

Je cessai mes questions. Cette dernière réflexion me donnait l'air d'un tentateur venant jeter dans un esprit simple et droit les tristes doutes que j'avais rapportés de mon pays.

Tout en nous promenant à travers ces magnifiques cultures, la route nous amena dans une petite gorge étroite et fraîche dont les bords sont boisés et au fond de laquelle coule un ruisseau. Entre le ruisseau et la colline s'élèvent deux rangées de maisons de construction uniforme, mais propres et riantes. En ce moment, les rayons du soleil couchant, pénétrant par la gorge, enfilaient la rue et faisaient reluire tout ce groupe de maisons au milieu des premières ombres du soir qui descendaient déjà dans la vallée. Le silence du lieu, à peine interrompu par le murmure du ruisseau, ajoutait à l'air de santé et de propreté un air de tranquillité qui me charma. A gauche des maisons, au pied de rochers ombragés d'arbres, se dressait sur une aire de sable tout un appareil de gymnastique, attendant les joyeux enfants de la petite colonie. Je me demandais si, parmi ses autres singularités, l'Angleterre n'offrait pas là quelques honnêtes fous réunis sous la loi d'attraction de Fourier. Dans ce moment, des enfants sortirent des maisons, et vinrent en courant, les uns se pendre aux cordes à nœuds, les autres grimper aux mâts. Leur costume annonçait des enfants de la classe ouvrière : cette colonie dépend, en effet, d'une fabrique voisine que nous dérobait un pli de la vallée.

Voici, pensai-je, un industriel comme je les aime. Il ne s'est pas contenté de loger ses ouvriers en un lieu charmant où les moines d'autrefois auraient bâti leur couvent; il a pensé aux amusements de leurs enfants, et celui qu'il leur a procuré passe presque pour aristocratique. Je voulais savoir, de la bouche de quelque habitant, les sentiments

de la colonie pour un chef d'industrie si paternel. Ce fut une femme, — le témoignage le moins suspect, — qui m'apprit que ces maisons avaient été récemment bâties par le fabricant, que les ouvriers y avaient le *comfort*, — en Angleterre, que dire de plus? — qu'il leur donnait le feu, le feu presque aussi nécessaire que le pain. « Nous sommes contents, » dit-elle, et elle ajouta sans efforts : « Nous sommes reconnaissants. » — Je marche de nouveautés en nouveautés, me disais-je à moi-même. Voilà des fermiers qui n'envient pas les propriétaires, et des ouvriers qui parlent avec gratitude du fabricant! Heureux pays, même avec tout ce qui y reste de maux à réparer et de maux irréparables, que celui où les gens qui ont la meilleure part sont défendus par les gens qui ont la moins bonne et où les membres font l'apologie de l'estomac!

Ce soin du fabricant anglais pour l'ouvrier ne date pas d'ailleurs de fort loin. Je me souviens qu'en 1836, visitant quelques établissements industriels, j'étais aussi frappé de la perfection et de la puissance des machines, de la rapidité et de la fécondité du travail, qu'affligé de l'insalubrité des bâtiments et du peu d'attention qu'on donnait au bien-être de l'ouvrier. J'eus même plus d'une occasion de remarquer qu'on risquait d'être indiscret et de ne pas obtenir de réponse, quand on questionnait les chefs d'établissements sur l'état moral de ceux par qui s'accomplissaient toutes ces merveilles. Quel contraste entre ce que j'avais vu en 1836 et ce que l'intelligence politique de l'Angleterre a réalisé moins de quinze ans après! En 1836, la chose n'était pas moins juste, ni moins sensée, ni moins chrétienne; elle pressait moins. Sans être plus dur qu'aujourd'hui, le chef d'industrie n'était pas encore averti qu'une redoutable nécessité allait le forcer de faire plus d'attention aux hommes qu'aux machines. Aujourd'hui

cette nécessité a parlé; l'industriel anglais n'attend pas qu'elle crie. Il ne cède pourtant pas à la peur. Non, un sentiment meilleur et plus puissant ne permet plus au chef d'industrie d'être dur pour l'ouvrier. Ce quelque chose, c'est plus de prix donné à la vie humaine par la raison publique, par la religion, par la politique : c'est cette fraternité de l'Évangile, depuis plus longtemps connue que la fraternité républicaine, qui rend les petits chers aux grands, même dans les pays où l'on a le mauvais goût de vivre sous le régime deux fois détestable de la monarchie et de l'aristocratie.

L'humanité, cette civilisation des cœurs, qui, dans la loi pénale, a substitué d'abord au principe de la société se vengeant du criminel celui de la société usant du droit de légitime défense, puis à ce principe, comme encore trop grossier, celui de la punition avec le pardon au bout; l'humanité qui, dans le régime des hôpitaux, a remplacé par des lits pour chaque malade ces lits communs où le malade destiné à guérir était quelquefois glacé par le contact d'un cadavre; l'humanité n'apparaît pas tout d'abord aux sociétés comme certains principes parfaits, que reconnaissent toutes les consciences, et qui ont brillé, dès le premier jour, de toute leur lumière. Quand madame de Sévigné se raille des paysans que fait pendre l'intendant de Bretagne, est-ce à dire qu'elle manque de cœur, et que la même femme, vivant de nos jours, eût été insensible à un acte de barbarie judiciaire? Nullement; mais l'idée de l'humanité, rendant la justice clémente pour ceux qu'elle punit, la charité honorable pour ceux qu'elle assiste, n'était pas sortie encore des travaux d'éloquents penseurs, et la souffrance elle-même n'avait pas appris à se défendre. Nous sommes plus tendres que nos pères aux misères humaines, sans y avoir plus de mérite qu'ils n'ont

eu de tort dans leur cruauté relative, et peut-être paraîtrons-nous cruels à notre tour, à moins que l'esprit de violence et de ruine qui souffle en ces tristes jours ne fasse reculer les sociétés jusqu'aux époques où la grossièreté dans les mœurs autorisait la cruauté dans les lois.

Parmi les grandes maisons patriciennes de l'Angleterre, il en est de plus anciennes que celle dont le duc de Portland est le chef; il n'en est pas une dont l'origine soit plus noble. Le dévouement qui va jusqu'au sacrifice de la vie, la fidélité dans toutes les fortunes, l'affection sans la flatterie dans une amitié avec un grand prince, telles sont les qualités que M. Macaulay nous fait admirer dans le fondateur de la maison de Bentinck[1]. Bentinck fut le meilleur et le plus aimé des amis de Guillaume III. On le vit, pendant seize jours et seize nuits, au chevet du jeune prince d'Orange attaqué de la petite vérole, toujours debout, toujours à la main du malade, et, quoique déjà sous le coup de l'assoupissement précurseur du mal, se roidissant contre la fièvre, jusqu'à ce que les médecins eussent déclaré son maître convalescent. « Bentinck a-t-il dormi tandis que j'étais malade? disait Guillaume à Temple; je l'ignore; ce que je sais, c'est que je n'ai jamais rien demandé qu'à l'instant Bentinck ne fût à mes côtés. » Bentinck fut lui-même dans le plus grand danger; mais, à peine rétabli, il rejoignit l'armée, où, dans tous les périls de plus d'une rude campagne, Guillaume n'eut personne plus près de lui.

J'admirerais moins Bentinck si l'amitié n'eût été que de son côté : il est peu d'hommes supérieurs qui n'aient inspiré quelque dévouement de ce genre; il y suffit de la fascination du rang et de la fortune; qu'est-ce donc quand

[1] *History of England, from the accession of James II*, vol. II.

il s'y joint, comme chez Guillaume d'Orange, la fascination du génie? Mais ici l'amitié était réciproque, et, comme il n'y a d'amitié qu'entre égaux, il fallut que le sujet fût bien honnête homme pour que le prince en fît son égal. Le propre des parfaits amis est de n'avoir pas de secrets entre eux. Bentinck connut tout ce qui se passait dans l'âme profonde de Guillaume. Depuis les plans hardis de sa politique jusqu'aux regrets que lui donnent ses melons manqués, le prince disait tout à son ami. Bentinck est-il absent, Guillaume ne permet pas aux enfants de son ami d'aller à la chasse, de peur d'un coup de corne du cerf, ni d'assister au repas des chasseurs, pour qu'ils ne rentrent pas trop tard. « Si je dois avoir un fils, écrivait-il à Bentinck, j'espère que nos enfants s'aimeront comme nous avons fait. » Bentinck tombe gravement malade; Guillaume envoie plusieurs courriers par jour. A la nouvelle que son ami est hors de danger, il en remercie Dieu, et ses yeux, écrit-il au convalescent, se remplissent de larmes de joie.

Une telle illustration vaut bien celle des armes. D'ailleurs Bentinck joignait la bravoure du soldat au devouement de l'ami. L'homme respectable qui porte ce beau nom en soutient dignement l'éclat. Dans ce pays des grands exemples, il emploie sa fortune à développer une industrie pour laquelle sa patrie est tributaire de l'étranger; il veut qu'elle produise elle-même son pain. Les lois ni les mœurs de l'Angleterre ne permettent à l'aristocratie de mettre la main dans une industrie manufacturière; mais elles ne l'empêchent pas de cultiver le sol. Un lord ne déroge pas en touchant la charrue : c'était l'art des patriarches; l'Angleterre religieuse ne l'a pas trouvé indigne de son aristocratie. Le vieux duc de Portland rappelle Booz au milieu de ses moissonneurs, et, s'il manque à la scène les épis semés sur les pas de Ruth, on peut être

sûr que le secours va trouver la veuve sous plus d'une autre forme.

III

LES RUINES DE WINGFIELD. — UN PIQUE-NIQUE. — LES RUINES D'HARDWICKE-CASTLE. — SOUVENIRS DE MARIE STUART.

Les ruines sont rares en Angleterre; il y en a deux raisons : la guerre étrangère n'en a pas fait, et la guerre civile en a fait moins que partout ailleurs. Aussi le peu qu'on en voit est-il fort visité, non par les étrangers, qui ont assez à faire des curiosités de la civilisation contemporaine, mais par les Anglais eux-mêmes, qui ne sont curieux d'aucun pays autant que du leur.

Le comté de Nottingham en offre de célèbres : le château de Wingfield, qui fut détruit dans la guerre du parlement contre Charles Ier; Newstead-Abbey, où se passa la jeunesse de lord Byron. Tout près de la limite du comté, dans le Derbyshire, le souvenir de la captivité de Marie Stuart prête un charme mélancolique aux restes du vieux château d'Hardwicke.

Les ruines de Wingfield couronnent une colline dont l'escarpement est déjà une rareté dans un paysage uni ou légèrement onduleux; ce sont les débris de ce qu'on appelle *manor-house*, un manoir fortifié, différent du château-fort, *keep-donjon*, qui servait à arrêter l'ennemi. Le *manor-house* était l'habitation de familles nobles, fortifiée seulement pour la sûreté contre un coup de main de partisans. Wingfield fut habité par William Peveril, fils naturel de Guillaume le Conquérant et ancêtre de ce Peveril du Peak, le héros d'un des plus agréables romans de

Walter Scott. Quatre siècles plus tard, il devenait la propriété du fameux comte de Shrewsbury, le geôlier de Marie Stuart. Si l'on en croyait certains embellisseurs de ruines, cette princesse y aurait passé quelques-unes des années de sa captivité. Pendant les guerres du parlement contre Charles I[er], Wingfield fut assiégé et pris par l'armée parlementaire. On y employa les plus puissants moyens de destruction. Des fouilles récentes ont fait découvrir, enfoncés à quelques pieds dans la terre, des boulets du poids de trente-deux livres. Le canon des parlementaires y a pourtant fait moins de mal que les derniers propriétaires, lesquels en ont démoli les murailles pour construire des bâtiments de ferme, sort ordinaire de la plupart des ruines, dont on peut dire, comme de celles de Rome, qu'elles sont plus l'œuvre des *Barberini* que des *Barbari*.

La principale tour est restée intacte. Bâtie sur la crête de la colline, elle regarde une immense étendue de pays. Combien d'aspects différents le paysage n'a-t-il pas revêtus depuis que Wingfield eut pour hôte le bâtard du Conquérant! Aujourd'hui, au centre de cette contrée pacifique, la tour d'alarmes semble une ruine artificielle bâtie pour avoir une vue sur les environs. Les créneaux ne voient plus passer de gens de guerre. La paix a imprimé sa douce face sur tout ce pays. On entre dans le manoir à la suite des moutons de la ferme, revenant à l'étable après avoir brouté l'herbe abondante et fraîche qui croît à l'ombre de ses murs. Tandis que nous regardions du haut de la tour les vallons, les champs, les villages semés çà et là, un murmure sourd se fit entendre dans le lointain, et tout à coup, à la sortie d'un bois, nous vîmes s'avancer en rampant, — sous le pavillon de la paix universelle, la noire banderolle de fumée, — un convoi de chemin de fer. Au moyen âge, on eût vu de la même tour chevau-

cher le cortége de quelque abbé, monté sur un mulet aux riches caparaçons et aux clochettes retentissantes, et suivi de serviteurs blancs et maures, ses pages et ses écuyers.

Nous étions allés à Wingfield en pique-nique. En France, on entend par là un repas où chacun paye son écot. Les Anglais nous ont pris le mot, voici comment ils pratiquent la chose. Un *country gentleman* donne rendez-vous à ses voisins de campagne dans la cour de sa maison; là, des voitures pleines de provisions les reçoivent. On part pour un lieu de promenade; on s'arrange pour arriver à l'heure du *luncheon :* c'est, comme on sait, le repas de l'après-midi, notre dîner d'autrefois. Les convives mangent de bon appétit, mais sobrement, quoi que fassent dire certains Anglais, qui se relâchent sur le continent de la modération qu'ils s'imposent si sagement chez eux. Une gaieté égale, mais sans épanchement, anime doucement le festin. On cause à la surface, mais tout le monde également, et, si personne ne domine l'entretien, personne n'en est exclu. Après quoi, on visite ensemble ou par groupes le lieu de promenade. C'est ainsi que les choses se passèrent quand nous visitâmes les ruines de Wingfield. Je n'en parlerais pas, si je n'étais encore touché et charmé du soin que prenait de ses hôtes l'aimable femme qui nous donnait la fête. Elle avait tout ordonné, elle conduisait tout, sans qu'il parût sur son gracieux visage plus de préoccupation que sur celui d'une invitée se laissant faire.

Les dames avaient apporté leurs cahiers d'esquisses; elles se dispersèrent pour aller prendre des croquis. Tandis que les crayons cheminaient sur le papier, les hommes parcouraient les ruines, montaient au haut de la tour, descendaient dans la crypte qui servait de cave au manoir, mesuraient la cheminée sous laquelle se sont chauffés debout les descendants de Peveril. Tous faisaient usage de

leurs notions archéologiques; personne ne songeait à se mettre à l'écart pour rêver. Une ruine, pour des Anglais venus en pique-nique, n'est pas un sujet de mélancolie, c'est un but de promenade utile, c'est une connaissance précise qu'il est de devoir d'acquérir; car il s'agit de l'histoire du pays.

Il arriva, deux heures après nous, un archéologue de profession; il amenait avec lui une grande compagnie. Les deux sociétés se mêlèrent et formèrent un auditoire imposant. Ce savant avait le parler clair et facile; il donnait une date à l'édifice, il y notait les styles de plusieurs époques, il en caractérisait les différences. Je voyais certains auditeurs prendre des notes. Peut-être aurais-je eu du plaisir à l'écouter moi-même, si quelque chose pouvait m'intéresser dans une ruine, excepté la ruine elle-même, comme la plus triste des choses humaines. A quoi bon la science contentieuse sur des débris qui annoncent la vanité de toute science? J'aime mieux garder avec mon ignorance la naïveté des impressions qui me viennent des ruines. Elles me font songer à la vie écoulée, au temps dejà derrière moi, le seul certain, à celui qui est devant, si douteux, et, quoi qu'il arrive, si court, à mes propres ruines, à ce qu'il y a aussi en moi de tours superbes abattues; puis je pense à ceux qui ont élevé ces pierres, à ceux qui les ont renversées, au passé, au présent que ce passé a fait, à cette dure condition des sociétés humaines qui les condamne à vivre de destructions et à prospérer par les ruines.

J'aurais pourtant mauvaise grâce à estimer médiocrement l'archéologue ingénieux qui, à l'aide de quelques pierres gisant dans la cour d'une ferme ou engagées dans les murs d'une construction nouvelle, rebâtit un monument historique; mais je suis surpris de voir quelqu'un

faire cercle sur une ruine et la quitter au milieu d'applaudissements, avec un peu plus de contentement de lui-même. Aussi je me tenais à l'écart, regardant tantôt les murs écroulés, tantôt le ciel qui versait sa belle lumière sur le paysage, tantôt la ferme bâtie dans un coin de la cour d'honneur et les arbres qui se nourrissent de la pierre redevenue poussière, tantôt les gens de la ferme menant leurs bêtes à l'abreuvoir, et les petits enfants étonnés que de grandes personnes vinssent de loin pour visiter de vieilles pierres. J'étais touché de ces impressions de vie et de mort, de perpétuité et de fragilité; l'histoire de l'homme m'empêchait de prendre intérêt à l'histoire locale.

Et comme on n'est pas de son pays impunément, et qu'on l'aime d'autant plus qu'il est plus éprouvé, je sentais un secret dépit contre ces visiteurs de ruines, qui, tranquilles sur le présent de leur patrie, peuvent s'intéresser ainsi à son passé. Du moins, me disais-je, la société qui a eu besoin de faire ces ruines subsiste et prospère. En vain ses ennemis lui mesurent sa durée; leurs sauvages prophéties ne l'ont pas émue. Elle jouit du présent et elle croit à l'avenir; et, tandis que tout ce qui pense dans mon pays souffre et s'inquiète, voici des gens d'esprit et de savoir qui se mettent en voyage pour s'enquérir si certaines pierres anciennes sont saxonnes ou normandes; voici un pays qui prend soin de ses ruines comme si elles devaient être les dernières. Pour nous, nous ne savons pas si les édifices bâtis aujourd'hui seront encore debout demain. Notre sol est jonché de débris. Les châteaux sont devenus des bâtiments d'hébergeage, et les églises des magasins. Les pierres que le paysan portait au sommet du mont pour élever l'édifice féodal, il les en a descendues pour bâtir des granges. Tout cela se passait

hier, et voilà qu'aujourd'hui des milliers d'hommes trouvent déjà trop vieille cette société d'hier et veulent faire des ruines de ces hébergeages et de ces granges! Les Anglais mettraient leurs ruines dans des écrins, comme s'il ne devait plus s'en faire dans leur pays; nous, on nous en promet qui feront perdre bien de leur prix aux anciennes.

Mes compagnons de voyage prirent sans doute mon isolement pour une marque de la légèreté française. A leurs yeux, je fuyais la science positive. Vraiment non; je voulais être avec moi. L'heure du départ vint m'arracher à mes rêveries. On se remit en route, mes compagnons de promenade plus riches d'un léger savoir, moi remportant, avec mon ignorance, un peu plus de cette mélancolie, *lacrymæ rerum*, qui croît chaque jour en devenant de moins en moins amère, et qui nous accompagne jusqu'à la fin de la vie, sans doute pour nous préserver de mourir lâchement.

Pourtant, s'il est une ruine d'une date certaine qu'ont rendue célèbre un événement historique, un personnage populaire, une grande infortune, je préfère même à mes rêveries l'intérêt de notions précises qui m'instruisent et me touchent. Telles sont les ruines d'*Hardwicke-Castle*, autrefois la prison de Marie Stuart. Voilà un de ces noms qui éveillent tout ce que nous avons de pitié, une de ces infortunes dont nous sommes inconsolables, quoique la sévérité de l'histoire ne nous permette guère de douter qu'elle ait été méritée [1].

Le vieux château d'Hardwicke était le manoir de John Hardwicke d'Hardwicke, gentilhomme campagnard qui vivait dans le milieu du seizième siècle. Il n'en reste

[1] J'ai pourtant osé en douter, contre l'opinion si autorisée d'un des historiens de Marie Stuart, M. Mignet, et j'en donne les raisons dans un des morceaux qui suivent.

qu'une aile fort délabrée, qui regarde le nord. Ses murs noircis par le temps, un lierre qui l'enveloppe à demi comme un linceul, semblent annoncer le débris d'une antique prison. La seule chambre demeurée intacte, et qu'on appelle la chambre des géants, est admirée pour ses belles proportions. L'ameublement qui servit à Marie Stuart a été transporté dans le nouveau château, bâti à gauche de l'ancien.

C'est là qu'on voit le lit de Marie, en partie brodé de ses mains, ce lit, témoin de tant de nuits sans sommeil, de tant de gémissements étouffés, de tant de pleurs dévorés, de tant de rêves d'évasion et de retour à l'air libre et à la puissance. Le temps a effacé les couleurs et usé la trame du couvre-pied, ouvrage de ses doigts délicats, occupation de sa captivité. Un tombeau n'est pas plus triste à voir. Cette magnificence fanée, ce dais décoloré, ces panaches aux quatre angles, font ressembler ce lit à un corbillard. C'était tout au moins un tombeau, puisque toutes les espérances de cette pauvre femme ont dû y mourir, et qu'elle y a sans doute plus d'une fois pleuré sa mort! La salle où il est conservé est meublée comme au temps d'Élisabeth : il y a là des curiosités pour tout un jour; mais que peut-on regarder après ce lit funèbre d'une femme qui paya si cher ses fautes, et dont les grâces ont à jamais désarmé l'histoire? Un moment reine de France, elle eut le pressentiment que sa vraie patrie lui serait moins hospitalière, et l'adieu si touchant qu'elle fit à la France dut plus d'une fois lui revenir au cœur sur ce chevet funèbre, où la captivité et l'insomnie firent pousser avant l'âge les premiers cheveux blancs qui se mêlèrent aux tresses brunes de sa tête charmante.

Hardwicke-Hall, le château actuel, fut bâti par la fille de ce John Hardwicke d'Hardwicke. Il est de la fin du

seizième siècle. La façade n'est qu'une vaste fenêtre, où ce qui est mur ne sert qu'à attacher les vitres, et tient la même place que les montants de bois dans une serre. De là ce proverbe populaire :

Hardwicke-Hall, plus fenêtres que murailles [1].

Le premier effet en est éblouissant. A l'heure où nous arrivâmes, le soleil donnait en plein sur ces fenêtres, et en faisait jaillir mille éclairs. La dame fondatrice n'avait pas si grand tort d'aimer le soleil et de le mettre tout entier dans sa maison. Derrière cette belle serre-chaude, elle put vieillir jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans ; encore ne mourut-elle, comme on le verra, que par miracle.

La façade regarde le couchant. Devant la maison s'étend un parterre, où des plates-bandes bordées de buis nain figurent des lettres et des chiffres. On lit distinctement les initiales d'Élisabeth. Les plates-bandes et les fleurs forment le fond ; de petites allées de sable jaune dessinent les lettres.

Au delà de la grille d'entrée s'étend une belle pelouse, et au delà de la pelouse un vallon large et évasé se creuse en pentes douces entre deux rangées de collines, descend vers le couchant, puis se relève et remonte insensiblement, pour s'y confondre, vers les hauteurs qui bornent l'horizon. Au fond de cette coupe et sur ses bords, le paysage anglais déploie toutes ses richesses, bois, prés, eaux limpides, haies verdoyantes, bouquets d'arbres, paysage opulent. Tout cela est beau comme ce qui est riche, mais ne pénètre pas. Marie n'en avait pas la vue des fenêtres de sa prison. La façade de l'ancien château regardant

[1] Hardwicke-Hall, more glass than wall.

le nord, son appartement ne recevait le soleil qu'obliquement, le matin et le soir, et ne voyait le vallon que de côté.

Le portrait de la fondatrice d'Hardwicke est dans la galerie, près de celui de Marie Stuart, qu'on dit avoir été ressemblant et qui la représente en deuil avec un voile. Elle avait alors trente-six ans. Si c'est là Marie Stuart, sa beauté ne devait plus, dès ce temps-là, faire ombrage à Élisabeth. La figure d'Élisabeth Hardwicke est fine, intelligente, mais revêche. La couleur de ses cheveux, un air de ruse et d'autorité, la feraient prendre pour Élisabeth elle-même; elle lui ressemble et s'appelait du même nom qu'elle, Bess, qui est le diminutif d'Élisabeth : *Bess of Hardwicke*, digne geôlière de la *bonne reine Bess*, comme on nommait Élisabeth.

A quatorze ans, Bess était orpheline et riche héritière. Son premier mari, un enfant comme elle, mourut après quelques mois de mariage, en lui laissant de grands biens. Veuve avant même d'avoir toute sa beauté, spirituelle, déjà ambitieuse, très-recherchée, elle fit attendre sa main jusqu'à vingt-quatre ans. Un favori de Henri VIII, sir William Cavendish, enrichi par ce prince dans la vaste distribution des biens du clergé, obtint la jeune veuve au prix d'un contrat qui lui assurait toute sa fortune. Il échangea pour lui plaire tout ce qu'il possédait dans son pays contre des terres dans le Derbyshire, et il y bâtit Chatsworth, aujourd'hui la royale demeure du duc de Devonshire, descendant de ce deuxième mari, et depuis 1694 le sixième duc de cette puissante maison.

Sir William Cavendish mourut, et Bess resta veuve de nouveau avec six enfants. L'opulente douairière se laissa bientôt attendrir par d'autres possessions que vint mettre à ses pieds sir William Saint-Loo. Il était veuf lui-même et avait des enfants. Il les dépouilla au profit de ceux de

sa femme, qu'il laissa peu après veuve pour la troisième fois, mais veuve de quarante ans à peine et nullement dégoûtée du mariage, qui la comblait des biens de ce monde et mettait de son côté toutes les chances de survie. Cependant ses immenses richesses lui avaient donné une autre ambition : elle désirait échanger sa noblesse de campagne contre la haute noblesse. George Talbot, comte de Shrewsbury, lui en offrit une des plus anciennes de l'Angleterre; elle fit de Talbot son quatrième mari, et sut lui survivre dix-sept ans.

La probité chevaleresque de Talbot lui avait valu le triste honneur d'être choisi par Élisabeth pour servir de geôlier à la malheureuse Marie. Soit qu'il eût été touché, comme tous les geôliers de Marie, d'un intérêt trop tendre pour sa prisonnière, soit que sa femme en eût peur, la mésintelligence éclata entre les deux époux. Les lèvres minces du portrait de Bess d'Hardwicke, cet œil si fin et si dur, me font penser que sa jalousie ne dut pas être commode. Le mari était le geôlier de la reine d'Écosse, la femme était la gardienne du geôlier. Elle dénonça Marie à Élisabeth; à son tour, Marie la dénonça pour des propos tenus contre les mœurs de la reine[1]. Celle-ci se servit de ces querelles pour resserrer la captivité de son ennemie. Jamais plus vilain cœur ne savoura une vengeance plus raffinée. Élisabeth était bien vengée de ce funeste don de se faire aimer, qui aggravait pour Marie le supplice de la prison de l'horreur d'avoir pour geôlière une femme jalouse.

Les dix-sept ans que dura le dernier veuvage de Bess d'Hardwicke s'écoulèrent dans une abondance et une splen-

[1] M. Mignet cite une lettre de Marie à Élisabeth, où, selon sa très-juste remarque, elle se donnait le double plaisir de se venger de sa geôlière et de blesser son ennemie; mais il paraît que la lettre ne fut pas remise à son adresse.

deur presque royales. Octogénaire, mais toujours active, à défaut d'un cinquième mari, elle trouva une dernière ambition pour occuper ce qui lui restait de temps à vivre. Elle s'était prise de passion pour les bâtiments. Chatsworth, dit-on, est la plus belle de ses créations. Une autre, Old-cotes, presque l'égale de Chatsworth, n'est plus qu'une ruine.

Hardwicke est le type d'une maison seigneuriale au temps d'Élisabeth. Les meubles et l'arrangement sont tels que les a laissés la veuve des quatre-maris. Tout ce qui voyage en Angleterre, et c'est presque toute l'Angleterre, va voir à Hardwicke comment se meublaient les grands seigneurs contemporains d'Élisabeth, à quels foyers ils se chauffaient, sur quels fauteuils se sont assis ces graves personnages dont les portraits, sauf quelque quinze jours dans l'année, sont les seuls habitants de ces galeries solitaires.

Outre ces royales maisons, Bess fonda des établissements de charité à Derby et s'y fit construire pour elle-même un tombeau avec la ferme résolution de ne l'habiter que le plus tard qu'elle pourrait. Elle ne s'occupait même de sa dernière demeure que pour éloigner le moment de l'habiter. Selon un horoscope, elle devait cesser de vivre le jour où elle cesserait de bâtir. Elle ne mourut, en effet, qu'après une gelée qui avait forcé les maçons de déposer la truelle. Je crois à l'horoscope; il était d'un prophète qui connaissait bien la dame et qui n'ignorait pas le cœur humain. Une femme de ce caractère devait mourir le jour où elle était forcée de s'arrêter.

La galerie de Hardwicke-Hall est longue de cent quatre-vingts pieds. Les bons tableaux n'y sont pas communs, mais les portraits y abondent et sont tous du temps. Aux deux bouts de la galerie s'ouvrent deux portes qui se font

face, et par lesquelles, quand l'horloge sonne minuit, entrent, en habits de pompe, Élisabeth et sa victime. Toutes deux s'avancent jusqu'au milieu de la salle, se font la révérence, et vont s'asseoir côte à côte sur deux trônes adossés au mur que surmonte un dais en velours rouge. La légende ne dit pas si les deux rivales s'y adressent la parole; hélas! elle fait bien. Une explication brouillerait de nouveau celles que la mort a réconciliées dans son éternel silence. Un dialogue des morts entre les deux rivales est impossible. C'est qu'au fond, et malgré les grands intérêts qui s'y mêlèrent, la querelle n'était guère plus digne que celle qui met aux prises deux femmes du commun; seulement l'une a l'auréole de la beauté et du malheur, l'autre le stigmate de l'oppresseur et du bourreau.

IV

NEWSTEAD-ABBEY. — LA JEUNESSE DE LORD BYRON.

Un nom contemporain, un des plus grands noms de la poésie, celui de lord Byron, consacre les précieux restes de l'abbaye de Newstead. C'est là que lord Byron a passé une partie de sa jeunesse; c'est là que s'est éveillé son génie poétique. Jusqu'à lui, la ruine avait été à peu près la seule gloire de sa famille; désormais c'est le nom du dernier de cette famille qui fait la gloire de la ruine.

Newstead-Abbey est un antique monastère converti en manoir. L'édifice religieux fut élevé par Henri II en 1170, et dédié à la Vierge Marie. Les guerres, le temps, ont détruit l'église, sauf la façade; mais le cloître, la cour intérieure, la fontaine au milieu, dont l'eau n'a pas cessé de

couler et que décorent des bas-reliefs grotesques, le réfectoire, subsistent, engagés et mêlés dans une construction un peu militaire, comme étaient les manoirs fortifiés du moyen âge. Jusqu'à la célébrité que l'abbaye de Newstead a due aux souvenirs de lord Byron, on venait visiter le manoir pour la façade de l'église, pour le monastère, pour le réfectoire, pour le cloître resté intact et sa fontaine. Ainsi, dans le siècle dernier, l'ami de madame du Deffant, Horace Walpole, visitait Newstead et en louait la beauté. Il disait moins de bien du propriétaire d'alors, William Byron, l'oncle du poëte, personnage bizarre, dur, vindicatif, dont les duels ressemblaient fort à des guet-apens, grand dépensier et qui réparait les brèches de sa fortune en faisant abattre tous les bois de son domaine. « Il paye ses dettes en vieux chênes, dit Walpole dans une lettre piquante ; on en a coupé pour cinq mille livres tout près de la maison. Par compensation, il a bâti deux petits fortins (*baby forts*), afin de nous indemniser en forteresses du dommage qu'il cause à notre marine, et il a planté une allée de pins d'Écosse qui ressemblent à de petits paysans en vieille livrée de famille un jour de fête[1]. »

Walpole se moque encore des fenêtres « dont les rideaux neufs ont l'air d'avoir été coupés par un tailleur vénitien. » Il ne voyait dans Newstead que la demeure d'une famille noble et des restes d'architecture gothique d'une médiocre valeur de son temps. « Il ne pouvait pas voir, remarque un critique anglais, cette magique beauté que la gloire répand sur la demeure d'un homme de génie et qui revêt comme d'un manteau les tourelles de Newstead. » Aujourd'hui, ce qui attire des visiteurs à la vieille abbaye, c'est le dernier Byron qui l'habita, c'est

[1] Correspondance d'Horace Walpole.

le poëte. Il s'empare de vous à l'arrivée, il vous accompagne partout, il vous fait les honneurs de sa mélancolique demeure, hôte invisible, mais plus présent que ceux qui vous y reçoivent en personne.

On rend d'abord justice à la manière dont Newstead a été restauré. Le propriétaire actuel, le colonel Wildman, l'avait acheté en ruines. Des sommes immenses ont été dépensées à le réparer. Le colonel a exécuté cette restauration sous l'influence des deux plus nobles sortes de piété après celle qui a Dieu pour objet, la piété envers un homme de génie et la piété pour les ruines. Ami de lord Byron, il n'est devenu l'acquéreur de Newstead que pour y instituer le culte domestique du poëte. Grâce à lui, tout ce qui peut rendre plus sensible la *magique beauté* de l'édifice est à l'abri des injures du temps : c'est tout ce qui fut proprement l'habitation de lord Byron. Le reste semble n'avoir été réparé et consolidé que comme un chaton de bague pour mieux enchâsser le joyau.

Par une prescription de très-bon goût, on vous conduit tout d'abord à l'appartement qu'occupa lord Byron. La vue de ces pièces, qui semblent l'attendre, excite plus de curiosité que d'émotion. Le souvenir de lord Byron n'est pas de ceux qui attendrissent.

Il habitait une des deux tourelles, *baby forts*, dont parle Walpole. Le rez-de-chaussée est occupé par la salle à manger. Au milieu est une table carrée en acajou; les pieds des chaises sont dorés; un grand aigle, également doré, supporte un buffet. Ce sont des meubles dans le goût du temps, non de l'homme. L'étage supérieur se compose de deux chambres. La plus grande, avec cabinet de toilette, était la chambre à coucher du poëte. Le lit est à colonnes, comme tous les lits anglais; une couronne de comte dorée surmonte les chapiteaux. Les rideaux, d'étoffe

ordinaire, sont doublés de soie d'un jaune clair et tendus en festons. Les chaises sont également en soie, de la même couleur que les rideaux et en bois doré. Quelques gravures de peu de valeur représentent différentes vues du collége de Cambridge.

Cet ameublement est celui dont lord Byron se servait à l'université. S'il ne dénote aucun goût particulier dans le personnage, il montre du moins comment est meublé, dans les colléges d'Angleterre, un écolier qui a le privilége d'être lord. Dans le cabinet de toilette, on voit le portrait du vieux domestique du poëte. La seconde chambre, où couchait son page, a une fenêtre en ogive avec vitraux peints; elle est meublée dans le goût gothique. La médisance, à laquelle Byron a tant prêté, a jeté des doutes sur le sexe de ce page et insinué que ce pouvait bien être un Kaled dont Byron était le Lara.

Au réfectoire, devenu le grand salon de réception du colonel Wildman, on cherche, dans cette restauration si intelligente et si opulente, le peu qui est resté du poëte. Voici, sur une table précieuse, le fameux crâne trouvé dans le jardin de l'abbaye; Byron eut la fantaisie de le faire monter en argent, pour s'en servir les jours de fête en guise de verre à boire. On y versait une bouteille de vin de Bordeaux et on la vidait d'un trait. C'est une étrangeté, mais non une nouveauté. Cette manière de narguer la mort était un des sauvages plaisirs du moyen âge. Le pied de la coupe est en argent, comme les rebords. Byron n'avait que vingt ans quand il y écrivait ces vers, dont la tristesse ironique est d'un homme qui a déjà trop vécu : « Ne frémis pas, ne crois pas que mon âme se soit enfuie. Contemple en moi le seul crâne dont, à la différence des têtes vivantes, il ne sort jamais rien de triste. »

Devant la maison, sur la pelouse, s'élève un chêne

isolé : on ne sait pourquoi il est là. Comme arbre, il est agréable à voir ; mais, comme détail dans le paysage, on ne peut nier qu'il n'en gêne la vue. C'est ce que remarqua tout d'abord le colonel Wildman, en prenant possession du domaine : « Voici un beau jeune chêne, dit-il à un de ses gens ; mais il faudra le couper, la place n'en veut pas. » Il ne savait pas que ce chêne eût été planté par lord Byron, lors de sa première arrivée à Newstead, à l'âge de dix ans. Ce souvenir l'a rendu cher au colonel, et le beau jeune chêne entre majestueusement dans l'âge mûr. Celui qui l'a planté y avait attaché l'idée d'une destinée commune à l'arbre et à lui. Aussi longtemps que l'arbre prospérera, avait dit le jeune Byron, je prospérerai moi-même. Neuf ans après, revenant à Newstead, il trouva son chêne presque étouffé par les ronces et languissant ; il en fit le sujet de vers plus agréables que neufs, qui, pour le tour, sentent le grand poëte, et, pour le fond, le penseur de collége. Deux ans le séparaient encore de sa majorité. « Sitôt que la virilité aura couronné ton jeune maître, dit-il, c'est lui qui prendra soin de son arbre. Ah ! ne te couche pas ainsi, mon chêne ; relève un moment la tête. Avant que cette planète ait fait deux fois son glorieux tour, la main de ton maître t'apprendra encore à sourire ; le temps d'épreuve de l'enfant sera passé [1]. »

Au delà de la pelouse est la pièce d'eau où Byron s'exerçait soit à nager, soit à manœuvrer un bateau. Il y avait pour compagnon unique un chien de Terre-Neuve dont il

[1] Ah ! droop not, my oak ! lift thy head a while.
Ere twice round yon Glory this planet shall run,
The hand of thy master wil teach thee to smile.
When infancy's years of probation are done.

Cette pièce est de 1807. Elle n'a été publiée que dans les éditions postérieures à 1830.

s'amusait à éprouver l'adresse et la fidélité, en se laissant tomber comme par accident du bateau et tirer au rivage. On voit dans les jardins le tombeau de ce chien, avec l'épitaphe si connue, qui lui donne « toutes les vertus de l'homme sans ses vices. » Byron voulait y être enterré lui-même avec son vieux domestique Murray. On n'a pas respecté sa volonté. Son corps a été réuni aux sépultures de sa famille, et, quant au vieux Murray, il déclare qu'il ne lui convenait point d'être enterré seul avec le chien. Ce tombeau du chien scandalise plus d'un visiteur ; il attriste tout au moins le plus grand nombre. Le chien est sans doute un bien bon ami ; mais n'est-ce pas la faute de l'homme si c'est le meilleur ou le seul qu'il ait? et cela ne prouve-t-il pas qu'il n'est capable d'aimer que ce qu'il n'a pas besoin de respecter?

Le souvenir du lac de Newstead a inspiré deux fois lord Byron. Voici ce qu'il en dit dans une description de l'abbaye, qu'il ne nomme pas, mais que ses vers rendent visible : « Devant la maison s'étendait un lac aux claires eaux, aussi large que profond et transparent, sans cesse renouvelé par les eaux d'une rivière, qui traçait lentement son cours à travers l'onde plus calme qui l'entourait. L'oiseau sauvage faisait son nid dans la fougère et les joncs, et couvait dans son lit humide. Les bois se penchaient sur ses bords et tenaient leurs têtes ondoyantes fixées sur les flots[1]. »

Le texte anglais est charmant ; mais ce n'est que de la description, le sentiment y manque. Byron écrivait ces vers à un an de sa mort; il était bien vieux de cœur : il avait trente-six ans! Aussi j'aime mieux ceux qu'il adressait à sa sœur huit ans auparavant, dans les premiers

[1] *Don Juan*, chant XIII.

jours de son exil, sur les bords du lac de Genève, qui lui rappelait le lac paternel. « Je t'ai fait souvenir de ce cher lac qui fut le nôtre, près de la maison qui désormais ne peut plus être la mienne. Le Léman est beau; mais ne crois pas que j'aie perdu le souvenir d'un plus cher rivage. Le temps peut faire de tristes ruines dans ma mémoire avant que ce lac ou toi vous disparaissiez de devant mes yeux, quoique, comme toutes les choses que j'ai aimées, vous soyez ou perdus pour moi ou loin de moi[1]. » Ces vers sont touchants, mais non les plus touchants de la pièce, qui est écrite toute de sentiment. Chose à remarquer à la gloire de lord Byron, ses poésies domestiques sont parmi les meilleures qu'il ait composées. L'adieu à sa femme, *Fare thee well*, est une plainte déchirante. C'est comme une protestation du bien contre le mal dans cet esprit à la fois superbe et sensé, qui se plaignait d'avoir reçu avec la vie quelque chose qui en corrompait le bienfait, « une destinée ou une volonté hors des droites voies, » *fate or will, that walk'd astray*. Madame de Staël eût voulu, disait-elle, être lady Byron pour inspirer de tels vers. Peut-être l'honneur eût-il été payé trop cher; mais quelle femme n'eût voulu être cette douce sœur à qui s'adressent les vers sur le lac, et d'autres où la douceur d'Augusta semble être passée dans l'âme du poëte et y avoir suspendu tous les combats?

Le seul souvenir touchant que Byron ait laissé à Newstead est celui d'une dernière promenade faite dans le petit bois avec cette sœur, quelques jours avant de quitter l'Angleterre. Ils avaient remarqué, sur le bord d'une allée couverte, deux hêtres jumeaux; ils les choisirent comme symbole de leur affection. On distingue encore sur l'é-

[1] *Epistle to Augusta.*

corce de l'un de ces arbres leurs noms que lord Byron y grava ce jour-là, en souvenir de cette visite d'adieu. Ces hêtres ont eu la même destinée que le frère et la sœur. L'un des deux arbres est mort : c'est celui qui porte leurs noms, comme si le couteau de lord Byron y avait inoculé un germe de mort prématurée. Singuliers rapprochements : un peu après cette visite suprême, lord Byron, à la veille de son départ, disait à Augusta, dans des vers délicieux, les derniers qu'il ait écrits en Angleterre : « Tu es restée debout, pareille à un arbre aimable demeuré ferme sur son tronc, et qui, doucement penché, balance ses branches fidèles au-dessus d'un tombeau. »

Oui, l'arbre aimable est resté debout; mais son feuillage amaigri ne suffit plus pour cacher la nudité de son compagnon.

Le paysage aux alentours de Newstead est charmant. Une pente douce descend à travers des bois jusqu'au fond du vallon où l'abbaye est bâtie. « Elle est peut-être un peu bas, dit le poëte; mais les moines ont trouvé bon d'avoir la colline derrière eux pour abriter leur dévotion contre le vent [1]. » Autrefois le parc de Newstead nourrissait deux mille six cents têtes de daims; on y comptait par milliers les beaux chênes. Aujourd'hui les défrichements ont éclairci les bois et mis des champs à la place des clairières, et des fermes à la place des rendez-vous de chasse. Le bétail aristocratique a été chassé par le bétail agricole, et, en fait de gibier, il n'y a guère que des lapins. Ils y sont innombrables; on en voit sortir de dessous chaque touffe de fougère; c'est, dit-on, un des produits du domaine.

La seule chose qui reste de l'église abbatiale, la façade,

[1] *Don Juan*, chant XIII, 55.

est citée parmi les plus belles ruines de l'Angleterre; mais de la nef, voûte, piliers, murailles, tout a croulé, tout a disparu. Le pavé de l'église est maintenant une pièce de gazon, et la voûte, le jour que nous visitâmes le manoir, était un beau ciel pommelé du mois de juillet. Reste donc seulement ce pan de mur avec une belle fenêtre sans vitraux et le cintre en ogive qui formait la porte d'entrée. Au-dessus de la fenêtre sont douze niches vides, et au-dessus de ces niches, tout près du faîte, une niche plus grande qui a gardé sa statue : c'est celle de la Vierge, à laquelle l'édifice était consacré; elle y est intacte avec son fils dans ses bras bénis. « Épargnée, dit le poëte, par un hasard, quand tout le reste était dépouillé, elle semble avoir fait une terre sainte de tout ce qui est en bas. » Curieuse réflexion, qu'on ne s'attend guère à trouver dans *Don Juan!* Il est vrai que le poëte en a quelque embarras. « C'est peut-être, ajoute-t-il, de la superstition; mais les plus faibles débris d'un lieu qui fut consacré ont le privilége d'éveiller de religieuses pensées [1]. »

Dans la suite de cette description, l'esprit fort ne gêne plus le poëte : il ne s'agit plus d'un mystère, mais d'un chef-d'œuvre de l'art chrétien, de cette fenêtre, le joyau de la ruine, « fenêtre puissante, creuse à son centre, d'où ont été arrachés les vitraux aux mille couleurs, à travers lesquels pénétraient autrefois, en rayons affaiblis, les célestes gloires, ruisselant du soleil comme des ailes de séraphin. Aujourd'hui tout est désolé et béant. Le vent passe à travers les découpures, tantôt élevé, tantôt faible, et souvent le hibou chante son antienne aux lieux où repose la silencieuse compagnie avec ses *alleluia* éteints comme une flamme évanouie. » Ces vers, et toute la description

[1] *Don Juan*, chant XIII, st. 61, 62.

d'où ils sont tirés, sont plus brillants que touchants. Ce n'est point un souvenir d'enfance qui inspire au poëte de douces pensées au milieu de cette humeur plus grimaçante que plaisante, qui déborde dans le *Don Juan.* Il a eu besoin de Newstead pour faire une description poétique. Je vois là un morceau d'ornement plutôt qu'un regard jeté sur les années de sa jeunesse ou un regret donné au manoir de ses ancêtres, désormais dans la possession d'un autre.

Lisez la strophe qui vient après : il n'est pas dupe de sa description; il demande pardon au lecteur de détails « qui, dit-il, le feraient prendre par Apollon pour un commissaire-priseur. » Il se souvenait encore de Newstead; il ne l'aimait plus. L'avait-il véritablement aimé? « Qu'il en arrive ce qui pourra, écrivait-il à sa mère en mars 1809, Newstead et moi nous resterons debout, ou nous tomberons ensemble. J'ai maintenant vécu en ce lieu, j'y ai fixé mon cœur; aucune nécessité, présente ni future, ne me forcera de troquer les derniers restes de notre héritage. Je suis de force à endurer des privations, et, dût-on m'offrir, en échange de Newstead-Abbey, la première fortune de ce pays-ci, j'en repousserais la proposition. Mettez votre esprit en paix sur ce point. Je suis un homme d'honneur; je ne vendrai pas Newstead. » Quelques années après, Newstead était vendu.

Entre le manoir et l'héritier collatéral il n'y avait qu'un lien d'orgueil aristocratique; aussi est-il moins à blâmer qu'à plaindre de l'avoir rompu, malgré l'éclat de ses protestations publiques ou domestiques. Après tout, le manoir échu au neveu à défaut du fils n'est pas la maison paternelle. Lord Byron n'était pas né à Newstead. Il avait dix ans quand il y vint pour la première fois; déjà la poésie fermentait dans sa jeune tête, et bien des pensées im-

pétueuses se jetaient entre les objets et lui. Il ne vit jamais Newstead tel qu'il était. Les images qu'il en a données sont formées moitié de souvenirs, moitié d'une sorte d'idéal classique. L'amour pour la maison paternelle est plus humble, mais plus puissant. Les petits pas de l'enfant en ont mesuré toute l'étendue, ses mains en ont touché tous les meubles; ses yeux, égarés dans l'horizon des grandes promenades, n'ont bien connu que l'horizon de l'enclos et des bâtiments. L'oiseau a reçu l'empreinte du nid. En y revenant homme fait, il est surpris de reconnaître jusqu'aux rides des boiseries, jusqu'aux lézardes des murailles. Il verra, dans le cours de sa vie, mille choses plus belles; le souvenir de ces choses s'altérera ou s'effacera : la maison paternelle restera seule intacte parmi les ruines de sa mémoire. Lord Byron entrait à Newstead en héritier dépaysé dans son propre manoir. Il prenait possession d'un majorat; il n'était pas l'enfant de la maison, il en était le seigneur.

Le jour où il quitta Newstead pour le collége d'Harrow, à qui fit-il ses adieux? Aux ombres des héros ses ancêtres : « Ombres des héros, votre descendant, quittant la demeure de ses ancêtres, vous dit adieu! » Il voit des ombres à Newstead; c'est pour cela que la description qu'il en fait est vague et n'est point touchante. Il vendit Newstead pour payer ses dettes; les souvenirs de l'adolescent qui venait y passer ses vacances, du jeune homme qui y cacha ses premières passions, ne le protégèrent pas contre les besoins d'argent de l'homme fait.

Comme il s'était accoutumé à n'avoir plus Newstead, il s'accoutuma à n'avoir plus de patrie. Tout enfant, ses lectures favorites avaient été des récits de voyages. Son imagination l'avait presque détaché de son pays, avant qu'il fût forcé d'embrasser l'exil comme une délivrance.

La patrie de lord Byron, c'est celle des Conrad, des Lara, des Manfred; c'est partout où le génie de l'individu est plus fort que la société, où la nature est plus forte que l'homme : l'Orient, les Alpes, la mer, la mer surtout d'où lui étaient venues les premières impressions de grandeur et de puissance[1], la première voix par laquelle la nature avait parlé à l'enfant de génie. Après l'amour humain, celui qu'il a le mieux senti et le mieux exprimé, c'est l'amour pour la mer. « Et je t'ai aimé, Océan! et les plus vives joies de ma jeunesse étaient de me sentir poussé à l'aventure, comme une des bulles qui se forment sur ton sein! Enfant, je faisais mes délices de me jouer avec tes brisants, et, si le temps, venant à fraîchir, les rendait menaçants, cette crainte même avait du charme pour moi; car j'étais comme un de tes enfants, et, près ou loin du rivage, je me confiais à tes flots, et je passais ma main sur ta crinière, comme je fais en ce moment[2]. »

Enthousiasme, sentiment, poésie, rien ne manque à cette stance sublime et charmante, et rien ne sent moins le cabinet que cet amour dont les souvenirs se confondent avec les sensations présentes. Amour deux fois vrai; car ce que le poëte se rappelle avoir senti, il veut le sentir encore au moment où il s'en souvient!

Bien des hommes font des serments comme celui de lord Byron pour Newstead, à l'âge où ils ne connaissent pas encore les passions ni les besoins qui les en délieront. Les poëtes y sont peut-être plus sujets; ils le font du moins avec plus d'éclat et de confidents. Il en fut de la déclaration du poëte de vivre et de mourir à Newstead comme de sa résolution de ne se faire jamais payer de ses ouvrages.

[1] Il habitait près d'Aberdeen, sur les côtes orageuses de la mer d'Écosse.

[2] *Childe-Harold*, chant III.

A vingt ans, dans sa satire contre les poëtes et les critiques écossais, il s'écriait : « Que ceux-là quittent le sacré nom de poëtes, qui torturent leur cerveau pour le gain, non pour la gloire! » Et tout d'abord il refusait 400 guinées d'une seconde édition de sa satire. Plus tard, il abandonnait à un ami le prix de ses premiers manuscrits. Enfin, attaqué directement par son éditeur, qui lui envoie un billet de mille guinées pour *le Siége de Corinthe* et *Parisina*, il lui retourne le billet, disant « qu'il ne peut pas, qu'il ne veut pas l'accepter. » Et il ajoute : « Ce n'est pas dédain pour l'idole universelle ni surabondance actuelle de ses trésors; mais ce qui est droit est droit, et ne doit pas céder aux circonstances. » L'éditeur insiste, renvoie les mille guinées, et Byron les garde. Il en accepta successivement vingt-deux mille autres; enfin l'éditeur qu'il trouvait trop généreux finit par lui paraître serré.

« Pour Oxford et pour Waldegrave, lui dit-il dans une petite pièce épigrammatique, tu donnes beaucoup plus que tu ne m'as donné; ce n'est pas agir honnêtement, mon Murray.

« Car, comme dit le proverbe : mieux vaut un chien en vie qu'un lion mort. Mieux vaut un lord vivant que deux lords décédés, mon Murray.

« Et si, comme l'opinion en court, les vers se sont mieux vendus que la prose, certes je devrais avoir reçu plus qu'eux, mon Murray. »

Et dans une lettre au même : « Vous donnerez à mon homme de confiance toutes vos raisons marchandes : — saison lourde, public mou; — milord écrit trop, sa popularité décline; — déduction à faire pour le change, — pertes faites avec milord, — édition contrefaite; — sévérités de la critique et autres points et sujets de discours dont je lui laisse la réponse à lui qui est orateur. »

La lettre qui refuse les premières offres et la lettre qui craint que les dernières ne soient trop modiques ont été écrites à cinq ans d'intervalle. Voilà le danger de commencer par l'idéal; on finit par les plus prosaïques des réalités. Disons cependant qu'au fond des deux conduites il y avait de la générosité : c'est pour lui-même que Byron commence par refuser de l'argent; c'est pour les autres qu'il finit par en demander. Les dernières guinées qu'il tirait ainsi de l'éditeur Murray servaient à équiper des Souliotes pour la défense de la Grèce et à envoyer des bandages et de l'argent aux blessés de Missolonghi.

Je ne pouvais guère visiter Newstead sans être tenté de relire lord Byron. Depuis l'époque de sa première vogue[1], d'autres études m'avaient fort éloigné de lui. Ce n'est pas d'ailleurs un de ces compagnons avec lesquels on passe sa vie, le livre familier où l'on va chercher le soulagement des maladies de l'âme. Vivant tout près de Newstead, dans la partie de l'Angleterre où l'on s'occupe le plus de lord Byron, l'esprit et le cœur remués de ce qu'il y a de bizarre et de mélancolique dans les souvenirs qu'il y a laissés, c'était l'occasion ou jamais de rouvrir ses poésies négligées. Il me semblait qu'après le pèlerinage à la maison du poëte j'en devais un autre à ses vers contre lesquels m'avait prévenu l'admiration d'autres modèles, et je me persuadais qu'en voulant être juste j'en trouverais le prix dans des plaisirs inattendus.

Une autre disposition d'esprit me portait à relire lord Byron. Les ruines que le doute avait faites dans son esprit, nourri de dégoûts prématurés, les derniers événements les ont faites dans la société où nous vivons. Nous avons vu tout à coup de grands principes vaincus, les croyances

[1] En 1823.

des sages renversées et moquées, leurs prodigieux efforts perdus, la vérité impuissante, les faux besoins prévalant sur les vrais, l'avenir suspendu entre des institutions auxquelles personne ne croit et le hasard des supériorités individuelles. Oserai-je dire que, dans cette première défaillance qui suit les grandes pertes, et j'entends par là celles de la fortune morale, je me suis senti attiré vers ces cruels génies qui commencent et finissent par le doute, et qui, dans la férocité de leur mépris pour les sociétés humaines, en viennent à n'aimer que la nature extérieure et l'indépendance de la vie sauvage? C'est ainsi qu'avant d'avoir vu Newstead j'inclinais vers lord Byron, et que je pensais à aller apprendre de lui quelles tristes joies l'esprit peut tirer de ses découragements et quel plaisir on peut prendre à vivre au milieu des ruines. L'impression qui m'en est restée, peut-être la dirai-je quelque jour, avec la confiance, sinon de dire du nouveau, du moins de rencontrer le sentiment de quiconque lirait lord Byron, ayant au cœur la plaie dont souffrent, en ce triste temps, tous ceux qui n'y vivent ni en hommes d'intrigues ni en aventuriers.

Octobre 1850.

LORD BYRON

ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE

I

DE LA POPULARITÉ DE LORD BYRON DE SON VIVANT. — CAUSES LITTÉRAIRES ET MORALES.

Le nouveau ou l'ancien redevenu nouveau, voilà la première cause de la fortune des livres. Ce ne fut pas le moindre des attraits de lord Byron. Il est vrai que le nouveau, dans ses poésies, c'était la poésie elle-même. Depuis Pope et Dryden, l'Angleterre avait eu plus d'un habile écrivain en vers, elle n'avait pas eu un grand poëte. L'histoire de la poésie anglaise offre une succession de poëmes descriptifs ou didactiques qui s'adressent uniquement à la raison, à la haute quelquefois, plus souvent à la raison de ménage. La sensibilité y est plutôt un ton à la mode que le cœur sérieusement remué par la tristesse des choses humaines. Ces poëtes considéraient comme poétique tout ce qui est naturel, et comme naturel tout ce qui passait pour l'être de leur temps. Leurs descriptions, faites sur un patron convenu plutôt que d'original, ne représentent qu'une

nature de cabinet. Le rustique y sent plus l'huile que l'odeur des champs. Depuis *la Forêt de Windsor* de Pope, tout ruisseau avait sa naïade et tout arbre son hamadryade, et, entre autres impressions de froid que vous causent ces poésies, on grelotte pour ces pauvres nymphes transplantées de la Grèce, — où, par leur privilége de déesses comme par hygiène, elles pouvaient rester nues, — dans les humides forêts d'un pays qui a inventé les vêtements imperméables.

On ne serait pas bien loin de la vérité en disant que les successeurs de Pope et de Dryden ne firent que réfléchir le dix-huitième siècle français, soit dans son idéal de l'homme selon la philosophie, soit dans ses utopies de l'homme selon la nature. Les poëmes de Voltaire et les romans de Jean-Jacques Rousseau ont passé par là. Vers la fin du siècle, un effort généreux fit sortir Crabbe des lieux communs de l'humanité abstraite et de la description classique. Il toucha aux conditions sociales; il peignit l'homme sous les haillons du pauvre, et la cabane, non celle qui fait point de vue dans un parc aristocratique, mais celle où la misère engendre des passions et des douleurs inconnues[1]. Je ne m'étonne pas que lord Byron l'ait eu en grande estime[2] : avec plus d'invention, il eût été lord Byron; il en fut du moins l'énergique précurseur.

Après lui, et à l'époque où lord Byron écrivait ses premiers vers, d'agréables poëtes ramenaient l'art dans l'innocente voie du jeu d'esprit. Wordsworth, Thomas Moore, Coleridge, Walter Scott, Southey même, le Cotin de lord Byron, trouvaient, entre l'homme abstrait de l'école de

[1] *The Village, the Borough*, etc.

[2] Dans une lettre à M. d'Israëli, il appelle Crabbe « le premier des poëtes vivants, » et, dans la satire des *Bardes et Critiques écossais*, « *nature's sternest painter*. »

Pope et l'homme caractérisé par sa condition, tel que Crabbe l'a peint, l'homme romanesque des légendes et des ballades. Ils rendaient la langue poétique plus précieuse, ou, comme Southey, plus bizarre, sans la renouveler. Cependant ils n'étaient indignes ni du dépit jaloux avec lequel lord Byron les attaqua dans son amère satire des *Bardes et des Critiques écossais*, ni surtout de la réparation qu'il leur fit dans la suite. La douceur de Wordsworth, dans une telle langue, est un don supérieur; Rogers a par moments élevé l'élégance jusqu'à la poésie; les romans en vers de Walter Scott seraient beaucoup plus estimés, si ses romans en prose étaient moins aimés.

Voilà de quelle poésie s'amusaient des insulaires qui craignaient une descente de l'étranger dans leur pays, des marchands menacés du blocus ou occupés de prises, une aristocratie qui délibérait aux communes ou se battait sur le continent. Ce travail ingénieux contentait des imaginations absorbées et comme épuisées par le spectacle de la lutte entre la France et l'Angleterre, et qui demandaient aux poëtes des distractions plutôt que des émotions.

Grande fut la surprise de cette société, lorsqu'en janvier 1812 les deux premiers chants de *Childe-Harold* lui révélèrent un grand poëte. C'en fut assez pour faire diversion aux rumeurs qui circulaient déjà sur la campagne de 1812. L'Angleterre, à la veille de faire un suprême effort pour soulever contre Napoléon tout le poids de la Russie, se tourna tout entière du côté de ce dédaigneux jeune homme, qui, dans des vers insolents et charmants, se raillait de tout ce qu'elle aimait. Les esprits étaient à la fois provoqués par ces mépris superbes de tout ce qu'ils tenaient pour maxime nationale, et séduits par le charme de tant de force parmi tant d'éclat, de tant de profondeur dans un penseur si jeune, par cette liberté de tout dire

qui les soulageait, sans qu'il y parût, de la contrainte des mœurs sociales.

A ne voir que le côté littéraire de *Childe-Harold*, quel plaisir de nouveauté ce dut être pour les Anglais, que la guerre claquemurait dans leur île, de voyager, à la suite de lord Byron, en Espagne, où l'Angleterre usait la fortune de Napoléon sans le battre, et dans cet Orient, jusqu'alors un lieu commun de poésie classique ! Aujourd'hui l'Orient lui-même, son soleil, ses parfums, ses perles, les beaux yeux noirs derrière le voile, l'amour mystérieux sous la pointe de l'yatagan, sont devenus un lieu commun; mais en ce temps-là combien cette Asie de Mahomet, combien cette Grèce d'Ali-Pacha, devaient paraître belles, comparées à l'Asie et à la Grèce apprises dans l'Homère traduit par Pope! Combien des descriptions faites sans modèles, ou des modèles minutieusement copiés, durent rehausser le prix des chaudes peintures de lord Byron ! Il renouvelait la description en en chassant les abstractions et le détail d'inventaire, et en y faisant rentrer le sentiment.

Cependant la description, dans *Childe-Harold*, n'était qu'un cadre, et, quoique tout y fût nouveau, il s'en fallait que tout fût de bon aloi. C'est d'ordinaire dans le cadre que l'auteur fait la plus grande part au tour d'esprit de son temps et au désir d'attirer les yeux sur lui-même ; aussi ne cherchez pas les défauts ailleurs : s'il y a de l'affectation, vous la trouverez là. Mais dans le cadre de *Childe-Harold* il y avait un tableau, le plus original et le plus intéressant de tous les tableaux, un esprit indépendant, dans un pays où tout le monde est assujetti à une règle, un penseur émancipé dans la nation qui se gêne le plus, un homme parlant de soi et ne se taisant guère sur les autres dans une société où l'on ne parle jamais ni de soi ni d'autrui.

C'est par le cadre que lord Byron avait attiré les passants; c'est par le tableau qu'il attira et fixa les esprits sérieux. Cependant on parla beaucoup du cadre et peu du tableau ; car, par la raison qu'on ne parle pas de soi en Angleterre, personne ne s'y avisait de prononcer sur ces poésies un blâme ou un éloge qui pût être un aveu de son propre fonds.

Le peuple anglais est le peuple le plus libre du monde; mais la société anglaise est celle où l'on se contraint le plus. Entrez dans un *meeting*, la censure, la calomnie même, s'y donnent carrière sous le manteau de la politique. Si l'on y garde quelque mesure, ce n'est pas que le droit y soit limité ou qu'on ait à craindre une peine quelconque; c'est que sur ce point, comme sur tous les autres, les mœurs tempèrent la liberté. Vous serez à la fois effrayé de ce qu'on y dit et étonné qu'on n'en dise pas davantage. Comment la nation est-elle si modérée là où l'individu peut impunément être si violent? C'est que la contrainte sociale y fait contrepoids à la liberté politique.

Il s'en faut que nous soyons un peuple aussi libre que le peuple anglais, et à qui la faute? Il s'en faut tout autant que la société anglaise soit une société aussi agréable que la nôtre. Sur ce point, notre avantage n'est pas médiocre. Nous ne goûtons pas moins que nos voisins la vie de famille; mais ils ne connaissent pas comme nous les douceurs de la vie de société. Nous ne nous barricadons pas chez nous; la maison appelle la compagnie; la plus grande pièce n'est pas celle où se tient la famille, c'est celle où l'on reçoit les amis, c'est le salon, pour lequel bien des gens se logent mal. Là nous causons fort librement, même des sujets défendus; là les esprits se mêlent, se polissent, font jaillir les mots heureux ; là chacun paye de sa personne, parle de soi, parle des autres, qui le lui rendent : aimable

privilége de la France, et qui nous fait faire beaucoup de fautes, peut-être parce qu'il nous en console.

Je ne dis que ce que tout le monde sait. Nous sommes les premiers par la conversation, parce que nous sommes la société la plus libre du monde, et, si notre conversation est si excellente, c'est qu'on y parle beaucoup des autres et de soi. Pour peu que, dans nos discours sur les autres, l'indulgence tempère la malice, et que, dans ce qu'on dit de soi, la candeur corrige la bonne opinion, il n'y a rien au-dessus de cette conversation-là. C'est la seule originale. On ne cause pas sur le gouvernement, sur la religion, même sur les lettres; on décide, on tranche. Il se fait sur ces sujets de brillants monologues, il n'y a pas de conversation. Et puis la langue du jour y a trop de part : c'est plus ou moins un discours de tribune ou un article de journal. On n'est original qu'en parlant des autres ou de soi. Il n'y a pas de matière où ce que nous disons ne vienne plus de nous, et pour peu qu'on ait d'esprit, c'est là qu'on en a. Voyez le même soir, dans la même compagnie, le contraste des discours sur les matières générales et des conversations sur les gens. La langue des généralités semble avoir été ramassée dans tout ce qui s'entend et ce qui se lit chaque jour; mais ce qu'on dit des gens a toutes les grâces de la charmante langue française, telle que l'invente à chaque instant tout homme d'esprit qui sent et s'exprime vivement.

L'Angleterre n'a pas de conversation, parce qu'on n'y parle ni des autres ni de soi. Y parle-t-on du moins de la politique, de la religion, des choses de l'esprit? Guère plus. Sur la politique, on est fort réservé; la raison, c'est qu'on ne parle que de ce qu'on sait, et qu'on ne croit pas savoir la politique. Sur la religion, entre dissidents, on ne dispute pas, on évite le sujet; entre conformistes, on s'en-

tend, et tout est bientôt dit. Quant aux choses de l'esprit, comment en parlerait-on sans parler des autres ou tout au moins de soi? Il faudrait dire son goût, et dire son goût, c'est s'ouvrir.

Mais quoi! si l'on ne parle ni du gouvernement, ni de la religion, ni des choses de l'esprit, ni des personnes, ni de soi-même, de quoi parle-t-on donc? Des environs, des alentours de tout cela. On parle de tout ce qui n'engage pas la conscience et ne découvre pas le fond, par exemple du pique-nique, de la visite à la ruine, ou bien du prédicateur à la mode, ou bien du procès criminel qui remplit les colonnes des journaux, et de la pluie donc! le climat en renouvelle à chaque instant le sujet, et du beau temps quand on le peut. Les chasseurs de renard et les *country gentlemen* s'entretiennent de chevaux, de chasse et d'élections ; c'est leur conversation d'avant le déluge. Les dissidents se demandent s'ils ont assisté à tel *Bible-Meeting*, lu le livre de la *Paix parfaite*, entendu tel sermon ; combien ont donné les troncs, soit pour la conversion des Juifs, soit pour la fondation d'une école dans une des îles de l'océan Pacifique. Chaque question reçoit une réponse catégorique, et ce qu'on appelle en Angleterre se renvoyer la balle de la conversation consiste en une sorte de catéchisme par demandes et par réponses.

La conversation est générale, facile ; chacun y fait sa partie, et personne ne manque la note ; mais le concert est un peu fade. On y rit, et souvent ; est-ce d'une plaisanterie? est-ce de quelque pointe de gaieté échappée à un imprudent qui s'émancipe? Non. Le rire est une forme d'adhésion à ce que disent les gens. On est d'abord surpris de cette facilité de parole propre à toutes les personnes sans exception, et de ce rire si fréquent chez une nation si sérieuse ; mais bientôt tout s'éclaircit. Cette facilité est

celle de gens qui répètent un formulaire ; ce rire n'est que l'approbation la plus obligeante et qui engage le moins.

Dans la société anglaise, on se fréquente, on ne se lie pas ; on parle, on ne cause point. C'est commode pour les gens qui n'ont pas de *moi* ; mais n'en coûte-t-il pas beaucoup aux esprits distingués ? Ils se gardent pourtant de troubler le concert, ils étouffent leur originalité pour ressembler à tout le monde. S'il en est qui éclatent, qui véritablement parlent pour dire ce qui se passe en eux, chez nous, ce seraient des gens d'esprit ; en Angleterre, ils sont affichés : voilà les *excentriques.*

En effet, l'esprit est tout près d'y être une bizarrerie. En France, on aime tant l'esprit, que tout le monde y aide ; les gens d'esprit sont fort goûtés, c'est tout simple ; dans les louanges que nous leur donnons, nous croyons prélever notre part. En Angleterre, l'esprit ressemble plus à une licence que prend l'individu ; c'est de l'audace, de l'entreprise ; tout le monde en a peur. Aussi n'ont-ils pas de mot dans leur langue pour exprimer un homme d'esprit, ou, s'ils en ont un, ils ne s'en servent pas. L'esprit lui-même s'y appelle l'humeur, *humour*, qui est proprement le caprice, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus singulier chez les gens et ce qui appartiendrait à l'âme sensitive des philosophes anciens, si nous reconnaissions cette âme-là.

Il est vrai que, comme on ne parle de soi ni d'autrui dans la société anglaise, on y connaît peu la vanité et presque point la médisance. Je n'ai jamais vu, pour mon compte, un Anglais avantageux, je n'en ai jamais ouï de médisant. Il ne faut pas s'y fier pourtant. Ils savent tout aussi bien que nous par où ils valent mieux que les autres, et par où les autres leur donnent prise ; mais ils jouissent tout seuls de leur mérite, sachant bien qu'on ne ...ve personne à qui faire partager ce plaisir-là, et, s'ils

ne disent pas de mal d'autrui, ce n'est pas faute d'en penser. Tout cela se passe au fond d'eux, et il n'en paraît rien.

J'admire les beaux côtés de cette double discrétion; mais enfin la vanité et même la médisance n'ont-elles pas du bon? Un homme d'esprit qui parle de lui en dit trop; mais ce trop, nous nous chargeons de le retrancher; le reste est charmant : c'est l'homme lui-même. S'il parle des autres, nous ôtons le mal qu'il y voit par trop de complaisance pour lui-même ou par prévention; dans le reste, nous trouvons soit des nuances délicates, soit un sujet d'utiles retours sur nous-mêmes. Par malheur, on ne peut pas donner aux gens d'esprit le droit de parler d'eux et des autres sans le donner aux sots, et les sots nous font payer cher le plaisir que nous avons à entendre les gens d'esprit. C'est justice d'ailleurs, ce plaisir n'étant pas toujours irréprochable.

La religion favorise singulièrement la réserve de la société anglaise. Les prédicateurs qui sont fort suivis parlent beaucoup du dogme, des différentes interprétations des livres saints, de la justification par la foi : du monde, c'est-à-dire de nous-mêmes et des autres, peu ou point. Il est vrai que cette discrétion est d'orthodoxie. L'église protestante suppose que nous nous connaissons assez, et qu'il suffit d'avoir la foi pour savoir toute la morale. Notre Église à nous croit que nous nous ignorons, ou que nous nous connaissons fort mal; elle nous force à regarder dans nos obscurités, elle nous démêle, elle aide les esprits lourds à se voir, elle ne permet pas aux pénétrants de se dérober à leur conscience. La foi commande, la morale persuade; ce fut là le grand caractère de la prédication catholique chez nos sermonnaires du dix-septième siècle, lesquels sont nos plus profonds moralistes.

Le protestantisme lui-même n'a pas toujours dédaigné l'alliance de la théologie et de la morale, témoin Jeremy Taylor[1], si semblable à notre Charron quand il met le bon sens de l'antiquité au service des idées chrétiennes, à notre François de Sales par les images familières dont il émaille les sévérités du dogme; mais le caractère actuel de la prédication en Angleterre est exclusivement théologique. Je n'ai pas à dire pourquoi je lui préfère la méthode catholique; je dois seulement remarquer par quelle convenance singulière la religion vient fortifier dans les deux pays la qualité dominante de chacun. En Angleterre, pays d'intelligence politique, elle se présente sous la forme du dogme, c'est-à-dire de la loi dans son expression la plus absolue; en France, le pays sociable par excellence, c'est à l'esprit de sociabilité qu'elle vient en aide, sous la forme de la plus parfaite morale sociale.

Il suffit de quelque séjour en Angleterre et d'un médiocre usage de la langue pour reconnaître que la conversation courante n'y est guère qu'un formulaire. Ce qui est vrai de l'écriture des Anglais est vrai de leurs discours; on dirait que c'est la race, et non l'individu, qui tient la plume et qui parle. De là, dans l'écriture anglaise, une certaine beauté régulière, uniforme, mais noble, qui montre combien est profonde l'empreinte de la discipline chez ce peuple libre. De là aussi, dans la conversation, à défaut des grâces du langage individuel, cette précision et cette hardiesse qui sont les qualités de la race, et qui feraient prendre pour un homme distingué le premier Anglais qu'on entend parler. Dans cette uniformité expressive, s'il est difficile de distinguer ce que nous appelons

[1] Né en 1613, mort en 1667 avec le surnom du Shakspeare des théologiens.

les gens d'esprit, il l'est encore plus de reconnaître des sots. Enfin cette langue est celle du génie de la nation; elle a de grands traits, il lui manque de la physionomie.

C'est encore un de nos avantages sur l'Angleterre. Notre langue a, comme la sienne, un cachet national, la clarté, et elle a, de plus, autant de physionomies qu'il y a de gens d'esprit qui la parlent. Les Anglais éclairés le reconnaissent, et le cas médiocre que certains d'entre eux paraissent faire de notre supériorité sur ce point n'en rend l'aveu que plus précieux. Ce qu'on envie le plus aux gens est souvent ce qu'on affecte d'estimer le moins.

On devine la cause de ce manque de diversité dans la langue de la conversation en Angleterre. Là où l'on ne parle ni de soi ni des autres, et où l'âme ne vient pas sur les lèvres, je ne m'étonne pas que la langue n'ait pas de physionomie.

Cette discrétion extraordinaire de la société anglaise, quoiqu'à beaucoup de calcul il s'y mêle une disposition naturelle, ne doit pas laisser de lui coûter. Le sacrifice n'est pas petit de ne jamais parler de soi. Quant à se taire sur autrui, ce n'est guère plus aisé; car c'est le même principe qui nous fait parler des autres et de nous. Il doit donc y avoir beaucoup de gêne dans une société où l'on s'interdit l'une et l'autre chose, et c'est en cela surtout que la pratique du *self denial* est méritoire. Certaines gens se permettront même de qualifier cette retenue d'hypocrisie, et d'autres n'y verront que l'extrême raffinement de la vanité. Quelque chose qu'on en pense, vertu ou travers, ce n'en est pas moins un travail, travail allégé chez les uns par la médiocrité d'esprit et l'habitude, aggravé chez les autres par plus de choses à dire.

Il n'y a qu'à regarder un salon anglais pour voir qu'on ne s'y divertit point, et que plus d'un des assistants en

est convaincu. Eh bien! jetez au milieu de cette société gênée, froide, où l'on se cache de tout le monde et de soi-même, au milieu de ces esprits volontairement effacés, que dis-je? de ces ombres, un homme qui vient leur faire des confessions brutales sur lui-même et sur eux, qui dit le bien et le mal, le bien sans enthousiasme, le mal sans voiles, qui prend de force pour confidents, résistant et presque honteux, ces gens qui ne veulent rien savoir des autres pour qu'on ne s'informe pas d'eux; jetez au milieu de ce salon, où l'on s'amuse si peu, quoiqu'on y rie beaucoup, un livre puissant, provoquant, par lequel les assistants sont révélés à eux-mêmes et dénoncés les uns aux autres, quel effet! C'est cet effet, c'est ce scandale que produisirent les premières confessions de Childe-Harold. Les héros des poëmes qui vinrent après complétèrent ses confidences. Lord Byron faisait monter de subites rougeurs à plus d'un front que n'avaient jamais troublé que des émotions permises; il suscitait des doutes au sein de cet acquiescement d'habitude ou de calcul à tous les principes de la société établie; il soulageait les esprits de cette retenue consentie dans l'intérêt de la conservation sociale, et des sacrifices que l'homme fait en Angleterre à *l'animal politique*.

Dans ce temps-là, beaucoup de choses étaient tenues pour des vérités hors de contestation parmi les compatriotes de lord Byron, par exemple, les victoires des Anglais sur Napoléon, la bravoure de leurs alliés de la Péninsule. Byron, trop Anglais pour nier les victoires, niait la gloire militaire, niait l'héroïsme et se moquait des braves alliés. Il s'attaquait aussi à des vérités moins douteuses que les victoires de l'Angleterre, et, entre autres, à l'immortalité de l'âme. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, il plaisait. Plaire est un mot trop faible : il remuait, il met-

tait hors de lui le flegme anglais. Le plaisir des individus était en proportion de l'offense faite aux mœurs publiques.

Pour ceux qui étaient tout bas de son avis, les libres penseurs, *free thinkers*, ce plaisir était une sorte de délivrance. Ils savouraient cette hauteur de mépris pour les choses les plus respectées, cette haine de tous les jougs, et, avec les sauvages douceurs de l'indépendance, ses tristesses et ses découragements. Le *spleen* anglais se reconnaissait à cette maladie de la plénitude qui travaille Childe-Harold, à ce cœur que la sensualité a endurci, à cet égal dégoût des affaires et des plaisirs, à cette dégradation que traverse de temps en temps un remords, et qui d'ailleurs est moins l'effet de la perversité du cœur que d'un violent désappointement des choses humaines.

Pour ceux, au contraire, qu'effarouchait tant d'audace, le plaisir, moins avoué, n'était pas moins grand. On peut avoir assez de vertu pour accepter, par la considération du bien public, toutes les barrières, toutes les hiérarchies, toutes les gênes de la société anglaise; mais était-il une vertu capable de résister à la tentation de s'en affranchir un moment, sous prétexte de lire des poésies nouvelles? On tâtait ainsi de la liberté de penser sous la responsabilité d'un autre; on osait s'occuper d'autrui, se parler de soi; ce dont on se privait dans la conversation, la lecture en donnait le plaisir sans le scandale. D'ailleurs, une infraction à la règle raffermit quelquefois l'amour de la règle, et qu'était-ce que cette infraction? Un coup d'œil sur un livre, un nuage de doute qui passe, une nudité qu'on a vue malgré soi. Libérateur pour quelques-uns, tentateur pour le plus grand nombre, Byron était admiré de tous. Le petit nombre même que l'âpreté d'une opinion militante, une position en vue, une foi plus

à l'épreuve, irritaient contre les séductions du penseur, se laissait gagner à celles du poëte. Chacun faisait une secrète et étrange amitié avec lord Byron.

Est-ce à dire qu'on parlât beaucoup de lui dans les compagnies? Du libre penseur, personne; mais on louait le poëte, comme on loue toutes choses en Angleterre, par des généralités, et tout le monde *secundum formulam*. Un témoin de cette grande popularité de lord Byron me donnait cet échantillon de ce qu'on en disait: — Avez-vous lu le nouveau poëme? *Very beautiful!* disait l'interlocuteur avec une interjection étouffée. C'était tout. Les beaux esprits citaient un passage, le plus innocent, une description, jamais une pensée ni une peinture morale, de peur que l'éloge ou la critique ne les découvrît. Les plaisants nommaient les ouvrages scabreux devant les dames pour voir si quelque rougeur ne trahirait pas sur un beau visage une lecture interdite. L'Angleterre goûtait au fruit défendu, mais elle ne voulait ni se l'avouer ni qu'on le lui dît.

Ce fut la cause la plus générale du succès de lord Byron. Il réussit en outre auprès des femmes par une cause particulière et romanesque. Elles s'éprirent secrètement de ses héros, ou plutôt du caractère unique qu'il a donné à tous, de ce mélange du bien élevé jusqu'à l'héroïsme, et du mal poussé jusqu'au crime. Seulement, le bien est à l'honneur du personnage, et le mal à la charge de la société, qui n'a pas su lui faire assez de place ni lui donner assez d'air. C'est par sa volonté qu'il est grand; c'est par les circonstances qu'il devient criminel : type séduisant et qui plaît aux femmes de tous les pays, sans doute par notre faute à nous, qui ne leur donnons à voir qu'un mélange bourgeois de petites qualités et de grands défauts.

A l'attrait singulier de ce contraste, le personnage favori joignait la première des grâces de l'homme aux yeux des femmes, son plus beau titre, dit-on, auprès du sexe anglais, la fidélité. Tous les héros de lord Byron sont fidèles. Le Giaour, Sélim, dans la *Fiancée d'Abydos;* Conrad, dans *le Corsaire* et dans le roman où il reparaît sous le nom de Lara; Hugo, dans *Parisina*, sont des types de la fidélité dans l'amour[1]. L'aîné de ces enfants du poëte, Childe-Harold, qui, dès la jeunesse, est dégoûté de tout et même de lui, qui voyage pour se fuir, et qui semble en vouloir à tout le monde de sa satiété, garde pourtant au fond du cœur, comme un dernier reste de vertu, le souvenir d'un amour unique. « Il n'avait soupiré que pour trop de femmes; mais il n'en avait aimé qu'une[2] ! » Enfin, il n'est pas jusqu'à don Juan qui, dans ses nombreuses amours, ne soit fidèle à sa manière. Très-différent de son prototype, il n'aime qu'une femme à la fois, et, s'il la quitte, c'est par nécessité, et non par caprice. Il pousse la fidélité au souvenir d'Haïdée jusqu'à refuser les faveurs d'une belle sultane. Il est vrai qu'il succombera plus tard aux tentations dont le poursuit à plaisir le poëte, mais il a toujours l'air d'un amant de la façon du Giaour et de Conrad, qui subit plus qu'il ne recherche les bonnes fortunes de don Juan.

Par toutes les opinions que lord Byron prête à ses héros, par ce mépris qu'ils affichent pour les habitudes et pour les devoirs de la vie sociale, par ce parti pris de persuader au monde qu'il n'y a d'héroïsme qu'au prix de vices extraordinaires, ni de grandes vertus que dans ceux qui méprisent les petites, il n'est que trop vrai qu'il offensait

[1] *Lara*, tale, II, st. I.
[2] *Childe-Harold*, tale, I, st. 5.

grièvement les mœurs de son pays; mais il leur faisait la plus sensible de toutes les caresses en donnant à ses personnages le mérite de la fidélité dans l'amour. En Angleterre, quoiqu'il ne faille pas s'y trop fier aux apparences, on ne connaît pas, à proprement parler, la galanterie. L'idée de la fidélité dans l'amour est une tradition, ou, si l'on veut, une illusion nationale. Pour lord Byron, peut-être a-t-il voulu qu'on l'en crût capable, peut-être au fond de son cœur en a-t-il sincèrement adoré l'idéal. L'amour unique, la fidélité à cet amour, n'est-ce donc pas plutôt une rareté qu'une chimère? Que ceux qui ont aimé disent si l'on aime deux fois. Il y a plus d'un lien; il n'y a qu'un amour. Pareils à Lara, ce que nous cherchons dans un autre amour, ce sont les premières et ineffables émotions de l'amour unique; en regardant la tendre et dévouée Kaled, nous nous souvenons de Médora.

Ainsi, par l'effet d'une double séduction, quand lord Byron se raillait des opinions et des croyances de son pays, il le scandalisait, mais en le soulageant; et, quand il idéalisait la fidélité dans l'amour, il le flattait dans une de ses prétentions les plus chères, la prétention d'être la patrie de l'amour unique.

Le privilége des caractères romanesques créés par le génie, c'est d'être aimés par tout ce que l'auteur a de lectrices. Au dix-huitième siècle, toutes les jeunes filles à qui on laissait lire la *Nouvelle Héloïse* voulaient avoir Saint-Preux pour précepteur, et toutes les femmes regrettaient de n'avoir pas eu l'occasion d'aimer comme Julie, en se conduisant mieux. A Saint-Preux a succédé Werther, et combien de femmes qui ont envié à Charlotte le triste bonheur d'être aimées d'un homme capable de se tuer par amour! Après Werther, ç'a été le tour de René de susciter dans toute l'étendue de l'empire français des Amélies

éprises de son chagrin dédaigneux, de sa satiété avant d'avoir joui, de son mélancolique amour pour les ruines. Que de cœurs en Angleterre, de 1810 à 1821, n'ont pas fait secrètement leur choix entre Childe-Harold, Conrad, Sélim, Hugo et peut-être don Juan! Que de douces colombes qui ont rêvé de s'abriter sous la serre de ces fiers oiseaux de proie! Le fiancé qu'on aimait était capable de leur courage, de leur mépris pour le danger, de leur fidélité à l'amour unique, et certainement il n'avait aucun de leurs vices. Cela même a dû servir plus d'un fiancé, sauf à nuire à plus d'un mari.

Quand l'auteur de ces créations est vivant, qu'il est jeune et noble; quand il y a plus que de l'apparence qu'il s'est peint lui-même dans ses personnages, c'est à lui que s'adresseront tous ces soupirs. Lord Byron en est un exemple éclatant. Je ne sais s'il est un poëte pour qui plus de cœurs de femmes aient battu en secret. Vainement se défendait-il dans ses préfaces de toute ressemblance avec ses héros : cette précaution y faisait croire davantage; car à quoi bon un avis au public, s'il n'eût craint qu'on ne le reconnût? Ce qu'on savait de lui, ce qu'on en disait du moins, autorisait la confusion. Dans sa courte et orageuse vie, lord Byron joua tour à tour quelque partie des rôles de ses personnages. Ce contraste de l'extrême générosité et du mépris pour les hommes, c'est toute son histoire. Sur une pierre tumulaire qui ne recouvrait pas une cendre humaine, il osait écrire que le chien vaut mieux que l'homme, et il sacrifiait à la cause de l'humanité personnifiée dans la Grèce esclave sa fortune, sa santé et sa vie.

Enfin on savait que, pour peindre l'extérieur de ses héros, il n'avait pas moins consulté son miroir que son imagination, et qu'il avait très-bien fait. Bien des gens

n'avaient pu voir sans admiration ce regard fier et doux, ce front inspiré, que couronnait une chevelure bouclée naturellement, cette pâleur qui trahissait à la fois la passion et la mélancolie, ce cou antique, autour duquel était nouée avec une négligence complaisante une cravate qui n'en cachait ni la forme ni la blancheur. On avait reconnu, avant le fameux pacha de Janina, sa naissance aristocratique à la petitesse de ses oreilles et à la blancheur de ses belles mains[1]. La gravure avait rendu populaire le beau portrait peint par Philipps, lequel respire à la fois la passion, la jeunesse et le génie[2]. Les contemporains ne l'avaient vu qu'enfant, adolescent ou jeune homme, avec la triple beauté de ces trois âges charmants, et sa mort n'avait été que la fin de sa jeunesse. Si l'auréole que met au front de l'écrivain la gloire des créations romanesques fit trouver beau Jean-Jacques Rousseau après ce qu'il appelle sa *réforme somptuaire*, lorsqu'à quarante ans il quitta la dorure, les bas blancs, l'épée et le linge fin, et qu'il prit une perruque ronde, quelle impression ne dut pas faire lord Byron, lui qui n'avait qu'à copier ses propres traits pour donner à ses héros toute la beauté que rêvait l'imagination des femmes de son pays !

Je ne dois pas oublier le charme suprême; cet homme à la fois noble, jeune, beau, riche de tous les dons de l'esprit, cet homme était un grand poëte. La poésie relève tout : l'auteur, si sa personne est au-dessous de ses talents: l'œuvre, si le sujet ou les pensées ne sont pas dignes de l'art. Les personnages d'un roman n'excitent pas la même admiration que les héros d'un poëme. La prose romanes-

[1] Le pacha lui en fit le compliment. Lettres de lord Byron à sa mère.

[2] Ce portrait se voit dans la belle galerie de Newstead au-dessus de la cheminée.

que peut faire des types de fantaisie, la poésie seule a le privilége de faire un idéal. Les attaques contre les opinions ou les mœurs d'une société dans un roman en prose, fût-il d'un Rousseau ou d'un Chateaubriand, ne seront jamais qu'une polémique éloquente. Dans les vers d'un grand poëte, ces mêmes attaques seront un suprême dédain jeté du haut des sphères supérieures sur les intérêts subalternes qui s'agitent en bas. Telle est l'illusion que nous fait la poésie. La beauté y est plus belle, et la laideur y paraît moins. Il semble que rien de vulgaire ne s'ose produire dans cette langue privilégiée, ni qu'un poëte de génie puisse être jamais un libelliste ou un factieux.

Telles ont été, si je ne m'abuse, les causes de la popularité de lord Byron de son vivant. Cette popularité fut comme une fièvre. Aucun auteur n'a attiré sur lui une attention plus générale et plus ardente. Le débit de ses poëmes est un des faits les plus curieux de l'histoire des lettres. Le *Giaour*, qui suivit les deux premiers chants de *Childe-Harold*, avait été publié en mai 1813; neuf mois après, en janvier 1814, la critique rendait compte de la onzième édition [1]. Dans le même mois paraissait la septième de la *Fiancée d'Abydos*, publiée en décembre 1813. Le *Corsaire*, commencé le 18 décembre 1813 et terminé le 31, paraissait en janvier 1814, et, dans le mois d'avril de la même année l'*Edinburg Review* parlait de la cinquième édition. Les comptes rendus coûtaient certainement plus de temps que les poëmes. C'est ainsi qu'une voix de poëte trouvait à se faire entendre dans le fracas de la fortune croulante de Napoléon. Un poëte charmait, avec des descriptions et des contes de l'Orient, l'Angleterre épuisée et saignante. Les imaginations étaient par-

[1] *Quarterly Review*, année 1814.

tagées entre l'incendie de la flotte du pacha par le corsaire[1] et les batailles de Dresde, de Leipsig, d'Hanau, de Vitoria. La mort de Sélim, dans la *Fiancée d'Abydos*, celle de l'aimable Zuléika, attristèrent l'Angleterre dans les derniers jours de 1813; elles troublèrent du moins la joie qu'on y avait de voir toutes les places fortes de l'Allemagne évacuées par cent mille de nos vieux soldats se retirant devant la coalition, à la suite de l'aigle impériale blessée à mort dans les plaines de Leipsig.

II

EXIL VOLONTAIRE DE LORD BYRON. — DES CAUSES DE LA DISGRACE DE L'HOMME DANS LA PLUS GRANDE POPULARITÉ DU POËTE.

Cependant, au plus fort de la popularité de lord Byron, un orage s'amassait sur sa tête : exemple unique peut-être d'un pays où, tandis que les imaginations sont sous le charme du poëte, les mœurs se révoltent sourdement contre l'homme. A l'admiration la plus vive pour les beautés poétiques de ses ouvrages, les *Revues* avaient mêlé dès le commencement des réserves sur ses opinions. Ces réserves devinrent plus précises et plus sévères à mesure que grandissait le poëte, sans toutefois que l'admiration se refroidît. Malgré les déclarations de lord Byron, on s'obstinait à le reconnaître sous ses héros et à le rendre responsable de leurs sentiments. Ce qui avait transpiré de sa vie ne confirmait que trop ces soupçons d'identité. Les voûtes de Newstead n'avaient pas été discrètes, et ce

[1] Le *Corsaire*, chant II.

qu'on en racontait eût effarouché même une société moins prude que la société anglaise.

En France, où nous sommes à la fois plus faciles et plus littéraires, la critique ne touche pas à la personne et ne confond pas la liberté spéculative de l'écrivain avec la conduite de l'homme. Pour lord Byron, si les attaques littéraires ne lui manquèrent pas [1], de plus sensibles coups furent portés au penseur impitoyable, au sceptique qui jetait l'ironie sur tout ce que respectent les sociétés humaines, à l'Anglais se raillant des institutions et des passions de son pays. Ses amis mêmes prirent contre lui le parti des consciences troublées, et bientôt il ne fut plus possible autour de lui de ne point l'admirer et de ne point le blâmer.

Lord Byron en fut ébranlé. Déjà maître des esprits, il eut le sentiment qu'il ne se rendrait pas maître des mœurs, et, après le prodigieux succès du *Corsaire*, il songea un moment non-seulement à ne plus écrire, mais à racheter pour le détruire tout ce qu'il avait déjà publié. Les conseils intéressés de son éditeur Murray, et, plus que cela, la gloire trop nouvelle encore pour avoir perdu toute sa douceur, *Lara* qui déjà fermentait dans sa tête, le détournèrent de ce singulier dessein. Il y pensa longtemps.

« Si je prends femme, écrivait-il dans son journal, et s'il me vient un fils, je le mettrai dans le plus antipoétique de tous les chemins : j'en ferai un homme de loi, un pirate ou toute autre chose ; mais, s'il écrit, j'y verrai la preuve qu'il ne sera pas de moi. » Boutade dans l'expression, cette disposition d'esprit était au fond sérieuse; elle prouvait deux choses : la force de cette résistance des mœurs qu'il se sentait impuissant à conjurer, et l'amertume qui se

[1] On alla jusqu'à lui reprocher le plagiat.

mêle toujours à la gloire. Il s'était même dégoûté d'écrire son journal. « J'y veux renoncer, écrivait-il, et, pour m'empêcher d'y retourner, comme le chien à ce qu'il a vomi, j'en déchire les derniers feuillets. Oh! je deviendrai fou! » Ce dépit se dissipa en écrivant *Lara*; mais la cause demeurait : un instinct sûr avait averti lord Byron qu'il devenait incompatible avec son pays à mesure qu'il y devenait populaire.

Dans cette prévention croissante contre ce qu'on savait ou ce qu'on supposait de son caractère, lord Byron ne pouvait pas faire une faute impunément. Sa séparation d'avec sa femme fut un malheur dont la prévention publique fit plus qu'une faute. Le poëte fut blâmé même par ses proches parents. Lord Byron, qui s'en plaint avec vivacité, n'en dit pas la cause; c'était la puissance des mœurs publiques qui lui ôtait l'approbation de sa famille, et qui la forçait de défendre la sainteté du mariage, même contre un parent. L'Angleterre ne le jugea pas en jury; elle vit une jeune femme respectable quitter le domicile conjugal et se réfugier chez son père. C'était assez; les mœurs demandent moins de preuves que les tribunaux. Le procès fait à lord Byron était un procès de tendance; il le perdit. « Les sages condamnèrent, dit Walter Scott; les bons, — et Walter-Scott en était, — regrettèrent [1]. » Mais les regrets des bons ne pouvaient pas soutenir lord Byron contre la condamnation des sages : il songea dès lors à l'exil, « sentant bien que, si tout ce qui se disait à voix basse, s'insinuait, se murmurait, était vrai, il n'était plus fait pour l'Angleterre; si c'était faux, que l'Angleterre n'était plus faite pour lui [2]. »

Il la quitta en effet dans l'année 1821, et pour n'y re-

[1] Note sur la stance seizième du troisième chant de *Childe-Harold*.
[2] Lettre à M. d'Israëli.

venir jamais. Il avait voulu engager une lutte avec la société anglaise ; il était vaincu.

Cet homme, dont les livres étaient dans toutes les mains, et la personne protégée par tous les priviléges aristocratiques et par toutes les garanties des lois libérales de sa patrie, qui n'avait à craindre ni d'être décrété par un parlement comme Jean-Jacques Rousseau, ni d'être mis à la Bastille comme Voltaire, qui pouvait braver librement et en face toutes les croyances et tous les préjugés de son pays, ce poëte si populaire se retirait devant les mœurs de sa nation, admiré pour son génie, chassé pour l'usage qu'il en avait fait. La vanité de lord Byron avait espéré du scandale. Il n'y en eut pas. On lui avait dit qu'il ne pourrait plus se montrer au théâtre sans risquer d'être sifflé, ni aller au parlement sans insultes. La foule, ajoutait-on, devait s'amasser autour de sa voiture le jour de son départ, et lui faire violence[1]. Il n'y eut ni sifflets au théâtre, où il put voir Kean impunément dans tous ses rôles, ni huées sur son passage quand il alla voter au parlement ; son départ n'attira ni foule ni violence, et le grand poëte partit comme Platon voulait qu'on renvoyât les poëtes de sa république imaginaire, avec une couronne de fleurs que l'Angleterre lui mettait au front en se le reprochant.

L'ostracisme anglais n'est pas bruyant comme celui d'Athènes. Ce qui forçait Byron de s'exiler, ce n'était pas une sentence de bannissement rendue dans les formes légales, ni une émeute populaire, c'était un souffle, *breath* : il l'a senti, il l'a dit ; mais ce souffle était assez fort pour courber la tête d'un descendant des Normands de la conquête, comme se qualifiait lord Byron.

Personne n'a mieux caractérisé que lui cet arrêt de l'o-

[1] Lettre à M. d'Israëli.

pinion de son pays : « Un homme exilé par une faction, écrit-il à M. d'Israëli, a la consolation de penser qu'il est un martyr; il est relevé par l'espérance et par la dignité réelle ou imaginaire de sa cause ; celui qui quitte son pays pour se soustraire au poids de ses dettes peut avoir quelque douceur à penser que le temps et la bonne conduite pourront réparer ses affaires; le condamné que la loi bannit voit un terme à son bannissement, il le rêve du moins; il peut se consoler par la connaissance ou par la pensée de quelque injustice dans la loi ou dans l'application qu'on lui en a faite ; celui qui est exilé par l'opinion publique, sans avoir contre lui ni griefs politiques, ni jugement illégal, ni affaires embarrassées, celui-là est condamné à toutes les amertumes de l'exil, sans espérance, sans orgueil, sans soulagement. »

Telle était la situation de lord Byron, et certes, quand on lit cette plainte éloquente, on est tenté d'abord de la trouver juste. Quoi ! se prend-on à dire, la justice légale accorde au crime même des circonstances atténuantes; elle autorise le juge à discerner entre la perversité calculée et l'entraînement de la passion ; elle tient compte de ce redoutable mystère de la fatalité des passions, et, par les degrés qu'elle établit dans la peine, elle fait en sorte de frapper ce qui appartient à la volonté, et d'absoudre ce qui n'est que l'aveugle impulsion de la nature. Avec combien plus de justice une grande société ne doit-elle pas se montrer indulgente pour les égarements du génie? Contradiction cruelle! Dans son admiration pour ce don supérieur, elle le nomme enthousiasme, feu poétique, souffle divin ; c'est à peine si elle y souffre la raison, comme sentant trop le ménage; et, s'il s'emporte hors des voies communes, elle le punit comme un coupable qui aurait agi avec tout le sang-froid de la volonté.

Voilà les premières pensées que fait naître la lettre à M. d'Israëli, et peut-être n'a-t-on pas raison d'en garder quelque chose; mais on finit par se ranger, sinon parmi *les sages qui condamnèrent*, du moins parmi *les bons qui regrettèrent*, c'est-à-dire qui laissèrent partir lord Byron. S'il est quelque chose de plus respectable que le génie, c'est une nation qui défend ses mœurs. Qu'il y ait dans ces mœurs des préjugés, je le veux bien; mais cette nation n'en a pas moins raison de croire qu'on ne peut livrer les uns sans compromettre les autres, et qu'il faut quelquefois défendre ses préjugés pour garder ses mœurs. D'ailleurs, parmi ce qu'on appelle les préjugés, combien sont simplement des vérités à la portée de la foule! Cette nation le sait, elle sait qu'une certaine philosophie qui fait profession de les attaquer n'est qu'un art cruel d'ôter à la foule les seules vérités qui soient à sa main. Sans doute cette philosophie est un droit de l'esprit humain; mais j'aime qu'une nation intelligente lui fasse contrepoids par un autre droit, son droit de se conserver en conservant ses mœurs. J'aime surtout la manière dont s'y prend l'Angleterre. Ce n'est point par des lois, comme le remarque amèrement lord Byron, qu'elle se protége contre les séductions de son doute ou les attaques ouvertes de son dédain; les arrêts des lois rendent les condamnés populaires : c'est du fond des consciences émues que sortait ce souffle redoutable qui le poussa doucement hors de son pays.

De tous les contrastes qu'offrent les sociétés anglaise et française, celui-là est peut-être le plus sensible. Chez nous, non-seulement le talent n'est pas forcé de s'exiler, mais il ne parvient jamais à se déconsidérer sans ressource. Jusqu'au dernier moment, l'esprit couvre la conduite, et l'auteur innocente l'homme. C'est tout simple. N'avons-nous pas proclamé la suprématie de *l'idée*, et ne sommes-nous

pas jaloux même du droit inconnu qui succéderait au droit de tout dire? Là où toutes les idées sont libres, peu s'en faut qu'on ne les croie égales. Le sophiste qui fait aimer à la foule le poison qui la tue n'est chez nous qu'un spéculatif ingénieux et hardi qui nous fait voir de nouveaux aspects de l'esprit humain. Il n'y a de vrai ni de faux absolu; le faux n'est tout au plus qu'un vrai intempestif, et le vrai que le faux rendu vrai par des conventions arbitraires.

Nous n'avons pas de véritable colère contre l'homme qui nous fait du mal avec talent, et, dans tout débat où notre adversaire déploie de l'esprit, nous ne sommes pas assez fiers d'avoir raison pour y tenir fermement. La raison en France a besoin, pour croire en elle, d'avoir la vanité dans son parti. Quand un écrivain a de l'esprit contre nous, nous tenons à être un peu de son côté. Nos mœurs le soutiennent contre nos intérêts et nos principes. Pourtant il vient un moment où le mal fait trop de ravages. Alors nous nous défendons par des lois : c'est pour cela que nous sommes si faibles.

Je sais que cela est plus aimable; oui, quand on est loin des révolutions. Mais, au lendemain d'une catastrophe où le désordre des idées a eu la principale part, qui donc n'aimera mieux le spectacle d'une société chez qui la gloire de bien écrire n'absout pas l'écrivain du tort de mal penser? Qui ne préférera, pour l'honneur même de l'esprit humain, à cette police ingrate et laborieuse des lois qui se tourne toujours contre les gouvernements, la police secrète et insensible des mœurs? Les torts de la liberté de la pensée sont d'une nature si particulière, la bonne foi peut si souvent les recommander, la source en est si sacrée, que le châtiment qui les réprime a presque toujours l'air d'une vengeance de la force contre l'esprit. Les verrous tirés sur

un écrivain décréditent plus souvent le juge qu'ils ne déshonorent le prisonnier. Là où les mœurs font l'office des lois, c'est le coupable lui-même qui s'administre ou qui accepte le châtiment. Personne n'a à porter la main sur le poëte qui s'est insurgé contre les croyances de sa patrie, et l'esprit humain est respecté jusque dans la manière dont ses égarements sont punis.

C'est ainsi que la société anglaise châtia les atteintes portées à ses croyances par lord Byron. Il est vrai qu'il n'accepta ni le jugement ni la peine. Il n'avoua que l'incompatibilité entre son pays et lui. Or l'incompatibilité laisse intact l'honneur des parties.

Cependant lord Byron a accusé la société anglaise d'hypocrisie. C'est ce *cant*, « le péché criant de ce temps à double conduite et à parole double, » dont il parle en plusieurs endroits de ses lettres et de ses poésies. Je crois à l'hypocrisie individuelle. C'est un masque fort connu, quoique beaucoup de dupes le prennent encore pour un visage. Je croirais aussi à l'hypocrisie d'une classe, bien qu'il soit déjà difficile que le même masque s'adapte à tant de visages. Quant à l'hypocrisie de toute une société, je n'y crois pas.

Si la disgrâce de lord Byron n'eût été qu'un acte d'hypocrisie publique, il serait donc vrai que ce que l'Angleterre défendit contre son grand poëte, ce ne fut pas ses mœurs, mais un double masque politique et religieux. Quel admirateur de lord Byron irait jusqu'à le dire? Oui, au moment suprême de la lutte entre l'Angleterre et la France, lord Byron jetait sur la guerre, sur la gloire des armes, non pas la réprobation d'un chrétien ni les paroles de pitié d'un ami des hommes, mais la dédaigneuse ironie d'un homme de parti, s'efforçant de déshonorer la guerre dans les hommes d'État qui la conduisaient, la gloire mi-

litaire dans les chefs qui la faisaient. Il attaquait son pays dans ses passions au moment où ce pays en avait besoin pour des efforts désespérés, au moment où ces passions étaient ses moyens de défense. Il le troublait dans ses croyances au moment où elles le consolaient de ses sacrifices. Par une inconséquence cruelle, il décrivait, avec la profondeur mélancolique de la pensée chrétienne, la faiblesse de l'homme, le vide de ses plaisirs, la vanité de tout bonheur humain, et il attaquait la foi qui explique ces misères et qui en fait espérer la réparation. Il ajoutait à la désolation chrétienne, et il ôtait l'espérance. Ce que l'Angleterre défendait contre lord Byron, c'était, il faut le dire, les deux principaux ressorts de sa vie morale, son patriotisme et sa foi.

Il y eut cependant la part du *cant*. Le mot est anglais, il faut bien que la chose le soit un peu. Ainsi, que les tories se soient montrés plus scandalisés qu'ils ne l'étaient et qu'ils aient exagéré le péril des mœurs, rien de plus croyable. Byron était whig. Il y a bien encore une apparence d'hypocrisie dans ce public qui lit l'auteur avec délices et condamne le penseur, commettant le péché de curiosité et s'en repentant aux dépens du poëte. L'Angleterre ressemblait à une femme vertueuse qui souffre les propos galants, parce qu'elle est bien sûre de ne pas s'y laisser prendre : il vaudrait mieux fermer les oreilles.

Cette contradiction fut relevée dans le temps même par les esprits indulgents, qui en prenaient note, à la décharge de lord Byron. « Nous lui disons sous toutes les formes, écrivait un critique de talent, que le grand et caractéristique mérite de la poésie est dans l'énergique expression des sentiments personnels du poëte ; nous l'encourageons à disséquer son propre cœur pour notre plaisir ; nous l'invitons à plonger dans les profondeurs les plus reculées

de la connaissance de soi-même, à mettre son orgueil et son plaisir dans un examen auquel les autres se dérobent comme à un supplice... et, s'il lui arrive d'en dire plus que nous n'en voulons approuver, nous tournons en critique ce qu'il écrit, et nous lui reprochons d'entretenir indécemment le public de ses pensées [1]. » Voilà un curieux témoignage des dispositions de la société anglaise. Individuellement, on trouvait que lord Byron n'en disait pas trop; chacun était flatté de sa confession comme d'un secret dit tout bas à une oreille choisie; comme société, on s'en scandalisait. J'aimerais mieux une conduite plus conséquente; il est vrai qu'elle eût demandé une nation de saints.

Il faut bien le dire, un certain air d'hypocrisie, de *cant*, pour rester dans le terme anglais, peut rendre suspectes à première vue les vertus mêmes de la société anglaise. Le devoir n'y a pas la grâce d'un mouvement volontaire. Il y paraît moins l'acte d'un être libre que l'imitation d'un usage général. Et comme la société est divisée en classes, la soumission de l'individu à la société ressemble un peu au mot d'ordre d'une coterie ou à la discipline intéressée d'une caste qui défend ses priviléges. Pourtant le principe de cette soumission n'est autre que la puissance des mœurs publiques, lesquelles ne sont nulle part plus fortes ni plus uniformes que chez les nations politiques. Même dans les vertus privées, après ce qui appartient à l'individu, on reconnaît ce qui est donné à l'exemple; il y a ce qu'on fait volontairement et ce qu'on fait par prestation. Les choses se passaient ainsi à Rome, et je ne doute pas que cette exagération des doctrines stoïciennes, que les relâchés reprochaient au vieux parti républicain personnifié dans Caton, n'ait été le *cant* romain.

[1] Note de M. Lockart sur des vers de lord Byron relatifs à une maladie de sa femme.

Comme presque toutes les vertus humaines, la réserve anglaise est une vertu qui a son travers; lord Byron ne vit que le travers et méconnut la vertu. Il manqua de respect à son pays, parce qu'il ne s'y était pas rendu respectable. Sans doute, la gêne lui était plus malaisée qu'à tout autre. On ne naît pas impunément d'un tel sang et avec un tel tour d'esprit. Son oncle était une façon de demi-sauvage caché au fond de Newstead-Abbey, dont il faisait abattre tous les chênes pour payer des dettes équivoques. Son père, le capitaine Byron, cadet de famille, eût vendu les plombs du manoir, s'il eût été l'aîné; mais, si Byron hérita de quelque bizarrerie d'humeur, certes il ne manquait pas de moyens pour s'en rendre maître. Par son esprit profond et pénétrant et qu'il avait fort cultivé, il n'ignora rien du vrai et du faux; par sa conscience, il n'ignora rien du mal et du bien. Malheureusement il ferma souvent les yeux au vrai qui le contrariait, et il ne sut pas se gêner pour faire le bien dont tout le monde profite et dont personne ne parle. C'est la faute de bien des gens; seulement le génie la rend moins excusable, parce qu'à cette hauteur et dans un tel éclat de lumière elle est d'un plus mauvais exemple.

Si ce ne fut pas un tort pour lord Byron d'être whig, c'en fut un d'être parmi les plus téméraires et les plus inconséquents de ce parti, et d'attaquer, par-dessus la tête des tories, des institutions auxquelles il devait son rang, sa fortune, l'impunité d'une vie oisive à l'étranger, sans aucun des devoirs par lesquels l'aristocratie anglaise paye ses priviléges. Comme poëte, il aima trop l'effet. « Le grand art, disait-il, c'est l'effet; peu importe comment on le produit[1]. » Triste aveu, et qui siérait mieux à un

[1] Lettres de lord Byron.

charlatan qu'à un poëte. Heureusement, chez lord Byron, l'effet est produit avant que le poëte ait eu le temps de le gâter en le cherchant; mais une si vilaine pensée n'entre pas impunément dans l'esprit. Byron fut trop complaisant pour le faible que M. Lockhart reproche à la société anglaise; il fit de ses humeurs les moins respectables une pâture pour cette sorte de curiosité malhonnête dont ne peuvent pas se défendre les plus honnêtes gens. Rien ne lui coûta pour attirer les regards. Il y employa jusqu'à l'anonyme. Il se dérobait pour être d'autant plus cherché, ayant soin d'ailleurs que sa piste fût assez visible pour qu'on ne fît pas honneur à un autre du scandale qu'il excitait.

Il avait commencé par révéler au public, sous le voile de créations romanesques, tout ce que son cœur renfermait de passions sérieuses; il finit par dire en son propre nom, dans *Don Juan*, tout ce que son esprit engendrait de bizarreries ou nourrissait de dépits subalternes. Le lecteur de ses poëmes s'était cru le confident préféré des secrètes souffrances du génie; le lecteur de *Don Juan* s'aperçut qu'il était persiflé par une vanité désespérée. Le succès de ce poëme s'en ressentit : de tous les ouvrages de lord Byron, c'est celui qui fut le plus contesté du vivant du poëte et le premier négligé après sa mort.

En ôtant à lord Byron l'excuse d'une sorte d'*excentricité* héréditaire, je ne vais pas plus loin que le plus bienveillant de ses juges, Walter Scott, dans la douce sérénité de cette note que je lis au bas d'une page de *Childe-Harold :* « Le bonheur ou le malheur du poëte, dit l'aimable écrivain, ne dépend pas de la nature de ses talents, mais de l'usage qu'il en fait. Une imagination puissante et sans frein est l'auteur et l'artisan de ses propres désappointements. Ses fascinations, ses tableaux exagérés du bien et

du mal, la douleur qu'il en reçoit, sont les maux inévitables attachés à cette vive susceptibilité de sentiment et d'imagination propre aux natures poétiques; mais le dispensateur des dons de l'esprit, en même temps qu'il a mélangé chacun d'eux d'un alliage particulier et distinct, a donné à l'homme bien doué le pouvoir de les dégager de cet alliage. Une sage et juste prévision a voulu, pour atténuer l'arrogance du génie, que le poëte lui-même réglât et domptât le feu de son imagination, et qu'il descendît de lui-même des hauteurs où elle s'élève afin d'obtenir le repos et la tranquillité de l'âme. Les éléments du bonheur, c'est-à-dire de ce degré de bonheur qui s'accorde avec notre existence actuelle, sont répandus autour de nous à profusion; mais il faut que l'homme supérieur se baisse pour les ramasser : il n'y a point de route royale ni poétique qui mène au contentement d'esprit et au repos du cœur. On y peut arriver dans toutes les classes de la société, et l'intelligence la plus bornée n'en est pas exclue. Réduire nos vœux et nos désirs à ce qu'il nous est possible d'atteindre; regarder nos malheurs, si singuliers qu'ils paraissent, comme notre partage inévitable dans le patrimoine d'Adam; réprimer cette irritabilité maladive, qui se rendra bientôt maîtresse, si elle n'est gouvernée; éviter cette intensité cuisante de réflexion qui torture l'esprit et que notre poëte a décrite si fortement dans son brûlant langage : — « J'ai pensé trop longtemps et trop pro-
« fondément, jusqu'à ce que mon cerveau, travaillant et
« bouillonnant dans son propre tourbillon, devînt un gouf-
« fre de flamme et de fantaisie; » — descendre enfin aux réalités de la vie; nous repentir si nous avons offensé notre semblable; pardonner si l'on nous a offensés; regarder le monde moins comme un ennemi que comme un ami capricieux et peu sûr, dont nous devons chercher à mériter

l'approbation, sans la briguer ni la mépriser : voilà, ce semble, les moyens les plus certains de garder ou de regagner la tranquillité de l'esprit.

Semita certe
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ [1]. »

III

DES CAUSES DE LA DÉFAVEUR OU SONT TOMBÉES LES POÉSIES DE LORD BYRON.

Depuis la mort de lord Byron, la société anglaise continue de se défendre contre la gloire de ce grand poëte. Bien des choses sont venues l'y aider. Le propre des ouvrages dont la principale beauté consiste dans la peinture des sentiments individuels de l'auteur, c'est que l'admiration qu'ils ont excitée pendant sa vie s'éteint ou se refroidit après sa mort. Tant qu'il est vivant, ses livres sont un roman dont le héros existe, et rien n'intéresse plus qu'un roman qu'on sait être une histoire vraie. Imaginez dans ces dernières années, quand notre société française tout entière, sauf quelques obstinés qui se doutaient d'un piége, lisait certains romans qui se débitaient feuille à feuille chaque matin pour irriter l'appétit en le faisant languir, imaginez quel eût été le charme si l'on eût soupçonné l'auteur de se cacher sous le beau rôle du roman! Ce fut là le charme des poëmes de lord Byron. L'enchantement dura tant que l'enchanteur vécut.

Les morts sont bientôt oubliés; les plus tôt oubliés sont

[1] Note de Walter Scott sur la quatorzième stance du troisième chant de *Childe-Harold*.

ceux qui ont le plus parlé d'eux. Tandis que les peintres désintéressés du cœur humain grandissent chaque jour dans la sérénité de leur gloire innocente, ceux qui ont passionné les âmes par des peintures flattées ou exagérées des troubles de la leur ont peine à se soutenir sur cette mer de l'oubli où s'engloutissent, dans la foule des noms obscurs, tant de noms qui ont fait du bruit. La gloire de lord Byron a connu ces retours. L'idéal de ses poëmes était sa personne; sa personne disparue, l'idéal s'évanouit: ce fut une première disgrâce.

Le temps, qui marche si vite pour les morts, en amena une seconde. Il y avait dans ces poésies deux sortes de nouveautés, celle des beautés qui durent et celle des ornements qui passent. Celle-ci, comme la plus extérieure, avait été la plus admirée; ce fut aussi la première dont on se lassa. La grâce de ces nouveautés venait surtout de la comparaison avec ce qu'elles remplaçaient. On était fatigué de la défroque classique au temps où vint lord Byron; après sa mort, on se lassa de la défroque orientale qu'il y avait substituée.

Mais la cause la plus sérieuse de la défaveur qui a suivi sa popularité, c'est le progrès de l'esprit religieux dans son pays. L'Angleterre est plus religieuse aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps de lord Byron. Combien ne l'est-elle pas plus qu'à l'époque où Voltaire pouvait dire en observateur exact : « Il n'y a guère de religion aujourd'hui dans la Grande-Bretagne que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions[1] ! » Telle y est en ce moment la force des idées religieuses, qu'un homme de talent n'oserait chercher un succès littéraire dans l'incrédulité. On ne l'en empêcherait pas, mais on ne lirait pas son

[1] *Siècle de Louis XIV*, chap. XXII.

livre. C'est ainsi qu'on en use en Angleterre avec les libertés dangereuses. L'Anglais est libre de tout dire, parce que la société anglaise ne se croit pas libre de tout entendre. Il n'y a de scandale que là où le public s'y prête. Ici les mœurs feraient bientôt un désert autour de celui qui blasphémerait.

A quoi tient cette disposition religieuse de l'Angleterre? Ce n'est pas un de ces retours à Dieu qui suivent les grandes calamités publiques. L'Angleterre est loin du temps de ses dernières épreuves, et dans la lutte prodigieuse du commencement de ce siècle, si elle a beaucoup souffert, du moins l'avantage lui est demeuré. Est-ce l'ennui attaché aux plus grandes prospérités humaines? Pas davantage. Loin que l'Angleterre s'ennuie de sa fortune, elle en paraîtrait plutôt enivrée. Son attitude actuelle est plutôt d'une nation emportée par le succès que d'une nation assouvie qui revient à Dieu après avoir épuisé toutes les fortunes terrestres. Mais elle a jugé nécessaire à sa conservation de remonter, pour ainsi dire, ses ressorts religieux, et, chose unique dans l'histoire, elle y a réussi. Peut-être avait-elle peu d'efforts à faire, étant naturellement religieuse; encore fallait-il les faire.

Ce n'est pas le respect humain qu'elle a raffermi, c'est la foi. Elle a bâti des églises, non pour la montre, mais pour s'en servir. L'homme, dans ce pays, sent l'utilité publique de sa foi personnelle. On croit pour deux raisons; d'abord pour croire, puis parce qu'il importe à la société que l'on croie. On pratique, parce qu'on en reçoit l'exemple, et pour le donner à son tour. Une idée d'intérêt général se mêle même à ce qui paraît être le don le plus individuel, la grâce. L'Anglais sait qu'en faisant sa prière dans l'intérieur de sa famille, ses serviteurs agenouillés à côté de lui, il fait quelque chose pour lui et

quelque chose pour le public. Je ne me cache pas ce qu'il y a d'un peu terrestre dans ces sentiments; rien ne ressemble moins aux extases de sainte Thérèse ni aux grâces de la religion de Fénelon; mais l'état s'en trouve mieux, et je ne vois pas en quoi une prière individuelle, à laquelle se mêle la pensée d'un devoir public accompli, serait moins agréable à Dieu que la pieuse extase d'un ascète absorbé par l'œuvre de son salut personnel.

Cette idée d'utilité publique attachée à la religion n'est-elle donc propre qu'à l'Angleterre? En France, par exemple, est-on moins convaincu que la religion est un bon ressort de gouvernement? Comment donc! non-seulement on le croit, mais on le dit sans cesse. Combien de gens qui vont répétant d'un air profond qu'il faut une religion pour le peuple! Combien de jeunes esprits forts qui ne veulent épouser qu'une dévote! Il est vrai qu'ils songent moins au public qu'à eux-mêmes; ce qu'ils veulent, c'est pouvoir être impunément maris médiocres, ou peut-être pis. Le plus grand nombre est persuadé que, de tous les liens de la société, le plus puissant est la religion; que dis-je? ils lui viendraient volontiers en aide par les lois. Il n'est pas jusqu'à l'anarchie qui ne tienne à avoir le Christ de son côté. Quant à donner l'exemple, fort peu entendent aller jusque-là; nous voulons bien d'une discipline qui nous défende contre les autres, non d'un devoir qui nous contraigne au profit de tous.

En Angleterre, sauf quelques esprits *excentriques*, personne ne demande de venir en aide à la religion par des lois. On remarquerait plutôt dans ce grand pays une tendance contraire. Pour ne point parler des lois d'émancipation votées dans ces dernières années, ni de celles qui le seront inévitablement[1], les lois en général sont plutôt

[1] Ainsi la loi qui doit ouvrir aux Juifs les portes du parlement.

marquées de l'esprit philosophique que de l'esprit religieux. Ainsi, dans ce pays aussi grand que singulier, quoique la religion soit dans l'État et que le chef de l'un soit en même temps le chef de l'autre, le gouvernement tend de plus en plus à séculariser l'autorité. Il a raison; il ne faut pas employer Dieu comme instrument de politique, ni courir le risque de faire remonter les imperfections des gouvernements à la source de toute justice et de toute vérité.

La puissance de la religion, comme discipline publique, doit venir tout entière des mœurs. Il n'y faut pas de lois, mais des exemples. C'est ainsi que l'entend le peuple anglais. On ne se contente pas de louer la religion, on la pratique. Les parents y montrent le chemin aux enfants, les maîtres aux serviteurs, les grands aux petits. Les incrédules disparaissent dans cette immense multitude de croyants, et, s'il est quelques hypocrites, il y a plus de chance qu'ils reçoivent de la foule la croyance qu'ils ne la convertissent à leur hypocrisie. Le moindre effet d'un exemple si universel, c'est de donner le respect. Quoi de plus beau à voir que la nef de Westminster un dimanche? Là le père prie à côté de son fils, le mari à côté de sa femme, le frère à côté de sa sœur, le maître à côté du domestique. Dieu, qui connaît le fond des cœurs, sait si, dans cette assemblée recueillie, il est un père qui ne songe qu'à s'assurer de l'obéissance de son enfant, un mari qui s'associe à la piété de sa femme parce qu'il en a besoin, un maître qui se fait hypocrite au temple pour être impunément dur à la maison; l'étranger qui entre sous ces voûtes n'y voit qu'un devoir public dont personne ne se dispense, et un moment solennel d'égalité pour tous en présence du père commun.

Jamais peuple n'a autant fait que l'Angleterre contem-

poraine pour propager et entretenir sa foi. Jamais civilisation plus avancée n'a mis plus de ressources au service de la religion. L'esprit du protestantisme étant de lire les livres saints, il n'est moyen qu'on n'emploie pour y attirer les lecteurs. C'est pour la Bible que la typographie et les arts du dessin réservent leurs embellissements les plus ingénieux. On ne voit que Bibles illustrées de gravures représentant les lieux, les personnages avec leurs costumes, l'intérieur des maisons, et jusqu'aux meubles et ustensiles, s'il en est de mentionnés dans le texte. Les Bibles des sectes dissidentes sont moins ornées; mais elles contiennent tout au moins de petites cartes des lieux saints relevées d'après les travaux des meilleurs géographes. On peut, quoique catholique, préférer cela aux cœurs percés de flèches et aux grossières estampes de certains de nos *Paroissiens*.

Je n'examinerai pas si cette science un peu matérielle de la religion vaut l'ignorance délibérée et cette petitesse devant l'incompréhensible que nous enseignent les grands docteurs du catholicisme. Il n'est pas question de décider entre deux Églises ni entre deux sortes de pratiques religieuses. Je juge seulement l'effet de ces usages sur les mœurs de la nation, et je l'admire. Cette association des idées positives, si fort du goût des Anglais, avec le dogme, tourne au profit du dogme. La jeunesse apprend la religion dans des livres où l'on intéresse sa curiosité à sa foi; elle en garde des impressions qui, jointes à l'habitude des devoirs religieux, peuvent suffire pour écarter le doute, et suffisent certainement pour entretenir le respect. L'imagination à laquelle s'adresse cet art ingénieux n'est sans doute pas celle qui s'exalte par l'idée seule du mystère et qui fait quelquefois des fanatiques; c'est l'imagination d'un peuple essentiellement pratique, qui veut se rendre

présente l'histoire du christianisme et connaître, autant qu'on le peut par les représentations des arts, le pays d'où lui sont venues ses croyances. « L'Anglais, disait dernièrement lord Palmerston, est éminemment touriste. » C'est pour cela que le protestantisme accommode ses livres au goût du pays ; la Bible illustrée est une Bible de touristes.

Voilà par quelles mœurs la société anglaise se défend contre ce que le temps et les changements du goût ont laissé de séductions aux poésies de lord Byron. Chez les dissidents, chez les personnes très-strictes, et le nombre en est immense, lord Byron est proscrit. Lord Byron et le diable, me disait un Anglais, dans ces saintes maisons, c'est tout un. Les fidèles de la haute Église en ont un exemplaire dans leurs bibliothèques, mais point sur la table du salon, et peu l'ont complet. Ne demandez pas d'ailleurs à ceux qui le lisent ce qu'ils en pensent ; une formule d'admiration banale sur la beauté des vers, c'est tout ce que vous en tirerez.

Pour dernier ennemi, lord Byron a affaire à l'indifférence croissante de son pays pour les livres de haut goût. C'est un mal qui lui est commun avec toutes les nations civilisées, et très-certainement avec la France. On croirait être en France, à voir la faveur dont y jouissent les romans. On y parle du nouveau roman de Dickens et de Thackeray comme de lord Byron, hélas ! il y a vingt-cinq ans. Les attentions sont devenues trop molles pour les plaisirs sévères et délicats d'une forte lecture, et moitié prudence, moitié langueur, on n'est pas tenté d'aller chercher des secousses chez un penseur hardi et impérieux.

Les poëtes s'en vont de notre Europe industrielle et économique. On ne demande plus aux lettres ni de fortes méthodes pour penser, ni des enseignements pour se con-

duire, ni ces voluptés secrètes qui rendent indifférent aux faux plaisirs ; on leur demande des distractions après les travaux de la vie active ou contre les inquiétudes que jettent au sein des sociétés les plus prospères les prophéties et les menaces de l'esprit démocratique. Ce serait un sort trop beau si l'Angleterre, qui défend si bien ses mœurs contre ses poëtes, avait su défendre avec le même succès son goût d'il y a un siècle pour les hautes lettres contre les inventions de ses romanciers. Il n'est donné à aucune société de n'offrir point de prise au temps, de faire des profits sans pertes, et de changer sans s'altérer. La société anglaise fait assez pour elle-même et pour l'exemple en sachant concilier la civilisation avec la religion, le changement avec la durée, et en perfectionnant son sens moral au milieu des causes les plus propres à le corrompre. Son secret est dans l'union de ces deux mots si connus, ou plutôt des deux choses corrélatives qu'ils expriment : *self-government*, *self-denial*, gouvernement de la nation par la nation, abnégation volontaire, ce qui veut dire un peuple qui sait garder sa liberté, parce qu'il sait se gêner.

IV

DES BEAUTÉS DURABLES DE LORD BYRON.

Tels ont été pour lord Byron les retours de la popularité dans ces dernières années. Dirai-je maintenant ce que pensent de ce poëte les esprits réfléchis? C'est le bon moment pour l'essayer. Les impressions téméraires de la foule ne viennent plus imposer au lecteur l'admiration ou le blâme. Que disent ses poésies, autrefois si admirées,

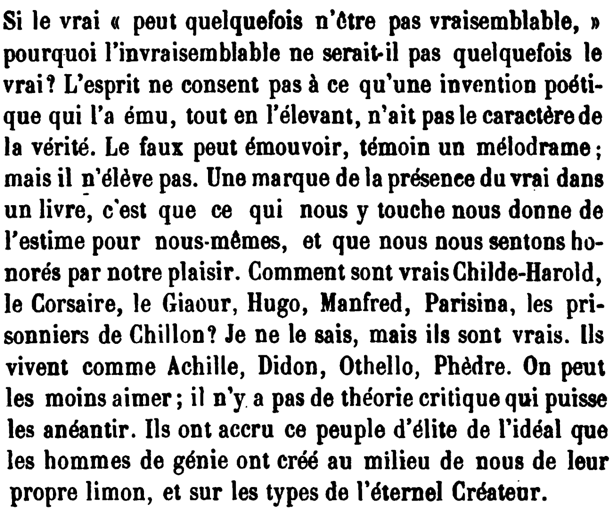
soit à ceux qui les lisent pour la première fois, soit à ceux qui, les ayant lues au temps de leur vogue avec des yeux prévenus, rouvrent le livre, non pour prendre parti pour ou contre le poëte, mais pour le connaître? Les poésies de lord Byron ont le mérite commun à tous les ouvrages du génie : elles nous touchent par tout ce qui ne change pas en nous, et elles dureront, parce qu'elles sont vraies. Ce n'est ni la vérité homérique et virgilienne, ni celle de nos dramatiques français, ni celle de l'incomparable compatriote de lord Byron, Shakspeare. Celle-là, tous les cœurs mortels, s'il s'agit de passions et de sentiments, tous les esprits, s'il s'agit de caractères et d'actions, en sont d'accord. La vérité, dans les œuvres de lord Byron, est une lumière qui s'éclipse à chaque instant, un miroir terni çà et là, non par un souffle passager, mais par des taches irréparables : elle est l'effet heureux d'un moment de calme et comme d'une courte trêve de la passion dans un esprit emporté et aigri; elle n'est pas l'habitude et l'état de santé de l'âme.

Pour commencer par ses personnages, le faux s'y heurte à chaque instant au vrai. Il n'est pas exact, Dieu merci, qu'une certaine hauteur d'âme ne soit donnée qu'à des hommes capables de grands crimes, et que le caractère le plus près d'un héros soit un brigand. Dans cette complaisance du poëte pour des hommes en insurrection ouverte contre la société, et qui lui font la guerre pour garder impunément un prétendu trésor d'héroïsme incompatible avec ses conventions et ses lois, je ne veux voir que la rancune du poëte contre les gênes de la société de son pays. Ce mélange de l'extrême grandeur et du brigandage, ces traits d'humanité dans le plus implacable mépris pour les hommes, ces pirates délicats sur l'amour comme les héros de d'Urfé et fidèles comme M. de Montausier à ma-

demoiselle de Rambouillet, ce respect des convenances les plus raffinées dans la violation ouverte de toutes les lois divines et humaines, cette profondeur de méditation et ce goût pour la rêverie dans l'activité fiévreuse de la vie d'aventure, toute cette beauté du corps et de l'âme chez des gens qui se sont mis d'eux-mêmes hors la loi, tout cela est un idéal de roman relevé par la poésie.

L'auteur y est d'ailleurs trop souvent de sa personne. Sa disposition à s'incorporer à ses héros est si forte, qu'il ne prend pas toujours le soin de déguiser la métamorphose, et qu'à son insu il se met à leur place. Alors on voit un corsaire animé des ressentiments au moins inconséquents d'un lord anglais contre l'aristocratie de son pays, un pacha penser et s'exprimer comme un whig, et le Childe-Harold des premiers chants de ce poëme se confondre avec lord Byron dans les derniers. Telle est la fougue de ses sentiments personnels, que, dans les sujets les plus étrangers à ce qui le touche, et où il semble qu'il va jouir enfin de son imagination un moment désintéressée, il se jette tout à coup au milieu de son roman, et il donne à ses personnages pour trait de caractère la passion qui vient de s'éveiller dans son âme, ou la fantaisie qui lui traverse l'esprit.

Mais ni l'inconséquence de ces créations, ni l'amalgame presque matériel de la personne du poëte et de ses héros, ne peuvent détruire l'impression de vérité qui reste de cette lecture. Ce sont, il est vrai, des êtres chez qui la grandeur et la bassesse, le crime et la vertu, sont unis contre la logique et la nature ; mais telle est la force de leur structure, qu'ils se meuvent librement dans leur incohérence, et qu'ils vivent malgré la nature et la logique. Le feu qui animait le poëte a fait de ces métaux divers comme un airain de Corinthe, étrange et indestructible.



Si le vrai « peut quelquefois n'être pas vraisemblable, » pourquoi l'invraisemblable ne serait-il pas quelquefois le vrai? L'esprit ne consent pas à ce qu'une invention poétique qui l'a ému, tout en l'élevant, n'ait pas le caractère de la vérité. Le faux peut émouvoir, témoin un mélodrame; mais il n'élève pas. Une marque de la présence du vrai dans un livre, c'est que ce qui nous y touche nous donne de l'estime pour nous-mêmes, et que nous nous sentons honorés par notre plaisir. Comment sont vrais Childe-Harold, le Corsaire, le Giaour, Hugo, Manfred, Parisina, les prisonniers de Chillon? Je ne le sais, mais ils sont vrais. Ils vivent comme Achille, Didon, Othello, Phèdre. On peut les moins aimer; il n'y a pas de théorie critique qui puisse les anéantir. Ils ont accru ce peuple d'élite de l'idéal que les hommes de génie ont créé au milieu de nous de leur propre limon, et sur les types de l'éternel Créateur.

Voilà une première cause de durée pour les poésies de lord Byron. Il en est une seconde, moins contestable peut-être : c'est la vérité des peintures de son propre fonds et la conformité de ce fonds avec le nôtre.

Nous ne sommes pas tous des lord Byron, Dieu merci, quoique beaucoup, au temps de sa vogue, aient cru lui ressembler; mais tous nous avons quelque chose de sa profonde et incurable misère. Nous la sentons diversement, les uns avec la foi qui l'adoucit par la connaissance de la cause et par le ferme espoir de la guérison, les autres avec l'incrédulité qui l'aggrave. Le mal dont lord Byron a souffert, c'est l'imperfection de toutes les choses humaines, c'est le dégoût qui est au fond de tous les plaisirs, l'impuissance qui est au bout de toutes les volontés. Ce mal, le christianisme seul a connu par quelles racines il est attaché à notre chair, et quel inextricable tissu il y forme avec les fibres par lesquelles se transmet la vie. Lord Byron le

sent et le peint en moraliste chrétien. On le croirait nourri des Pères quand il regarde dans son cœur et qu'il confesse sa corruption. Le christianisme semble être entré de vive force dans ce frère des anges rebelles de Milton ; mais il y met la connaissance sans en chasser l'orgueil : Byron est comme certains blessés, il prend un triste plaisir à voir saigner ses plaies.

Le dégoût des choses humaines, le doute sur les choses divines, tel est l'esprit habituel de ce grand poëte. Avant de s'en amuser effrontément dans *Don Juan*, il en avait gémi, il se l'était reproché plus d'une fois. Quand il écrivit *Don Juan*, il était endurci par l'exil, ennuyé de la gloire, sans en être rassasié, las des hommes, dont la louange ne le touchait plus et dont le blâme continuait à l'irriter ; plus las de son propre cœur, où les passions s'éteignaient sans que le repos y rentrât. Son doute est insultant ; il raille tout ce qu'il ne peut plus aimer ; les vertus qu'il n'a pas, il les nie, et, par le dernier travers où puisse tomber un Anglais, il perd le respect de son pays. C'est pourtant de l'abîme d'un tel doute qu'il sortit, comme un désespéré, pour aller défendre la cause des Grecs, et voilà pourquoi beaucoup crurent que l'héroïsme de sa fin n'était que le suprême effort d'un homme blasé courant après un dernier amusement.

Avant ce doute impie, il en avait connu un meilleur : c'est le doute de ses premiers poëmes, c'est le doute de Childe-Harold, de Conrad, de Lara ; c'est celui du poëme qu'il écrivit dans les premiers jours de l'exil, alors qu'à l'orgueil d'une proscription volontaire il mêlait la tristesse d'un adieu à la patrie. Ce doute est bien plus près de ressembler aux angoisses de l'âme de Pascal qu'à l'insouciance de Montaigne ou à la gaieté de Voltaire. Byron n'était pas fait pour le doute de nos libres penseurs, ni

pour dormir sur l'oreiller qu'il leur fait, lui qui met dans la bouche de Manfred ces paroles si vraies de son propre cœur : « Mon sommeil, si je connais le sommeil, n'est pas dormir; ce n'est qu'une continuation opiniâtre de la pensée... Quelque chose veille dans mon âme, et mes yeux ne se ferment que pour regarder au dedans de moi [1]. » Un tel doute est-il d'un cœur incapable de bons mouvements et d'un esprit incapable de bonnes pensées? Le remords y perce plus d'une fois et trahit un malheureux qui nie le bien en se reprochant de ne l'avoir pas fait, et qui, ne croyant pas à la vertu, n'ose pas se trouver innocent.

Quel orgueil d'ailleurs ne serait pas racheté par des paroles telles que celles-ci à sa sœur, la muse de ses plus aimables chants : « Si au milieu d'écueils inaperçus ou imprévus j'ai supporté ma part des choses de ce monde, la faute en est à moi. Je n'irai point abriter mes erreurs sous un paradoxe; j'ai été ingénieux pour ma propre ruine et le pilote diligent dans mon propre naufrage. Miennes furent mes fautes, que mienne soit la punition. Toute ma vie n'a été qu'une lutte, depuis le jour qui, en me donnant l'être, me donna quelque chose qui devait en corrompre le bienfait, une destinée et une volonté marchant hors de la droite voie [2]. » On voit bien dans ces derniers mots un faux-fuyant de l'orgueil : il dit destinée ou volonté pour que l'alternative laisse la faute dans le doute; mais l'aveu n'en est pas moins d'un être libre qui s'accuse.

Enfin, à l'insu de son esprit, qui niait les affections humaines, son cœur lui inspirait des vers comme il n'en vient qu'aux doux, *mites*, et à ceux qui croient à Dieu et à la vertu. Outre toutes ses pièces à sa sœur, je citerai

[1] *Manfred*, acte Ier, scène 1re.
[2] *Epistle to Augusta.*

cette stance à sa fille sur les joies dont il est privé par le divorce et par l'exil : « O ma fille, avec ton nom a commencé ce chant, avec ton nom il doit finir. Je ne te vois pas, je ne t'entends pas; mais nul n'est plus ravi en toi que moi... Aider au développement de ton âme, épier l'aurore de tes petites joies, m'asseoir pour te regarder grandir, te voir saisir la connaissance des objets, merveilles pour toi; te prendre doucement sur mes genoux caressants et imprimer sur tes douces joues les baisers d'un père, toutes ces choses sans doute n'étaient pas faites pour moi, et pourtant elles étaient dans ma nature. Tel que je suis aujourd'hui, je ne sais ce qui se passe en moi, mais j'y reconnais quelque chose qui ressemble à tout cela [1]. »

A voir lord Byron de loin, pair d'Angleterre à vingt et un ans, assez riche pour équiper des troupes, jeune, beau, célèbre, qui ne le croirait digne d'envie? Si l'on ne fait attention qu'à ses peines réelles, elles n'ont pas excédé de beaucoup la mesure commune : un mariage malheureux qu'il rompt au bout d'un an, l'exil accepté par un homme qui aimait la solitude, et qui ne méprisait pas l'effet que produit l'éloignement ; tout cela ne forme pas une part extraordinaire des épreuves humaines. Il n'y a d'extraordinaire dans la destinée de lord Byron que la vanité de ses plaisirs de jeunesse, et plus tard, quand vinrent les maux réels, la vanité des dédommagements qu'il tira de la gloire, de la richesse, des voyages, de l'amour enfin, s'il connut tout ce qu'il en a rêvé. Ses poésies sont pleines des cris que lui arrache le sentiment de cette misère des vies privilégiées, la plus profonde de toutes et la moins réparable. Quoi de moins enviable qu'une destinée qui donnait, à trente-trois ans, son dernier mot dans

[1] *Childe-Harold*, stances 115 et 116.

ces quatre vers grimaçants : « A travers la pénible route de la vie, de ses ténèbres et de sa fange, voilà que je me suis traîné jusqu'à l'âge de trente-trois ans. Que m'ont laissé toutes ces années? Rien, si ce n'est trente-trois ans[1] ! »

Lord Byron se plaint souvent de l'inanité de sa vie; il s'en fait plaindre par ses personnages. Ainsi, dans *Manfred*, sa personnification la moins déguisée, l'abbé de Saint-Maurice dit du comte de Manfred : « Cet homme-là pouvait être une noble créature. Il a toute l'énergie qui de tant de glorieux éléments eût pu faire un tout accompli, s'ils eussent été sagement combinés. Tel qu'il est, c'est un chaos digne d'être admiré; lumière et ténèbres, esprit et poussière, passions et pensées pures qui se mêlent et se combattent sans ordre et sans fin, ou inactives ou destructives. Il périra, et pourtant il ne devrait pas périr[2]. »

Un tel homme, s'il a le don de la poésie, nous intéressera à la peinture de son intérieur aussi longtemps que nous serons, comme Manfred, « un mélange de lumière et de ténèbres, de passions et de pensées pures. » Et quand serons-nous autre chose? Mais il est des temps où le bien trouve dans la forte constitution des sociétés plus de secours contre le mal, et où tout le monde vient en aide aux pensées pures contre les passions. Dans ces temps-là, un poëte comme lord Byron serait médiocrement goûté,

[1] *On my thirty third birth day*, 22 janvier 1831. Le même jour, il écrivait dans son journal : « Demain est mon jour de naissance, c'est-à-dire qu'à minuit, dans douze minutes, j'aurai complété l'âge de trente-trois ans, et je vais me mettre au lit avec un poids sur le cœur pour avoir si longtemps vécu et pour si peu... Il est minuit trois minutes à l'horloge du château, et j'ai maintenant trente-trois ans ; mais je les regrette beaucoup moins pour ce que j'ai fait que pour ce que j'aurais pu faire. »

[2] *Manfred*, acte III, scène 1re.

et n'aurait d'admirateurs que parmi les esprits aventurés comme lui, « hors de la droite voie. » Je me persuade qu'au dix-septième siècle, au temps des grandes croyances, ces confessions d'une âme qui s'avoue vaincue dans le combat du mal et du bien, et qui n'en est pas humiliée, eussent trouvé peu de confidents sympathiques. De nos jours, où la conscience individuelle n'a plus d'auxiliaire dans la conscience publique, où personne ne prête l'épaule à celui qui ploie sous le poids de son doute, les beautés dangereuses d'un penseur audacieux et découragé ont plus de chances de nous toucher que les beautés salutaires des époques de grande force sociale. Dieu seul sait l'avenir qu'il nous réserve; mais il est douteux qu'il lui plaise de faire cesser bientôt cet isolement moral de l'individu dans nos sociétés sans croyance commune, et lui plaira-t-il jamais d'affranchir l'esprit humain de la tyrannie du doute?

Tant que durera ce genre de souffrance, un charme invincible attirera les esprits cultivés vers les tristesses du grand poëte anglais. Ceux qui auront à soutenir ses combats trouveront une secrète douceur à voir qu'ils n'ont ni souffert le plus, ni souffert les premiers, et ceux qui auront mis leur âme en paix, ou qu'une nature modérée aura préservés de cette lutte, ne se déplairont jamais aux images de périls qu'ils n'auront pas connus.

Parmi les sentiments les plus habituels à Byron, aucun ne l'a mieux inspiré que son enthousiasme pour la nature. Les beautés des arts et des livres le touchaient médiocrement. Il déclare tout net à Horace qu'il le goûte fort peu. « C'est une malédiction, lui dit il, d'entendre tes vers sans les avoir jamais aimés[1]. » A Florence, il n'a qu'une

[1] *Childe-Harold*, chant IV, st. 77.

admiration de respect humain pour les tableaux et les statues. Il ne veut pas en dire moins que les autres sur des chefs-d'œuvre vantés par tout le monde, et il s'exalte à froid pour ne pas être au-dessous du sujet. Je l'aime mieux confessant qu'il n'en est point touché : c'est, à la vérité, une supériorité et une grâce qui lui manquent; mais ne vaut-il pas mieux ne pas aimer les arts que d'affecter qu'on les aime? « Ce n'est pas pour moi, dit-il, que, sur les bords de l'Arno, la sculpture rivalise avec sa sœur aux couleurs de l'arc-en-ciel; car je suis plus accoutumé à associer ma pensée à la nature dans les champs qu'à l'art dans les galeries. Mon esprit rend hommage à un ouvrage divin; mais il cède plutôt qu'il ne sent[1]. » Il en dit encore plus qu'il n'en pensait. Sa correspondance est plus sincère : « Je ne connais rien à la peinture, écrit-il à un ami; de tous les arts, c'est le plus artificiel, et celui qui en impose le plus à la sottise humaine. Je n'ai jamais vu ni un tableau ni une statue qui ne soit resté une lieue en deçà de ma pensée ou de mon attente; mais j'ai vu beaucoup de montagnes, de mers, de fleuves, de paysages, et deux ou trois femmes qui les ont surpassés. »

On s'en aperçoit bien en lisant ses poésies, et pour commencer par où sa lettre finit, les femmes, quel poëte plus énergique a peint les femmes avec plus de douceur et de suavité? Médora, Zuléika, Haïdée, Gulnare, sont trop sœurs peut-être, et, pour des filles de l'Orient, on peut leur trouver une subtilité de sentiments qui siérait mieux à des femmes d'Europe et à des chrétiennes : on ne les en aime pas moins et on y croit; elles réalisent l'idée qu'on s'est faite de tout temps de l'aimable par excellence, la douceur avec la passion.

[1] *Childe-Harold*, chant IV, st. 61.

Cependant la critique pourrait y noter quelques traces de convenu ; il n'y en a aucune dans l'amour de lord Byron pour la nature. Il fait très-peu de descriptions ; ce qu'il voit, il ne le voit pas pour les autres, et n'en prend pas des croquis pour en composer à loisir des tableaux ; il ne peint pas les objets séparés de l'ensemble, l'arbre sans le paysage, le flot sans la mer, l'étoile sans les cieux. Lord Byron n'est pas un poëte descriptif ; mais nul poëte ne sent plus fortement la grandeur des scènes de la nature et n'en reçoit des impressions plus profondes. Formes, lumière, couleurs, harmonies, grandes voix de la mer et des montagnes, murmure des rivières, silence des solitudes, tout ce qui est comme l'âme de chaque lieu, il le sent, il l'exprime. Il parle de la nature, non parce que le sujet l'y amène, mais pour se rendre par la pensée les voluptés qu'il a senties en présence de ces grandes scènes. Avant d'écrire cet hymne magnifique à l'Océan qui termine *Childe-Harold*, il va de sa personne sur le bord de la mer, comme pour empêcher que le travail du cabinet ne mêle quelque artifice de langage à la vérité de ses impressions ; il se remplit de la présence de l'Océan, et touche sa *crinière* de la main frémissante qui va tracer l'hymne sur le papier.

Il y a entre la nature et de tels esprits de mystérieuses affinités qui les rendent plus sensibles à ses beautés que les autres hommes. Les montagnes inaccessibles plaisent à leur orgueil, les solitudes sourient à leur isolement, leur indépendance n'est nulle part plus à l'aise qu'en présence de la mer, parce que la mer ne porte point de jougs. « L'homme, dit Childe-Harold, marque la terre de ruines ; son empire s'arrête sur ton rivage, sombre Océan... Il ne reste sur ton sein nulle trace des ravages de l'homme, sauf de son propre ravage, lorsque, comme une goutte de

pluie, il s'enfonce dans tes profondeurs avec un sourd bouillonnement[1]. » Ainsi parlerait l'aigle de ses cimes familières où la neige du soir efface les vestiges que l'homme y a laissés le matin. Je ne cherche pas de figure; mais, s'il y a quelque chose dans l'instinct des bêtes qui ressemble aux mouvements de l'âme humaine, quoi de plus semblable à ce farouche amour de Childe-Harold pour la nature inviolable que ce qui fait aimer à l'oiseau ses montagnes, au lion son désert?

Les sentiments de lord Byron sont d'ailleurs plus d'un païen que d'un chrétien. Ils rappellent Virgile demandant qui le transportera dans les fraîches vallées de l'Hémus, et le couvrira de l'ombre de ses bois immenses. Pourquoi n'y sent-on même pas le Dieu que Virgile avait entrevu :

> Deum namque ire per omnes
> Terrasque, tractusque maris?. . . . .

Lord Byron ne pense pas à rapporter à Dieu toute cette beauté de la terre. Ce qu'il aime dans la nature, c'est le refuge qu'il y trouve contre les sociétés; c'est que là il n'y a plus de lutte avec les hommes ni de controverses avec les opinions. Il se sent affranchi en présence des montagnes et de la mer; il n'est pas touché.

Cet attendrissement qui nous fait verser de douces larmes à certains jours de voyage, quand nous avons à la fois la liberté, la santé, et, à défaut de la complète paix de l'esprit, une trêve avec nos peines morales, lord Byron l'a ignoré. Il ne connut pas, dans le bonheur de vivre, ce qui en est le meilleur, le besoin de chercher à qui nous en sommes redevables. Mais cet amour de la nature sans retour vers son auteur nous émeut, faut-il l'avouer? à cer-

[1] *Childe-Harold*, chant IV, st 179.

tains moments où nous-mêmes nous jouissons de la nature en païens, où, pour être plus près d'elle, peu s'en faut que nous ne désirions être la génisse qui paît l'herbe fraîche, l'oiseau qui prend possession des cieux, le poisson qui visite l'abîme mystérieux des mers : courte ivresse des sens, d'où nous revenons, non sans quelque honte, à la pensée religieuse et à un amour de la nature reconnaissant. Byron est le poëte de ces moments-là; il est le poëte de ces jours où notre esprit a besoin de se repaître de trouble, et préfère à la paix que lui verserait le beau livre lu d'un cœur « trois fois pur » la fiévreuse lecture de poésiés qui caressent nos doutes et nous offrent l'orgueil pour consolation de notre impuissance.

Quand je lus pour la première fois lord Byron, il était à la mode, et la mode m'éloigne de tous les ouvrages qu'elle vante. Leibnitz disait : « Toutes les fois que j'entends dire contre quelqu'un *tolle, crucifige*, je me doute de quelque supercherie[1]. » Ce qu'il pensait des haines de la foule, il le dut penser de ses amours. Quand on entend crier d'un livre : *Pulchre, bene, recte*, il faut se douter de quelque illusion. C'est un malheur pour un bon livre d'être à la mode, car, tandis qu'on l'exalte pour ses beautés spécieuses, on n'aperçoit pas ses qualités solides, et, la mode passée, le même oubli menace qualités et défauts. Il courrait grand risque si, en dehors du troupeau de la mode, il n'y avait pas, pour le préserver d'une disgrâce imméritée, des gens sérieux qui lisent les livres d'un esprit libre, et qui vont droit à ce qui dure à travers ce qui fait du bruit.

Comment ne me défierais-je pas de la mode? elle fait

[1] Lettre à l'abbé Nicaise.

faire des fautes même à ceux qui lui tiennent tête, et, dans les controverses qu'elle suscite, elle communique de sa témérité et de son vain langage même à ceux qui ont raison.

Au temps de la vogue de lord Byron, j'étais touché du mal que me paraissait faire aux âmes un enchanteur qui présente le doute comme une supériorité de l'esprit, les devoirs comme des conventions, le désespoir comme l'impression dernière que reçoit des choses humaines un observateur de génie. Par un juste sentiment de ma faiblesse, j'avais en défiance tout ce qui voulait intéresser mon imagination à ce que n'approuvait pas ma raison ; je préférais les conseils des livres à leurs complaisances, et j'aimais mieux, pour franchir la première entrée dans la vie, prendre la main des guides éprouvés, de ceux qui montrent le grand chemin, que de me jeter à la suite du grand novateur anglais dans toutes les aventures de la pensée. Du moins je n'en ai rien écrit, et je m'en félicite, car il eût fallu rendre à lord Byron une partie de ce que je lui aurais ôté, adorer ce que j'aurais brûlé, et, pour être vrai, être inconséquent.

Aujourd'hui, l'impartialité est devenue facile. Il y a longtemps que la controverse au sujet de lord Byron a cessé. La mode a changé d'idoles, et la critique a suivi la mode. Lord Byron n'est ni un poëte populaire ni un auteur classique ; on ne le lit ni par imitation ni par obligation. Il n'attire plus les yeux sur lui que par le pur et paisible rayonnement de ce qu'il y a de durable dans sa gloire. Au lieu d'apologistes et de critiques, il n'a plus pour lecteurs que de simples curieux des choses de l'esprit, qu'intéresse cet astre solitaire à demi caché derrière les étoiles qui se voient de tous les points du monde. Le temps lui a ôté ses plus dangereuses séductions et émoussé

ses pointes les plus acérées. La partie romanesque de ses poëmes a vieilli, et ce doute dont il se prévalait comme d'un privilége du génie ne nous paraît plus qu'un privilége de misère. On pourrait le louer impunément; il n'y a pas de risque qu'un éloge isolé lui ramenât la foule, fût-il d'une plume capable de mettre à la mode ce qu'elle loue.

Il y a pourtant de très-bons esprits qui croient le temps mal choisi pour montrer les beaux côtés d'un poëte tel que lord Byron. Dans un temps où la faiblesse de la société exalte la superbe de l'individu, il est du devoir de la critique, pensent-ils, d'ajourner la justice pour celui de tous les poëtes de ce siècle chez qui la superbe a le plus de grandeur et de grâces. J'en suis d'accord, et je ne voudrais pas manquer, pour mon compte, au devoir commun. Mais n'y a-t-il pas deux manières d'attaquer l'esprit d'orgueil et de doute dans les livres qui l'ont rendu populaire? La première le prend corps à corps, lui arrache son masque, lui prouve qu'il est dupe de ses propres sophismes. La seconde consiste à montrer, dans ceux qui y ont employé sincèrement ou prostitué par calcul leur talent, le spectacle du mal qu'ils se sont fait en nuisant aux autres, et appelle quelque pitié sur leurs mains saignantes des blessures qu'ils ont portées au genre humain.

L'une est plus efficace du vivant de l'écrivain. Il est là pour y répondre, ou, s'il n'accepte pas le combat, assez de gens sont intéressés à la mauvaise morale, pour qu'il ne manque pas de champions. C'est une belle lutte alors, et combien ceux-là sont à envier qui savent défendre avec éclat la conscience de leur pays contre les sophismes de ses écrivains, la raison contre la mode, et la morale contre la gloire!

L'autre sied mieux avec les écrivains morts. Les erreurs d'un vivant sont orgueilleuses, ses sophismes ont je ne

sais quoi de triomphant, ses lecteurs sont des sujets, son succès est un règne. Avec sa vie cesse tout ce bruit ; la mort est déjà une défaite ; que sera-ce si cette mort, comme celle de lord Byron, a été prématurée et héroïque ! Une première fois vaincu par les mœurs de son pays, il le fut une seconde fois par la mort, mais sans la ressource de l'orgueil pour s'en consoler, ni de la renommée pour s'en venger. N'est-ce pas de la bonne justice que de se borner, envers un tel mort, à faire voir ce qu'il lui en a coûté pour avoir marché hors « de la droite voie, » et quel cilice armé de pointes il portait sous le poétique costume que lui ont prêté les arts, ce beau et noble jeune homme, le souci public de toutes les femmes de son temps ? Voilà ce que j'ai tâché de faire dans ces remarques sur lord Byron. S'il en résulte la preuve que le plus puni du scandale d'un livre, c'est souvent l'écrivain, et que le génie sans croyance n'est que le plus vulnérable des amours-propres, ce ne sera, ce semble, ni de la mauvaise morale ni de la critique à contre-temps.

Novembre 1850.

LE PROCÈS DE MARIE STUART

L'année dernière, à pareille époque, je parlais d'une série d'articles insérés au *Journal des Savants*, dans lesquels M. Mignet, disais-je, prouvait admirablement, tout en nous laissant notre pitié, que les infortunes de Marie Stuart ont été méritées. Ces articles sont devenus une histoire en deux volumes. M. Mignet avait dû penser une première fois aux infortunes de Marie Stuart comme à un épisode de son *Histoire de la Réformation*. La belle publication des lettres de cette princesse par le prince Labanoff lui donna sujet d'y penser plus profondément et lui fut une première occasion naturelle d'en parler. S'intéresser à demi à Marie Stuart n'est pas possible. Tandis qu'il écrivait cette série d'articles détachés, la grâce opérait ; l'idée lui est venue de mettre la touchante figure dans un cadre plus approprié que le *Journal des Savants*, et c'est ainsi que du compte rendu d'un recueil de lettres est sorti un des meilleurs ouvrages de notre temps[1].

Ce livre a le mérite particulier de toutes les productions de M. Mignet; il est avant tout très-bien fait. J'entends par là quelque chose de mieux qu'un bon livre. Un livre peut être bon sans être bien fait. Si le sujet est traité sé-

[1] *Histoire de Marie Stuart*, par M. Mignet.

rieusement et avec soin, que le style y convienne à la matière, que la langue en soit exacte, on dira : C'est un bon livre ; mais, s'il manque de plan, de proportion, s'il n'a pas cet intérêt dramatique nécessaire même à un ouvrage de raisonnement, s'il n'est pas soutenu, s'il manque de cette élégance qu'on demande même aux livres de mathématiques, ce ne sera pas un livre bien fait. L'*Histoire de Marie Stuart* réunit les deux genres de mérite, et le second, au temps où nous vivons, est de beaucoup plus digne de louanges que le premier. Pour le premier, en effet, les bonnes qualités de ce temps peuvent y aider l'écrivain. On peut *faire un bon livre* en s'inspirant de ce qui surnage de sentiments honnêtes et de vues justes au-dessus de ce relâchement universel des âmes et de ce chaos d'opinions et de doutes contradictoires d'où nous voulons faire sortir un état stable ; mais rien, dans ce temps-ci, ne peut aider à *bien faire un livre :* il faut en trouver tout le talent en soi; le public n'y est d'aucun service. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à entendre non les premiers-venus, mais des personnes qualifiées, louer certains écrits sans solidité, sans justesse, sans propriété, ni bons ni bien faits, et les estimer si bien écrits, qu'elles leur pardonnent presque d'être dangereux. C'est à prendre pitié de ceux qui se donnent tant de peine pour obtenir des vrais connaisseurs le même éloge ! Cependant il faut le mériter. Pour cela, un esprit bien doué ne suffit pas; il le faut avoir bien trempé, indépendant, soutenu par le caractère et la dignité de la vie. A ce prix, on écrit de bons livres, qui sont en même temps des livres bien faits. Tant de témoins de la parfaite harmonie de la vie de M. Mignet avec ses écrits trouveront que la théorie est vraie de lui : je ne prétends pas plus.

M. Mignet a senti que le moment était venu d'écrire

une histoire de Marie Stuart complète et impartiale. Les matériaux abondent; les partis religieux ne se disputent plus cette lamentable mémoire, et ne font plus de la reine d'Écosse l'opprobre de son sexe ni un martyr sans tache. On peut être très-bon presbytérien sans trouver que le fameux Knox ait usé de charité chrétienne envers Marie Stuart. De même, on peut être très-bon anglican, et ne pas approuver Élisabeth poussant sa triste prisonnière à conspirer, et la faisant mourir pour un complot que ses machinations favorisaient et que justifiait sa cruauté. Enfin l'intérêt du catholicisme n'exige pas que Marie Stuart n'ait jamais failli. La dispute ne peut plus être désormais qu'entre historiens également jaloux d'établir la vérité historique, ou entre moralistes cherchant la vérité du cœur humain. C'est ainsi que d'habiles historiens, Hallam et Lingard, le premier contraire, le second favorable à Marie Stuart, et, tout récemment, le prince Labanoff et M. Mignet, aussi d'opinions opposées, ne sont que des champions de la vérité historique et de la vérité morale à l'occasion de la malheureuse reine d'Écosse.

Venu le dernier, M. Mignet est certainement le plus complet, et a pu être le plus impartial. Hallam et Lingard ne sont pas absolument libres de tout préjugé politique ou religieux. Quant au prince Labanoff, il ne s'offensera pas si je remarque qu'un peu de la superstition honorable de tout collecteur de pièces historiques a dû le prévenir trop fortement en faveur de Marie. M. Mignet est touché, mais il n'est pas prévenu; il juge la reine d'Écosse en juré, mais en juré comme nous les voulons, cherchant la vérité et regrettant de l'avoir trouvée; plein des devoirs de l'historien, et ému de sympathie pour la misère humaine.

C'est sous l'empire de ce double sentiment que M. Mignet déclare Marie Stuart coupable de complicité dans le

meurtre de Darnley, son mari. Son amour de la vérité, sa conscience d'historien. ont dicté la sentence; mais la sympathie pour la misère humaine a inspiré le noble récit où il en retrace les motifs. Il plaint en même temps qu'il condamne; en dénonçant le crime, il pense à sa longue et douloureuse expiation, et, s'il met la main sur son cœur en prononçant l'arrêt, c'est moins pour le prendre à témoin qu'il croit Marie coupable que pour marquer sa douleur de ne pouvoir l'absoudre. Enfin il ne fait pas entrer dans le récit toutes les preuves, et plus d'une est rejetée aux notes, qui ne laisse pas d'avoir beaucoup de force. L'art le voulait ainsi, je le sais, et M. Mignet y est passé maître. Il n'y avait pas de risque qu'entre ses mains l'histoire dégénérât en une discussion au criminel; mais je vois dans sa discrétion encore plus de délicatesse que d'art. M. Mignet veut bien faire les affaires de la vérité, il ne veut pas triompher d'une femme infortunée, et, tout en restant doux au malheur, il a su être plus concluant contre Marie Stuart que certains écrivains de parti qui semblent la poursuivre avec la haine fanatique de Knox ou l'ingratitude de Buchanan.

Il y aurait donc toute raison de s'en rapporter à lui, et j'avoue que tout d'abord j'y ai fort incliné. Pourquoi ne pas se rendre? Dans ce livre excellent, notre faiblesse pour Marie est habilement ménagée; la pauvre reine reste charmante, pleine de séductions et de dignité, si malheureuse qu'elle le paraît toujours plus que coupable, digne d'amitiés qui se dévouent, enfin, malgré son crime, meilleure que tous ceux qui l'entourent. Ce crime est abominable sans doute, mais la victime est odieuse, et la morale des cours en ce temps-là, la violence des mœurs écossaises, Riccio égorgé à côté de Marie, dans sa propre chambre, par des assassins titrés auxquels son mari avait

montré le chemin, tout cela, vivement raconté par M. Mignet, semble atténuer le crime en le partageant entre elle, son temps et son pays. J'allais me laisser convaincre, puisque je pouvais condamner Marie sans être forcé de la haïr; mais, en y pensant de nouveau, peut-être en y rêvant, dégagé des liens de cette logique que la modération même de l'historien rend plus irrésistible, ma conviction s'est affaiblie; j'ai cru qu'une dernière preuve manquait, sans laquelle toutes les autres sont insuffisantes; j'ai admiré le livre, et j'ai repris mon doute.

I

Ce doute n'est autre chose que l'opinion commune sur Marie Stuart. Opinion ou préjugé, peu importe, il y a longtemps qu'elle dure, et il est vraisemblable qu'elle continuera de durer à côté du livre qui est venu nous l'ôter. Elle est née d'une première pitié trop juste et trop honorable pour que la conscience publique en revienne. Cette pitié est passée en habitude. Vous ne l'amènerez pas à regarder les pièces du procès; elle suspecterait plutôt les plus authentiques qu'elle ne songerait à éclaircir les douteuses. Les juges de Marie ne sont d'ailleurs que trop connus. On sait, sans qu'il soit besoin d'une enquête, qu'ils n'ont pas été de sang-froid, et l'arrêt a été à jamais décrédité par les passions de ceux qui l'ont rendu. En l'absence de preuves dès le premier jour évidentes, et qui auraient empêché la pitié de naître, on s'est fait de Marie Stuart une idée contre laquelle il est douteux que la critique puisse jamais prévaloir. Le talent même qui la combat contribue à la raffermir. L'effet du livre de M. Mignet sera de rendre Marie Stuart plus aimable encore; la pitié

y prendra de nouvelles raisons de lui rester fidèle; elle lira avec avidité tout ce qui la sert, et avec déférence seulement tout ce qui lui est défavorable. Comment nous persuadera-t-on que Marie a été complice d'un meurtre par guet-apens? C'est à peine si l'on peut nous faire croire qu'il y eut un jour où elle cessa d'être belle. Il n'est pourtant que trop facile de prouver que dix-huit années de captivité avaient dû blanchir ses cheveux, et que son corps endolori par l'insalubrité de la prison avait perdu de ses grâces; nous le persuader n'est pas si aisé, et l'image qui prévaut, en dépit de tout, est cette beauté dont parle Brantôme, « qui, même estant habillée à la sauvage et à la barbaresque mode des sauvages de son pays, paroissoit, en un corps mortel et en habit barbare et grossier, une vraye déesse. »

Le théâtre et le roman ont entretenu l'illusion. Le livre de M. Mignet, déjà beaucoup lu, le sera plus encore; mais il est douteux qu'il aille en autant de mains que l'*Abbé* de Walter Scott. Pour une personne qui lira le chapitre où l'historien éminent fait sortir du récit même les preuves de la complicité de Marie, cent liront les scènes touchantes où Walter Scott l'en absout. Dans une de ces scènes, une des compagnes de la captivité de Marie Stuart au château de Lochleven vient de faire par mégarde allusion à la nuit de l'assassinat :

« La malheureuse reine, dit Walter Scott, qui jusqu'alors avait écouté lady Fleming avec un sourire mélancolique, l'interrompit par un cri si étrange et si profond, que la voûte de l'appartement en retentit. Sous l'empire des idées horribles qu'on venait d'éveiller, Marie semblait emportée non-seulement au delà de sa volonté, mais hors des bornes de sa raison.

« — Traîtresse, dit-elle à lady Fleming, tu veux donc tuer ta souveraine! Appelez ma garde française! A moi! à moi! mes Français! Je suis assiégée par des traîtres dans mon propre palais!... *Ils ont assassiné mon mari!...* Au secours! au secours de la reine d'Écosse!

« Elle se leva de sa chaise; ses traits, auxquels sa pâleur même donnait une si exquise beauté, s'enflammèrent de fureur et la firent ressembler à Bellone. — Nous tiendrons la campagne nous-mêmes, continua-t-elle. Avertissez la ville; avertissez Lothian et Fife... Qu'on selle mon cheval barbe d'Espagne; dites au Français Paris de veiller à ce que nos couleuvrines soient chargées... Mieux vaut mourir à la tête de nos braves Écossais, comme notre grand-père à Flodden, que de désespoir, comme notre père...

« — Pour l'amour de Dieu! madame, calmez-vous, dit lady Fleming.

« Mais l'imagination de la reine était trop excitée pour qu'aucune prière pût faire changer ses idées de cours. — Allez dire au duc d'Orkney [1], poursuivit-elle, de venir à mon secours et d'amener avec lui ses agneaux, comme il les appelle, Bowton, Hay de Tallo, Black, Ormiston! et son parent Hob... Fi! qu'ils sont noirs et qu'ils sentent le soufre! »

Cette scène n'est pas un chef-d'œuvre, je le veux bien; elle frappe cependant, parce qu'elle peint Marie telle que nous croyons la connaître : innocente du meurtre qu'elle renvoie aux vrais coupables, mais, par la façon dont elle parle de Bothwell et « de ses agneaux qui sentent le soufre, » trahissant à la fois l'amour coupable et la crainte corruptrice qui l'avaient livrée à cet homme.

[1] Bothwell.

Dans une autre scène, le même souvenir éveille en elle, au lieu de transports furieux, des regrets et des pressentiments qui révèlent l'amertume du malheur plutôt que le remords. Marie, échappée de prison, livre aux confédérés sa dernière bataille. Les deux armées sont aux mains non loin du château de Crookstone, où elle avait tenu sa cour la première fois après son mariage avec Darnley. Les gens de sa suite veulent l'y conduire :

« — Non pas là, non pas là, dit-elle d'une voix faible ; je ne rentrerai jamais dans ces murs.

« — Soyez une reine, madame, dit l'abbé, et oubliez que vous êtes une femme.

« — Hélas ! j'oublierais bien plus encore, répondit, en baissant la voix, l'infortunée Marie, avant de pouvoir regarder sans trouble ces lieux si connus ; j'oublierais les jours que j'ai passés ici comme la fiancée de celui qui n'est plus... de l'assassiné...

« Puis, après quelques mots de l'abbé : — Allons là-bas, dit-elle, montrant un chêne qui couronnait une petite colline tout près du château ; je le connais bien ; de là, la vue s'étend aussi loin que des pics du Schekallion.

« Et, se débarrassant de sa suite, elle marcha d'un pas ferme, quoiqu'un peu égaré, jusqu'au pied du noble arbre, et, le regardant d'un œil fixe :

« — Oui, noble et majestueux arbre, dit-elle, tu es là debout, heureux et joyeux comme toujours, quoique tu entendes les bruits de la guerre au lieu des vœux des amants. Tout a été fini pour moi depuis la dernière fois que je t'ai salué, tout, l'amour et celui qui m'aimait, les vœux et celui qui les faisait pour moi, le roi et le royaume. Où en est la bataille, seigneur abbé ? Elle se décide pour nous, je l'espère, et pourtant quelle autre chose que du

mal les yeux de Marie peuvent-ils voir d'un pareil lieu? »

Au théâtre, un seul poëte nous la montre coupable : c'est Schiller. Dans une très-belle scène de sa *Marie Stuart*, Marie, au moment suprême, fait l'aveu de son crime. A défaut d'un prêtre de sa religion, que la cruauté d'Élisabeth lui a refusé, le fidèle Melvil reçoit sa confession.

« MELVIL. — De quel autre crime votre conscience vous accuse-t-elle?

« MARIE. — Hélas! un péché mortel dès longtemps commis et confessé revient, avec de nouvelles terreurs, au moment où se rend le dernier compte, et roule ses funèbres ombres entre les portes du ciel et moi. Je laissai tuer le roi, mon mari, et je donnai mon cœur et ma main au séducteur. J'ai expié le crime par tous les châtiments de l'Église; mais le ver ne cesse pas de veiller au fond de mon cœur. »

Ce passage est beau, surtout pour ceux qui aiment les images fortes; mais je doute qu'un tel aveu fût goûté sur notre scène.

Nous ne voulons pas trouver dans la même vie l'assassinat le plus exécrable et l'héroïsme le plus touchant, un des plus grands crimes et une des plus belles morts dont l'histoire fasse mention. Les preuves qui peuvent suffire à la justice des tribunaux ne suffisent pas pour arracher au cœur humain l'aveu qu'un tel mélange soit possible. Nous comprenons très-bien les contrastes dans les caractères, mais nous n'y souffrons pas les disparates : nous sentons le danger d'autoriser l'opinion, si favorable aux méchants, que ceux-là seuls sont capables de l'extrême bien qui le sont de l'extrême mal, que crimes et grandes ac-

tions sont l'effet de la même force morale différemment employée, et qu'un scélérat est la moitié d'un héros. Les ouvrages de lord Byron, tant de héros de poëmes ou de romans taillés sur le patron des siens, n'ont que trop répandu parmi nous ce sophisme, lequel n'est propre qu'à affaiblir à la fois les deux plus puissants ressorts de notre âme, la haine pour le mal et l'affection pour le bien. Il serait désirable qu'une telle opinion ne trouvât pas dans l'histoire de faits particuliers dont elle pût s'autoriser. Que si elle en trouve, alors il faudra bien nous y résigner et reconnaître, en gémissant, ces violations extraordinaires de la loi commune; mais, pour peu qu'il y ait sujet de douter, peut-être vaut-il mieux laisser le procès en suspens que de le décider contre la grandeur de notre nature, au risque de faire croire à certains héros de cours d'assises qu'il ne leur a manqué qu'une occasion, ou même une société meilleure, pour être des héros de Plutarque.

C'est sous l'influence de ces idées que j'ai osé me faire juré à mon tour pour examiner le verdict de M. Mignet. Peut-être une autre cause m'y a-t-elle poussé, et, comme je ne puis alléguer trop de motifs pour m'excuser d'une contradiction aussi périlleuse, je dirai cette cause avec d'autant plus de franchise qu'elle est petite et personnelle. J'ai eu, quoique nullement historien, une bonne fortune d'historien. Dans une étude sur Thomas Morus[1], j'avais pu prouver, contrairement à tous les historiens, et par les déclarations même de ce grand homme, le caractère le plus intègre et le cœur le plus chrétien de son temps, qu'il n'avait pas fait couler le sang protestant. Qui m'avait mis sur la trace de cette découverte? Qui me poussait à parcourir, une loupe à la main, l'in-folio de ses œuvres théo-

[1] Voir mes *Études sur les hommes illustres de la Renaissance.*

logiques, écrit en vieil anglais et imprimé en caractères gothiques? Ce même instinct dont je parlais tout à l'heure, impossibilité de consentir que dans la même âme, parmi tant de vertus grandes ou charmantes, bonté, patience, douceur plutôt relevée que gâtée par un peu de malice aimable et enjouée, intégrité, bienfaisance, et, au moment du supplice, sérénité et constance pleine de pardons, il y eût eu, ne fût-ce que pour un moment, le fanatisme étroit et violent d'un sectaire, ni même l'indifférence d'un juge laissant appliquer des lois plus dures que lui. Ce premier bonheur m'aurait-il persuadé que je suis juge expert en ces sortes de cas, et la disposition que j'ai à douter n'est-elle que la confiance qui m'en serait restée? Sans doute Marie Stuart n'est pas Thomas Morus; mais, si ses faiblesses et ses fautes la laissent bien loin de ce type du parfait homme de bien selon le christianisme, il y eut néanmoins dans cette âme assez de bonté, de générosité, de courage, et, devant la même hache qui avait fait tomber la tête de Morus, assez de la grandeur simple et de la douceur de ce grand homme, il y eut assez de bien, en un mot, pour qu'aucun emportement passager, amour, haine ou crainte, y pût faire entrer le genre de complicité hypocrite et lâche dont elle est accusée dans l'assassinat de son mari. Voici, du reste, quelles sont mes raisons de douter.

II

Il faut me permettre un court résumé des circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent le crime. J'abrége et je décolore le beau récit de M. Mignet; mais la clarté le veut et me servira d'excuse.

Depuis le meurtre de David Riccio, une aversion profonde éloignait chaque jour de plus en plus la reine de son mari, auteur principal de ce meurtre et bientôt lâche dénonciateur de ses complices. Celui-ci avait fini par se retirer chez son père, à Glasgow, et le baptême de son fils, depuis Jacques VI, s'était célébré sans qu'il y assistât. A mesure que Darnley perdait dans le cœur de Marie, Bothwell y prenait de l'empire. Jamais commencement de passion n'eut plus d'excuses. Ce Darnley, qui avait les mains teintes du sang de Riccio, était le plus infidèle des maris et le plus despote des princes : ivrogne, débauché, ingrat envers la femme qui l'avait fait roi, sans talent, sans jugement, quoique avec beaucoup d'ambition, emporté, furieux, battant les gens, quand il les savait de condition ou de caractère à recevoir les coups sans les rendre, d'un orgueil intraitable, enfin un homme dont l'ambassadeur d'Angleterre écrivait : « Quand ils ont tout dit (les grands d'Écosse) et pensé tout ce qu'ils peuvent, ils ne trouvent qu'une chose, c'est qu'il faut que Dieu lui envoie une prompte fin ou à eux une vie misérable. C'est grand'pitié de penser combien de gens sont en hasard et en danger pour leur vie, leurs terres et leurs biens! Le seul remède, c'est que Darnley disparaisse, ou que ceux qu'il hait trouvent quelque bon appui. »

De grands services cachaient aux regards prévenus de Marie Stuart les vices qui avaient déshonoré la jeunesse de Bothwell. Quoique protestant, il avait prêté assistance à la mère de la reine, Marie de Lorraine, régente d'Écosse, contre la ligue des lords de la congrégation. Sa valeur venait de rétablir l'ordre dans les provinces du sud-est; il avait saisi de sa main un des chefs des rebelles, et son sang avait coulé. Au milieu d'ennemis qui se servaient de Marie pour s'entre-détruire ou de serviteurs tout prêts à devenir

ses ennemis, Bothwell lui paraissait le seul sujet de distinction qui lui fût fidèle. Elle l'aima, et du moins ce ne fut pas, comme pour Darnley, à l'extérieur qu'elle se laissa prendre; la reconnaissance, l'estime pour la valeur, furent les seules séductions de Bothwell, et Marie put croire qu'elle écoutait de bons sentiments, quand elle cédait à une passion criminelle.

Les bruits qui en couraient ajoutèrent à l'irritation de Darnley et rendirent son isolement plus farouche. Il voulut quitter l'Écosse. Un vaisseau était à l'ancre, prêt à le recevoir, et Marie le savait. En janvier 1567, il tombe malade. On ne s'attendait pas à ce que Marie le visitât. Cependant, le 22 janvier, elle partait pour Glasgow; elle voyait Darnley, alors convalescent; elle le ramenait à Édimbourg à petites journées, en litière; elle l'installait, le 31 janvier, dans une maison hors des murs de la ville; elle y couchait deux fois, et promettait d'y coucher la nuit même de l'assassinat; mais, dans la soirée, elle retournait à Holy-Rood, où elle assistait à une fête de nuit donnée pour les noces d'un de ses serviteurs. Quelques heures après, Darnley et son page étaient étranglés, leurs corps jetés dans un verger à quelques pas de la maison, et la maison elle-même sautait. On avait voulu faire croire à une mort par accident; mais à la vue des deux cadavres, sans aucune trace de brûlure, les nombreux témoins accourus dès l'aube sur le lieu du crime ne doutèrent pas que Darnley n'eût péri assassiné.

Marie en paraît un moment accablée; elle se tient tout le jour suivant enfermée dans son appartement, les fenêtres closes, son lit tendu de deuil. Le seul Bothwell est admis auprès d'elle. Aucune mesure n'est ordonnée pour la recherche du crime; Marie laisse au conseil privé le soin d'en instruire la cour de France. Seulement elle écrit de

sa personne à son ambassadeur, l'archevêque de Glasgow, sans une seule parole de regret pour le mort, mais en se félicitant que Dieu, et non le hasard, « lui ait mis dans l'esprit d'aller à cette fête de nuit. » Le mercredi seulement, une proclamation promet 2,000 livres d'Écosse à qui donnera des renseignements sur le crime. Des placards dénoncent Bothwell et ses complices; le père de Darnley, dans deux lettres touchantes, prie la reine de venger le meurtre et nomme les personnes indiquées par les placards; Marie fait des réponses évasives; elle s'oublie, à dix-neuf jours du meurtre, dans des distractions au moins étranges. Cependant un simulacre de procès s'instruit; Bothwell, au faîte des honneurs et de la puissance, semble le défier et le diriger : jurés, parlement, tout ce qui n'est pas corrompu par la complicité l'est par la crainte. Un verdict déclare Bothwell innocent. Enfin, le 15 mai, trois mois après la mort du roi, à quatre heures du matin, par un dernier scandale qui met le comble à celui de l'impunité, Marie épouse, au palais d'Holy-Rood, l'homme que la clameur publique, en Écosse et hors de l'Écosse, dénonçait comme le principal assassin de son mari.

Tel fut le crime. L'histoire du temps, je pourrais dire l'histoire du crime, n'en offre pas de plus odieux. La préméditation, le guet-apens; à côté de la victime que la haine immole, des meurtres commis sans colère; un page étranglé, deux serviteurs ensevelis sous les ruines de la maison, — rien n'y manque; il y a plusieurs crimes en un seul, et, fût-il possible de rendre évidente l'innocence de Marie, le seul malheur d'y avoir été mêlée serait déjà une tache à sa mémoire.

Cependant M. Mignet lui impute la moitié du crime; la moitié, c'est trop peu : de Bothwell et de Marie, le plus coupable, le plus assassin, ce serait Marie.

III

M. Mignet donne à l'appui de son opinion trois sortes de preuves; mais je ne devrais pas me servir de ce mot-là. Il ne s'agit pas, en effet, d'une dissertation à outrance, comme celle de M. Malcolm Laing, que M. Mignet a consultée avec discrétion; il s'agit d'un récit qui expose toutes les circonstances en leur ordre et n'en aggrave aucune, qui est animé dans la forme, mais au fond calme et triste. L'historien se résigne aux preuves que lui apportent les faits et que lui impose l'histoire plutôt qu'il ne les donne en son nom; on n'y sent pas le contentement de l'accusateur heureux d'avoir trouvé une charge accablante, dût un nom historique en demeurer à jamais flétri. Mais, bien qu'adoucies par le regret avec lequel il semble les donner, ces preuves n'en sont pas moins terribles. Ce sont : 1° la conduite même de Marie avant et après le meurtre; 2° les témoignages judiciaires; 3° des lettres authentiques de la main de la coupable.

Ce devrait être assez de cette dernière sorte de preuves. Des témoignages judiciaires peuvent être infirmés; la conduite de Marie peut s'interpréter de diverses façons : mais qu'opposer à des aveux directs? Si Marie a avoué, on n'a que faire des témoignages judiciaires, et toute sa conduite n'est plus que celle d'une femme qui fait étrangler son mari pour jouir de l'adultère avec son complice.

Mais les lettres de Marie sont-elles de sa main, ou ne s'y trouve-t-il rien qui ne soit de sa main? Je devrais mettre la question au passé, car les originaux, purs ou falsifiés, n'existent plus; il n'en reste que des copies, et encore ces

copies ne sont-elles que des traductions des originaux primitivement écrits en français : première raison, sinon pour nier les lettres, du moins pour les examiner de fort près. Toutefois ces originaux ont été vus et lus; les traductions qu'on en a données sont fidèles; j'en crois sur ces deux points l'excellente critique de M. Mignet : ce dont je doute, c'est la parfaite sincérité des originaux.

La découverte de ces lettres et l'usage qu'en firent les ennemis de Marie ne sont pas un des épisodes les moins intéressants de sa triste histoire. Le 20 juin 1567, après la défaite de l'armée royale et l'emprisonnement de Marie au château de Lochleven, le comte de Morton, un des lords confédérés, faisait enlever sur la route d'Édimbourg à Dunbar un serviteur de Bothwell, Dagleish, porteur d'une cassette contenant divers papiers. Cette cassette, marquée au chiffre de François II, avait été donnée par Marie à Bothwell. Celui-ci l'avait laissée dans la forteresse d'Édimbourg, que commandait un de ses amis, sir James Balfour. Vaincu et fugitif, il la lui fit redemander; Balfour la remit à Dagleish, en livrant, selon toute apparence, Dagleish lui-même à Morton. Des lettres écrites avant et après le meurtre de Darnley, des sonnets et autres poésies, un contrat de mariage, le tout écrit en entier ou signé de la main de Marie, tel était le contenu de la cassette.

Ces papiers restèrent du 20 juin au 4 décembre 1567 dans les mains de Morton et de Murray, frère naturel de Marie, devenu régent, et fort intéressé, ce semble, à ce que la conjuration qui le mettait à la tête du royaume parût le juste châtiment d'un crime avéré, non un acte de rébellion qui s'autorisait de prétextes et d'apparences. C'est ce même jour de décembre, six mois après la capture de la cassette, que Murray produisit ces lettres dans le conseil privé. Ce conseil, où Marie avait deux sortes d'ennemis, les anciens et

ceux plus dangereux que sa chute lui avait faits, tint les lettres pour authentiques, et en signa la déclaration, ajoutant qu'il regardait Marie comme complice du meurtre de Darnley. Le 15 du même mois, le parlement d'Écosse, auquel les lettres furent présentées, en affirma également l'authenticité, ainsi que la preuve de complicité qui en résultait; mais, comme si cette preuve toute seule ne lui eût point paru concluante, il tirait de la conduite de la reine après le meurtre, de son mariage précipité avec Bothwell, une certitude de plus qu'elle avait « participé d'intention et d'acte, *art and part*, au meurtre de son légitime époux. » Quel était ce parlement? Était-ce le même qui, six mois auparavant, avait confirmé tous les honneurs prodigués par Marie à Bothwell, ou bien était-ce un nouveau parlement convoqué sous l'influence des ennemis et des vainqueurs de la reine? Dans l'un comme dans l'autre, je ne verrais guère de bons juges en vérification d'écriture; mais j'en verrais bien moins encore dans le parlement dont les complaisances avaient aidé Marie à se perdre.

Après cette double production, les lettres rentrent de nouveau dans la possession du régent Murray jusqu'au milieu de l'année suivante A cette époque, Marie, de nouveau vaincue et cette fois prisonnière d'Élisabeth, consentait à ce que des conférences s'ouvrissent à York pour juger entre elle et les lords qui l'avaient chassée. Murray avait apporté la cassette et les papiers. On lui persuade qu'une défense poussée à l'extrême lui serait plus nuisible qu'utile; il ne fait aucune production, se justifie en termes modérés et réduit les torts de la reine prisonnière au scandale de son mariage avec l'assassin de son mari. Toutefois il communique officieusement les lettres aux commissaires anglais. Ceux-ci écrivent à Éli-

sabeth que « les lords du parti leur ont montré une longue et horrible lettre écrite, disent ces lords (*as they saye*), de la main de la reine; » les commissaires ne l'affirment pas pour leur compte. L'un d'eux, le duc de Norfolk, qui pensa depuis à devenir l'époux de Marie, et à qui cette ambition coûta la vie, écrit à la vérité en particulier « que, par tout ce qu'ils en peuvent apercevoir, la reine serait coupable; » mais on ne parle pas ainsi, ce semble, d'une chose évidente. Je ne veux pas d'ailleurs tirer des projets ultérieurs du duc de Norfolk sur Marie la preuve qu'il avait dû tout au moins garder des doutes sur la culpabilité d'une femme dont il aspirait à faire la sienne. En ces temps-là, l'ambition, la faiblesse, le vertige d'un trône en perspective, pouvaient faire rechercher la main d'une reine qui se serait rendue veuve par l'assassinat, outre qu'il est dans le cœur humain que ce qu'on a cru d'abord par conviction, on en doute plus tard par intérêt.

Les conférences d'York avaient été brusquement transférées à Westminster. Élisabeth voulait, disait-elle, voir le procès de plus près, c'est-à-dire s'en rendre maîtresse. Cette fois enfin les lettres sont produites officiellement. On les confronte avec des lettres écrites par Marie à Élisabeth; elles sont trouvées conformes. Plus de doute : les lettres de Marie sont entièrement de sa main, elle-même s'est condamnée; Élisabeth doit être satisfaite. Elle qui voulait des preuves, non de l'innocence, mais du crime de sa *bonne sœur*, elle les a; les plus grands seigneurs de l'Angleterre, deux lords catholiques, présumés favorables à une reine de la même foi, déclarent sur leur honneur qu'ils croient les lettres authentiques. Les commissaires de Marie Stuart ne contestent pas, ils protestent, ce qui est fort différent. Dans cette abondance de moyens de perdre Marie avec l'assentiment de tous les honnêtes

gens d'Angleterre et d'Écosse, certes on doit s'attendre à ce qu'Élisabeth se donne la joie comme femme, et s'assure l'avantage comme chef du protestantisme en Europe, d'afficher partout le crime de Marie. Cependant elle n'en fait rien. Le 10 janvier 1567, le conseil privé d'Angleterre donne raison aux deux parties. D'un côté, il approuve Murray, et déclare « qu'il n'a rien été produit contre lui et ses adhérents qui puisse porter atteinte à son honneur et à son allégeance; » de l'autre, il décide « que Murray et ses adhérents n'ont pas suffisamment prouvé leur proposition contre la reine, leur souveraine, de façon que la reine d'Angleterre dût concevoir ou prendre une mauvaise opinion de sa bonne sœur en quoi que ce soit. »

Pourquoi cette politique? M. Mignet dit : Il suffisait à Élisabeth d'avoir diffamé Marie et de s'être donné un prétexte de la retenir. Mais, pouvant plus encore, pourquoi se le refuser? Lui était-il donc indifférent que l'on crût au crime de Marie ou qu'on en doutât, que tout le monde l'approuvât d'avoir enlevé la liberté à une reine coupable d'adultère et d'assassinat, ou qu'on la soupçonnât d'avoir déconsidéré une rivale par la calomnie et de s'en être débarrassée par la trahison? Pourquoi ne pas s'épargner, par la solennité d'un jugement rendu sur preuves irréfragables, les longs ennuis, l'embarras, les dangers que lui suscita la captivité de Marie? Pour moi, je ne vois qu'une manière d'expliquer ce que M. Mignet appelle la *compensation assez bizarre* par laquelle la reine d'Angleterre faisait déclarer Murray innocent sans faire déclarer Marie coupable : Élisabeth n'avait pas voulu qu'il y eût jugement, parce qu'elle n'était pas assez certaine du crime.

Est-ce à dire que les lettres ne fussent pas de la main de Marie? M. Mignet m'ôte tout moyen d'en douter; mais

tout y était-il de la même main? Voilà où le doute est permis. Les exemples d'interpolations étaient-ils donc si rares à cette époque, et y manquait-on d'habiles gens pour imiter les écritures à tromper ceux même au préjudice de qui se fabriquaient ces faux?

Un défenseur ingénieux, quoique discret, de Marie[1], lequel ne prétend comme moi que rester dans le doute, cite deux exemples curieux de falsifications de ce genre postérieurs de quelques années seulement aux lettres de Marie Stuart. Le premier est celui d'une lettre de Leicester à Élisabeth, écrite de Hollande en l'année 1586. Les membres du conseil la crurent de nature à lui nuire auprès de la reine, et, en bons collègues, ils délibérèrent de la supprimer; mais, Élisabeth s'étant plainte avec beaucoup d'amertume du silence de Leicester, ils rendirent la lettre inoffensive par des suppressions et des changements, et, ainsi falsifiée et postdatée, ils la mirent sous les yeux de la reine, qui y fut trompée. Le second exemple est encore plus décisif. Aux mains de qui la cassette d'argent était-elle tombée d'abord? Aux mains de Morton, qui la remit ensuite à Murray. Eh bien! ce même Morton supprimait en 1571 l'original d'une lettre du roi de Danemark adressée au régent Lennox et relative à Bothwell, et en produisait une copie d'où il avait fait disparaître certains passages qui lui avaient paru de nature à nuire à son parti.

Le même critique à qui j'emprunte ces deux faits remarque très-judicieusement, au sujet des conférences d'York et de Westminster, que ni du côté des lords écossais il n'y eut libre et franche production des pièces, ni du côté des commissaires de Marie Stuart claire et inva-

[1] *Quarterly Review*, février 1841.

riable dénégation de leur contenu. Fabriquées intégralement, dit-il, elles eussent été désavouées avec énergie; complétement originales, elles eussent été produites sans réserve par les lords écossais. La conclusion à tirer s'offre d'elle-même. Si Murray ne les produisit qu'en tergiversant, et si les commissaires de Marie n'y donnèrent pas un démenti énergique, n'est-ce point que pour ceux-ci elles ne prouvaient que trop la passion honteuse de Marie, et que, pour Murray, personne ne savait mieux que lui pourquoi leur parfaite intégrité ne pouvait être prouvée?

Aussi bien, il ne s'agit pas de plusieurs lettres, mais d'une seule, où certaines phrases peuvent être regardées comme des aveux. C'est la *longue et horrible lettre* dont parlent les commissaires d'Élisabeth. Toutes les autres ne sont, comme les sonnets, que des pièces galantes, et ce n'est que par des tours de subtilité partiale qu'on a pu y trouver, dans des passages d'une obscurité impénétrable, des suppléments de preuves aux aveux directs. Dans cette lettre accusatrice, écrite par Marie le lendemain de son arrivée à Glasgow, il n'est que trop question d'un projet évidemment concerté entre Bothwell et Marie; mais ce projet, pour lequel une trahison est nécessaire, quel est-il? Ne serait-ce pas le projet de retenir Darnley en Écosse? Il songeait tous les jours à passer à l'étranger; un vaisseau l'avait attendu dans les eaux de la Clyde. Marie craignait avec raison le mauvais effet de cette fuite pour sa considération au dehors et pour son autorité dans son royaume. Ne serait-ce pas le divorce, où il était plus facile d'amener Darnley, quel que fût le moyen, à Édimbourg qu'à Glasgow? L'idée n'en était pas nouvelle. Des lords du conseil l'avaient proposée à Marie. Enfin ne s'agissait-il pas de quelque intrigue d'alcôve pour couvrir les désordres de l'adultère par la présence du mari?

Tous les passages qui indiquent un projet concerté peuvent se ramener à ces trois choses. La pensée de la trahison est d'ailleurs avouée, et, chose remarquable, toujours sous la forme de remords : « Vous me faites tellement dissemblable à moi-même, que j'en ai horreur; vous me faites *presque* jouer le rôle d'une traîtresse[1]! » De quelle sorte de trahison s'agit-il? Si c'était un meurtre par guet-apens, aurait-elle osé dire *presque*, *almost*? Et dans quel cas donc y aurait-il trahison *tout à fait*?

Peut-être allons-nous trouver l'aveu direct d'un complot contre la vie de Darnley. Je ne le vois que dans une seule phrase, qui ne s'applique que trop clairement : *Pensez aussi si vous ne pourriez trouver quelque moyen plus secret, un breuvage, par exemple, car il va prendre médecine à Craigmillar, ainsi qu'un bain, et il ne sortira pas du logis de longtemps*[1]. Qui nous assure qu'à cet endroit-là la main de l'interpolateur n'a pas inscrit ces mots exécrables? Je lis vers le milieu de la lettre : « Excusez-moi si j'écris si mal; je suis fort souffrante; » et, tout à la fin : « Excusez ma mauvaise écriture, et lisez cela à deux fois; excusez aussi mon griffonnage : n'ayant pas de papier hier soir, j'ai écrit sur des notes. » Une écriture hâtée, une lettre en partie écrite sur un papier déjà rempli par des notes : que de commodités pour les mains d'un faussaire! Mais l'interpolation semble se trahir surtout par la

[1] Dans la traduction écossaise : « *Ye cause me do* ALMOST *the office of a traitour.* » Dans la traduction anglaise : « *You make me* ALMOST *to play the part of a traitor.* »

[1] Traduction écossaise : « *Advise to with yourself if ye can finde out ony mair secrete invention by medicine : for he should take medicine and the bath at Craigmillar. He may not cum forth of the house this lang time.* » Traduction anglaise : « *Think also if you will not find some invention more secret by physick; for he is to take physick at Craigmillar, and the bath also, and shall not come forth of long time.* »

place qu'occupe cette phrase et par l'impossibilité d'en découvrir le lien avec ce qui précède ou ce qui suit. On la dirait glissée, faute d'une autre place, parmi des pensées qui l'excluent, peut-être au bas de quelqu'une des feuilles volantes sur lesquelles la lettre était écrite. Voici le passage :

« Hélas! je n'ai jamais trompé personne, mais je me livre à votre volonté; faites-moi savoir par un mot ce que je dois faire, et, quelque chose qui m'arrive, je vous obéirai. » Ici se place l'abominable phrase. Puis Marie continue : « Pour le dire court, il est en grand soupçon; néanmoins il se fie à ma parole, non toutefois jusqu'à me dire tout ce qu'il a sur le cœur; mais, si vous voulez que je lui fasse des aveux, je saurai tout de lui. Jamais d'ailleurs je ne trahirai volontairement quelqu'un qui met sa confiance en moi. Pourtant vous pouvez me commander tout, et ne m'en estimez pas moins, car c'est à cause de vous que j'agis de la sorte. Je ne le ferais pas pour me venger personnellement. Il m'a fait quelques insinuations vives sur ce que je crains, jusqu'à dire tout haut que ses fautes à lui avaient été publiques, mais qu'il en est d'autres qui en commettent de secrètes, desquelles ils s'imaginent qu'on ne parle pas tout haut, tandis que petits et grands en causent. Même il a touché à lady Reres[1], disant : « Je prie Dieu « qu'elle vous serve pour votre honneur, et que ni lui ni « personne ne pense que vous n'avez pas en vous le pou« voir de vous-même, voyant le refus que vous m'avez « fait. » Pour conclure, il se défie certainement de cette dame pour ce que vous savez, et il craint pour sa vie. A

[1] Cette lady Reres était une des dames d'honneur de la reine, sa complaisante dans son intrigue avec Bothwell.

la fin, après trois ou quatre bonnes paroles que je lui ai dites, il est redevenu gai et content. »

Avec la phrase et, pour le dire tout de suite, avec la pensée arrêtée d'un meurtre, à quel propos tout ce détail sur les soupçons de Darnley et cette offre de Marie de lui faire des aveux pour tirer de lui ce qu'il pense? Qu'avait-elle à avouer? Sa passion sans doute. A quoi bon s'imposer cette honte devant un mari dont la mort était résolue? quels secrets voulait-elle tirer de lui? Ne voulait-elle que savoir ses sentiments sur la conduite de sa femme, sur ses projets, sur sa situation personnelle? Quel intérêt Marie y avait-elle, et à quoi bon ces tardives explications avec un homme déjà mort? Enfin quelle vraisemblance que ce soit après le regret presque touchant de la première phrase, après un soupir de remords : *Alas*, après le témoignage qu'elle se rend de n'avoir jamais trompé personne, qu'elle propose tout à coup à Bothwell, comme *chose à y penser*, le moyen plus secret et plus sûr de l'empoisonnement?

La phrase homicide est bien plus étrange encore quand on la rapproche des principaux passages de la lettre. Si Marie était complice du projet de meurtre, à quoi bon demander à Darnley s'il avait songé véritablement à quitter l'Écosse sur un vaisseau anglais? à quoi bon provoquer ses aveux et ses regrets au sujet de propos qu'il avait tenus contre elle? Dans quel cœur humain trouver le moyen de concilier avec le projet de faire périr son mari ce soin qu'elle a de transmettre à Bothwell les paroles de repentir de ce mari, paroles qui rendent leur crime commun plus exécrable; — ce plaisir secret qu'elle paraît prendre à parler de sa puissance sur Darnley et à recueillir ses protestations de tendresse, celle-ci par exemple : « Dieu sait que je suis punie pour avoir fait de vous mon dieu...

je n'ai de pensées que pour vous... » — et cette pitié dont elle est tentée, quoique l'ancien et juste mépris subsiste, et peu après cet espoir que Dieu, — eût-elle osé prendre Dieu pour complice? — rompra des liens que le diable a formés, — puis, parmi d'autres réflexions, cette phrase, qui nous rejette si loin de la pensée du meurtre : « Je joue un rôle que je hais ! N'avez-vous pas envie de rire à me voir mentir si bien, tout en mêlant la vérité au mensonge? » — Où trouver un second exemple d'une femme capable soit de croire que la façon dont elle trame un meurtre est assez plaisante pour faire rire son complice, soit d'aimer l'homme qui peut trouver là de quoi rire? Pour moi, tant de légèreté avec tant de scélératesse me passe, et obscurité pour obscurité, j'ai moins de peine à soupçonner d'un faux en écriture des hommes qui avaient été ou les complices de Darnley dans l'assassinat de Riccio, ou les complices de Bothwell dans l'assassinat de Darnley, qu'à reconnaître un monstre dans Marie Stuart.

IV

Tels sont mes doutes sur les lettres et les aveux qu'on y a vus. Il est tout simple d'ailleurs que, ne croyant pas à des aveux directs de Marie, je n'aie pas foi aux témoignages qui l'accusent de meurtre. Le plus important est celui du Français Nicolas Hubert, dit Paris, placé par Bothwell auprès de Marie Stuart, et qui fut un des agents du meurtre. Ce malheureux, arrêté deux ans après, fit deux dépositions. Le 9 août 1669, sans être interrogé, il raconte spontanément tout ce qu'il savait de l'attentat, ayant soin d'y mêler des flatteries à Murray, alors régent d'Écosse, et qui disposait du droit de grâce. Toute sa dé-

claration est à la charge du seul Bothwell ; il la terminait par ces mots : « Voilà tout ce que je sais touchant ce fait. » Le lendemain, corrompu par des promesses d'impunité, ou peut-être, comme l'insinue Robertson, par la menace de la torture, parmi une foule de choses ou fausses ou improbables, il glissa une dénonciation contre Marie. Cette dénonciation ne le sauva pas : le 16 du même mois, il fut pendu.

Si l'on recherche les témoignages, que n'oppose-t-on à celui de Paris les aveux de Bothwell mourant, lequel déclara qu'il se reconnaissait pour l'assassin de Darnley et que Marie Stuart était innocente du meurtre? Le testament qui contenait cette confession fut envoyé par le roi de Danemark à Élisabeth, qui, s'il faut en croire une lettre de Marie Stuart, le supprima. Le fait de la suppression, quoique probable, peut être mis en doute ; mais le testament a existé : Bothwell y protestait, sur la damnation de son âme, de l'innocence de Marie. Il est vrai qu'on peut ne voir dans cette protestation qu'un mensonge généreux. M. Mignet, qui n'en parle point, l'a sans doute omise comme un fait à décharge de trop peu de poids. Il me pardonnera de ne le pas dédaigner, non plus que la réconciliation de la mère de Darnley, la comtesse de Lennox, avec Marie Stuart. Il est vrai qu'on peut croire à l'illusion de la femme, ou, ce qui serait moins vraisemblable, au pardon de la mère. Dans tout cela, je le sais, rien n'est évident, rien, si ce n'est le crime et l'intérêt, intérêt du jour, du lendemain à peine, que Bothwell et Marie avaient au meurtre de Darnley.

Les lettres et les témoignages contestés, il reste la conduite de Marie avant et après le meurtre. L'aveuglement et l'industrie de la passion me paraissent suffire pour en expliquer les principales circonstances.

Avant le meurtre :

Pourquoi ce voyage à Glasgow, ces soins donnés à Darnley et tout ce manége d'épouse réconciliée? Si ce n'est ni pour un raccommodement ni pour un meurtre, ne serait-ce point pour ôter de l'esprit de Darnley ses idées de fuite à l'étranger, le préparer ou le forcer plus commodément à un divorce en l'ayant sous la main à Édimbourg, et, dans l'intervalle, couvrir l'adultère de sa présence? Et pour l'amener là, toutes les perfidies du voyage à Glasgow sont nécessaires. Darnley est défiant, faible, fantasque; il a peur pour sa vie; il faut le rendre confiant, le gagner, le dominer. Ai-je besoin de dire que j'explique, que je n'excuse pas? Je cherche un crime moindre; je ne cherche pas l'innocence.

Après le meurtre :

Pourquoi se montrer si indifférente et si inactive? Pourquoi combler coup sur coup de faveurs et de dignités le chef des meurtriers? Pourquoi l'accompagner de vives marques d'intérêt devant la justice, se laisser enlever par lui, et, quelques mois après le meurtre de son mari, épouser l'homme qui l'avait tué? Je voudrais que M. Mignet prît pour un moment ma thèse pour qu'il ne manquât rien à la réponse. Sa pénétration, son expérience du cœur humain, ne lui laisseraient rien ignorer de ce que peut une femme passionnée sous l'ascendant d'un homme aussi redouté qu'aimé.

Tout ce qu'il explique par le meurtre, il l'expliquerait par la passion. Il expliquerait l'inaction de Marie après l'attentat par sa stupeur d'abord, puis par la crainte d'avoir à rechercher et à punir non un seul meurtrier, mais une conjuration des principaux nobles; enfin par le manque d'indignation, il faut bien le dire, contre un crime qui la délivrait d'un mari détesté.

Les honneurs dont elle comble Bothwell, quoique accusé publiquement du meurtre, il les expliquerait par sa conviction que les placards dénonciateurs le calomniaient, par l'effet le plus naturel de la passion, qui est de s'exalter par le péril de l'homme aimé, de s'aveugler à mesure que la lumière se fait sur son crime, de s'opiniâtrer à l'idée de son innocence par tout ce qui se mêle de générosité à cette illusion, de le combler d'honneurs pour s'engager encore plus dans sa défense.

Les marques d'intérêt dont Marie accompagne Bothwell devant la justice, il les expliquerait par les mêmes raisons, que rendait plus fortes le moment de l'épreuve, si assurée que pût être Marie d'un verdict d'acquittement. Il expliquerait encore l'enlèvement volontaire, et, en dernier lieu, le mariage, par la fin de toute passion de ce genre, qui est la possession à tout prix. Il n'y a plus que des convenances à immoler; le mariage ne pouvant se faire à une époque trop rapprochée du meurtre, Marie se fait enlever. afin que le scandale du mariage immédiat soit nécessaire pour réparer le scandale de l'enlèvement.

Voilà ce que M. Mignet eût fait admirablement voir si sa conscience eût admis le doute sur la culpabilité de Marie. Mais, pour faire prévaloir l'opinion contraire, avait-il besoin de fortifier les graves raisons qu'il en a données par ce qu'on pourrait appeler des raisons de plaidoirie? Tel est, par exemple, le soin que prend Marie de faire retirer de la maison où va s'accomplir le meurtre un lit neuf en velours et une couverture en peau de martre qu'elle veut, dit-on, sauver de l'explosion. Telles sont encore, à quelques jours de la mort de Darnley, ses étranges distractions dans la maison de lord Seyton.

Qui avait fait préparer l'appartement du roi? Les gens de service de la reine, et en son absence. Or quoi de plus

simple qu'à l'arrivée, ou deux jours après, Marie veuille y faire quelques changements? C'est d'une femme, et c'était à propos. Elle trouve dans la chambre du roi un lit en velours noir, tout neuf, qu'on y avait apporté d'Holy-Rood. Le roi, convalescent, devait prendre des bains dans la pièce où il couchait; elle craint que des éclaboussures ne gâtent le lit neuf : elle le fait remplacer par un vieux lit pourpre qu'elle avait accoutumé de porter en voyage [1]. Pour qui a vu des lits du temps, et jusqu'où l'on en poussait le luxe, la précaution, qu'on me passe le mot, était d'une bonne ménagère. De plus, un vieux meuble convenait mieux à un appartement qui ne devait être habité qu'en passant et pour quelques jours.

Par une raison du même genre, si ce n'est un caprice, Marie fait enlever de son lit la couverture en peau de martre. Le mari couchant dans un lit de voyage, il était tout simple que la femme fît ôter du sien un ornement de grand prix, et mît ses meubles en rapport avec ceux du roi. Ce sont là, j'en conviens, des raisons de ménage. Aime-t-on mieux que je fasse valoir l'impossibilité morale qu'une femme, une reine, pense à sauver un lit, un couvre-pied en même temps qu'elle pense à faire assassiner son mari?

Les distractions de Marie dans la maison de lord Seyton aggravent le crime de la passion; mais ce ne sont pas des preuves du meurtre. C'est par une lettre de Drury au secrétaire Cecil qu'on en a su l'anecdote. Cette lettre relate, *entre autres bruits du jour*, « que la reine a fait une promenade à la maison de lord Wharton, et qu'elle s'est arrêtée en chemin pour dîner à Tranent, où lord Seyton et

[1] *That wes acustomat to be carit.* Déposition de Thomas Nelson, un des serviteurs du roi, qui fut retrouvé vivant sous les décombres de la maison.

le comte de Huntley payèrent une partie qu'ils avaient perdue au jeu d'arc contre la reine et le comte de Bothwell. » Je sais qu'à quelques jours du meurtre grande était l'indécence d'une partie de plaisir; mais, si l'on en veut en tirer une preuve de la culpabilité de Marie, je serai tenté d'y trouver une preuve de son innocence. Une meurtrière eût plus ménagé les apparences. J'y verrai donc volontiers l'effet de ces mauvaises joies de l'âme, *mala gaudia mentis*, dont Marie n'a pas su se défendre; mais j'hésite à y voir un aveu qui lui échappe.

V

Il faut s'arrêter; peut-être aurais-je dû le faire plus tôt. Aussi bien j'ai, malgré moi, l'air de contester, et je ne conteste pas, je soumets des doutes. Il est vrai qu'en soumettant des doutes on est toujours un peu avocat : grand défaut même chez les avocats, à plus forte raison chez les écrivains. Je ne me pardonnerais pas d'y être tombé dans une contradiction avec M. Mignet, lequel n'est pas un moment avocat, ni dans son livre, ni dans ses notes. Il était impossible de garder une plus exacte mesure, d'être plus discret, plus délicat, et, par la manière de dire toute la vérité, de la rendre plus utile en la rendant moins scandaleuse, d'être plus humain avec moins de complaisance pour les passions des hommes, d'accuser avec plus de regret, de condamner avec plus de pitié. M. Mignet est digne de tenir la plume de l'historien. Son imagination ni son amour-propre ne sont intéressés à ce qu'il écrit. Il a la passion de la vérité; mais cette passion n'est que l'émotion d'un esprit droit à la vue du vrai qu'il a réussi à mettre

dans la plus belle lumière. C'est pour cela qu'il ne se soucie pas de traiter des sujets du jour. Il y a deux ans, il publiait *Antonio Perez et Philippe II*, des noms et un temps bien loin de nos querelles. Cette année, il publie l'*Histoire de Marie Stuart*. Son impartialité est comme un instinct qui le porte vers les époques où elle peut être le moins tentée; il craindrait, en prenant des sujets trop près de nous, soit de n'y avoir été attiré que par le désir de profiter pour lui de l'intérêt qu'ils excitent, soit de laisser corrompre la sévérité de sa raison par les passions qui y prennent parti.

Je sens qu'en faisant cet éloge de M. Mignet j'affaiblis mes objections. S'il possède à un degré si éminent, avec le discernement qui découvre le vrai, l'impartialité qui conduit sur ses traces, en quel sujet risquait-il moins de se tromper qu'en une histoire si en dehors des événements et des idées de notre temps? Il est vrai; mais, si je veux bien convenir que contre de telles qualités, employées dans un tel sujet, j'ai peut-être trop peu prouvé, je ne puis pas néanmoins tromper mon sens intime, et, s'il faut le dire, je ne veux pas être persuadé. L'instinct qui me fait résister à ma confiance dans l'historien et me défier de ma propre raison est de ces instincts qui ne cèdent qu'à l'évidence. Or l'évidence manque ici; elle manque dans les faits et dans les vraisemblances. J'en profite pour douter, et, toutes réflexions faites, je ne puis ni admirer assez peu la mort de Marie Stuart pour la concilier avec sa participation exécrable au meurtre de son mari, ni haïr assez médiocrement son crime pour le concilier avec la sublimité de sa mort.

C'est cette impossibilité morale dont se sont autorisés, au temps où la querelle était religieuse, les adversaires et les apologistes de Marie Stuart, ceux-ci pour faire de cette

reine un ange, ceux-là pour en faire un démon. Les premiers niaient le crime pour n'avoir pas à en ternir la mort, les seconds rabaissaient la mort pour rendre le crime plus vraisemblable. On dit que la vérité est au milieu; mais ici le milieu ne peut pas consister à donner raison aux deux partis et à convenir avec les apologistes de Marie qu'elle est morte en sainte, avec ses adversaires qu'elle a vécu en scélérate. La vérité ne serait-elle pas dans l'opinion qui admettrait, comme seuls faits certains, la beauté de la mort et un crime fort en deçà de ce qui est inexpiable? Une si noble fin, après des commencements si coupables, est dans les forces de notre nature. La foi, qui chez Marie était si vive, Dieu mieux connu qu'au temps funeste où elle implorait de lui la rupture de ses liens avec Darnley, avaient pu faire ce changement dans cette âme délivrée de la passion par le remords et le temps.

On ne remonte pas d'un fonds de bassesse, de lâcheté hypocrite, d'amour impudique pour un meurtrier, jusqu'au tranquille courage et à la douce sérénité d'une des plus belles morts que le christianisme ait fait faire; tandis qu'il était possible de se relever d'un égarement criminel jusqu'à la grandeur d'une telle mort. Ainsi l'ont pensé, dans le siècle de Marie, tous ceux qui n'avaient aucun intérêt à la glorifier ni à l'avilir, et telle est l'idée qui en est restée depuis lors chez les nations chrétiennes, où l'on sait d'expérience ce que le christianisme est accoutumé à faire en ce genre sur des théâtres moins élevés que l'échafaud de Fotheringay.

Cependant, par malheur pour Marie Stuart, quand l'histoire, aux mains d'un homme qui en comprend si bien les devoirs et la dignité, vient lui ôter le bénéfice de cette opinion indulgente, et, pièces en mains, la repousse dans l'assassinat tout en se voilant la figure de pitié, on peut

s'obstiner à croire encore, on ne peut plus affirmer qu'elle ne fut qu'égarée. C'est là ce doute, la dernière et la plus grande des fautes de Marie Stuart, ce doute qui permit à Élisabeth de commettre impunément, à la faveur de l'opinion partagée, un abus de pouvoir sans exemple; c'est ce doute pour lequel Marie Stuart mérita surtout d'être punie, et dont on peut à peine dire que l'expiation ait été trop forte.

Le récit de cette expiation remplit le second volume de M. Mignet, le meilleur des deux peut-être : non que le premier soit plus négligé ou que M. Mignet n'y ait pas eu tout son talent; mais on dirait qu'il s'y est moins complu. Le mauvais gouvernement de Marie, cette anarchie contre laquelle elle ne peut rien; sa mobilité, tout ce qu'il y a de décousu, d'agité, de contradictoire dans le gouvernement d'une femme; beaucoup de fautes, un mélange d'emportement et de ruse, quoique la plupart du temps excusable par la brutalité et la perfidie de ses ennemis; enfin et surtout la tâche ingrate de montrer Marie complice d'un assassinat : tout cela semble l'avoir fatigué, malgré l'attrait de la vérité démêlée et éclaircie. Il trouvait trop à condamner dans la reine pour adopter la femme : aussi la traite-t-il froidement, et cette froideur pour le principal personnage du livre a gagné quelques parties de ce premier volume. J'en excepte pourtant les chapitres sur l'état de l'Écosse avant et à l'arrivée de Marie : c'est de l'histoire générale, et M. Mignet y excelle.

Dans le second volume un intérêt touchant et soutenu pour le principal personnage anime et échauffe tout le récit. M. Mignet avait résisté aux séductions de la belle reine d'Écosse : ses fautes l'avaient rendu insensible à ses charmes; mais à peine l'expiation a-t-elle commencé, que

la froideur cesse, et l'historien adopte désormais la pauvre captive d'Élisabeth. La cruauté de celle-ci, sa perfidie, se tournent en grâce pour sa victime, et la pénétration même avec laquelle M. Mignet démêle les noirceurs de la geôlière sert à l'attendrir sur le malheur de la captive. Son style, habituellement plus ferme que souple, et qui, pour toutes les parties sévères de cette histoire, complots à l'intérieur, mouvements des partis, conduite des cours étrangères, a des qualités qu'on pourrait appeler magistrales, sait trouver des tours aimables et touchants pour peindre le genre de vie qu'Élisabeth avait fait à la reine d'Écosse. Il donne tout leur prix, sans y enchérir par de fausses grâces, à ces détails dont on est insatiable sur la manière dont Marie Stuart employait les jours si longs de sa captivité, tantôt abattue, tantôt emportée par l'espérance, un jour pleine de haine méritée contre Élisabeth, le lendemain adoucie jusqu'à faire pour sa bonne sœur de petits ouvrages de mains, — et qu'ils devaient être charmants, si l'on en juge par le couvre-pied de son lit que j'ai vu au château d'Hardwicke! — ou bien élevant des oiseaux et essayant d'apprendre d'eux à être joyeuse dans la prison, ou bien s'étourdissant par les intrigues que suscitaient au dehors sa cause, et, dans l'intérieur de sa prison, sa trop dangereuse beauté!

Que puis-je dire que tout le monde n'ait dit sur ce pathétique récit de la mort de Marie, écrit avec une émotion libre enfin de tous les scrupules de l'histoire? Certes, les yeux de M. Mignet ont dû se mouiller plus d'une fois en écrivant des pages que personne n'a pu lire sans larmes. Comment expliquer que tant d'admiration pour l'héroïsme simple et charmant de cette mort ne l'ait pas fait revenir de la sévérité de son verdict, ou que cette sévérité n'ait pas fermé son cœur à l'attendrissement qu'il éprouve et

qu'il nous communique? C'est son second volume qui m'a donné des armes contre le premier. Mais je n'en veux pas dire plus. Si près de finir, je ne dois plus parler que de deux choses, les seules, les dernières dont je me souviendrai, — *mortales postrema meminere*, — la fin à jamais touchante de cette douloureuse vie et le talent supérieur qui nous y fait assister.

L'effet général du livre de M. Mignet est hautement moral. Comme dans les tragédies de nos grands poëtes, chaque faute y porte sa peine, et chaque personnage est puni à proportion de ses fautes. Pour ne parler que des principaux, Darnley, assassin de Riccio, meurt par la trahison dont il avait donné l'exemple: Bothwell, assassin de Darnley, languit quelques années dans une prison en Danemark et meurt méprisé, et non oublié; Marie, qui, pour parler comme Schiller, lui a donné son cœur et sa main, meurt, après dix-neuf ans de captivité, plus sûre de la pitié du monde que de son estime, et laissant plus de champions intéressés de son innocence que d'amis honnêtes qui y ont foi. L'exil ou l'échafaud décime ceux qui avaient décimé leurs ennemis par l'exil ou l'échafaud. Personne n'échappe à cette première justice d'ici-bas, dont l'historien sait reconnaître les motifs dans nos fautes et les arrêts certains dans nos malheurs.

Je me trompe : Élisabeth seule semble échapper à cette terrible loi du talion; mais voyez-la mourir, à soixante-douze ans, dans le ridicule d'un dernier amour et l'incommodité d'une dernière hypocrisie; ne voulant pas se mettre au lit, parce qu'une prophétie lui a prédit qu'elle mourrait dans un lit; à demi roulée sur des tapis, ni levée ni couchée; reculant le moment de désigner son successeur, comme si elle eût espéré par là reculer l'heure suprême; les doigts dans la bouche, comme pour retenir

son âme au passage; les yeux ouverts et attachés sur le plancher; mourant sans grandeur et sans dignité, comme un avare vulgaire qui ne peut s'arracher à ses trésors! N'est-ce pas là un châtiment? Et puis ne faut-il pas qu'il reste quelque chose pour la justice d'au delà de cette vie?

Novembre 1851.

PHILOSOPHIE MORALE

DE L'AUMONE. — DE L'AUTORITÉ. — LES DEUX MORALES.

DE L'AUMONE

Voici sans doute une des grandes nouveautés de la morale chrétienne. La chose, comme le mot, était inconnue à la société antique. L'aumône n'a été un devoir et une vertu que le jour où le pauvre a été réhabilité. La réhabilitation du pauvre, cette autre nouveauté chrétienne, a donné naissance à cette vertu et a institué ce devoir. C'est ce que rendra manifeste pour tout homme de bonne foi le court exposé qu'on va lire.

Quels devoirs la morale païenne a-t-elle prescrits envers le pauvre? N'en a-t-elle prescrit aucun? Pour répondre à cette question, il faut voir d'abord ce qu'elle a pensé de la pauvreté. Or voici ce qu'on découvre clairement dans les livres des moralistes, interprètes des opinions et historiens des actes de la société antique : en théorie, la pauvreté est glorifiée ; en pratique, elle est méprisée. On nous la recommande comme un état volontaire ; on en rit

quand elle est un état forcé. La pauvreté, chose étrange, est une vanité païenne. Voyez Diogène; on le lui a dit : J'aperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. Le philosophe Cratès fait abandon de ses domaines, et, montant sur un lieu élevé, il prononce à haute voix ces paroles : Cratès donne la liberté à Cratès. Vanterie publique, comme l'appelle quelque part saint Grégoire de Nazianze, lequel y oppose la modeste et simple vertu de son ami le grand saint Basile, dont il dit qu'il ne s'étudiait pas à paraître bon, mais à l'être.

Cette pauvreté volontaire, Sénèque la loue en plusieurs endroits, et, dans une lettre piquante, la conseille à Lucilius, cet ami vrai ou imaginaire, comme un régime auquel il est bon de se mettre, afin de se préparer pour la pauvreté forcée. « Je vous conseille, lui écrit-il, de vous nourrir et vêtir grossièrement pendant quelques jours, afin de pouvoir dire : N'est-ce que cela dont j'avais tant peur?... Ne vous imaginez pas que je veuille vous obliger seulement à ne pas faire bonne chère, à habiter une cabane de pauvre, et à embrasser les fausses abstinences que les riches ont inventées pour guérir leur dégoût; je prétends que vous n'ayez qu'une paillasse, qu'un hoqueton de bure avec du pain dur et bis. Faites cela trois ou quatre jours, et quelquefois davantage, afin que ce ne soit pas un jeu, mais une véritable épreuve. Vous ne pouvez croire combien vous serez content lorsque vous verrez que deux oboles vous ont rassasié, et que vous n'aurez pas besoin du secours de la fortune, puisque sa malignité peut empêcher que vous n'ayez le nécessaire. Mais ne vous imaginez pas alors avoir fait quelque chose de grand : car vous n'aurez rien fait qu'une infinité d'esclaves et de pauvres ne fassent tous les jours... Exerçons-nous à cela, et, de peur que la fortune ne nous prenne

au dépourvu, rendons-nous la pauvreté familière : nous serons riches avec moins d'appréhension quand nous saurons que ce n'est pas un si grand mal d'être pauvre[1]. »

Ce morceau n'est pas un jeu d'esprit; ce sont de très-bons conseils donnés sérieusement par un homme que la disgrâce de Néron avait atteint, et qui ne se regardait plus désormais que comme le possesseur, sous le bon plaisir du prince, de l'immense fortune que les dangereuses faveurs de Néron l'avaient aidé à faire. Il se détachait, par la pensée et la méditation, de ces biens qu'un caprice de l'empereur pouvait lui ôter d'un jour à l'autre avec la vie, et qui sait si l'image de cette pauvreté artificielle qu'il conseille à Lucilius de s'imposer par prudence ne lui apparaissait pas à lui comme un état désirable en comparaison de la mort par les veines ouvertes ou par le glaive du bourreau! Heureux, en ce temps-là, ceux qui pouvaient espérer que leurs biens seulement et leur liberté seraient confisqués, et qu'il leur serait permis d'aller dans quelque île déserte ou malsaine vivre du pain dur et bis auquel Sénèque veut que Lucilius exerce sa délicatesse!

La pauvreté, si bien louée par Sénèque, ne l'est pas moins bien, deux siècles plus tard, par Apulée. « La pauvreté! dit-il; mais elle a été de tout temps la compagne de la philosophie. Toujours sobre, économe, satisfaite de peu, inaccessible aux richesses, calme en son maintien, simple dans sa parure, féconde en bons conseils, jamais elle n'a inspiré à l'homme l'orgueil qui l'enivre, la passion qui le dégrade, l'orgueil qui le rend farouche. Les délices des festins et les voluptés, elle ne veut ni ne peut les connaître : ces désordres et tous les autres sont le partage ordinaire des enfants de la richesse. Passe en revue

[1] Ép. XVIII.

les plus grands crimes dont l'humanité ait gardé la mémoire, on ne rencontrera aucun pauvre parmi les coupables. Au contraire, prends les hommes illustres, rarement dans le nombre trouvera-t-on des riches : ceux qui par quelque gloire commandent notre admiration ont été dès le berceau nourris par la pauvreté[1]. »

Voilà ce que le paganisme pense de la pauvreté volontaire. Encore celle dont parle Apulée n'est-elle pas celle des cyniques. C'est, à tout prendre, un état fort supportable, entre la fortune et la pauvreté proprement dite. Quant à la pauvreté des cyniques, leur orgueil y trouve si bien son compte, qu'il n'y a pas à les en admirer.

Voyons maintenant ce que la société pense de la pauvreté réelle et des pauvres. Le même Apulée nous en offre tout d'abord un témoignage frappant. Pourquoi fait-il cet éloge de la pauvreté? Il répondait aux reproches de son accusateur qui lui faisait un crime de n'avoir, disait-il, pour patrimoine qu'une besace et un bâton. Ainsi, dans une action judiciaire, ce pouvait être sinon un chef d'accusation direct et distinct, mais le comble de tous les autres griefs, d'être pauvre! Et croit-on qu'Apulée se borne à faire une apologie générale de la pauvreté? Nullement. Après s'être autorisé de tous les philosophes qui ont fait profession de pauvreté volontaire, Diogène, Antisthène, et ce Cratès dont Apulée dit, dans son langage antithétique, « qu'il préféra un seul bâton à tous ses arbres fruitiers, et qu'il échangea les plus magnifiques maisons de campagne contre une besace; » après avoir cité Homère, après avoir rappelé l'invincible Hercule, « lequel, avant de s'ouvrir le ciel par ses vertus, n'avait d'autre vêtement qu'une peau de lion, d'autre équipage qu'un bâton, » Apulée en vient à prouver son état de for-

[1] *Apologie.*

tune par des chiffres, et à parler des dix mille sesterces que lui a laissés son père, et que, malgré ses longs voyages, ses études assidues et ses libéralités, il a réussi à ne diminuer que de fort peu.

Tout le monde connaît les deux vers de Juvénal sur la pauvreté : « La pauvreté, dit-il, n'a rien en soi de plus dur que de rendre les hommes ridicules [1]. » Le ridicule de la pauvreté, c'est assurément un trait de mœurs tout païen. Dans la société moderne, l'état de pauvre est fort triste; je ne sais pourtant si l'on trouverait, je ne dis pas un cœur assez dur, mais assez en contradiction avec les mœurs générales pour le trouver ridicule. Ce n'est pas tout. Le pauvre était jugé incapable de sagesse et de probité; il avait beau attester les dieux, on était toujours disposé à le croire menteur et parjure. « Produis-nous un témoin incorruptible, dit le même Juvénal, un autre Numa, ou celui qui sauva Minerve tremblante du temple embrasé de Vesta : d'abord on s'enquiert s'il est riche. A-t-il des mœurs? cette question sera faite la dernière. Combien nourrit-il d'esclaves? combien a-t-il d'arpents de terre? combien de services à ses repas? Plus on compte d'écus dans son coffre-fort, plus on est digne de foi. En vain tu attesterais les autels de Samothrace ou les nôtres, on croit que le pauvre se rit de la foudre et des dieux, et que les dieux dédaignent son insolence [2]! » Dans la Grèce de Platon, on raillait le pauvre de se marier; Platon lui-même voulait que les enfants du pauvre fussent considérés comme de vils bâtards; et dans la Rome du cinquième siècle, quatre cent cinquante ans après que le Christ

[1] Nil habet infelix paupertas durius in se
Quam quod ridiculos homines facit...

[2] Sat. III.

était venu réhabiliter le pauvre, une loi notait d'infamie les gens qui se mariaient sans dot!

Ainsi, en théorie, l'éloge de la pauvreté comme donnant seule la liberté à l'homme; en pratique, le mépris de la pauvreté, voilà ce que nous offre la société païenne. Que sa morale ne prescrive pas de devoir envers la pauvreté volontaire, cela est tout simple. On ne devait rien à qui avait embrassé, soit par vertu, soit plutôt par un raffinement d'orgueil, un état de vie où l'homme se faisait honneur de n'avoir besoin de personne. Mais le pauvre qui l'était malgré lui, par la loi de fer de sa condition, ou par des revers de fortune, ou par des infirmités qui l'empêchaient de tirer son pain de son travail de chaque jour, la morale du paganisme s'est-elle occupée de lui, et a-t-elle prescrit quelque devoir envers sa misère imméritée?

Je ne sais pas où Platon recommande de s'occuper des pauvres; mais je sais où il conseille de les abandonner quand ils sont malades. « Si la constitution d'un artisan, dit-il, n'est pas assez forte pour résister à la maladie, le médecin n'a que faire de lui donner des soins; il faut qu'il meure. » La morale romaine au temps de Plaute n'est guère moins dure. « C'est rendre un mauvais service à un mendiant, nous dit un des personnages du *Trinummus*, que de lui donner de quoi boire et manger. On perd ce qu'on lui donne, et on prolonge sa vie pour la misère. » Il ne faut pas voir là ce qu'on appelle une vérité de situation, vérité vraie dans la passion et dans la bouche du personnage qui l'exprime; c'est une maxime de la morale du temps, dont s'autorise un honnête homme de la pièce pour refuser à son fils de venir en aide à un de ses amis qui s'est ruiné par ses désordres. Ainsi pensait-on au temps de Plaute : le secours donné au pauvre paraissait de l'argent jeté là, et un moyen

d'alimenter une misère inutile à l'État. Et comment n'en eût-il pas été ainsi à l'époque où vivait l'auteur du *Trinummus*, puisqu'au deuxième siècle de notre ère, dans la Rome contemporaine de Néron, Sénèque refuse le nom de bienfait à l'acte d'un homme qui donne au pauvre un morceau de pain, ou lui jette une vile monnaie de cuivre, *aut stipem æris abjecti?*

Il est très-vrai que la société antique avait une manière d'assister ses pauvres. Outre les distributions de blé, qui, après avoir été des ventes faites par l'État à des prix très-réduits, finirent par être des distributions gratuites, il y avait à Rome l'usage des repas publics, imité des mœurs de la Grèce. A certaines fêtes en effet, tantôt les riches d'Athènes exposaient, dans les carrefours, des tables chargées qu'on laissait piller par le petit peuple; tantôt on distribuait du vin à la foule, et on lui faisait oublier quelques moments sa misère en l'enivrant; tantôt, à la suite des spectacles ou des jeux, les spectateurs des derniers rangs s'asseyaient brusquement à des tables où ils mangeaient les victimes immolées. A l'instar d'Athènes, Rome eut ses repas publics, et, pour n'en citer qu'un exemple, aux fêtes du triomphe de César le peuple romain se coucha autour de vingt-deux mille tables à trois lits, où le vainqueur lui fit boire des vins de Falerne et de Chio, et manger six mille murènes. Sans doute tout ce qui mangeait à ces tables n'était pas pauvre; mais on peut croire que les pauvres attrapaient *quelques franches lippées* dans ces fêtes où les grands se rendaient populaires en gorgeant le peuple de viandes et de vin.

Le secours qui soulage le pauvre sans l'avilir n'a rien de commun avec ce mode d'assistance dégradante. C'est tout simple : le pauvre lui-même, dans la touchante dignité que répand sur lui son malheur, n'a pas

tant d'éloquence persuasive ou véhémente que la cause du pauvre dans la société chrétienne.

De tous les devoirs humains, dans l'ordre civil, le plus étroit est sans doute le devoir de payer ses dettes. C'est pour donner tout d'abord l'idée la plus forte de l'obligation dont nous sommes tenus envers les pauvres que la morale chrétienne a fait de l'aumône une dette à laquelle nous ne pouvons pas plus nous soustraire qu'à une dette d'argent. Mais cette dette, qui en fixera le taux? C'est en cela que la loi chrétienne a si admirablement perfectionné la loi juive. Moïse fixa la dette : c'est une dîme tous les trois ans, c'est tous les sept ans le produit des terres abandonnées à elles-mêmes. La loi chrétienne laisse le chiffre de la dette à notre discrétion : elle s'en rapporte à notre conscience, sachant qu'il suffit de sa lumière pour nous faire discerner clairement ce que nous pouvons garder pour nous dans nos biens, et ce dont nous devons faire part à ceux qui sont sans biens. Quand elle nous parle de notre superflu, elle nous tient pour parfaitement instruits de ce dont elle nous parle; elle sait que, si nous n'en faisons pas le don aux pauvres, nous n'avons pas la ressource de pouvoir, contre notre témoignage intérieur, le confondre avec le nécessaire.

C'est d'ailleurs une erreur de croire que le superflu, tel que l'entendent les Pères, soit ce qui excède les besoins naturels, comme le boire, le manger et les vêtements. Il est très-vrai que saint Jérôme a dit qu'au delà de la nourriture et de l'habit nous sommes débiteurs de tout le reste envers les pauvres. Il est très-vrai que saint Athanase en dit autant : « Tout ce que nous gardons, dit-il, en sus du boire, du manger et du vêtement, nous sera, au jour du jugement, une cause de condamnation sévère, condamnation, ajoute-t-il, pareille à celle qui frappe l'homicide. » Mais,

honorablement et le devons à titre de devoir de premier ordre. Cette morale, c'est la morale chrétienne.

Le pauvre retrouve enfin ses titres, et la bienfaisance qui lui vient en aide devient la plus haute des vertus humaines. L'Ancien Testament avait sur ce point posé les principes que le Nouveau a développés. Les prescriptions impérieuses ou touchantes y abondent. « Si vous assistez les pauvres avec effusion de cœur, dit Isaïe, et si vous remplissez de consolation une âme affligée, vos ténèbres deviendront comme le midi. Le Seigneur remplira votre âme de ses splendeurs. Vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé, et comme une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais. » Tobie, au moment de mourir, dit à son fils, en manière de testament, ces admirables paroles : « Soyez charitable, ô mon fils, en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez; car vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité; car l'aumône délivre de tout péché, et elle sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite. » — « Ne méprisez point le pauvre parce qu'il est pauvre, disent les Proverbes; car l'homme qui méprise le pauvre fait injure à celui qui l'a créé. »

Rappeler au riche le Créateur commun, faire remonter à ce Créateur le mépris du pauvre, c'était déjà donner une idée assez haute de la dignité de celui-ci. L'Ancien Testament n'est pas allé au delà. Si le pauvre y est fort élevé au-dessus de la condition qui lui était faite dans la société païenne, il s'en faut qu'il soit devenu l'égal du riche. C'est dans le Nouveau Testament qu'il reçoit cet accroissement de dignité; on peut dire, sauf à l'entendre dans le vrai sens, que le pauvre a désormais le pas sur le riche.

Les Pères de l'Église n'ont garde de ne pas lui maintenir son rang. Ils assimilent les pauvres au Christ, c'est-à-dire à Dieu même, pour rendre leur personne plus vénérable. « Il faut les regarder comme le Christ, dit saint Chrysostôme ; ceux qui ne nourrissent pas le pauvre ne nourrissent pas le Christ. » — « Les pauvres tiennent le lieu du Christ, dit saint Augustin ; c'est Dieu qu'on nourrit et qu'on revêt dans la personne du pauvre. Dieu daigne avoir besoin de ton secours, et tu retires ta main ! » « Les pauvres sont nos médiateurs auprès de Dieu. Ils sont les citoyens du ciel ; c'est là qu'ils portent ce que nous leur donnons. Ils ont été institués pour porter au ciel les mérites du riche qui les assiste. » « Le ventre des pauvres, dit énergiquement saint Augustin, est plus sûr que tous les magasins. » — « Il faut accueillir les pauvres comme des bienfaiteurs, » dit saint Chrysostome.

Quant à leur rang, il faut voir comment le même saint Chrysostome prouve que la pauvreté est un état supérieur à la richesse, et comment les pauvres doivent passer avant les riches. Est-ce à dire que les Pères ne distinguent pas entre les pauvres, ou que la sainteté de la condition du pauvre le dispense de tout devoir, ou le rend toujours innocent? En aucune façon. Dans le même temps que les Pères prêchent la supériorité des pauvres et les devoirs du riche envers eux, ils tracent sévèrement à ceux-ci leurs propres devoirs, et caractérisent le mauvais pauvre en termes aussi énergiques que le riche qui manque à la loi de l'aumône. C'est ainsi que la morale chrétienne peut impunément presser le riche, le stimuler, le gourmander, l'accuser même, enfin tourner la misère du pauvre en droits et en prérogatives, sans que l'ordre des sociétés humaines, qui repose sur l'inégalité même des conditions, puisse être aucunement troublé !

Ces images grandes ou touchantes de la dignité du pauvre, de sa médiation auprès de Dieu, n'ont rien perdu de leur force en passant des Pères de l'Église à nos grands sermonnaires du dix-huitième siècle. Pour ne parler que du plus grand, de celui qu'on a si justement appelé le plus éloquent des hommes, Bossuet, il n'est hardiesse sublime ou familière de l'éloquence des Chrysostome et des Augustin qu'il n'ait égalée ou surpassée dans une langue qui lui semblait plus rebelle que les langues grecque et latine. C'est ainsi que, parlant de la pauvreté, il dit « qu'elle n'est plus roturière, le roi de gloire l'ayant épousée; qu'elle est la source de la royauté du Sauveur. » Il dit des pauvres, « que Dieu les choisit pour être les ministres de son royaume et les coadjuteurs de son grand ouvrage; qu'ils sont l'image vivante de Jésus mourant, les trésoriers et les receveurs généraux de Dieu sur la terre. » Il fait un sermon sous le titre expressif : *De l'éminente dignité des pauvres dans l'Église*. Il énumère leurs droits, leurs prérogatives; il enseigne aux riches le moyen de prendre part à ces prérogatives. « Il ne suffit pas, dit-il, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair; mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence. Ceux qui les regardent des yeux corporels n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, remarquent en eux Jésus-Christ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. »

C'est pour les pauvres élevés ainsi en dignité si au-dessus des autres hommes, et comme en proportion de leur abaissement dans l'ordre de la société humaine, que

le christianisme a institué le devoir de l'aumône. Devoir et vertu tout à la fois, devoir par l'obligation expresse de faire l'aumône, vertu par l'effort généreux et sans cesse renouvelé qu'exige l'accomplissement de ce devoir. L'aumône ne doit être ni capricieuse ni intermittente; elle ne doit pas être l'effet d'un mouvement de sensibilité passagère, à la vue et en présence de la souffrance d'autrui; tout ce qu'on peut dire de l'aumône faite sous une impression de ce genre, c'est qu'elle est une faiblesse pardonnable. Mais, pour avoir tout son mérite, l'aumône doit être faite avec le sérieux et la constance d'un devoir rempli, à titre de chose difficile à faire dans la mesure qui convient et selon ce qui est dû, comme une noble victoire que le chrétien remporte sur la cupidité naturelle. Tel est le caractère que l'Écriture et la tradition des Pères s'accordent à donner à l'aumône. Et, quoique le christianisme ne s'interdise pas, dans ses éloquents appels à l'aumône, d'intéresser notre sensibilité à notre devoir, jamais il ne subordonne l'une à l'autre, jamais il ne nous laisse libres d'attendre, pour remplir ce devoir, que notre sensibilité se soit émue.

On a remarqué avec raison que dans la loi juive il y avait deux sortes d'aumônes, l'aumône d'obligation et l'aumône volontaire. C'est Moïse qui institua l'aumône d'obligation. Tous les trois ans, outre la dîme, due aux lévites, les Juifs étaient tenus de prélever sur tous leurs biens une autre dîme destinée à l'étranger, à la veuve et à l'orphelin. De plus, tous les sept ans, les fruits spontanés de la terre laissée en repos étaient laissés aux pauvres, afin qu'ils y trouvassent de quoi manger. On a vu plus haut, par quelques citations, en quels termes touchants l'Ancien Testament recommande l'aumône volontaire. « L'aumône, dit l'Ecclésiaste, renfermée dans le cœur du pauvre s'é-

lève à Dieu comme une prière. » Et ailleurs : « Mon fils, ne mêlez point de reproches au bien que vous faites, et ne joignez jamais à la douceur de votre don la tristesse d'une parole amère. La rosée tempère l'ardeur du soleil; ainsi une bonne parole rafraîchit le cœur de l'affligé. » C'est déjà la douceur chrétienne.

Dans le Nouveau Testament l'aumône d'obligation a disparu : il ne reste que l'aumône volontaire. Ce n'est pas à dire que le christianisme recommande l'aumône en général moins expressément que le judaïsme; mais le principe au nom duquel il nous exhorte à venir au secours des pauvres n'est plus le même. Quand Moïse veut donner une sanction au précepte de l'aumône forcée, il s'adresse à la crainte. « Si vous refusez, dit-il, de faire pour les pauvres ce que le Seigneur vous ordonne, ils crieront vers lui, et il écoutera leurs cris, et il vous fera périr par l'épée, et vos femmes deviendront veuves et vos enfants orphelins. » C'est au nom de la charité, de l'amour, que la loi chrétienne prescrit le devoir de l'aumône. Et, quoique dans l'une comme dans l'autre loi une sanction soit attachée à l'accomplissement du devoir, la loi chrétienne parle plus volontiers du bonheur dont nous nous rendons dignes en le pratiquant que du malheur que nous encourons en nous y dérobant.

Telle est toutefois la faiblesse humaine, que, tout en aimant mieux nous toucher que nous effrayer, la loi chrétienne n'est ni moins expresse ni moins pressante que la loi de Moïse. L'aumône a sans doute plus de mérite venant de l'amour que de la crainte; mais, comme l'amour est languissant, qu'il est sans cesse combattu et trop souvent vaincu par l'égoïsme, le christianisme ne néglige aucun moyen de le réveiller, de l'entretenir, et jamais dans aucune société humaine aucune cause n'inspira au génie

avant de taxer ces maximes d'exagérations insoutenables, il faudrait examiner quel en est le vrai sens. Est-ce que les besoins sont les mêmes dans toutes les conditions? Est-ce que l'homme en dignité peut porter le même vêtement que le pauvre? Est-ce que, dans l'Église même qui a exprimé ces maximes, le vêtement de l'évêque ne doit pas différer de celui du simple curé? Quand donc les Pères nous disent que nous devons aux pauvres tout ce qui excède la satisfaction des besoins naturels, ils l'entendent expressément des besoins qui diffèrent comme les conditions; et dans leur pieux langage, le mot nécessaire comme le mot superflu n'ont qu'une signification relative.

C'est ce qu'exprime si bien saint Augustin dans ce passage : « Que tout ce qui excède une nourriture *modérée* et un vêtement *raisonnable*, *victus mediocris*, *vestitus rationabilis*, ne soit point mis en réserve pour le luxe, mais placé en dépôt par la voie de l'aumône dans le trésor céleste. » Voilà, si l'on peut parler ainsi, la latitude qui nous est laissée par le précepte chrétien. En ce sens, ce qui serait le superflu dans une certaine condition, dans une autre peut être à peine le nécessaire. Ce sont ces dépenses que nos grands sermonnaires, fidèles interprètes des Pères, consentent à passer aux riches pour les besoins de leur rang et les convenances de leur état.

S'agit-il d'apprécier ce qui va au delà, au lieu de faire descendre leur morale sublime jusqu'à un compte de clerc à maître, ils font appel à la conscience du riche, ils en prennent témoignage pour tout ce qu'il dépense au delà de ce nécessaire proportionné à sa condition; ils ne veulent connaître son superflu que par ses propres aveux. Ces aveux, ils excellent à les tirer du cœur des riches, par la véhémence de leurs interpellations, par de vives peintures des désordres où se consume le superflu et où s'en-

tame le nécessaire; et leur facilité même à faire large part aux besoins et aux simples convenances du rang les rend plus hardis et plus impérieux à demander le reste pour les pauvres.

La dette ainsi réglée, et, si j'osais me servir d'une de ces expressions familières que leur inspirent le génie et la liberté de la foi, la dette ainsi liquidée, ils ne mettent plus de ménagement dans la façon dont ils en réclament le payement. « L'aumône par laquelle le superflu passe des mains des riches dans celles des pauvres, l'aumône n'est pas une largesse, dit saint Augustin, c'est une restitution. » — « C'est commettre une fraude, dit-il ailleurs, que de ne point donner son superflu aux pauvres. » Et ailleurs : « On possède la chose d'autrui quand on possède du superflu. » Saint Basile voit dans la grandeur des richesses la preuve qu'on ne fait pas l'aumône, par conséquent qu'on ne paye pas ses dettes, par conséquent qu'on vole le bien d'autrui. « Quiconque n'habille pas l'homme nu est un voleur. » — « Celui qui ne fait pas l'aumône, dit saint Chrysostôme, dépouille le pauvre et sera puni comme spoliateur. » — « Le superflu du riche, dit saint Jérôme, est le nécessaire du pauvre. C'est de la part du premier un détournement coupable que de le consacrer exclusivement à son usage; il vole aux pauvres ce qu'il ne leur donne pas. »

C'est aussi la doctrine de celui qu'on a appelé le dernier Père de l'Église. « Quelle injustice n'est-ce pas, dit Bossuet, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules? S'ils s'en plaignent, et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice; car, étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi voyons-

nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence, et de l'autre la tristesse, le désespoir et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille ni soulager la faim qui le presse? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre les égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu aux besoins des pauvres, et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents [1]. »

Mais ce n'est pas assez de payer sa dette; pour que ce devoir ait toute son efficacité et tout son prix, il faut qu'il ait toute la grâce d'un mouvement de cœur et tout le mérite d'un acte fait en toute liberté et volonté. Il faut donner avec empressement et avec joie; ceux qui donnent avec tristesse, et c'est, dit saint Augustin, le plus grand nombre, perdent ce qu'ils donnent. « C'est faire deux fois l'aumône, dit saint Chrysostôme, que de la faire avec empressement. » Ils pensaient à la belle parole de saint Paul : « Dieu chérit celui qui est joyeux quand il donne : *Hilarem datorem Deus diligit.* » S'il est de devoir de donner avec grâce et joie, à bien plus forte raison est-il prescrit de ne jamais gâter le don, ni par des reproches, ni par l'outrage, ni en paraissant regretter ce qu'on fait. Il faut aussi donner sans ostentation. L'Évangile avait dit : « Que

[1] Sermon *Sur l'Éminente dignité des pauvres dans l'Église.*

ta main gauche ignore ce que ta main droite a donné. » Puisque nous ne devons pas nous dire à nous-même le bien que nous faisons, combien plus en devons-nous garder le secret aux autres? Empressement, bonne grâce, humilité, discrétion, telles sont les qualités qui doivent accompagner l'aumône.

Est-ce donc nous demander trop? Sénèque le païen en demande autant à son bienfaiteur un peu chimérique. L'Évangile pourrait-il être plus accommodant que la morale païenne? Mais il ne s'agit pas ici d'une sorte d'émulation de sévérité, impossible entre les deux morales. Il s'agit de reconnaître si en prescrivant cet accompagnement de vertus, l'une pour le bienfait, l'autre pour le payement de notre dette envers le pauvre, on a trop exigé de la nature humaine. Pour cela, écoutons notre cœur un moment. Qui est-ce qui se saurait gré d'un bienfait auquel auraient manqué la bonne intention, l'empressement, la grâce, ou qu'auraient corrompu l'orgueil et l'offense? Qui est-ce qui oserait se croire charitable en faisant l'aumône avec cette tristesse dont parle saint Augustin, ou avec cette ostentation que blâme si vivement saint Chrysostôme? Les deux morales, mais combien plus la morale chrétienne, ont connu l'homme, quand elles lui ont prescrit, l'une la bienfaisance, l'autre l'aumône avec toutes ces grâces qui seules en font le prix ; elles ont su qu'il ne nous reste au fond du cœur aucun contentement d'un bienfait disgracieux, ni d'une aumône arrachée ou insolente.

C'est ce devoir de l'aumône, enseigné pour la première fois par le christianisme, élevé par lui au rang de vertu principale, que dis-je? qualifié de reine des vertus, c'est ce devoir qui depuis dix-huit siècles a constitué dans le monde chrétien ce que l'Église primitive appelait si admirablement le trésor des pauvres. Depuis cette époque jus-

qu'à nos jours que de sacrifices n'ont pas été faits pour alimenter ce trésor! Sous combien de formes diverses l'aumône s'est exercée!

Aux premiers siècles de l'Église, ce sont les troncs publics, les oblations, les collectes, les dîmes; la part du pauvre dans les biens de l'Église; les aumônes individuelles que chaque fidèle déposait secrètement dans un tronc privé placé auprès de son prie-Dieu; les legs, dons, présents de toute nature faits à l'Église pour qu'elle en grossît la part du pauvre; les distributions de pain, d'argent, de vêtements à la porte des églises, ou dans les églises même; les hôpitaux pour les malades, les hospices fondés pour chaque genre de misère, fondations sans exemple dans la société païenne, la gloire de l'Église des troisième et quatrième siècles.

Au moyen âge, ce sont d'autres formes. Les capitulaires de Charlemagne obligent l'Église à nourrir les pauvres; les évêques sont tenus de pourvoir à leurs besoins, les prêtres de les admettre à leurs tables; des hôpitaux, créés par chaque évêque à côté de l'église cathédrale, reçoivent les pauvres et les nourrissent de la dîme des revenus de l'Église et même des oblations; les deux tiers de ces revenus sont assignés par la loi à leur entretien, dans les églises riches, et la moitié seulement dans les autres. Sous Charlemagne et ses successeurs, cinq ordres d'établissements sont fondés pour les pauvres valides, pour les malades, pour les orphelins, pour les vieillards, pour les enfants. Plus tard s'élève l'institution des ordres hospitaliers.

De nos jours, qui pourrait dénombrer les créations du génie de l'aumône? Les crèches, les salles d'asile, les bureaux de bienfaisance, les asiles d'aliénés, les monts de piété, toutes ces institutions, jointes à celles qu'on a consacrées ou imitées du passé, coûtent à la France, pour

ne parler que de notre pays, une somme annuelle de cent vingt millions, lesquels, ajoutés à pareille somme dépensée par la charité privée, portent le trésor des pauvres à un chiffre de deux cent quarante millions, c'est-à-dire au cinquième environ du budget des recettes de l'État!

Il y a, quant à l'emploi de cette somme énorme, deux systèmes opposés, fort agités par les personnes qui s'occupent de cette partie de l'économie politique. Les uns voudraient supprimer tous les établissements où la bienfaisance s'exerce, pour ainsi dire, administrativement, les hospices, les hôpitaux, qu'ils accusent de dater de l'époque où l'esprit de charité évangélique s'était refroidi chez les nations chrétiennes. On remplacerait ces établissements par le secours à domicile, à l'imitation de la primitive Église, et au moyen de règlements très-simples, point coûteux : en sorte que les frais d'administration, cette dîme prélevée sur les pauvres par les utiles agents qui servent d'intermédiaires entre la main qui donne et celle qui reçoit, seraient économisés au profit de la pauvreté, et iraient grossir son trésor. L'autre système, se défiant de la charité faite directement, et du bon emploi des secours à domicile, craignant que l'aumône qui va trouver le pauvre sous son toit n'encourage les désordres qui engendrent si souvent la pauvreté, recommande de multiplier ces établissements, et, selon les pays, de substituer soit les institutions particulières, soit l'État à l'individu.

Nous ne sommes ni pour l'un ni pour l'autre système, en ce qu'ils ont d'exclusif, mais pour ce qu'il y a de bon, de pratique, d'éprouvé dans chacun d'eux. Nous regarderions comme de la barbarie de fermer ou de faire tomber ces établissements, qui sont l'honneur de la civilisation chrétienne, et où, par des progrès de tous les jours, la charité administrative prend de plus en plus le caractère et la sol-

licitude du secours à domicile; et, d'autre part, cacher au pauvre la main qui le secourt derrière un rempart d'institutions particulières ou publiques nous paraîtrait contraire au principe de la charité chrétienne, et se rapprocher par trop de ce que les philosophes et les politiques de la société païenne ont imaginé pour venir au secours des pauvres. Gardons tout ce qui a été fait et tout ce qui réussit, encore que bien des imperfections y trahissent la faiblesse humaine; mêlons ce que chacun des deux systèmes a de bon, et ajoutons-y sans cesse : ajouter, c'est, en fait de bienfaisance, le premier, le vrai progrès.

Mais surtout qu'aucune mesure de charité, aucune création, aucune loi, dût-elle établir quelque jour le niveau entre le secours et la souffrance, ne fasse disparaître l'aumône dans sa forme primitive, l'aumône personnelle, directe, qui met le riche en présence du pauvre, le bienfaiteur en présence de l'obligé. « L'aumône est double, dit saint Augustin, quand elle tombe de la main qui donne dans la main qui reçoit. » Et comment l'aumône conserverait-elle ces mérites de grâce, d'empressement, d'humilité, qui, dans le véritable esprit de l'Évangile, en font tout le prix? Ce qu'on donne régulièrement, à époques fixes, par des intermédiaires ou par la main de l'État, n'est qu'une taxe, un impôt, le tribut de César; ce n'est pas l'aumône. Ce qu'on donne ainsi, on le donne froidement, tristement; et comment le donnerait-on avec joie? Ce qui fait la joie du bienfaiteur, c'est de voir la joie de l'obligé. L'aumône indirecte peut être un devoir public, qu'il est honorable de remplir; l'aumône directe, faite d'un cœur touché des souffrances qu'elle soulage, l'aumône que doublent la grâce, l'empressement, la modestie, la joie qu'on éprouve à la faire, est seule une vertu.

1851.

DE L'AUTORITÉ

Nous ne nous occupons ici que de l'autorité dans l'ordre civil et politique, de ce qui est proprement le pouvoir de commander, d'obliger les citoyens à obéir aux lois. C'est parce que l'autorité exige cette obéissance au nom de quelque chose qui est au-dessus d'elle que nous y reconnaissons à la fois un droit et un pouvoir. Telle est cette force supérieure et protectrice de tous, par laquelle les sociétés se forment, subsistent et prospèrent. Comme l'air qui nous enveloppe et qui nous aide à nous tenir en équilibre, l'autorité est une influence générale qui nous entoure, nous accompagne, nous suit partout, qui veille sur nous sans cesse, qui est présente alors même qu'elle ne se manifeste par aucun signe extérieur, qui nous défend bien plus sûrement qu'en repoussant notre agresseur, car elle lui ôte jusqu'à la pensée de nous attaquer ; qui protége le petit contre le grand, le faible contre le fort, et qui corrige, autant que le permet l'imperfection humaine, le mal attaché à l'inégalité des conditions, en assurant le bien qui en est la conséquence nécessaire et invincible.

Le principe de l'autorité n'est pas une première cause, qui se cache dans la nuit des temps, ni un mystère. Il est au milieu de nous ; et, quoique antérieur à nous, il nous

est contemporain : il est pour chacun de nous dans sa propre maison : c'est la puissance paternelle. Quelque chose existait avant l'autorité et avant la société ; ce quelque chose, c'est la puissance paternelle, c'est la famille. Nous n'avons pas le mérite de le dire les premiers ; et c'est tant mieux, car il y a quelque chance que ce qui est dit pour la première fois soit un paradoxe. Le plus grand de nos écrivains, Bossuet, dans la *Politique de l'Écriture*, ouvrage admirable, qui n'est guère critiqué que par ceux qui ne l'ont pas lu, exprime, au livre II, cette proposition : « Que le premier empire parmi les hommes est l'empire paternel. » Jésus-Christ, dit-il, qui va toujours à la source, semble l'avoir marqué par ces paroles : « Tout royaume divisé en lui-même sera désolé ; toute ville et toute famille divisée en elle-même ne subsistera pas. » Du royaume il va aux villes, d'où les royaumes sont venus ; et des villes il remonte encore aux familles, comme au modèle et au principe des villes et de toute la société humaine... Dieu, ajoute-t-il, ayant mis dans nos parents, comme étant en quelque façon les auteurs de notre vie, une image de la puissance par laquelle il a tout fait, il leur a aussi transmis une image de la puissance qu'il a sur ses œuvres. C'est pourquoi nous voyons dans le Décalogue qu'après avoir dit : « Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et ne serviras que lui, » il ajoute : « Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donnera. » De là nous pouvons juger que la première idée de commandement et d'autorité humaine est venue aux hommes de l'autorité paternelle.

Montesquieu, dans une critique piquante et profonde de la plupart des législateurs[1], exprime implicitement la même opinion quand il voit dans la puissance paternelle le

[1] *Lettres Persanes*, LXXIX.

meilleur auxiliaire de l'autorité. « Rien, dit-il, ne soulage plus les magistrats, rien ne dégarnit plus les tribunaux, rien, enfin, ne répand plus de tranquillité dans un État, où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les lois. C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le moins; c'est la plus sacrée de toutes les magistratures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions et qui les a même précédées. Dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses et de punitions, les familles sont mieux réglées. Les pères sont l'image du Créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance et de la crainte. »

L'autorité et la puissance paternelle tirent leur droit d'une même chose, la nécessité. Otez la puissance paternelle, c'en est fait de la famille et de l'individu. La prérogative du père est tout entière dans l'intérêt de l'enfant. Le père pourrait trouver un certain avantage à abdiquer la puissance paternelle, à cause des devoirs de protection et de prévoyance qui y sont attachés; mais jamais l'enfant ne peut trouver avantage à ce que son père se dessaisisse de ses droits sur lui : la liberté de l'enfant serait l'abandon, le dénûment et la mort.

Il en est de même pour l'autorité. Son droit le plus évident, c'est l'immense besoin qu'on a d'elle; j'en dis trop peu, c'est l'impossibilité de subsister sans elle. Voilà ce que ne comprennent pas, ou, ce qui est plus coupable, voilà ce qu'oublient tant d'hommes qui, par je ne sais quelle jalousie de liberté, ne craignent pas de discréditer par des défiances insensées le principe de l'autorité. Ils la voient, non par le grand côté, non dans cette protection universelle dont ces ingrats ont leur part, mais par le petit côté, par les avantages matériels, par les préroga-

tives extérieures qu'en tirent nécessairement les personnes qui en sont investies. Il n'y a pas de vue plus fausse ni plus dangereuse, ni de prétention plus mesquine. Il faut savoir considérer dans l'autorité son indispensable nécessité. Otez ce pouvoir, ce droit de commander, voilà tout l'ordre qu'il assurait bouleversé : les grands oppriment les petits, les faibles sont à la merci des plus forts, il n'y a plus sécurité pour personne. L'autorité est si nécessaire, que, parmi les hommes même qui ont rompu tous liens avec la société établie, chez les pirates ou dans une bande de voleurs, il y a un pouvoir qui commande et des gens qui obéissent. Les sociétés humaines ne naissent que par l'autorité; elles ne prospèrent, elles ne se développent, elles ne s'affermissent que par l'autorité. Je défie que l'on se représente une société sans autorité. L'autorité est plus ou moins éclairée, selon que la société est plus ou moins grossière; mais la seconde ne peut pas exister un jour sans la première; ou plutôt c'est en voyant quelque part l'autorité qu'on juge certainement qu'il y a là une société.

C'est l'instinct énergique que nous avons de la nécessité de l'autorité, de sa coexistence invincible avec la société, de l'impossibilité pour celle-ci de se conserver sans celle-là, c'est cet instinct qui nous a fait croire que les princes et les familles régnantes, en qui se transmet et se personnifie l'autorité, sont institués de droit divin. On se tromperait fort si l'on s'imaginait que cette foi au droit divin de l'autorité n'est propre qu'aux nations chrétiennes. Dans les sociétés antiques, quoique les religions y fussent grossières et incertaines, la transmission du pouvoir, soit par l'hérédité, soit par l'élection populaire, était consacrée par l'intervention de la religion; il ne semblait pas qu'un fait si considérable, et qui intéressait l'universalité des citoyens, se pût

accomplir sans l'aide et la volonté des dieux. Un historien de ce temps-ci, Prescott, dans son *Histoire de la conquête du Mexique*, ne nous montre-t-il pas la seule grande société que l'Europe ait rencontrée dans le Nouveau-Monde, les Aztèques, honorant, dans les derniers de ses princes, Montézuma et Guatimozin, les membres d'une famille qui régnait par la protection des dieux du pays? Mais il est très-vrai que le christianisme a donné au principe du droit divin une force nouvelle. C'est le christianisme qui a déclaré que toute puissance suprême est instituée de Dieu. « Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, a dit saint Paul; et les puissances qui subsistent ont été établies de Dieu. C'est pourquoi celui qui s'oppose à la puissance s'oppose à l'ordre que Dieu a établi. » C'était le développement de la parole du Christ : « Rendez à César ce qui est à César. » Aussi les premiers chrétiens juraient-ils par le salut des princes même infidèles, et Tertullien rendait témoignage pour tous les chrétiens de son temps, quand il disait dans son *Apologétique* : « Nous jurons, non par le génie des Césars, mais par leur salut, plus auguste que tous les génies, qui ne sont que des démons. Nous respectons dans les empereurs le jugement de Dieu, qui les a établis pour gouverner les peuples. Nous savons qu'ils tiennent de la volonté de Dieu le pouvoir dont ils sont investis; nous demandons la conservation de ce que Dieu lui-même a voulu, et c'est là pour nous un grand serment. »

Cette foi est aussi celle de la plupart des nations chrétiennes, et l'esprit de révolution a toujours échoué contre ce premier obstacle. Quant à d'autres, chez lesquelles la philosophie a introduit, au nom de la raison pure, d'autres principes de gouvernement, par exemple, la souveraineté du peuple comme source unique de l'autorité, si les esprits ont cessé d'y croire que les puissances sont établies de

Dieu, et se sont accoutumés à ces jeux de la souveraineté du peuple qu'on appelle les révolutions, il ne paraît pas que le bien qu'elles en ont tiré ait donné irrévocablement tort aux nations demeurées fidèles à la doctrine de saint Paul, et qui continuent de croire que « ceux qui s'opposent aux puissances établies de Dieu attirent la condamnation sur eux-mêmes. » Quand cette condamnation ne serait que terrestre, et qu'elle consisterait à voir cinq ou six révolutions dans une vie d'homme, cela vaudrait bien la peine qu'on cherchât à s'y soustraire, et en tout cas qu'on parlât avec moins de dédain d'un principe qui aide ailleurs à les conjurer.

Non-seulement la nécessité des deux principes, autorité, puissance paternelle, est la même; mais leurs destinées sont les mêmes. Où l'autorité est forte, soyez sûr que la puissance paternelle l'est également; où la première fléchit, la seconde a dû recevoir de graves atteintes. Double phénomène que présente invariablement l'histoire de toutes les sociétés humaines.

S'il est dans l'antiquité un peuple chez qui l'autorité a été forte, c'est sans doute le peuple romain. Il ne faut pas que les luttes du peuple et du sénat nous fassent illusion. Je vois là deux athlètes de la même force qui sont aux prises, s'agitant sans se renverser, se faisant tour à tour échec sur le même espace de terrain, et se fortifiant par cela même qu'ils ne peuvent se vaincre. L'autorité passe d'un camp à l'autre; mais, en se déplaçant, elle ne perd ni sa force ni son droit à être obéie. Cela dure plusieurs siècles, pendant lesquels le père conserve la plus grande puissance dont un chef de famille ait été investi. Appuyé, dirigé, tenu en haleine par ces deux forces égales et pour ainsi dire parallèles, le peuple romain conquiert le monde connu. Mais la corruption, née de cette con-

quête, altère bientôt les vieilles mœurs et porte les premiers coups à la puissance paternelle, qui les maintient. La base une fois ébranlée, le faîte lui-même chancelle; la puissance paternelle et l'autorité sont emportées vers la même décadence; et, quand le père, qui avait eu autrefois le droit de vie et de mort sur ses enfants, ne fut plus que le père joué et moqué des comédies de Plaute, on vit l'autorité finir et le règne de l'anarchie commencer. « La puissance paternelle, dit Montesquieu, se perdit avec la république. »

Le même Montesquieu, parlant de la monarchie et de la société française, au commencement du dix-huitième siècle, reproche à notre nation « d'avoir retenu des lois romaines un nombre infini de choses inutiles, et de n'avoir pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la première autorité légitime. » Quoique la France d'alors n'offrît rien de comparable aux temps de la grandeur de la puissance paternelle à Rome, faut-il croire que, dans un pays où l'autorité était demeurée si forte, la puissance paternelle fût aussi faible que le dit Montesquieu par la bouche d'Usbeck? N'est-ce pas là un de ces traits de satire dont les *Lettres Persanes* sont semées, et qui va au delà du vrai? A la vérité, l'autorité était si près de l'épreuve suprême où elle allait périr, qu'il n'y aurait rien d'étonnant que la puissance paternelle fût elle-même déjà en décadence. Nous sommes néanmoins en admiration devant ce que nous disent les vieillards de ce qui restait de cette puissance dans les dernières années du dix-huitième siècle. Pour nous, enfants du dix-neuvième, que pouvons-nous dire à notre tour de ce qui nous en reste, sinon que la puissance paternelle n'est plus un principe universel, mais un mérite et un avantage de la personne?

Autrefois le titre de père y suffisait : il était sacré, il suppléait à l'insuffisance de la personne. Le fils respectait son père ; la force des mœurs l'empêchait de porter un regard profane sur le mystère de l'autorité paternelle. Aujourd'hui, tant vaut l'homme, tant vaut le père, et, par la même raison que la robe ne recommande plus le maître aux yeux de l'écolier, le titre de père n'impose plus par lui seul si l'individu qui en est investi n'est pas soutenu par quelque autre chose. Voilà la famille sans chef, et cette première image du pouvoir et du gouvernement dont parle Bossuet étrangement altérée et défigurée. N'en sommes-nous pas arrivés là ? Et comment s'étonner alors que, dans un pays où la famille est affectée de ce grand désordre, l'autorité ait perdu toute force et tout prestige, qu'on rougisse presque de la défendre, qu'on ne veuille la servir que pour la dominer ou l'exploiter, qu'on la sacrifie à un dépit, et que l'esprit de révolution en soit venu à nous proposer froidement de nous en passer ?

Ah ! loin de s'en passer, une société qui s'est vu donner un tel conseil créerait plutôt une autorité nouvelle, inouïe, et abdiquerait entre ses mains, tant est nécessaire l'autorité ! On peut très-bien concevoir une société sans liberté : l'exemple n'en est pas rare, et la première faute en est à cette société, qui n'aura pas su conquérir la liberté ou la garder ; mais une société sans autorité, c'est cet état de choses monstrueux que nous peint Bossuet en termes pleins d'épouvante, « où, dit-il, dans une liberté farouche et sauvage, chacun peut tout prétendre, et en même temps tout contester ; où tous sont en garde, et par conséquent en guerre continuelle contre tous ; où la raison ne peut rien, parce que chacun appelle la raison la passion qui le transporte ; où le droit même de la nature

demeure sans force, puisque la raison n'en a point; où par conséquent il n'y a ni propriété, ni domaine, ni bien, ni repos assuré, ni à dire vrai aucun droit, si ce n'est celui du plus fort : encore ne sait-on jamais qui l'est, puisque chacun tour à tour peut le devenir, selon que les passions feront conjurer ensemble plus ou moins de gens. Savoir si le genre humain a jamais été tout entier dans cet état, ou quels peuples y ont été et en quels endroits, ou comment et par quels degrés on en est sorti, il faudrait, pour le décider, compter l'infini, et comprendre toutes les pensées qui peuvent monter dans le cœur de l'homme[1]. »

Concilier la liberté et l'autorité est une œuvre difficile, surtout dans notre pays, où cette conciliation, après avoir été pendant un quart de siècle un essai laborieux, est redevenue un rêve. Il y a bien des raisons de cette difficulté : la principale, c'est que nous ne savons pas aimer les deux choses également, et que nous sommes tour à tour emportés soit vers la liberté jusqu'à faire amitié avec la licence, soit vers l'autorité jusqu'à lui permettre le despotisme. Rien n'est plus rare parmi nous qu'un homme qui voit dans l'autorité la meilleure garantie de la liberté, dans la liberté le contrôle pacifique et confiant de l'autorité. Nous ne nous faisons même pas une idée très-juste de ce que nous aimons. Les partisans de la liberté l'aiment fort pour eux-mêmes ; mais leur amour s'arrête au moment où, si je puis parler ainsi, il devrait commencer, au moment où la liberté d'autrui les contrarie. Les partisans de l'autorité semblent plus aimer en elle les priviléges particuliers qu'elle leur garantit ou la douceur de n'être pas contrôlés que les avantages généraux qui en résultent pour le pays tout entier. De là vient que, ballottés sans

[1] Cinquième *Avertissement sur les Lettres* de M. Jurieu.

cesse entre une liberté licencieuse et une autorité sans contrôle, nous ne savons en réalité ni être libres ni être gouvernés, et que de ces deux biens suprêmes des sociétés humaines nous ne connaissons que l'ombre. Car il ne faut pas croire qu'une peur déraisonnable de l'arbitraire puisse produire la vraie liberté, ni que la panique de l'anarchie puisse nous amener à la vraie autorité. Ce sont deux choses trop bonnes et trop belles pour qu'elles puissent sortir d'un excès.

Ce que nous appelons la vraie autorité n'est pas cette force excessive que la nécessité défère pour un temps à la puissance exécutive ou gouvernement; c'est une force tempérée par les lois et par les mœurs, douce, égale, qui n'a pas besoin de tendre ses ressorts, à laquelle tout le monde consent et vient en aide. Cette autorité-là, nous sera-t-il donné de l'avoir? Comment l'établir pour la première fois, ou, si ce que nous disent nos pères est vrai, qu'ils en ont connu quelque chose, comment la rétablir? En rétablissant d'abord la puissance paternelle. Mais cette puissance elle-même, s'il est vrai qu'elle se soit perdue, comment la retrouver? Je n'en vois qu'un moyen, et ce moyen n'est pas aisé : c'est de nous en faire la même idée que Bossuet, qui n'est pas, que je sache, un mauvais guide; c'est de voir, comme Montesquieu, dans les pères « une image du Créateur de l'univers; » c'est, pour tout dire, que les pères travaillent eux-mêmes et tout les premiers au rétablissement de leur puissance. Nous ne savons si des mesures de gouvernement y pourraient aider, et si l'autorité en nos jours peut donner à la puissance paternelle la force qu'elle-même a cessé d'en tirer. Nous en doutons fort; mais nous croyons à la réforme individuelle; nous croyons que des pères qui seraient pénétrés de la sublime idée qu'ont eue de la puissance paternelle

Bossuet et Montesquieu, et qui arrangeraient leur vie de façon à n'en être pas indignes, rétabliraient cette puissance; nous croyons que, l'exemple s'en répandant de proche en proche, il ne serait pas impossible que les mœurs de la famille parvinssent à refaire l'autorité.

1851.

LES DEUX MORALES

Il y a, dans plus d'un livre de ce temps-ci, et au fond de bien des cœurs, deux opinions absolues au sujet de la morale païenne et de la morale chrétienne comparées. L'une nie qu'il y ait eu avant le christianisme des vertus méritoires et une règle de mœurs capable de les inspirer; l'autre, que le christianisme ait rien apporté de nouveau en fait de morale, ou que ce qu'il a apporté de nouveau soit praticable.

Je voudrais, non leur faire un sermon au nom du dogme, mais leur adresser quelques réflexions au nom de la philosophie chrétienne, qui devrait être la raison elle-même dans les sociétés modernes.

A la première de ces opinions je n'en ai pas long à dire. Il faut la renvoyer à ses propres textes, et lui montrer ces mémorables paroles de saint Paul aux Romains : « Quand les Gentils, leur dit-il, qui n'ont pas la loi, font naturellement les choses qui sont de la loi, ils se tiennent lieu de loi à eux-mêmes; et ils font voir que ce qui est commandé par la loi est écrit dans leurs cœurs, puisque leur conscience leur rend témoignage, et que leurs pensées les défendent ou les accusent[1]. » La morale païenne n'a pas

[1] *Ad Rom.*, II, 14, 15.

I

LA MORALE CHRÉTIENNE SANCTIONNE LA MORALE ANTÉRIEURE.

Sauf les supplices très-peu craints de l'enfer homérique, la morale païenne n'avait pas de sanction. Les sages croyaient que la loi intérieure dont parle saint Paul émanait d'un Dieu; et là-dessus leur accord est imposant. Mais aucun n'a cru fermement que ce Dieu, auteur de la loi, en devait être le vengeur; et que l'homme avait une âme pour répondre, après la vie, des transgressions qui échappent aux lois humaines. Ceux qui inclinaient à croire à l'immortalité de l'âme ne savaient qu'en faire. Avoir le spectacle des choses célestes, connaître la loi des mondes, telle devait être la récompense des bons. Être emporté plusieurs siècles dans un tourbillon autour de la terre, voilà la peine réservée aux méchants dans ce fameux *Songe* du grand Scipion, qui paraît avoir été toute la religion de Cicéron [1].

Mais, si ce défaut de sanction a fait la faiblesse de la morale païenne comme règle de devoir, il a fait sa beauté comme science consultative. Ne se sentant pas le droit de commander, il n'est ressource d'insinuation qu'elle n'emploie pour conseiller. Socrate fut le grand maître en cet art; il est impossible de mettre plus mal à l'aise des gens qu'on ne peut ni menacer ni punir. Il n'y a guère de vice que sa logique pénétrante n'amène à convenir, ou qu'il est pire qu'il ne pense, ou qu'il est le plus sot des calculs.

[1] *De Rep.*, VI.

Il excelle à mettre la vanité elle-même dans les intérêts de la conscience, et à se servir de nos travers pour faire la guerre à nos vices. On pouvait sortir de ses enseignements non corrigé, mais on en sortait mécontent de soi; car on venait d'être découvert dans son vice, et on avait prononcé soi-même sa condamnation.

Soit donc qu'il s'agisse de nous faire peur de nos vices par de fines analyses de leurs commencements, ou par de vives peintures de leurs ravages; soit qu'il s'agisse de les attaquer à l'origine, de les cerner, de leur couper la retraite, de se servir de la main du malade pour lui faire l'opération, la morale païenne est admirable. Il est vrai que ses prescriptions risquaient fort de n'être pas suivies. Par exemple, savez-vous comment on peut se rendre maître de sa colère? Il y faut si peu que rien, nous disent Sénèque et Plutarque. Quoi donc? Se taire. « Si vous parlez, vous jetez du bois sur le feu. Taisez-vous; surtout, ne criez pas, tenez-vous coi, voilà la colère ou évitée ou dissipée. — Prenez votre temps, dit encore Sénèque : tenez votre colère en suspens. » Mais la colère est une passion qui n'attend pas; c'est même pour cela qu'elle est la colère. Autant valait dire : Voulez-vous éviter la colère? Ne vous fâchez pas. Sénèque nous dit encore : « Entourez-vous de gens doux et complaisants. » Et que feront ceux qui auront pour femme une Xantippe?

La morale qui a une sanction ne s'y prend pas si doucement avec la colère. Elle ne lui fait pas, comme Sénèque, l'honneur d'écrire contre elle un traité en trois livres, au risque de la rendre un peu vaine de tout l'esprit qu'on déploie pour la combattre. Elle lui dit, par la bouche de saint Chrysostome : « N'appelle jamais ton esclave scélérat. Ce n'est pas lui que tu outrages, c'est toi-même. Si tu le frappes, si tu déchires sa tunique, le plus grand dommage est

pour toi. Car tu le frappes dans son corps et son vêtement, et toi tu te frappes au cœur[1]. » Et par la bouche de saint Augustin, avec plus de force encore et de véhémence : « Mettez un frein à la colère qui vous pousse à la vengeance. La colère est un scorpion. Vous croyez qu'il y a de la grandeur à vous venger de votre ennemi. Si vous voulez, en effet, vous venger de votre ennemi, tournez-vous contre votre colère. C'est elle qui est votre ennemi et qui tue votre âme[2]. »

L'invention de tant de moyens préventifs ou curatifs, pour suppléer au manque de sanction, semble, au premier aspect, donner au moraliste païen sur les Pères l'avantage de plus de délicatesse d'esprit, et d'une connaissance plus profonde du cœur humain. Mais cet avantage n'est qu'apparent. Les Pères en disent plus en quelques mots simples et saisissants que le moraliste païen en de longs traités. J'avoue d'ailleurs qu'ils ne pensaient guère à raffiner sur la règle des mœurs. Il fallait aller au plus pressé, et le plus pressé, quant à la morale, c'était d'en établir et d'en fortifier la sanction. La puissance d'esprit que dépensait le moraliste païen en descriptions curieuses des maladies de l'âme, ou en préparations pour les traiter, les Pères l'employaient à fixer le dogme, à combattre les deux ennemis de la foi nouvelle, la superstition et l'hérésie[3].

[1] *In Act. apost.*, Homel. xv.

[2] *Sermon* 315, 9.

[3] Un exemple presque puéril montrera jusqu'où s'égarait l'esprit d'interprétation, et à quelle vigilance il obligeait les Pères. L'Évangile a dit : « Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait la main droite. » Eh bien ! pour un grand nombre de fidèles, la main gauche signifiait la femme à laquelle le mari doit cacher ses aumônes de peur des querelles ; les femmes, dit saint Augustin, étant d'ordinaire plus attachées à l'argent, *tenaciores solent esse pecuniæ* [*]. Il lui

[*] *De Sermone Domini in monte*, II, 7.

Des prescriptions, des conseils, la menace du ridicule, voilà donc toute la sanction de la morale païenne! Pouvait-elle plus? Elle ne se reconnaissait, elle ne se donnait elle-même que comme une opinion probable. La bonne morale ne croyait être qu'une probabilité plus honorable que la mauvaise. Elle acceptait le débat avec sa rivale; elle mettait au même rang, sous le nom commun de philosophes, ceux qui professaient l'utile et ceux qui professaient l'honnête. Cicéron, dans son *Traité des devoirs*, mentionne, sans un mot de blâme, les systèmes qui autorisent la friponnerie sous le nom d'utile. La bonne et la mauvaise morale sont deux spéculations d'esprit également légitimes; la bonne ne condamne que probablement ce que la mauvaise n'enseigne que spéculativement; entre elles c'est une querelle de science à science. Le genre humain n'a rien à y voir. Dans le monde païen, la morale est d'un côté, les mœurs sont de l'autre; et, pour en parler avec justice, la doctrine de l'utile n'y fit pas plus de fripons que la doctrine de l'honnête n'en corrigea.

II

LA MORALE PAÏENNE EST UNE SCIENCE D'INITIÉS ; LA MORALE CHRÉTIENNE UNE PRATIQUE UNIVERSELLE.

Je viens d'indiquer la seconde cause de faiblesse de la morale païenne. Elle n'est pas une règle de conduite pour

faut réfuter cette étrange hérésie ; et les subtilités peut-être nécessaires de sa réponse font regretter qu'il ait eu à chercher dans la théologie plutôt que dans son cœur le commentaire du plus touchant des préceptes de charité chrétienne.

tout le monde, mais une science d'initiés. Elle fait partie d'une science plus générale, la philosophie ; et la philosophie professe le dédain de la foule. Les personnes instruites et de loisir, les jeunes gens qu'on envoyait aux écoles d'Athènes formaient le très-petit peuple de privilégiés qui étudiaient la morale, non à part et pour elle-même, mais en son lieu et dans un ensemble d'études qui comprenait les langues, la grammaire, l'éloquence, la géométrie, la musique, l'astrologie. Il n'y avait pas de risque que la foule l'allât chercher à travers cet attirail de sciences préparatoires. Elle lui rendait d'ailleurs mépris pour mépris. Si le peuple d'Athènes battait des mains aux plaisanteries d'Aristophane faisant monter Socrate dans les nuées, n'était-ce pas un peu la faute de la morale socratique dont il n'arrivait rien jusqu'à lui? Il raillait ce sage sublime, parce qu'il parlait par-dessus sa tête, et qu'au lieu de chercher des remèdes pour ses maux il s'occupait à guérir ou à distraire les agitations stériles des oisifs et des ambitieux d'Athènes. Les gens qui dissertaient de la morale à Rome étaient la fleur de son aristocratie. Epictète déclare ne parler que pour les personnes très-éclairées, et, parmi les moyens d'être honnête homme, il met en première ligne un esprit orné : « Il n'y avait rien, dit Lactance, dans toute cette morale, ni pour les femmes, qui, dès l'adolescence, sont vouées aux soins domestiques, ni pour les esclaves, ni pour les ouvriers, ni pour les gens de la campagne, qui travaillent pour le pain de chaque jour[1] ! »

C'est par ceux-là que le christianisme introduisit la nouvelle sagesse qu'il apportait à tout le monde. « Les philosophes, dit encore Lactance, prétendaient jouir tout

[1] *De falsa sapientia*, lib. III, 25.

seuls du bien de tous, pareils à des gens qui voudraient crever les yeux aux autres pour les empêcher de voir le soleil[1]. » Désormais le soleil allait luire pour tous les yeux. Et voilà les docteurs de la nouvelle philosophie qui parlent, non plus dans les écoles fermées, à des auditeurs privilégiés, moyennant salaire; mais à la foule, sur les places ou dans les maisons, aux maîtres mêlés aux esclaves, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants, aux ouvriers, tous égaux devant cette doctrine qui ne distingue plus les hommes que par leurs œuvres. Il n'est pas besoin d'être préparé pour entendre ces docteurs; c'est assez d'ouvrir ses oreilles et d'avoir la bonne volonté. Leurs discours sont purs de toute science contentieuse; ils ne sèment pas les doutes; ils ne jettent pas de pâture à la curiosité humaine; ils exhortent, ils éveillent le cœur; ils y allument l'amour. Il se fait des milliers de philosophes dans ces foules où toutes les superstitions recrutaient leurs dupes, philosophes non par la barbe et le manteau, mais par les mœurs. Des sages mêmes de l'ancienne philosophie s'étonnaient de cette nouvelle sagesse qui ne connaissait ni la dialectique, ni la grammaire, et qui préférait aux doctes les ignorants, comme plus près du vrai savoir. Je les reconnais dans ces Athéniens qui, entendant saint Paul annoncer l'Évangile parmi ceux de la ville qui croient déjà et les incrédules qui raillent, écoutent l'Apôtre d'un air de douce bienveillance; la science nouvelle ne luit pas encore dans leurs esprits, mais déjà l'ancienne science en est sortie, et ils disent à saint Paul : « Nous t'entendrons encore là-dessus. » *Audiemus te de hoc iterum.* Ainsi les superbes se rangeaient à l'opinion des humbles, les philosophes à la philosophie

[1] *De falsa sapientia*, lib. III, 25.

de la foule. Le renouvellement du monde venait d'en bas, et dans ces égouts de Rome, où le dédain cruel de Tacite jette pêle-mêle, avec toutes les superstitions et tous les crimes, la foi qui fournissait des martyrs à Néron pour ses fêtes de nuit, il se formait une école bien supérieure à celle où Tacite avait appris la morale, et qui enseignait des vertus inconnues à Tacite et à ses héros.

Elle faisait plus que les enseigner, elle en donnait d'innombrables exemples. Les héros étaient devenus des multitudes. Comptez combien de sages la morale païenne s'honorait d'avoir produits, parmi tant de demi-honnêtes gens qui profitaient, dans la conduite, de ce que leur règle des mœurs n'était qu'une science de probabilités. La Grèce en a eu jusqu'à sept; Rome n'osait en citer qu'un : Caton. Que dis-je? la morale païenne se faisait un titre d'être inaccessible. « Montrez-moi donc de grâce un sage, dit plaisamment Épictète. Où est-il? Comment l'est-il? que je le voie. Je suis vieux : ne m'enviez pas ce spectacle. Si vous ne savez pas de sage achevé, faites-m'en voir un en ébauche[1]. » Étrange morale, qui défiait qu'on trouvât un sage de sa façon!

La morale des humbles avait une autre sorte de fierté : c'est celle de la mère montrant sa nombreuse famille. « Donnez-moi un cupide, un avare, dit Lactance, je vous le rendrai libéral; un homme craignant la douleur et la mort, il méprisera la croix, le feu et le taureau; un débauché, j'en ferai un homme chaste. L'injuste deviendra juste, l'insensé sage, le pécheur innocent[2]. » On n'affirme pas sur ce ton-là quand on peut craindre les démentis. C'était, en effet, une seconde création de l'homme, presque

[1] Epict., *Diss.* II, 19, 20.
[2] *De Falsa Sapientia*, lib. III, 25 et 26.

aussi étonnante que la première. On eût dit que la corruption antique n'avait atteint que l'esprit, et que le cœur était demeuré à la fois inerte et sain. Ce cœur, rendu à l'activité et à la vie par la parole chrétienne, assainissait l'esprit, et non-seulement on ne reconnaissait plus l'homme ancien dans le nouveau, mais lui-même se cherchait dans son passé et ne se trouvait pas. Vous savez l'histoire si touchante du chef des péagers, Zachée. Voulant voir Jésus qui entrait dans Jéricho, il était monté sur un sycomore. Jésus l'aperçoit et lui dit : « Zachée, descends ; il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. » Zachée l'y reçoit, et voilà cet homme, que la foule notait du doigt pour sa mauvaise vie, qui donne la moitié de son bien aux pauvres et qui offre, à tous ceux auxquels il a fait tort de quelque chose, de leur rendre quatre fois autant[1]. Cette conversion de Zachée, chaque jour en renouvelait l'exemple; chaque jour voyait éclater ces miracles de régénération morale.

III

DES NOUVELLES VERTUS INTRODUITES DANS LE MONDE PAR LE CHRISTIANISME.

1° *L'Amour de Dieu.*

De si grandes nouveautés s'accomplissaient par des vertus ignorées du monde païen, véritables facultés dont le christianisme venait d'enrichir la nature humaine.

La première est le principe même de la morale chré-

[1] Saint Luc, XIX, 1.

tienne, l'amour de Dieu. Il fallait arracher l'homme à l'amour de lui-même, principe de la morale païenne, par un autre amour. La foi lui avait révélé les attributs infiniment aimables de Dieu ; la morale lui donnait pour premier devoir de l'aimer. Était-ce une vertu possible? Consultons notre cœur. De quoi nous savons-nous plus de gré que de pouvoir vivre hors de nous, d'aimer quelque chose mieux que nous? Eh bien! cette morale nous a-t-elle méconnus, elle qui nous donnait à aimer par-dessus toutes choses non pas une créature, en qui nous aurions continué à nous aimer nous-mêmes, mais l'auteur de toute créature, non par intérêt, mais gratuitement?

La morale païenne enseignait la piété envers les dieux; elle prescrivait de leur rendre un culte; elle conseillait de les prier. Elle veut qu'on leur obéisse et qu'on soit fidèle aux dieux comme les soldats le sont à César[1]. Elle avait dit à Dieu, par la bouche de Socrate : « Quand je me meus, je n'échappe pas à ton regard. » Et par celle d'Épictète : « Nos âmes sont des parcelles de Dieu. Comment n'en verrait-il pas tous les mouvements qui ne sont pour ainsi dire que les siens[2]? » Ces grands hommes avaient reconnu la Providence qui nous voit : ils ignorèrent la Providence qui nous aime. Sa bonté leur apparut comme un effet de justice, non d'amour. Ils l'adorèrent; ils ne l'aimèrent pas. Il suffisait de l'esprit pour connaître, selon les paroles païennes, « que Dieu a bien mérité des hommes; » il fallait le cœur, et le cœur touché par Dieu même, pour payer le bienfait par l'amour du bienfaiteur.

[1] Epict., *Diss.* I, 14, 15

[2] Epict., *Diss.* V, 14, 6.

2° *La Charité.*

La seconde vertu apportée au monde par le christianisme est la charité. Quoi de plus inouï dans l'ancien monde que le langage divin qui y convia pour la première fois les hommes ! « Aimez-vous les uns les autres ; aimez vos ennemis : si vous aimez seulement qui vous aime, quelle récompense en aurez-vous ? Autant en font les publicains[1]. Si ton ennemi a faim, nourris-le ; s'il a soif, donne-lui à boire[2]. Parle bien de qui parle mal de toi. Quiconque n'aime pas ne connaît pas Dieu, car Dieu est la charité[3] ! » Les hommes qui croyaient de telles paroles avaient-ils donc changé de nature ? Non. Mais la nature humaine venait d'être douée d'un nouveau sentiment, d'un second amour qui prend sa source dans le premier, qui ne se dépense pas comme l'argent, qui, loin de cesser, la dette payée, s'accroît en se prodiguant, qui donne à la science, à la foi, tout leur prix, « en sorte, dit saint Paul, que connût-on tous les mystères, eût-on toute la science et la foi jusqu'à transporter les montagnes, et qu'on n'eût pas la charité, tout cela ne servirait de rien[4]. »

Pour exprimer des choses si nouvelles, la langue latine reçoit dans son vocabulaire des mots nouveaux ou donne à d'anciens mots des acceptions nouvelles. Le mot *caritas*, qui signifiait l'affection pour les parents, pour les amis, pour la patrie, exprimera désormais cette affection supérieure qui s'étend des présents aux absents, des concitoyens à ceux qui

[1] Matt., v, 44, 46.
[2] Saint Paul, *Rom.*, xii, 21.
[3] Joan., ép. iv, 7, 8.
[4] I *Cor.*, xiii, 2.

sont hors de la cité, des étrangers aux ennemis. *Fraternitas*, la fraternité, ne s'entendait que du lien qui unit les enfants du même père. Depuis que tous les hommes ont un père commun et qu'ils sont tous frères, *fraternitas* signifiera la parenté qui les unit en Dieu. D'autrès mots naissent pour exprimer tous les rapports de cette parenté spirituelle. Ces hommes qui, devant Dieu le père commun, sont frères, devant Dieu le maître commun sont compagnons dans le service qu'ils lui doivent, coserviteurs, *conservi*[1] ; devant Dieu possesseur de toutes choses, ils sont compagnons de pauvreté, *compauperes* : devant l'Église dont aucun membre ne souffre sans que tous les autres membres ne s'en ressentent, ils sont compagnons de souffrance, *compatiuntur* : le mot compassion est chrétien.

3° *L'Humilité.*

Des néologismes du même genre annoncent une troisième vertu, née, comme la charité, du christianisme, et peut-être plus inconnue encore au monde païen, l'humilité. *Humilis, humilitas*, se disaient, au propre, des choses peu élevées, basses; au figuré, des gens de condition obscure, ou de certaines choses de l'esprit par rapport à de plus élevées; par exemple, du style simple comparé au style sublime. Personne n'avait songé que ce mot dût exprimer un jour la vertu opposée à l'orgueil. Encore moins eût-on pensé aux pieux barbarismes d'*humilio, humilior, humiliatio*. En fait de perfection, la morale païenne n'imaginait rien au-dessus de ce contentement de soi qui fait du sage l'égal de Jupiter, « de cet état d'enflure et d'exagération de l'âme[2], » dans lequel, loin des spectateurs,

[1] En grec, σύνδουλοι.

[2] *Amplitudinem et quasi quamdam exagerationem quum altissimam animi.* (*Tusc.*, II, 26.)

elle ne veut plaire qu'à elle-même. Et pourquoi se passe-t-elle de spectateurs? C'est qu'elle s'estime seule digne du spectacle qu'elle se donne, et que son orgueil solitaire lui est plus savoureux que la gloire!

A ce monde qui s'adorait dans sa vertu comme dans son propre ouvrage, la morale chrétienne venait dire : « Heureux les humbles d'esprit! » Elle disait au sage du stoïcisme, isolé dans son contentement superbe, son seul spectateur sur le théâtre de sa conscience : « N'aspirez pas aux choses relevées; soyez du même sentiment que les humbles; ne présumez pas de vous-même[1]. » Et à ceux qui admiraient ce sage : « Si quelqu'un dans ce siècle vous paraît un sage, puisse-t-il devenir fou pour être sage[2]! » Le principe de l'humilité, connu de la morale juive, n'avait point passé le seuil de son sanctuaire jaloux, et rien ne paraît en avoir transpiré dans la philosophie païenne. Cependant l'érudition a voulu le reconnaître dans un passage des *Lois* de Platon, où ce grand esprit oppose l'homme *humble*[3] et réglé qui suit la justice à l'orgueilleux que Dieu abandonne[4]. Il n'est pas étonnant qu'un Platon ait entrevu l'humilité; mais c'est l'humilité du sage antique, lequel est orgueilleux même d'être humble. Quelque chose y a ressemblé peut-être : c'est la douceur de Socrate; encore cette douceur n'est-elle qu'une des grâces de l'humilité : ce n'est pas l'humilité elle-même. Quant à Cicéron et à Sénèque, loin qu'ils aient connu l'humilité, ils ont ignoré même la modestie.

[1] Saint Paul, *Rom.*, xii, 16.
[2] I *Cor.*, iii, 18.
[3] Ταπεινός.
[4] iv, 7, 6.

IV

DES DERNIERS PROGRÈS DU STOÏCISME DANS LES IDÉES MORALES.

Après l'établissement du christianisme, il semble que, dans l'école des derniers stoïciens, il y ait eu comme une sorte d'acheminement vers l'humilité chrétienne. « Si quelqu'un te dit que tu ne sais rien, dit Épictète, et que tu ne t'en offenses pas, tu commences le travail de ta perfection. » Et ailleurs : « Si tu veux être bon, commence par te croire mauvais[1]. » Épictète conseille la modestie, qui n'est pas l'humilité, mais qui s'en rapproche peut-être plus que la douceur de Socrate. Encore je me défie du sens que lui donne Épictète, quand je l'entends dire à quelqu'un qui lui avait reproché un certain air de fierté : « Attends un peu que je me sois fortifié, et tu verras une fierté de bien autre sorte. La statue n'est pas encore achevée. Dieu n'y a pas mis la dernière main : dès qu'elle sera finie, tu verras[2]. » Or la statue dont il s'agit est le Jupiter de Phidias. Nous voilà loin de l'humilité ! En recommandant la modestie, par opposition à la superbe qu'affectaient les faux sages de son temps, Épictète ne faisait guère que ramener l'orgueil stoïcien du dehors au dedans.

Marc-Aurèle a presque touché à l'humilité. « Esprit de l'homme, dit-il, charge-toi, accable-toi d'ignominie[3]. » Et ailleurs : « Regardant, dit-il, combien est rapide l'oubli où s'engloutissent toutes choses, combien sont vastes

[1] *Manuel.*, 46, 2.
[2] Epict., *Diss.* II, 8, 24.
[3] IV, 3.

les deux infinis du passé et de l'avenir, combien mobiles et insensés ceux qui paraissent te louer, combien étroit le coin du monde où cette louange est bornée, cesse d'être tiraillé par l'amour de la vaine gloire[1]. » Voilà un beau langage, et, si l'on songe que celui qui parle ainsi était le maître absolu de cinquante millions d'hommes, un mépris si bien raisonné des louanges humaines ressemble fort à de l'humilité. C'est, en tout cas, de l'humilité pour un César. Mais le contentement de soi est au fond, et Marc-Aurèle lui-même n'est que le plus aimable et, vu sa condition, le plus étonnant des sages dont parle saint Paul, qui sont sages à leur propre jugement et pour eux-mêmes, *prudentes apud seipsos*[2].

La morale païenne n'en a su guère plus sur la charité que sur l'humilité. Elle a conseillé, elle a enseigné, d'après Socrate, une charité passive qui consiste à être patient, résigné, à beaucoup souffrir d'autrui. Que manque-t-il à ce précepte pour être la charité? Bien des choses, et, entre autres, l'humilité. C'est pour se rendre libre des autres que le sage ne leur permet pas de l'entraîner dans leur passion; le mépris perce jusque dans sa patience. Le sage ne s'offense pas : est-ce donc qu'il compatit à l'emportement de l'offenseur? Non, il s'y résigne pour qu'il ne soit pas dit qu'un fou s'est rendu maître un moment de la volonté d'un sage. Il y a loin de là à la charité gratuite qui aime les autres pour eux-mêmes, à la charité active qui leur vient en aide. Épictète était bon, dit-on, et serviable; je n'aime pourtant point qu'il propose, comme modèle de lettre de recommandation, ces singulières lignes : « Je vous recommande le cadavre d'un pauvre diable, un

[1] IX, 18.
[2] *Thess.*, I, 4, 9.

vrai setier de sang, et rien de plus. Il serait quelque chose de plus, s'il ne se persuadait pas qu'un homme peut être malheureux par un autre homme[1]. » C'est à la fois une morale trop superbe et un genre de recommandation trop commode.

Pourtant, si l'on en doit croire son disciple Arrien, Épictète aurait prononcé le mot caractéristique de la morale chrétienne, le mot frère : « Esclave, dit Épictète dans le passage cité par Arrien, esclave, — c'est à l'homme qu'il parle, — ne supporteras-tu pas ton frère qui tire comme toi son origine de Jupiter, et qui est né de la même semence[2] ? » Il est vrai que ce mot *frère* est bien affaibli par l'incertitude qui plane sur la nature du père commun, ici Jupiter, ailleurs Dieu tout seul, ailleurs tous les dieux de l'Olympe. Mais notre philosophe croit-il parler en frère, et à un frère, quand il apostrophe l'homme du nom d'esclave, ἀνδράποδον! Esclave, c'est bien loin non-seulement de frère, mais du *conservus*, compagnon de *servitude*, de la morale chrétienne. A ce titre de frère qui nous est donné de si haut, je préfère, comme plus près de la charité, le : O mon fils! ὦ τέκνον, de ce beau passage de Marc-Aurèle : « Que fera celui qui veut te nuire, si tu continues à lui être bienveillant, et si, au moment où il veut te nuire, tu lui dis avec douceur : Non, mon fils, nous sommes nés pour une autre fin. Tu ne me blesseras pas, mais tu te blesseras toi-même, ô mon fils[3] ! »

[1] Epict., *Diss*. I, 10, 29.
[2] *Ibid*., I, 14.
[3] XI, 18.

V

MARC-AURÈLE ET SAINT LOUIS.

Si Épictète et Marc-Aurèle ont eu quelque idée confuse de la charité, cette idée, chez Épictète, fut un fruit de sa raison, chez Marc-Aurèle, un penchant de son grand cœur. Le mal d'autrui eût fait ombre dans la perfection à laquelle Épictète aspire; le bonheur des hommes fut à la fois la spéculation la plus habituelle et la vertu la plus active de Marc-Aurèle. Il fut l'homme dont il a tracé quelque part l'idéal, libre, chaste, l'*homme de la communauté*[1], κοινωνικός, son mot familier, que la reconnaissance de son siècle aurait dû lui donner pour surnom. Aucun prince païen ne travailla plus pour les autres, avec moins d'apparence d'être surchargé, ni avec plus d'ordre, de constance et d'harmonie, comme s'il eût voulu faire aimer aux autres leur devoir par la manière dont il faisait le sien, en lui ôtant jusqu'à l'air d'un effort ou d'une peine. Par lui, dit un historien, les méchants devenaient bons, et les bons meilleurs. Dans la plus grande application aux affaires publiques, jusqu'à y travailler pendant les jeux, malgré le peuple qui l'en raillait, et qui pouvait l'en railler impunément, il s'occupait des particuliers, soignant et guérissant les âmes, faisant part à qui en avait besoin de sa douce philosophie, maître, en cela seulement, qu'il enseignait comme philosophe ceux qu'il gouvernait comme empereur, Socrate et Titus tout à la fois.

Aucun homme, dans la suprême puissance, n'a su

[1] VII, 67.

d'ailleurs être plus à lui-même en étant plus à tous. Ses mémoires sont l'histoire admirable de ses recueillements dans les intervalles de ses devoirs. Il les écrivit en partie pendant ses campagnes, sous la tente, tantôt chez les Quades, tantôt chez les Marcomans, et les seules victoires qu'il y raconte sont celles qu'il remportait sur lui-même. Il n'y parle d'ailleurs ni de son administration réparatrice, de la délation qu'il fit cesser, des jeux du cirque qu'il modéra, des mœurs qu'il corrigea ; ni de ses guerres, quoiqu'il y fût habile, brave et heureux ; ni de ses libéralités dans le plus grand ménagement des deniers publics ; ni de cette suite d'actes de sagesse ou de bonté qui le firent proclamer après sa mort le *Dieu propice*. Mais il pèse, d'une main ferme et d'un esprit tranquille, à mesure qu'il la recueille, cette gloire qui va se perdre dans les deux infinis du passé et de l'avenir, et il se demande compte des jours qu'il a perdus pour « la seule tâche à laquelle suffise, dit-il, le temps que nous avons à vivre, faire du bien aux hommes et les soutenir[1]. »

Il serait permis de douter que la morale chrétienne eût pu mettre plus de vertus sur un trône, si elle n'avait à opposer à Marc-Aurèle, non pour le rabaisser, mais pour rendre gloire à une doctrine qui pouvait faire encore plus grand que lui, saint Louis, lequel eut, avec toutes les vertus de l'ancienne morale, toutes les vertus de la nouvelle, et surpasse Marc-Aurèle autant qu'un saint surpasse un sage. Semblables d'ailleurs par les principaux traits de leur vie, tous deux vaillants hommes de guerre avec l'humeur pacifique ; tous deux mourant sur le rivage étranger, mais l'un en stoïcien qui raille doucement ceux qui le pleurent, l'autre en chrétien qui les console ; tous deux

[1] *Mémoires*, v, 33.

sans cesse occupés du bonheur des hommes, mais saint Louis plus humain pour les Sarrasins, ses ennemis, que Marc-Aurèle pour les chrétiens, ses sujets; tous deux sachant se rendre libres de leurs devoirs publics pour leurs devoirs envers eux-mêmes, et se faisant une guerre intérieure dans le moment même où ils ont l'épée tirée contre l'ennemi; mais, tandis que Marc-Aurèle philosophe avec lui-même sous la tente, saint Louis, dans le trouble d'une déroute, poussé par les Sarrasins jusque dans les rues d'une petite ville, à demi mort de fatigue et de maladie, « voyant, dit Lenain de Tillemont, qu'il est plus de trois heures après midi, » demande son bréviaire à son chapelain pour prier, et dans cette triple angoisse du Français qui se voit vaincu, du roi de France qui va tomber dans les mains des infidèles, du chrétien qui ne peut plus rien pour ses frères, il n'oublie pas l'heure de Dieu, et il s'humilie sous la main qui l'accable. Grand exemple à opposer à ceux qui accusent la morale chrétienne de trop demander à l'homme. Saint Louis a prouvé que, dans l'ordre moral, personne ne peut mettre une limite aux forces humaines, et que plus le devoir est haut, plus il a d'attrait pour les grandes âmes!

VI

LE CHRISTIANISME EST-IL POUR QUELQUE CHOSE DANS LES DERNIERS PROGRÈS DE LA MORALE PAÏENNE?

Ces faibles lueurs des vertus chrétiennes dans les derniers représentants du stoïcisme étaient-elles un reflet du christianisme s'insinuant dans les esprits par la ressemblance des doctrines ou par l'influence des exemples? Cer-

tains Pères de l'Église l'ont cru, et saint Ambroise entre autres, accuse souvent les orateurs du siècle, comme il appelle les païens, de prendre aux chrétiens leurs maximes. Je crois que ce Père a été trompé par le pieux désir d'assurer à la morale chrétienne, pour tout ce qui est règle de devoir, la gloire de l'invention ou celle de la priorité.

Une répugnance de sectaire éloignait les stoïciens des livres de la nouvelle philosophie, et leur ôtait jusqu'à l'idée d'y faire des emprunts. Épictète, qui ne nomme les chrétiens qu'une fois, sous le titre dédaigneux de Galiléens, essaye de déshonorer le courage de leurs martyrs en l'attribuant à la fureur ou à la contagion de l'exemple. Marc-Aurèle, qui en avait dans ses armées, les accuse de mourir en étourdis[1] ! Comment les doctrines se seraient-elles mêlées quand les cœurs étaient si séparés? Si cette facilité à mourir, si ce sang versé à flots, soit dans les amphithéâtres pour leur foi, soit sur les champs de bataille pour César, ne recommandaient pas les chrétiens auprès de l'ancienne philosophie, comment l'âpreté et le manque d'art de leurs livres auraient-ils attiré des yeux accoutumés à la dextérité d'esprit de Socrate et aux grâces ingénieuses de Platon? Les stoïciens ne voyaient dans la morale chrétienne qu'une superstition qui prétendait détrôner leur doctrine; ils avaient pour les chrétiens cette haine mêlée de mépris qui ne veut pas même connaître ce qu'elle hait.

Le christianisme n'est donc pour rien dans ces nobles et suprêmes aspirations de la morale païenne. Laissons-en l'honneur aux âmes d'élite dont les pensées ont mérité de devenir des règles de conduite pour les autres hommes;

[1] Liv. XI, 3.

laissons-en l'honneur à l'esprit humain qui, sans secours surnaturel, à mesure qu'il s'élevait, devenait de plus en plus délicat sur le devoir, en sorte qu'on pourrait marquer les progrès de la civilisation par les progrès de la morale. Mais, si quelque chose peut prouver combien ce secours était nécessaire, c'est que des esprits d'une si grande portée et des vies d'un si grand exemple, un Socrate, un Platon, un Cicéron, un Épictète et le saint Louis du paganisme, Marc-Aurèle, se soient élevés si haut, et n'aient pas pu s'élever plus haut! Qu'on ne s'y trompe pas; ce qui semble un dernier degré à franchir pour que les deux morales se confondent est un abîme! Imaginez une âme formée de la sagacité de Socrate, de l'élévation de Platon, de l'honnêteté intelligente de Cicéron, de la finesse d'esprit d'Épictète, de la bonté de Marc-Aurèle, je la défie de faire un pas de plus. En appelant la morale d'Épictète et de Marc-Aurèle un acheminement vers la morale chrétienne, j'ai eu tort; car acheminement signifie qu'on arrivera, et on ne serait pas arrivé. Ces sages continuent à chercher avec l'intelligence ce qui ne devait se révéler qu'au cœur. Plus cette intelligence pousse en avant, plus elle semble s'éloigner de la vraie découverte; plus son idéal s'élève, plus ses doctrines deviennent stériles.

VII

OBJECTIONS DES PRÉTENDUS EXCÈS DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

C'est ici que je rencontre les admirateurs outrés de la morale païenne. Le christianisme, à les en croire, n'a

d'excellent que ce qu'il en a sanctionné et rendu populaire ; le reste est de l'excès qui a affaibli les sociétés et désarmé l'homme. La charité, disent-ils, est de trop ; aimer son prochain comme soi-même est un précepte contraire à la nature, et la preuve c'est qu'il n'a jamais été pratiqué. A cela, saint Paul répond pour le christianisme primitif, quand il écrit aux Thessaloniques : « Je n'ai rien à vous mander au sujet de la fraternité, car je sais que vous vous aimez les uns les autres. » Le christianisme de notre temps y répond par tout ce qu'il suscite chaque jour de charité et par tout ce qu'il apprend à en cacher. Mais ne voilà-t-il pas une bonne raison contre une doctrine de morale, que de dire qu'on ne l'observe point ? Depuis quand est-ce une règle de regarder comme contraire à la nature ce que nous nous sentons incapables de faire, et d'ôter le nom de vertu au bien que nous ne faisons pas ?

L'humilité, dit-on encore, est pure bassesse d'âme, et les païens sont fort à féliciter de ne l'avoir point connue. Je ne veux pas de meilleure preuve de l'existence de cette vertu que l'aigreur avec laquelle on la qualifie. Sans doute il n'est pas aisé d'être humble. La charité peut être aidée par la sensibilité naturelle, par l'exemple, par la secrète douceur de l'approbation des hommes. Tout en nous conspire contre l'humilité. Non-seulement il ne s'y mêle aucune complaisance pour nous-mêmes ni aucune pensée de contentement ; mais le propre de cette vertu est de suspecter toute complaisance et de craindre tout contentement. L'humilité coûte donc encore plus à la nature que la charité ; s'ensuit-il qu'elle lui soit contraire ? Vous ne voulez pas de l'humilité, et vous voulez bien de la modestie, où s'est bornée toute la perfection de la morale païenne. Qu'y a-t-il donc dans la modestie qui ne soit un commencement de victoire sur l'orgueil ? Et quelle raison

de croire à la vertu qui commence la victoire, et de nier la vertu qui l'achève?

Mais l'humilité désarme l'homme! Le désarme-t-elle autant que l'orgueil contre qui Dieu nous l'a envoyée, et qui nous donne en pâture à tout ce qui vit dans ce monde des vices ou de la vanité des hommes?

Sans pousser cette polémique, il est une preuve invincible que les prétendus excès de la morale chrétienne ne sont que des vertus pratiques, difficiles à tous, mais possibles à tous, c'est que personne n'ose s'approuver de ne les avoir pas, ou ne les croit impossibles que pour se dispenser de les avoir. Connaissez-vous beaucoup d'honnêtes gens qui, ayant failli contre cette morale, vont emprunter, pour se mettre à l'aise, la conscience d'un païen? Demandez-leur s'ils se savent gré d'avoir manqué au devoir de la charité, ou s'ils se félicitent de n'avoir pas été humbles! Cherchez, même parmi ces admirateurs de la morale païenne, quelqu'un qui s'inscrive en faux contre le précepte que chacun doit donner de son bien à autrui! Cherchez qui oserait désavouer, comme n'ayant pas été dite pour lui, cette sublime parole de saint Paul : « Portez réciproquement vos fardeaux, et par là vous accomplirez la loi du Christ! »

Ainsi, à tous les avantages de la morale de l'Évangile sur la morale païenne, il s'en joint un dernier : c'est que la perfection où elle nous convie, quoique aussi au-dessus de la perfection païenne qu'un saint est au-dessus d'un sage, est néanmoins plus conforme à la nature humaine, et plus à la portée de tous. Il est vrai qu'elle est plus difficile aux beaux esprits qu'aux ignorants, aux riches qu'aux pauvres, à l'élite qu'à la foule : mais cela même n'est-il pas à sa gloire? L'homme qu'elle a persuadé n'a plus rien à apprendre pour son bonheur terrestre ni sur sa fin. Il

est tranquille sur tout ce qui agite les autres, assuré sur tout ce qui les inquiète, plein d'explications simples et décisives de tout ce qui leur paraît inexplicable.

VIII

DES CHANGEMENTS QUE LES NOUVEAUTÉS DU CHRISTIANISME ONT FAIT SUBIR A LA LANGUE LATINE.

Parmi tant d'effets inouïs du christianisme, celui-là n'est peut-être pas le moins étonnant que, dans l'universelle décadence des lettres romaines, le latin des vérités de la nouvelle morale soit plus pur que celui des derniers écrits de la philosophie païenne. Il y a plus de vraie latinité dans saint Ambroise réclamant auprès de l'empereur, au nom des idées chrétiennes, contre le rétablissement de l'autel de la Victoire, que dans Symmaque qui le redemande au nom des souvenirs politiques et religieux de l'ancienne Rome. Par contre, le latin des Pères n'est nulle part plus défectueux que dans ce qu'ils imitent de la littérature païenne. Qu'on lise certains dialogues de saint Augustin, composés sur le modèle de ceux de Cicéron : dans tout ce qu'il imite de l'art charmant du maître, il est obscur, embarrassé et barbare; dès qu'il arrive au vif des choses, et que chaque interlocuteur parle d'un cœur ému de ce qu'il croit, alors la clarté reparaît, le style se dégage, le dialogue s'anime; c'est la nature; et telle est la vertu du vrai pour redonner de la vie aux langues épuisées, que les personnages de saint Augustin disent aussi bien que Cicéron des choses que Cicéron n'a point dites.

Le fils de Cicéron, revenant d'Athènes où il avait appris

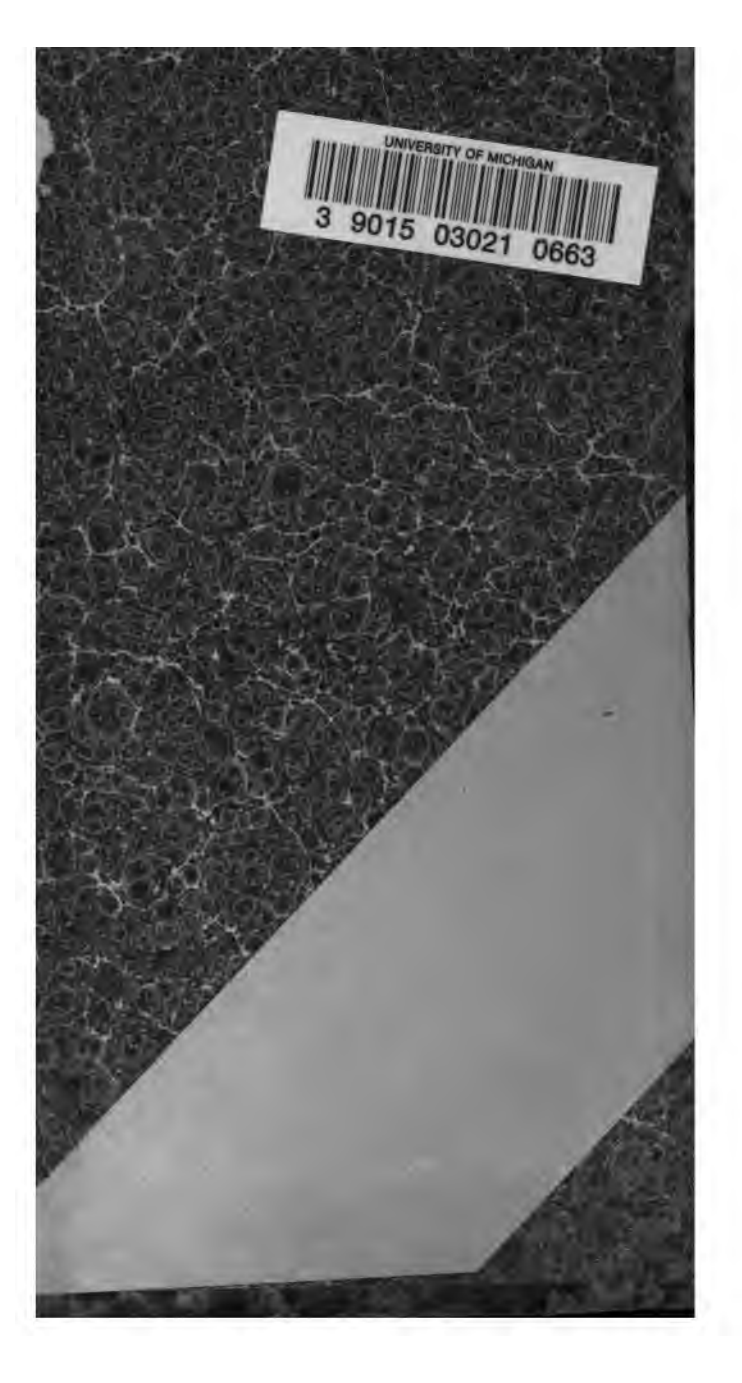
la morale sous Cratippus, ne parlait pas mieux que le jeune fils de saint Augustin, Adéodat; et les rares et fortes paroles de Monique rappellent le langage des stoïciennes de cette famille d'Arria, où les héroïnes se succédaient pour donner de dignes épouses aux Helvidius et aux Thraséas, femmes également capables d'apprendre de leurs pères et d'enseigner à leurs maris la science de bien mourir.

Au reste, la supériorité de la morale chrétienne ne doit pas nous empêcher d'admirer la morale du paganisme. Sans doute, toutes les maximes du devoir ne se valent pas; mais il n'en est pas de mauvaises ni de superflues. De même qu'en fait de religion, — la remarque est de Nicole, — il ne faut pas mépriser les preuves philosophiques, car, quoique si au-dessous des preuves de foi ou de sentiment, elles ne laissent pas d'être appropriées à certains esprits; de même, malgré les imperfections de la morale païenne, il n'en faut pas moins l'avoir en grande estime, puisqu'elle convient à une sorte d'honnêtes gens qui ne veulent devoir qu'à leur raison leur règle de mœurs, et qui ne consentent pas à partager avec un secours surnaturel l'honneur du bien qu'ils font. N'excluons aucune morale; ne nous privons d'aucune des forces qui peuvent nous aider à être honnêtes gens. S'il en est qui ne veulent l'être qu'à la condition de l'être en païens, le travers n'est pas médiocre, mais qu'ils soient honnêtes gens, même au prix d'un travers. D'autres veulent bien pardonner les injures pourvu qu'ils gardent le droit tout païen de se mettre en colère et de croire, avec Aristote, que la colère est une passion utile; soit, qu'ils se fâchent, s'ils doivent finir par pardonner. Enfin, s'il est des hommes bienfaisants qui tiennent à ce que leur main gauche sache ce que donne leur main droite; qu'ils s'ôtent, s'ils le veulent, la grâce suprême du bienfait, mais qu'ils donnent.

Pour ne vouloir que des chrétiens, ne risquons pas de décourager des honnêtes gens. Ce qu'il faut assurer avant tout, c'est que le malhonnête homme, l'avare, l'intrigant, le riche sans entrailles, le pauvre sans mœurs, le marchand sans foi, l'hypocrite, n'aient à espérer de complaisance d'aucune morale, et que sur tous les chemins du vice, à toutes ses fuites, il y ait quelque précepte supérieur et universel qui l'arrête et le condamne, soit au nom de la religion, soit au nom de sa propre raison. S'il ne veut pas de la morale de l'Évangile, qu'il sache bien que les païens n'ont pas à lui en offrir une qui l'excuse de mal faire, ni qui puisse lui assurer après la mort l'impunité du néant.

1856.

TABLE


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03021 0663

